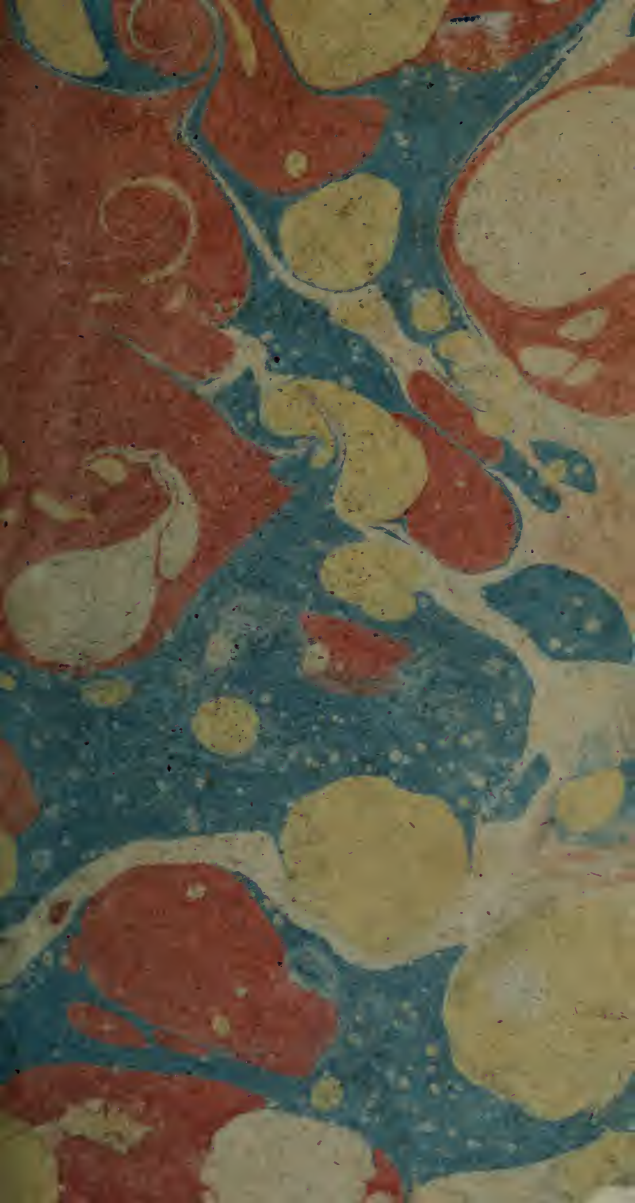



BIBLIOTHEC



LETTRES

DE

MADAME LA COMTESSE

DE LA RIVIERE.

LETTRES
DE
MADAME LA COMTESSE
DE LA RIVIERE,
A MADAME LA BARONNE
DE NEUFPONT,
SON AMIE;

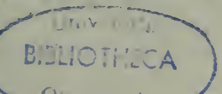
CONTENANT les principaux évênemens de ſa vie, de celle de ſes enfans, & de quelques-uns de ſes parens; avec beaucoup de Nouvelles & d'Anecdotes du Regne de LOUIS XIV, *depuis l'année 1686 juſqu'à l'année 1712.*

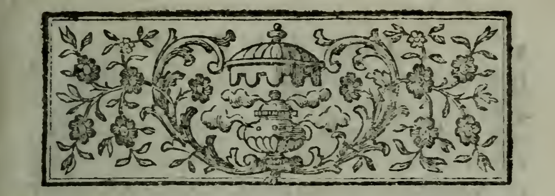
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame, vis-à-vis le Quai de Gêvres.

M. DCC. LXXVII.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.





LETTRES DE MADAME LA COMTESSE DE LA RIVIERE, A MADAME LA BARONNE DE NEUFPONT, SON AMIE.

LETTRE LXXIX.

Du 26 Août 1695.

JE viens de recevoir ta Lettre à Nogent, ma chere amie ; on me l'a envoyée de Paris avec une de ma bonne tante. J'étois encore au lit : malgré mon mari j'en suis sortie tout de suite pour les lire à mon aise, & pour te faire réponse. Ma bonne tante se porte bien : elle me marque que tu lui donne souvent des

preuves de ton amitié, & qu'elle compte t'écrire ces jours-ci. Elle ne ſait pas que tu as ſon Hiſtoire entre les mains, & combien elle a ému ton cœur, & redoublé pour elle ta tendreſſe. Je penſois en l'écrivant que je travaillois pour toi, & que je te cauſerois bien du contentement; mais je ne m'attendois pas que ta ſatisfaction fût ſi extrême. Me voilà payée, & trop payée de ma peine. Laiſſe-la repoſer à préſent cette hiſtoire; c'eſt bien aſſez de l'avoir lue ſix fois de ſuite: il ne ſe paſſera peut-être pas encore bien des années ſans nous voir; alors nous la relirons enſemble: nous y admirerons de nouveau cette *chere maman l'Abbeſſe* ſi aimable & ſi aimée: hélas! le malheur de ce pauvre Abbé de Saint-Vinebaud a fait & fait encore le bonheur de toutes ſes Filles. Qu'elles ſont heureuſes en effet d'avoir une telle mere! Tu le ſais, elles diſent elles-mêmes qu'il eſt impoſſible de trouver une Abbeſſe comme la leur: la bonté, la charité, l'amitié, la tendreſſe, voilà la baſe de toutes ſes actions: la fierté, la hauteur, l'oſtentation, qui ſont aſſez ſouvent les compagnes de ſa place, n'ont jamais eu d'empire ſur ſon ame: elle fait le bonheur de ſes Filles, & le ſien en même temps: on n'eſt véritablement heureux qu'en faiſant le bonheur des autres. Son Hiſtoire, comme tu dis, eſt auſſi touchante qu'elle eſt longue; mais ta réflexion m'a fait ſourire: ſi je voulois t'en croire, je m'imaginerois être un Phénix pour l'avoir écrite, & je me repaîtrois déja d'une

gloire future. Ce que c'eſt que l'amitié ! Sais-tu bien qu'il eſt des cas où il faut s'en défier autant que de l'amour ? elle eſt preſque auſſi aveugle que lui.

Les particularités que tu me demande ſur mes enfans me flattent infiniment : mais comment pourras-tu entendre parler d'eux, ſur-tout de mon fils ainé, de cet enfant de l'âge de celui que tu as tant pleuré ? C'eſt encore là un trait de ton amitié pour moi, tu veux, pour me faire plaiſir, m'engager à parler de ce que j'aime. J'admire la force de ton eſprit, & ton caractere obligeant ; mais malgré tes inſtances, je ne te ferai point le détail que tu me demande ſur leurs petites perſonnes, je crains trop de renouveller ta douleur ; contente-toi de deux mots de ma part.

Pour mon Poupon de joie, il eſt encore trop jeune pour pouvoir juger de lui : il ſe porte bien, il eſt fort, il eſt gai, il reſſemble à ſa marraine, & il paroît que Dieu voudra bien me le conſerver. Voilà tout ce que je peux te dire ſur ce marmot-là. Pour mon ainé, il eſt mon portrait pour la figure ; ſon papa pour le caractere, plein de feu & de douceur ; il a une grande portée d'eſprit ; beaucoup de pénétration, de facilité, de goût ; une ame bienfaiſante ; un cœur excellent, & déja ſi ſuſceptible d'affection & de tendreſſe pour tous ceux qui l'environnent, que je crains pour l'avenir. En effet, ſi dans l'enfance l'amitié chez lui eſt ſi vive, que ſera-ce donc de l'amour, lorſqu'il aura

l'âge d'homme ? A la mort de mes parens il a fallu le ſéqueſtrer de ma vue pour qu'il ne s'apperçût pas de mes pleurs ; & cela depuis l'âge de dix mois. Je n'ai même jamais pu faire aucune réprimande à ſes gouvernantes , le moindre de leurs ſoucis le troubloit ; il leur faiſoit mille queſtions lorſqu'il ne les voyoit pas rire , elles avoient du chagrin ſelon lui , & ſi cela continuoit il ſe mettoit à pleurer. Actuellement ſa ſollicitude s'étend ſur tous ceux de la maiſon , & il eſt toujours le premier inquiet ſur le ſouci des autres...... Eh ! ne voilà-t-il pas que j'en dis trop ? Je ne m'appercevois pas de mon babil. Voilà comme ſont ces meres , lorſqu'elles parlent de leurs enfans. Mais ne m'en veux pas , car ſi je n'ai pas gardé le ſilence que je m'étois impoſé , c'eſt ta faute.

Samedi nous nous mettrons en marche pour aller prendre poſſeſſion de notre nouvelle Terre. C'eſt une cérémonie que je redoute , & dont je ne puis me diſpenſer. Mes enfans reſteront à Nogent pendant ce temps-là. L'air de ce pays eſt excellent , qu'on y aille malade , on eſt sûr d'y recouvrer la ſanté ; & les enfans y croiſſent , je crois , plus qu'à Paris ; car depuis ſix ſemaines que les miens y ſont , c'eſt un prodige que la crue qu'ils y ont priſe. Que j'aurai de la ſatisfaction quand tu ſeras redevenue Pariſienne ! tu ſeras de toutes nos caravanes : je te menerai par-tout ; mais plus ſouvent à Nogent qu'ailleurs. Sa ſituation eſt charmante ; la ville eſt jolie ; les habitans ſont polis , affa-

bles ; les Dames s'y mettent auſſi-bien qu'à Paris ; les Notables ſe font reſpecter ; & jamais je n'ai vu de ville de Province où chacun ſache tenir ſon rang auſſi-bien qu'à Nogent. Nous nous entretenions hier au ſoir de tout cela avec Madame de l'Ecluſe, mon mari & moi ; le reſte de la compagnie étoit à jouer. Je dis à un moment, en ſerrant mon amie & en la baiſant : Que j'aurai de plaiſir un jour, ſi je puis ainſi embraſſer Madame de Neufpont ici ! Oui, dit-elle, il ne nous manque que cette aimable amie pour être tout à fait contentes : & en diſant cela elle me ſerroit à ſon tour. Puis elle dit qu'il y avoit long-temps qu'elle ne t'avoit écrit, & qu'elle vouloit le faire dans peu. Voilà l'occaſion : à ſon réveil je lui montrerai l'endroit de ta Lettre où tu fais mémoire d'elle ; & elle répondra elle-même à ton ſouvenir.

Nous avons appris il y a huit jours la mort ſubite de notre Archevêque (1). Dieu veuille qu'elle n'ait pas été imprévue. Ses mœurs étoient un peu équivoques. Il étoit de la plus belle figure, & homme de goût. Le Roi l'avoit nommé au Cardinalat : une attaque d'apoplexie l'a privé du Chapeau & de la vie. Que Dieu lui donne une place dans ſon Royaume, il ſera bien dédommagé de l'un de l'autre.

---

(1) M. de Harlay.

LETTRE LXXX.

Du 26 Octobre 1695.

NOUS voici de retour à Paris, ma chere Baronne. Je renais. Quelle différence de cette Ville à la Province ! Si tu en connoiſſois le mérite, tu ne trouverois aucun obſtacle pour y venir fixer ton ſéjour. J'ai pourtant vu Troyes, qui eſt une grande & belle ville ; mais rien n'eſt comparable à la Capitale : tout y eſt grand, ſublime dans le ſaint comme dans le profane. Eh ! à quoi ſert tout ce que je te dis ? Je parle à une ſourde : Quand je t'ajouterois (ſauf l'amour de ton mari) que ce n'eſt qu'où je ſuis qu'on a pour toi un attachement véritable ; que mon cœur me le dit tous les jours & à chaque inſtant ; que ton éloignement le tient dans une agitation continuelle ; qu'il ſe pâme, ſe conſume dans des deſirs vains ; tu le croirois ainſi que tout le reſte, mais tu ne te rendrois pas ; ton oncle vit ; cela ſuffit. Mon Dieu, qu'il vive ; mais qu'il ne s'oppoſe donc plus à notre félicité. Ah ! ma chere, j'étouffe, je te quitte pour juſqu'à demain.

Je viens de laiſſer échapper quelques larmes qui m'ont ſoulagée, & je reprends la plume tout de ſuite. J'ai tort de t'accabler toujours de reproches ; je ne dois que te plaindre auſſi-bien que moi. Si je t'aimois moins, je ne ſerois pas ſi importune. Mais

c'en eſt fait, je ſens mes torts, & je ne veux plus les renouveller.

M. de Neufpont dans ſa derniere Lettre à mon mari, ſe délecte ſur ta groſſeſſe & ta bonne ſanté, d'une maniere à intéreſſer tout le monde. Mon mari nous en fit la lecture le ſoir en ſoupant : nous étions douze à table. Tous les cœurs auſſi-tôt s'émurent pour le pere, la mere & l'enfant, & les voix s'exhalerent en bénédictions. Pour moi, qui ſens au-dedans de moi une joie extraordinaire de ce que tu vas redevenir mere, je n'ai pas beſoin de te dire quels ſont mes vœux : ſi Dieu accorde à ton enfant autant de bonheur que j'ai de tendreſſe pour toi, il ſera le plus fortuné des hommes ; qu'il attache ſur-tout à l'exiſtence de cet enfant, une ſanté qui n'apporte aucun trouble à ſa maman !

Nous avons parti pour notre nouvelle Terre comme je te l'ai marqué ; & le Dimanche 21 Août nous en avons pris poſſeſſion. Cette Terre eſt d'une grande étendue ; le Château eſt bâti à l'antique ; mais ſa ſtruture eſt noble, & ſa poſition agréable. Ma réception a été brillante, & m'a déplu. Toute la Nobleſſe des environs étoit à nous attendre à la tête de leurs vaſſaux, qui étoient ſous les armes, ainſi que les nôtres. Mon mari avoit exigé de moi une grande parure. Les Seigneurs, les Dames & les payſans reſterent immobiles à me regarder. A la fin un vieux Baron me dit avec la bonté & le patois d'Henri IV : *Ventre-ſaint-gris, Madame, êtes-vous une mortelle ou une*

divinité ? vous nous ébahissez tous par votre beauté. Tenez, j'avois bien des choses à vous dire ; mais je n'ai plus de langue, je n'ai que des yeux : recevez donc notre ébahissement, il vaut mieux que toutes les harangues du monde. M. de la Tour me regardant, claqua des mains ; tout le monde en fit autant : & ce fut au bruit des acclamations que la cérémonie se fit. Pendant quinze jours que j'ai été en ce pays, j'ai été accablée de visites, de complimens & de regards. Mon mari déploya ses largesses sur ses vassaux, & sur ceux de ses voisins qui avoient été sous les armes. Il donna des fêtes aux Seigneurs & Dames. Il fut enchanté des honneurs qu'on me rendit, & trouva un plaisir infini aux louanges qu'on me donna. M. de la Tour en tira aussi vanité : lorsqu'il voyoit une foule de gens s'empresser pour me voir, il leur en procuroit toutes les facilités; & il ne manquoit pas de dire à tous : *Tenez, voyez-la, admirez-la, ma belle tante.* Pour moi, sans être indifférente aux éloges, j'y ai trouvé plus d'embarras que de satisfaction ; & j'ai soupiré plus d'une fois de ce que tu n'étois pas là à les partager : j'ai dit une fois à M. de la Tour & à mon mari : Si Madame de Neufpont étoit ici, je respirerois, parce qu'elle porteroit la moitié du fardeau, & j'aurois le plaisir de la posséder, & de voir tous les yeux embarrassés, & ne savoir sur laquelle des deux se fixer. A Troyes, où nous passâmes quatre jours, ce fut à peu près la même chose. Une fois, impatientée

de tant de regards, il m'échappa de dire tout haut : *Mon Dieu , qu'on eſt badaud par-tout!* Mais en voilà aſſez là-deſſus ; car je m'impatiente encore en t'écrivant toutes ces fadaiſes. Tout ce que je veux t'ajouter, c'eſt qu'on ne me verra pas ſouvent en ce pays-là , que je n'appelle plus autrement que *le pays des regards.* Cependant je veux te dire deux mots ſur Troyes.

Cette Ville eſt grande , conſidérable & riche par ſon commerce & ſes foires. De pluſieurs manufactures celle des Toiles (dont les blanchiſſeries ſont curieuſes à voir) eſt importante. On y fabrique auſſi une grande quantité de papier ; mais il n'eſt pas beau. Il y a beaucoup d'Egliſes , de Couvents , pluſieurs Abbayes. J'y ai vu avec émotion l'Abbaye de Notre-Dame, où ma bonne tante a prononcé ſes vœux, & où elle a pouſſé bien des ſoupirs & verſé bien des larmes. Nous étions logés au Palais Epiſcopal. La Cathédrale eſt belle , & approche beaucoup de celle de Paris. Le Château où les Comtes de Champagne faiſoient autrefois leur réſidence ſubſiſte encore , & annonce ſon antiquité. J'ai vu l'Egliſe de Saint Etienne ; elle eſt préciſément derriere l'Abbaye de Notre-Dame : cela m'a fait une ſeconde ſenſation par rapport à ma tante. Une choſe que l'on m'a fait remarquer, & qui eſt ſinguliere, c'eſt que dans la boucherie de cette Ville , il n'entre point de mouches à vers : elles vont pour y entrer ; mais elles reſtent à la porte & aux environs. Les bonnes gens de Troyes diſent

que c'eſt parce que Saint Loup leur Evêque les a conjurées. Les Troyens ſont doux, affables & fort gais : les étrangers n'éprouvent jamais de leur part que prévenances & politeſſes.

Madame de la Tour apprit à Troyes la nomination de M. de Noailles Evêque de Châlons-ſur-Marne, à l'Archevêché de Paris. Elle écrivit auſſi-tôt une Lettre de compliment au Prélat, qui étoit un ami particulier de ſon mari, & qui a pour elle une eſtime ſinguliere. A l'occaſion de cette Lettre, elle me dit d'un air de myſtere : je le complimente, & moi je me félicite, car j'aurai recours à lui quelque jour pour une choſe importante. Puis elle me dit en confidence qu'elle ménage à ſon fils une femme d'un mérite rare, & d'une figure ſi charmante, qu'elle eſt sûre que ſon fils l'aimera au premier coup-d'œil, & que ſi elle deſire qu'il continue de m'aimer, c'eſt afin qu'il ne puiſſe s'attacher à perſonne. Elle m'ajouta qu'elle ne pouvoit m'en dire davantage alors, parce qu'il y a du myſtere touchant la jeune Demoiſelle. Quand j'en ſaurai plus, ma chere Baronne, je t'en dirai plus.

C'eſt à Madame de Maintenon que M. de Noailles eſt redevable de l'Archevêché de Paris, car le Roi ne vouloit pas le nommer; mais cette Dame a ſi bien repréſenté à Sa Majeſté le zele & la piété du Prélat, que le Roi s'eſt rendu, & ſe loue actuellement de ſa nomination.

A la fin, ma chere amie, mon Perro-

quet ſait ſa premiere leçon, il eſt parvenu à te nommer. Depuis que je l'ai, je ne ceſſe de lui répéter ton nom. Enfin il y a trois jours il ſe mit à crier : *Madame de Neufpont, à Paris, à Paris.* Et cela du ton qu'il faut. Il t'apelle encore à ce moment : quand lui obéiras-tu ?

LETTRE LXXXI.

Du 26 Novembre 1695.

JE viens de recevoir en dînant la Lettre de M. de Neufpont. Quoi ! ma chere, ma belle Baronne, te voilà mere d'une fille ? Cette nouvelle m'a fait treſſaillir de joie. Sais-tu pourquoi ? Mon fils a huit ans : c'eſt donc une femme pour lui qui vient de naître ? Oui, c'eſt une femme pour lui ; & c'eſt la fille de mon amie, qui ſera tout elle-même pour l'ame & pour la figure. Quel bonheur ce ſera pour mon fils ! Quelle ſatisfaction ce ſera pour moi ! Si tu voyois avec quel tranſport je vois la poſſibilité de nous voir un jour meres communes !... Ah ! pour le coup, il n'y aura plus d'obſtacles pour nous voir ! Mais que dis-je ? Si nous ne nous embraſſons que dans ce temps-là, que notre plaiſir eſt loin encore. Cette réflexion vient troubler ma joïe. Je veux la bannir de mon eſprit, pour ne m'occuper que de ce qui fait actuellement ma félicité.

Songes-y bien, ma chere, ta fille doit être à mon fils : éleve-la pour lui ; j'éleve-

rai mon fils pour elle : ſon cœur eſt bon, il eſt tendre, il s'attache fortement, trop fortement même pour ſon âge; mais cela n'eſt pas d'un mauvais préſage pour une femme. Je veux qu'il faſſe le bonheur de ta fille, qu'il l'aime comme je t'aime, & qu'il ne vive & ne reſpire que pour elle.

Mon mari s'eſt apperçu de l'excès de ma joie; mais je n'ai pas jugé à propos de lui faire part de l'objet. Il eſt idolâtre de ce fils ainé : il me croiroit peut-être diſpoſée à contraindre un jour ſon inclination pour favoriſer mes vues. Oh! je ne ſuis point de ce goût-là. Ni toi non plus, n'eſt-ce pas? Nous tâcherons que ce qui paroît poſſible puiſſe être agréé dans ſon temps; mais il faudra que les deux cœurs intéreſſés ſe conviennent. J'en ai l'eſpérance : Dieu m'en donne la joie.

On m'apprend à ce moment que M. Nicole vient de mourir. C'étoit un homme bien ſimple à l'extérieur, mais bien grand dans l'ame. Il avoit cependant ſes foibleſſes, comme tous les gens d'un eſprit ſupérieur ont les leurs : lorſqu'il alloit par les rues, il avoit toujours peur que quelque débris de maiſon ne lui tombât ſur la tête : quand il alloit en voyage ſur l'eau, il craignoit toujours d'être noyé; mais toutes ſes craintes ne l'empêchoient pas de s'expoſer pour ſes amis. C'étoit un homme de beaucoup de génie, d'une grande érudition, d'un eſprit ſolide & profond, & de mœurs irreprochables. Sans avoir les manieres du monde, il avoit la converſation agréable, j'aimois à l'entendre cauſer.

LETTRE LXXXII.

Du 10 Janvier 1696.

MON cœur s'épanouit, ma belle Baronne, à la lecture de ta Lettre. Tu fais bien de me parler de ta fille ; elle est à moi aussi-bien qu'à toi, puisque tu me la promets pour mon fils, que tu l'éleve pour lui, que tu consens à mes desirs. Je suis bien aise qu'elle soit nourrie sous tes yeux : & quoique sa complexion soit délicate, nous avons tout lieu d'espérer puisqu'en même temps elle paroît excellente. Je ne suis point étonnée de ce que M. de Neufpont s'y attache plus qu'il n'a fait à ses fils ; les peres aiment toujours mieux leurs filles que leurs garçons, c'est dans la nature. Pour moi, il me semble que mon fils me devient plus cher depuis la naissance de sa petite femme, qui est la fille de ma bien-aimée, de ma toute amie, d'une autre moi-même. Je trouve que tout me rit depuis que tu peux devenir mere de mon fils & moi de ta fille. Quoique ce bonheur soit éloigné, il n'en est pas moins bonheur : le desir soutenu par l'espérance & la possibilité, procure presqu'autant de plaisir que l'effet même.

M. de Cambrai a composé pour les jeunes Princes un Ouvrage que je n'ose appeller *Roman*, tant il est sage. Ce sont les *Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse.* Il est fait

pour apprendre aux Princes à régner. Il n'eſt encore que manuſcrit. J'en ai lu quelques morceaux : cet Ouvrage fait le charme du cœur ; le ſtyle en eſt élégant, l'expreſſion noble, la narration pleine d'agrément ; en un mot, ce Livre ſeul, au dire de tous les connoiſſeurs qui l'ont vu, peut conduire ſon Auteur à l'immortalité. Dès qu'il ſera imprimé, mon premier empreſſement ſera de t'en envoyer un exemplaire. Ce Prélat n'a accepté ſon Archevêché qu'à condition qu'il réſidera neuf mois dans ſon Dioceſe, & qu'il n'en paſſera que trois auprès des Princes à la Cour. Il s'eſt démis en même temps d'une Abbaye conſidérable, diſant que le revenu de l'Archevèché de Cambrai lui ſuffiſoit. Voilà un bel exemple de régularité & de déſintéreſſement.

Les Jéſuites tourmentent toujours le pauvre M. de Santeuil, qui n'a pas le courage de les envoyer promener, à cauſe de leur crédit à la Cour. Il craint pour une penſion que le Roi lui fait ; c'eſt un peu naturel. On eſt bien à plaindre quand on a affaire à des Jéſuites, ou à craindre qu'ils ne ſe mêlent de nos affaires. Mon perroquet t'appelle vingt fois le jour, & mon cœur à tous les inſtans.

LETTRE LXXXIII.

Du 29 Mars 1696.

Il ne m'a pas été possible, ma chere Baronne, de contenir ma joie; il m'a fallu une confidente, & c'est Madame de l'Ecluse, notre amie commune, que j'ai choisie. En lui parlant de ta bonne santé & de celle de ta fille, je lui ai confié mes projets, mes desirs, mes espérances, mes transports. Elle a saisi mon idée, l'a approuvée, s'en est réjouie, & elle en desire l'exécution. Elle t'embrasse, & dit que pour le coup cette alliance lui procurera le plaisir de te voir & de t'embrasser effectivement.

Voici une singularité. M. de la Tour, ce carnaval, a été de toutes nos fêtes : & le Lundi gras il s'avisa de dire à sa mere, au sortir d'un bal où il s'étoit trouvé d'aimables Demoiselles, qu'il avoit beau voir de belles femmes, qu'il n'en trouvoit aucune de ma figure & de mon mérite ; que cependant approchant de ses vingt-six ans, il croyoit devoir fixer son choix sur quelque objet, sinon parfait, du moins aimable par quelque coin; qu'enfin il la prioit de vouloir bien lui faire elle-même ce choix. Cette déclaration du fils rend la mere comme une folle; elle craint qu'il ne s'attache au premier objet qui flattera ses yeux, & elle en est dans une transe mortelle & dans un cha-

grin extrême. Tous les jours elle me l'amene, & ne cesse de lui faire remarquer le moindre de mes avantages, en lui disant qu'il sera difficile de lui trouver une femme comme moi; qu'il ne faut rien précipiter, & qu'elle le prie de ne s'en rapporter qu'à elle pour la recherche. Sa frayeur me surprend, son mystere m'intrigue, & son secret excite de plus en plus ma curiosité.

Mon mari doit envoyer ces jours-ci à M. de Neufpont la derniere édition des *Entretiens sur la pluralité des Mondes* de M. de Fontenelle. C'est une philosophie qui n'est nullement philosophique, & qui par conséquent est à la portée de tout le monde; c'est même un ouvrage que le galant Auteur a composé pour les femmes. Je l'ai lu & relu avec plaisir, avec goût & avec admiration, & je pense que tu le liras de même. Si les conjectures sont justes, comme il y a beaucoup de vraisemblance, que nous sommes loin de connoître toutes les beautés qui existent, & tous les ouvrages du Tout-Puissant! Que nous sommes petits en comparaison de si grandes choses! & qu'on doit se trouver humiliés lorsqu'avec un peu de réflexion on apperçoit son ignorance! car, ma chere, plus nous lisons, plus nous apprenons, plus nous concevons; & plus nous sentons que nous ne savons rien. Madame de Miramion est morte Samedi: la voilà dans le pays des Sciences.

LETTRE

LETTRE LXXXIV.

Du 2 Mai 1696.

Tout ce qu'on t'a raconté de Madame de Miramion, eſt vrai, ma chere amie; & l'on ne t'a pas encore dit tout. C'étoit une femme de la plus haute piété, une Sainte, ou il n'y en a pas. Elle fut élevée avec ſoin, & mariée à ſeize ans moins quelques mois. Son mari mourut avant l'année révolue de ſon mariage, & la laiſſa groſſe. Cinq mois après, elle accoucha d'une fille. Comme Madame de Miramion étoit d'une grande beauté, jeune & riche, pluſieurs partis la rechercherent; mais elle les remercia tous, & réſiſta conſtamment à un ſecond mariage. En 1648, le Comte de Buſſy étant devenu veuf, offrit ſa main à Madame de Miramion; elle le remercia comme les autres. Mais l'aimant paſſionnément, il l'enleva: elle en tomba malade, reçut l'Extrême-Onction, & penſa en mourir de douleur. Ainſi M. de Buſſy ſe vit forcé de la reſpecter & de la laiſſer tranquille. Cette entrepriſe la détermina l'année d'après à faire vœu de chaſteté. Auſſi-tôt elle s'appliqua à viſiter les malades & les pauvres, à les ſoulager de ſes aumônes, & à les ſervir de ſes propres mains. Au milieu de ces exercices, elle s'occupoit de ſa fille, & veilloit à ſon éducation. Elle en fit un ſujet digne d'elle, & la maria à l'âge de quin-

ze ans à M. de Nesmond, Maître des Requêtes. Ce fut alors que dégagée de tout soin de famille, elle fonda toutes ces Maisons de charité dont tu me parle. Les bonnes œuvres de cette Dame sont immenses, ses charités excessives, ses vertus héroïques. Rien ne lui coûtoit pour le bien du prochain & pour la gloire de Dieu. Ma mémoire ne peut fournir à te rendre les sommes qu'elle a employées en bonnes œuvres. Elle les déployoit par des dix, vingt, soixante mille livres & plus. Dans un temps de misere, elle a redoublé tellement ses aumônes, que tous ceux qui en étoient témoins, restoient immobiles d'admiration & de surprise. Elle faisoit distribuer plus de deux mille potages par jour. Enfin je me tais, parce que je ne suis pas digne de célébrer tant de vertus. Elle est morte, ou plutôt, elle est passée de cette vie à une meilleure, le 24 Mars, & a été enterrée, selon sa volonté, dans le cimetiere de sa Paroisse. C'est M. de Pomponne, son ami & son admirateur, qui m'a raconté tout cela.

Un des jours de la Semaine-Sainte, il a perdu encore une de ses bonnes amies, Madame de Sévigné. Elle est morte à Grignan chez sa fille qui étoit malade ; & c'est la fatigue qu'elle a eue auprès d'elle, & la crainte de la perdre, qui l'a mise au tombeau. Lorsqu'on apprit à Paris sa mort & la cause de sa mort, tous ses amis se réunirent pour dire qu'elle aimoit trop sa fille, & qu'elle étoit la victime de sa tendresse. Je ne con-

çois pas comment on peut blâmer dans une mere un excès de tendresse. L'amour maternel doit-il avoir des bornes ?

Je trouve un plaisir infini, ma chere Baronne, à te faire des détails sur les gens de mérite, parce que tu n'es pas une femme ordinaire, toi, une femme frivole; les choses solides te plaisent, & t'amusent plus que les fanfreluches; & tout ce qui te peint la sagesse, les vertus, les bonnes mœurs, les talens, est toujours pour toi un tableau digne de fixer tes regards & d'exciter ton admiration.

Voici deux épîtres que M. Despréaux a composées l'année derniere. Il adresse l'une *à ses Vers*, l'autre *à son Jardinier d'Auteuil*, c'est-à-dire, au Jardinier de sa maison de campagne. Il appelle la premiere *ses inclinations.* Cette prédilection fait l'éloge de la piece. C'est lui-même qui me les a données. Tu n'as pas le bonheur, toi, de recevoir des présens de gens d'un tel mérite.

J'ai été à Versailles la semaine derniere, & j'ai essuyé bien des reproches d'amitié de Madame de Maintenon. Elle m'a fait faire avec elle une petite caravane à Saint-Cyr. Il paroît qu'elle se trouve plus dans son centre à ce Monastere qu'à la Cour. Il est vrai qu'elle n'a là que des amies, & qu'ici c'est tout le contraire. On ne lui rend pas justice, car c'est une femme pleine d'égards pour tout le monde, & douée des plus excellentes qualités. Ses envieux disent qu'elle creve d'ambition. Mon Dieu, toute autre femme

à sa place en auroit autant qu'elle, & peut-être plus. Mais ainsi va le monde; il critique & il critiquera, & il ne sera jamais content de son sort, parce qu'il enviera toujours celui des autres.

LETTRE LXXXV.

Du 20 Juillet 1696.

PARMI les livres que mon mari envoie à M. de Neufpont, il y en a un pour toi, ma chere amie, que je t'envoie : ce sont les Caracteres de M. de la Bruyere, qui est mort huit jours après ma derniere Lettre. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, de jugement & de délicatesse. L'ouvrage que je t'envoie, te donnera une idée de cet homme. M. l'Abbé Fleuri le remplace à l'Académie Françoise; il y a pris séance Lundi, & dans son discours, il a fait l'éloge de son prédécesseur.

M. de Santeuil a toujours les Jésuites à ses trousses à l'occasion de l'Epitaphe de M. Arnauld. Je le plains : car, en faisant tout ce qu'il peut pour les contenter, il ne les contente pas; ils voudroient une pleine rétractation, & M. de Santeuil dit qu'il ne veut pas chanter la palinodie. Je l'ai vu l'autre jour dans une maison; il me paroît excédé. Effectivement il subit des reproches de tous les côtés: les amis de M. Arnauld lui disent qu'il trahit la vérité; & les Jésuites,

qui lui font dire plus qu'il ne veut, lui disent aussi la même chose Ce M. de Santeuil, ma chere, est un original sans copie. En lisant les Caracteres de M. de la Bruyere, tu trouveras son portrait sous le nom de Théodas. M. de la Bruyere le connoissoit parfaitement, & étoit son grand ami; ils passoient ensemble trois mois de l'année à la campagne.

Depuis le Traité qui a été conclu le quatre de ce mois par M. de Tessé, entre le Roi & le Duc de Savoie, on ne parle ici que du mariage de la Princesse sa fille avec le Duc de Bourgogne; & l'espérance d'une paix prochaine répand la joie dans tous les cœurs. Comment ne l'y répandroit-elle pas? Tout le monde est excédé des dépenses que la guerre a entraînées & des taxes qu'elle a exigées.

Mon fils, ton gendre futur, a un Précepteur unique pour les talens, la douceur, le caractere d'esprit & l'adresse à exciter l'émulation dans l'ame de son Eleve, & à lui faire aimer l'étude. Oh! j'espere qu'il fera de mon fils un prodige. Il est homme de bonne condition: sa naissance seule lui donnoit droit à notre table; mais quand il est entré au logis, il nous a demandé de lui faire servir à manger dans sa chambre. Nous avons adhéré à son desir avec d'autant plus de plaisir, que cela nous donne toute liberté, mais à certains jours de l'année nous l'obligeons de manger avec nous. Il est d'une égalité d'ame que nous admirons depuis trois ans.

qu'il eſt au logis. Ainſi, ma chere, voilà l'homme qui forme un mari pour ta fille. Que Dieu béniſſe ſes ſoins, & ſeconde nos vues.

LETTRE LXXXVI.

Du 12 Août 1696.

Monsieur de Pomponne marie demain ſa fille au Marquis de Torci, fils de M. de Croiſſi, qui eſt mort il y a quinze jours. Il s'annonce fort capable de remplacer ſon pere. Je voudrois bien, ma belle Baronne, t'apprendre de même le mariage de M. de la Tour. Je ne ſais pas ſi jamais ce pauvre garçon parviendra à poſſéder un objet qui puiſſe ſe rendre à lui-même, & faire ſa félicité. Il eſt dégagé des chaînes que je lui faiſois porter malgré moi; & il eſt rentré dans de nouveaux fers, qui ne lui feront peut-être pas plus favorables que les premiers, ni plus légitimes. Tu te rappelle ſans doute que l'Abbeſſe du Couvent où demeure Madame de la Tour, étoit tante de ſon mari? Par conſéquent, cette Dame eſt grand'tante du Marquis. Jeudi dernier, ma belle-ſœur donna à dîner à ſon fils dans ſon appartement. Comme neveu de l'Abbeſſe, il a quelquefois la permiſſion d'y entrer. C'eſt le premier repas en forme que la mere ait donné à ſon fils: juſqu'à préſent, elle ne lui avoit donné que des déjeûners & des collations, par la raiſon que très-ſouvent ils ſe trouvoient enſemble à des

repas, soit chez nous, soit ailleurs. L'Abbesse étoit du dîner, comme tu pense bien; & avec elle, il y avoit une jeune Demoiselle de seize ans, nommée Mademoiselle de Saint-Laurent. C'est un Ange pour la figure. M. de la Tour en devint amoureux au premier coup d'œil. Pendant le repas, il fut encore plus enchanté d'elle par sa douceur, les graces de sa conversation, en un mot, par son esprit que l'Abbesse & la Marquise lui faisoient mettre dans tout son jour; & il se flatta alors que puisqu'on la lui faisoit voir, on la lui destinoit: les regards qu'il lançoit sur elle, étoient tout de feu. Madame de la Tour s'en apperçut, à ce qu'elle m'a dit; & pour y mettre fin, l'Abbesse & elle lui demanderent sur la fin du dîner, s'il vouloit assister à une cérémonie qui doit se faire à leur Couvent mardi prochain. Il leur dit, en fixant Mademoiselle de Saint-Laurent, que cela lui feroit plaisir, que ce seroit pour lui une occasion de revoir *Mademoiselle*. Oh! pour cela, oui, lui dit tout de suite sa mere, tu la verras, car c'est elle qui prend le voile ce jour-là. Ces paroles le mirent comme un fou: Quoi! dit-il, Mademoiselle est destinée pour le Couvent? On le lui assura. Dans le moment, ses yeux furent inondés de pleurs. L'Abbesse alors renvoya la Demoiselle.

Après que M. de la Tour eut versé bien des larmes sans être interrompu, il dit à sa mere & à sa tante, qu'elles venoient de faire une grande imprudence en lui faisant voir Mademoiselle de Saint-Laurent, s'il n'y avoit

pas moyen de la lui faire avoir pour femme ; en leur ajoutant qu'il étoit de leur devoir de la lui procurer ; qu'il l'auroit, ou n'en auroit jamais d'autre, & qu'il les prioit de ne rien négliger pendant qu'il en étoit encore temps. La réponſe qu'il en eut, fut qu'on avoit déja tout tenté, mais inutilement ; que les pere & mere l'ont deſtinée pour le Couvent dès l'âge de ſix ans, & qu'ils ne veulent entendre aucune propoſition contraire. Sa mere lui ajouta qu'il y avoit déja du temps qu'elle travailloit à la lui obtenir, mais que les pere & mere étoient inflexibles, & qu'ils vouloient abſolument que leur fille prît le voile Mardi ; & que l'année révolue elle prononçât ſes vœux. Belle concluſion ! dit M. de la Tour tout en colere ; eh ! pourquoi me l'avoir fait voir ? apparemment que votre intention eſt que je garde le célibat ? eh bien ! vous ſerez contente. En diſant cela il ſe mit à pleurer ; & ce fut là le métier qu'il fit toute l'après-midi, ſans avoir pu obtenir la promeſſe d'une nouvelle tentative.

Le lendemain, ma chere Baronne, Madame de la Tour vint nous voir ; & elle nous raconta cette hiſtoire. Nous nous regardions mon mari & moi, bien ſurpris des procédés de la Marquiſe. Que je plains mon pauvre neveu, s'écria mon mari ! mais, ma ſœur, lui dit-il, vous qui avez du ſens, comment avez-vous pu expoſer votre fils à voir une ſeconde fois ſon cœur en butte contre un amour inutile ? vous qui avez éprouvé combien il eſt cruel d'aimer ſans eſpérance, pourquoi

pourquoi l'expoſez-vous à un pareil tourment? Je crains, dit-elle, qu'il ne s'attache follement à quelque objet, & je ſuis bien aiſe que la vue de ma jeune Novice l'en détourne. Mais, dit mon mari, vous avez donc quelqu'eſpérance? Tant qu'elle n'aura pas prononcé ſes vœux, dit-elle, n'y en aura-t-il pas? Et ſi vous ne réuſſiſſez pas, reprit mon mari, que ferez-vous de votre fils? car, à ce que je vois, il ſera dans le plus grand déſeſpoir. Eh mais! dit-elle d'un air ſans ſouci, croyez-vous que je doive me mettre en quatre pour lui? je ferai tout ce que je pourrai & rien de plus. Juſques-là j'avois gardé le ſilence. Je le rompis alors: Ah! ma ſœur, lui dis-je, je ne vous reconnois plus; votre indifférence ſur le bien-être de votre fils n'appartient qu'à une mauvaiſe mere, & j'ai bien de la peine à vous croire telle. Mais, ma ſœur, me repliqua-t-elle, vous en penſerez ce qu'il vous plaira, je ne puis faire l'impoſſible. Vous auriez pu, lui dis-je, ne lui point faire voir l'objet, vous le ſavez ſi ſuſceptible d'attachement pour la beauté? Encore un coup, reprit-elle, je ne ſuis pas fâchée de le voir épris de Mademoiſelle de Saint-Laurent: je ſuis ſûre de ſon cœur pendant un an; après ce temps, ſi on ne voit pas jour à pouvoir réuſſir, on pourra peut-être lui trouver quelqu'un qui lui convienne. Oh oui! dit mon mari, il ſera bien diſpoſé à vous écouter tant que ſon cœur ne ſera pas à lui: Allez, ma ſœur, continua-t-il, mon pauvre neveu

est bien à plaindre ; ou il prendra le parti du Couvent, ou il en mourra. Eh bien, dit-elle, s'il en meurt, vous serez mes héritiers. Je me soucie bien de votre succession ! dit mon mari tout en colere, j'aime bien mieux que mon neveu soit content, & que tout soit dans l'ordre. Il ajouta, que fait-il ? il est dans le chagrin ; il n'est pas venu nous voir hier, il devroit être venu aujourd'hui. En même temps il sonna, & envoya chez lui pour l'inviter à venir passer la journée avec nous.

Dans l'intervalle, la mere nous demanda de ne point dire à son fils qu'elle étoit disposée à poursuivre sa pointe pour obtenir Mademoiselle de Saint-Laurent. Nous lui demandâmes si son intention étoit de désespérer son fils. Elle nous répondit qu'elle ne vouloit point être tourmentée, & qu'il ne lui donneroit point de repos s'il savoit sa disposition. Pour celà, ma sœur, lui dis-je, voilà une belle raison pour lui refuser encore cette consolation ! Pour moi, je ne vous promets rien, je lui dirai tout ce qui me paroîtra capable d'adoucir sa situation.

Il arriva. La vue de sa mere lui fit verser des larmes qu'il s'efforçoit de retenir. Il lui dit cependant bon jour, & l'embrassa. Son air abattu nous fit pitié. Mon mari lui dit : eh bien ! Marquis, te voilà donc encore malheureux du côté de l'amour ? Oui, mon oncle, dit-il, puisque Madame le veut, en montrant sa mere. Elle ne lui répondit rien. Un moment après il reprit : A le bien prendre, mon oncle, je ne fais que commencer

à l'être : j'ai aimé ma tante, & je l'aime encore; mais à proprement parler, ce n'eſt point amour, c'eſt admiration, eſtime; on n'eſt point malheureux pour connoître & aimer le bon & le beau. Aujourd'hui on me fait voir une jeune beauté, ſeule comparable à ma tante, adorable comme elle, ſpirituelle comme elle, parfaite comme elle; & c'eſt pour me dire que je n'ai que faire d'y prétendre : pourquoi? parce qu'on deſtine ce chef-d'œuvre de la nature pour le Couvent! Cette penſée me révolte, ajouta-t-il; il faudroit que des pere & mere ſi indignes rentraſſent dans le néant. En diſant cela des larmes ſortirent encore de ſes yeux. Sa mere en fut pourtant émue; elle lui dit d'eſpérer & de prendre patience pendant l'année.

Comme j'ai marqué un grand deſir de connoître Mademoiſelle de Saint-Laurent, nous avons fait la partie de nous trouver tous à la cérémonie de Mardi. Malgré ſon chagrin, M. de la Tour attend ce jour avec impatience; il le regarde comme un jour de fête pour lui : Je la verrai du moins, dit-il, & ce n'eſt pas peu de choſe que de voir pareils objets. Qu'il eſt à plaindre! pour un plaiſir d'un moment il va nourrir ſon eſpérance, qui dégénérera peut-être en déſeſpoir. Si c'eſt là cette femme que ſa mere lui deſtinoit, c'eſt une épouſe bien aventurée.

Mon mari m'a menée à Meudon, il y a environ quinze jours, pour faire nos com-

plimens à Monſeigneur ſur le futur mariage du Duc de Bourgogne. Monſeigneur m'a dit d'un air fort gracieux : Il faut des événemens comme celui-ci, Madame, pour que j'aie le plaiſir de vous voir. Il nous a fait aſſeoir ; & dans le courant de la converſation, il m'a demandé ſi j'avois toujours de la répugnance pour la Cour. Je lui ai répondu qu'oui, ſans balancer. Ainſi, Madame, a-t-il repliqué, on perdroit donc ſes peines de vous offrir une place auprès de la future Ducheſſe de Bourgogne ? Et ſans me donner le temps de répondre, il a dit à mon mari : Mon cher Comte, ſi vous n'êtes pas Duc, c'eſt bien votre faute. Cela eſt vrai, ma chere Baronne, mon mari ſeroit Duc ſi nous euſſions voulu accepter, lui ou moi, ce qui nous a été offert ; mais malheureuſement nous n'avons pas d'ambition, & nous ſommes riches & en état de vivre dans l'indépendance.

LETTRE LXXXVII.

Du 16 Septembre 1696.

MON poupon de joie eſt mort en trois jours dans des convulſions cauſées par ſes groſſes dents. J'étois très-attachée à cet enfant ; cependant, ma chere amie, le croiras-tu ? je me ſens plus de dépit que de douleur : mon mari, cet homme ſi tendre, ſi ſenſible, ſi ſuſceptible d'attachement, s'eſt réjoui

de ſa mort ; & ſa joie me révolte, & ſuſpend ma peine pour ne me faire ſentir que le dépit. Quel pere ! Un enfant de quatre ans, aimable au poſſible, qui le careſſoit préférablement à tout autre, n'a pas pu trouver une petite place dans ſon cœur ! Ah ! ma chere, que le mien eſt navré ! je ſens qu'il ſe fend en t'écrivant. Ce ſoir j'écrirai à ma tante la mort de ce filleul qu'elle a tant baiſé, tant aimé ; mais je me tairai ſur l'indifférence du pere pour cet enfant, de peur de diminuer en elle la grande eſtime qu'elle a pour lui : car elle l'aime à la folie, mon mari ; les Lettres qu'elle m'écrit ne reſpirent que lui, ne contiennent que ſon éloge. Auſſi je ne rougis plus de l'avoir aimé tout d'un coup comme j'ai fait ; & c'eſt à elle que j'en ai l'obligation ; car pendant pluſieurs années, je traitois de foibleſſe mon attachement d'avant mon mariage. Pendant qu'elle étoit à Paris, elle a ſu me faire ſentir qu'il eſt des hommes d'une figure & d'un mérite qui entraînent tout ; & que quand on aime comme j'aimois, il n'y a point de reproches à ſe faire. C'eſt qu'elle a ſu par mon mari même qui lui a fait avec précaution des détails, qu'il n'y avoit point de paſſion dans mon amour. Effectivement, ma belle Baronne, malgré les Lettres, en apparence paſſionnées, que je t'écrivois à ſon ſujet, mon cœur ſeul étoit affecté, j'étois ignorante & innocente comme l'enfant d'un jour.

Nous partons demain pour nos Terres. M. de la Tour ſera de nos voyages comme

de coutume. Nous avons vu prendre le voile au cher objet de sa tendresse. Tout ce que je puis t'en dire, c'est qu'elle est belle & spirituelle au-delà de toute expression. Nous avons tous dîné à la même table le jour de sa prise d'habit. Elle y avoit pour tous parens son pere, & un vieux oncle octogénaire; & elle étoit dans un enjouement qui décontenançoit le pauvre M. de la Tour. Je crains bien pour lui, une joie si grande annonce une grande vocation. Cependant j'ai remarqué que les yeux de la jeune voilée se portoient souvent & comme naturellement sur lui.

La paix avec la Savoie a été publiée à Paris Lundi; & le contrat de mariage du Duc de Bourgogne avec la Princesse Adélaïde a été signé hier.

LETTRE LXXXVIII.

Du 24 Novembre 1696.

NOus arrivons à ce moment de nos campagnes, ma chere amie. Que j'ai fait de courses! J'ai été malgré moi en Champagne, en Normandie & en Cambrésis, où mon mari a une Terre qui vient de ses pere & mere. Je me suis déplue par-tout, excepté à Nogent, qui est le seul endroit où je me trouve à mon aise après Paris. Je n'ai encore vu personne; par conséquent je ne sais aucune nouvelle. J'ai voulu t'écrire deux mots pour

t'annoncer mon retour, & te recommander de me donner des nouvelles de ta fille. Tu as tant éprouvé de malheurs avec tes autres enfans, que je crains toujours pour elle. Mon Dieu, que nous ſerons heureuſes ſi Dieu nous la conſerve ! Son petit mari ſe porte à merveille. Il n'a pas été de toutes nos caravanes, car c'eſt un grand garçon qui a déja des devoirs à remplir ; il eſt venu à Nogent ſeulement, avec ſon Précepteur, & y a reſté trois ſemaines avec nous.

Je t'envoie par le Meſſager ordinaire, quelques Ouvrages plaiſans de M. le Noble, pour t'amuſer dans ton Château iſolé.

LETTRE LXXXIX.

Du 12 Janvier 1697.

TON billet du mois paſſé, ma chere Baronne, m'a cauſé une joie infinie ; & tout ce que tu me dis de ta fille dans ta derniere Lettre, me dilate l'ame. Dieu lui conſerve ſa bonne ſanté, & me donne la joie de l'embraſſer un jour à titre de mere.

Je ſuis ſurpriſe de ce que tu ne me dis rien de la Princeſſe de Savoie. Elle a paſſé ſi près de toi ! Seroit-il poſſible que tu ne l'euſſe pas vue ? On raconte à Paris qu'elle a été reçue à Lyon aux acclamations de toute ſa Ville, & que les peuples ne l'appelloient que *la Princeſſe de la paix.* C'eſt bien ſingulier qu'il faille que je te diſe des nouvelles de ton

pays. La Duchesse de Lude, sa Dame d'honneur, l'y a fait séjourner, tant pour la remettre de la fatigue du voyage, que pour répondre à l'empressement des Lyonnois pour la voir. Le Roi a été au-devant de la Princesse jusqu'à Montargis, accompagné de Monseigneur & de Monsieur : il a été, dit-on, si enchanté d'elle, qu'il l'a fait causer pendant quatre heures. Ce n'est pourtant encore qu'un enfant d'onze ans ; mais elle a plus d'esprit que son âge n'en permet d'ordinaire. On coucha à Montargis. Le lendemain on vint dîner à Nemours, où le Duc de Bourgogne reçut cette Princesse. De là elle a été conduite à Fontainebleau, ensuite à Marly, puis à Versailles. Il a été question alors du nom qu'on lui donneroit. Le Duc de Savoie avoit fait prier le Roi de lui laisser son nom jusqu'à son mariage, qui ne doit se faire qu'à la fin de l'année ; mais le Roi qui auroit voulu qu'on l'eût appellée tout de suite *Duchesse de Bourgogne*, a tenu conseil avec ses Ministres ; & il a été décidé qu'on ne la nommera ni Duchesse de Bourgogne, ni Princesse de Savoie, mais *la Princesse* tout court. Et c'est ainsi qu'on l'appelle. Le jour de Noël à son lever elle a trouvé sur sa toilette un petit Jesus, dans une crêche bien travaillée & bien ornée, que la Duchesse de Lude lui avoit fait faire, & dont elle lui faisoit présent. Le jour de l'an elle a reçu des étrennes magnifiques de tous les courtisans. Mais le Roi & Monseigneur lui en ont donné d'incomparables : tous les bijoux & tou-

tes les pierreries de la Reine & de Madame la Dauphine, & mille autres choſes nouvelles & de grand prix. Tu penſe bien, ma chere amie, qu'il m'a fallu aller en Cour à ſon occaſion. Je ſuis une ingrate, car je devrois aimer ce pays-là pour tout l'accueil que l'on m'y fait, & je le goûte moins que jamais. La Princeſſe, ſans être une beauté, a mille charmes, qui ſont d'un heureux préſage & pour elle & pour nous. Sa phyſionomie eſt ouverte & riante, & ſes manieres ſont pleines de nobleſſe.

M. de Torcy répond très-bien au jugement qu'on a porté de lui; avec l'aide & les avis de M. de Pompone ſon beau-pere, il remplit la place de ſon pere à ſa gloire.

En t'écrivant, ma chere amie, le cœur me bat, parce que je veux te faire part d'une choſe qui attriſte mon ame. Je ſuis groſſe de deux mois. Tu ne pourrois jamais deviner la ſingularité avec laquelle mon mari l'a appris. A peine me ſuis-je apperçue de mon état, que je me ſuis fait un plaiſir malicieux de le lui dire. Hélas! j'en ai été bien payée. Tu es groſſe, ma belle Comteſſe, m'a-t-il dit? eh bien, c'eſt pour toi ce nouvel enfant; j'ai le mien & je m'y tiens. Bon! lui dis-je, j'ai moitié du tien, tu auras moitié du mien. Nous badinâmes ainſi pendant quelques minutes. Après quoi il me dit d'un ton très-ſérieux; qu'il étoit fâché de ma groſſeſſe; qu'il trouvoit tant de plaiſir à aimer ſon fils, qu'il craignoit qu'un autre enfant ne lui enlevât une portion de ſon cœur; qu'il

vouloit pourtant conſerver le tout pour ſon ainé ; & que pour cela il me prioit de lui pardonner ſa foibleſſe , maîs de le ſeconder : Tu es une bonne femme , me dit-il , tu es auſſi une bonne mere ; je m'en rapporterai à toi : fais-le élever hors de la maiſon cet enfant ; que je ne le voie pas qu'il ne ſoit grand ; occupe-toi de lui ; fournis abondamment à ſes beſoins , à ſes plaiſirs même ; pourvois à ſon éducation ; ſois prodigue pour lui ; j'approuve tout d'avance , je n'épargnerai rien pour ſon bonheur : je le répéterai , j'aime tant mon fils , & je trouve tant de plaiſir à l'aimer , que je crains qu'un autre ne vienne troubler ma félicité.

Ce diſcours , ma chere Baronne , ma chere confidente , me perça le cœur : en l'écoutant j'étois pétrifiée ; lorſqu'il fut fini je demeurai immobile. Mon mari voulut me baiſer , je le repouſſai. Là-deſſus il me dit qu'il voyoit bien que je voulois lui refuſer ce qu'il me demandoit , maîs qu'il ſe conformeroit à ma volonté. C'étoit le matin qu'il m'ouvroit ainſi ſon ame. Je réfléchis à la choſe triſtement toute la journée , & je pris ma réſolution.

Le ſoir donc , étant ſeuls , pendant que nos gens étoient à ſouper , je dis à mon mari que je cédois à ſa demande ; qu'il ne verroit pas ſon enfant à ſa naiſſance ; qu'il ne le connoîtroit que quand il ſeroit grand ; & que je prendrois toutes les précautions néceſſaires pour le lui faire connoître au cas que je vinſſe à mourir dans l'intervalle. Il

m'embrassa là-dessus ; mais ses caresses ne firent que m'affliger davantage. Cependant je ne lui fis aucun reproche ; & j'évite même depuis ce temps-là de parler & de ma grossesse & de mon enfant. J'aime mon mari malgré ses singularités, je serois fâchée de lui faire la moindre peine : il est dans la même disposition à mon égard ; mais son procédé lui est si naturel , qu'il ne croit pas que j'en doive ressentir de l'affliction. Il se trompe bien.

Je n'ai encore fait part à personne de ce que je t'écris : tous nos amis ignorent ma grossesse ; la plupart m'importent peu. Mais Madame de l'Ecluse va être après toi ma confidente. Comme elle n'a pas d'enfans, mon intention est de lui proposer d'élever le mien si son mari y consent. J'ai confiance qu'elle ne me refusera pas. Je compte lui demander à dîner Lundi, pour lui raconter mon histoire , & lui découvrir mon dessein. Si son mari & elle y donnent les mains, je me consolerai un peu. Je regarderai alors comme un bonheur pour réussir dans mes vues, l'obstination de mon mari à ne point voir M. de l'Ecluse ; car je suis résolue réellement à ne lui point faire voir son enfant qu'il ne soit grand ; & je ferai ensorte que cet enfant soit assez aimable pour obliger alors son pere à l'aimer, & même à se faire des reproches.

Voilà , ma belle Baronne , ce que je voulois t'apprendre. Ne me trouve-tu pas bien à plaindre ? Aurois-je pu croire jamais que

mon mari eût été capable de me donner de pareils chagrins ? L'aurois-je cru aſſez barbare pour bannir de ſa préſence ſon propre ſang ? un enfant qui méritera peut-être tous les égards ? Ah ! ma chere, mes larmes coulent, & couleront encore bien des fois. J'ai écrit à ma bonne tante ma groſſeſſe, & rien de plus.

LETTRE XC.

Du 26 Mars 1697.

MADAME de l'Ecluſe a ſaiſi avec joie la propoſition que je lui ai faite de ſe charger de mon enfant ; mais elle m'a priée de n'en pas parler encore à ſon mari, parce qu'elle eſt ſûre, dit-elle, qu'il acceptera ma propoſition avec tant de plaiſir, que ce ſeroit lui occaſionner de l'impatience que de la lui faire ſitôt. Ainſi, ma chere Baronne, nous remettons la choſe au mois de Juin. Mon amie dit que deux mois d'attente ſeront encore bien longs pour ſon mari. Depuis cette ouverture je ſuis moins triſte. Il faut bien que je me diſpoſe à l'événement pour le ſupporter avec courage.

J'ai été à Verſailles ce carnaval juſqu'à trois fois, pour répondre aux bontés de Monſeigneur & de Madame de Maintenon, qui m'ont fait inviter aux Spectacles de la Cour. On recommence à y jouer des Tragédies pour l'éducation de la Princeſſe. Pour cela on a

élevé un petit Théatre dans l'appartement de Madame de Maintenon. La jeune Princeſſe y joue ſon rôle, & fait très-bien. Pluſieurs Princes, & les perſonnes de la Cour qui ont le plus de talens, font les perſonnages. Baron leur donne des leçons, & joue avec eux. La plupart des pieces que l'on joue ſont de M. Duché : ſes Pieces n'approchent pas de celles de M. Racine ; mais elles ſont paſſables, parce qu'elles ſont bien repréſentées. Si tu voyois, ma chere, avec quelle émulation joue notre jeune Princeſſe, ſon air animé, ſa démarche noble, ſes yeux ſi beaux, ſi expreſſifs, tu en ſerois enchantée. Elle fixe tous les regards, & gagne tous les cœurs. L'Abbé Fleury, Sous-Précepteur des Princes, qui eſt un homme connoiſſeur, dit d'elle des choſes charmantes ſur ſon eſprit, ſon caractere, ſur la bonté de ſon cœur, & la beauté de ſon ame ; & il aſſure qu'elle ſera avec le temps une Princeſſe des plus accomplies. Cet Abbé Fleury eſt un homme d'un grand mérite, un homme célebre, Auteur d'un grand nombre d'excellens Ouvrages. La ſolitude fait ſes charmes, ſes devoirs ſont ſa gloire : ſervir utilement la Religion & l'Etat, voilà toute ſon ambition : les dignités & les richeſſes ne ſont à ſes yeux que des choſes frivoles : en un mot, c'eſt un vrai Philoſophe chrétien. Il n'a point de reſpect humain, il dit librement ce qu'il penſe, même ſur les matieres les plus délicates & les plus importantes. Dans des conférences qu'il fait avec des perſonnes choiſies, il ſe fait toujours admirer.

M. Regnard depuis plusieurs années travaille pour le Théatre François. Ses Pieces sont fort de mon goût. *Le Joueur* qu'il a fait représenter sur la fin de l'année derniere, a eu un succès éclatant, & a fait dire de lui qu'il étoit un *petit Moliere.*

LETTRE XCI.

Du 15 Juin 1697.

POURQUOI t'inquiéter, ma belle Baronne? Mes billets ne t'ont-ils pas assez prouvé que je me portois bien ? Je supporte passablement ma situation & mes chagrins : tout prend une bonne tournure pour mon enfant. Lundi dernier j'ai dîné à l'Hôtel de l'Ecluse. Une singularité m'a tout d'un coup mise sur les voies de faire ma proposition au Marquis. Nous étions convenues mon amie & moi, de ne la faire qu'à la fin du dîner : & à peine fus-je entrée qu'étant assise vis-à-vis du Marquis, mon enfant, qui est d'une vivacité extraordinaire, fit un bond à me déranger les mains que j'avois alors posées sur mon gros ventre. M. de l'Ecluse qui s'en apperçut, me regarda, sourit, & dit : Comme il saute le petit drôle ! Ah ! Monsieur, lui dis-je aussi-tôt les yeux mouillés, c'est qu'il vous demande une grace ce petit infortuné. Ces paroles, accompagnées de larmes, surprirent le Marquis, qui avec le ton le plus obligeant reprit : Que me veut-il, Mada-

me, ce cher enfant? Hélas! Monſieur, lui dis-je, il vous demande d'être ſon papa tout le temps de ſa jeuneſſe. Madame de l'Ecluſe alors prit la parole, & raconta la bizarrerie de mon mari. Dans le moment M. de l'Ecluſe tout tranſporté de joie vint ſe jetter à mon cou, en s'écriant: Ah! Madame, quel bonheur pour moi! que j'ai de joie! que je vais être heureux d'avoir un enfant! & un enfant aimable comme ſa maman, ajoutoit-il en me ſerrant les mains, & en redoublant ſes baiſers. Lorſque ſes tranſports furent un peu ralentis, ils me demanda pardon de la liberté avec laquelle il m'avoit embraſſée. Puis il ajouta: mais auſſi, Madame, je deviens preſque votre mari, votre enfant va devenir le mien, je l'aimerai comme tel, & je ſens que je l'aime déja en pere. Enſuite il me demanda ſi je devois garder encore longs-temps ce cher objet de ſa tendreſſe. Ce ſont ſes termes, & j'aurois voulu, ma belle Baronne, que tu euſſe été témoin de ſon contentement, de ſa joie, de cette ſcene ſi douce & ſi conſolante pour moi. Quand je lui eus dit que j'avois encore environ deux mois à aller, il s'écria: O ciel, deux mois! vaudroit autant dire deux ans. Là, me dit mon amie, ne t'ai-je pas bien dit que deux mois d'attente ſeroient un terme bien long pour lui? Eh! lui dit-elle, que ſeroit-ce donc ſi nous t'avions parlé de la choſe dès le commencement de la groſſeſſe? Enfin la ſatisfaction du mari & de la femme eſt ſi grande, qu'elle a banni la triſteſſe de mon cœur;

il eſt impoſſible de ne pas partager une joie ſi marquée.

Sur le ſoir nous allâmes promener aux Tuileries, où nous trouvâmes mon mari avec Monſieur & Madame de Châteaufond chez qui il avoit dîné. M. de l'Ecluſe & mon mari ſe firent comme à l'ordinaire des politeſſes froides. Je ſerois bien fâchée à préſent qu'ils en vinſſent à ſe réconcilier, cela nuiroit à mon plan.

Je me ſuis trouvée il y a quelque temps dans une maiſon où l'Abbé Boileau avoit dîné avec deux Jéſuites, dont l'un eſt véritablement homme d'eſprit. La converſation roula pendant une heure ſur pluſieurs perſonnes célebres. C'eſt pour le coup que j'ai bien penſé à toi, & à ton oncle qui te tient toujours claquemurée dans ton Château. Rien ne fut plus animé que leur converſation; tous les gens de réputation, vivans & morts, paſſerent en revue. Lorſqu'on en fut à M. Paſcal, ce fut un flux & reflux d'éloges de la part de tous, & principalement du Jéſuite d'eſprit. Pendant que j'étois en extaſe d'entendre un Jéſuite dire de ſi belles choſes de l'Auteur des Provinciales, l'autre Jéſuite s'aviſa de dire que M. Paſcal avoit fait des ſouliers à Port-Royal. L'Abbé Boileau, qui eſt heureux en reparties, lui repliqua ſur le champ : *Je ne ſais pas s'il a fait des ſouliers, mais je ſais qu'il vous a porté de bonnes bottes.* Le premier Jéſuite jetta ſur ſon compagnon un œil ſévere, & continua de dire du bien de leur adverſaire.

Dans

Dans un mois Mademoiselle de Saint-Laurent doit faire son dernier sacrifice. Le pauvre Marquis de la Tour fait pitié : il est tous les jours chez sa mere pour la presser de solliciter pour lui. Elle assure qu'elle fait ce qu'elle peut pour sa satisfaction ; & cependant on n'en voit aucun effet. Il perd espérance, & je crois qu'il a sujet.

Depuis la paix, les Etrangers arrivent à Paris par milliers. Ils sont tout étonnés d'y trouver les richesses & l'abondance : on leur avoit dit chez eux qu'ils ne trouveroient ni cuilliers ni fourchettes d'argent chez personne, & que le Roi avoit obligé chacun de changer son argenterie en monnoie pour subvenir aux frais de la guerre. Ils ne savoient pas que le goût du faste fait retrouver toutes choses chez les François, dès qu'il s'agit de briller.

LETTRE XCII.

Du 20 Juillet 1697.

C'EN est fait, ma charmante Baronne ; Lundi, quinze de ce mois, Mademoiselle de Saint-Laurent a prononcé ses vœux. J'ai assisté à cette cérémonie fatale pour M. de la Tour. Elle s'est faite sans éclat : la mere, ou plutôt la marâtre n'y a point encore paru, non plus qu'une sœur ainée qui, dit-on, est une vipere, & qui seule est cause de la haine que ses pere & mere ont pris pour sa

cadette dès sa plus tendre enfance. Elle n'avoit donc encore pour tous parens que son pere & son vieux oncle. Je lui ai trouvé un air plus grave que la premiere fois, quoique gaie. Elle a prononcé ses vœux d'une voix ferme & distincte. Son pere l'écoutoit, comme un avare écoute le son de ses écus, lorsqu'il les entasse dans son coffre fort. A peine eut-elle fini, qu'il regarda son oncle, sourit, & dit : *Ah ! pour le coup, c'est fait, il n'y a plus à s'en dédire.*

Malgré sa fermeté, Mademoiselle de Saint-Laurent n'a pas laissé de se trouver mal : à peine avoit-elle prononcé le dernier mot de ses vœux, qu'elle s'assit, & laissa tomber sa tête à la renverse. L'Abbesse & ma belle-sœur, qui étoient près d'elle, la soutinrent, puis la prirent par chacun un bras, & l'emmenerent. Elle reparut peu de temps après avec tout son coloris, & une joie si marquée sur son visage, qu'il sembloit que c'étoit un ange. Pendant toute la cérémonie, le pauvre M. de la Tour n'avoit pas cessé de pleurer ; mais il poussa des sanglots, lorsqu'il la vit entrer si gaie ; de maniere que sa mere fut obligée de lui dire de se taire ou de sortir. Ce pauvre garçon se tut, aimant mieux étouffer que de se priver de voir celle que son cœur adore toujours sans espérance de la posséder. Quoiqu'il y eût peu de monde dans l'Eglise, son procédé n'étoit pas à sa place. Outre cela, je n'ai pas laissé de remarquer que la jeune Professe étoit sensible à sa douleur. Il seroit à craindre actuellement

qu'elle ne prît de l'amour pour lui. Elle ſait qu'il l'aime ; elle a ſu vaincre le penchant qu'elle s'eſt peut-être ſenti à l'aimer ; & à préſent qu'il lui eſt abſolument défendu , ſon cœur s'y ſentiroit peut-être plus porté. Ce qui me fait parler ainſi , c'eſt que pendant le dîner elle m'a paru rêveuſe ; & toutes les fois qu'elle ne croyoit pas être vue, elle le regardoit avec des yeux où la tendreſſe étoit peinte.

J'avois été étonnée de voir qu'on laiſſoit pleurer M. de la Tour pendant la cérémonie, malgré la préſence de M. de Saint-Laurent ; mais ma belle-ſœur m'a dit que ſon fils avoit demandé le matin même à ce pere dur , de lui donner ſa fille en mariage , & ſans dot ; & qu'il lui avoit répondu qu'il ne vouloit pas enfoncer le poignard dans le ſein de ſon ainée , & qu'il vouloit donner ſa cadette à Dieu & non à d'autres. Ainſi le pere ſavoit le ſujet des pleurs du Marquis , qui pendant le dîner n'a ceſſé de pouſſer des ſoupirs , & qui depuis ce temps ne ceſſe d'en pouſſer. Ce n'eſt qu'avec moi qu'il ſe conſole de ſon malheur ; & il m'aſſure qu'il prendra un parti tout oppoſé au mariage , à quoi il renonce , dit-il , pour la vie. Son état nous touche ſenſiblement mon mari & moi. Pour ſa mere , je trouve qu'elle eſt devenue dure à ſon égard : elle lui dit tranquillement qu'il eſt auſſi foible qu'une femme , & qu'il ne mérite pas d'être homme. Ce ton de la part d'une mere eſt bien peu conſolant. J'ai écrit à ma bonne tante les bizarreries de mon ma-

ri, & mes arrangemens avec Monsieur & Madame de l'Ecluse. Elle a écrit à mon amie à cette occasion, une Lettre pleine de tendresse & de reconnoissance, où elle a mis pour moi deux mots de consolation, ne voulant pas me parler de ma peine dans ses Lettres, à cause de mon mari.

LETTRE XCIII.

Du 20 Août 1697.

DEux mots, ma chere amie. Il y a aujourd'hui onze ans que je suis femme. Que je célebre tristement l'anniversaire de mon mariage! Hélas! je prends la plume pour te faire part moi-même d'une couche heureuse, mais bien triste. C'est le 6 de ce mois que j'ai donné naissance à une fille, qu'il y a long-temps que je desire, & dont il faut que je me prive. Je remets à une autre fois un détail qui rouvriroit la plaie que cette séparation a faite à mon cœur.

M. de Santeuil est mort à Dijon le 7 de ce mois, d'une colique qui l'a emporté au bout de quatorze heures de douleurs inexprimables. On mande qu'il a reçu les Sacremens de l'Eglise avec une piété remarquable, & qu'il a souffert ses maux avec la joie & la résignation d'un Saint. Il a été enterré le 8 à l'Abbaye de Saint Etienne de cette Ville, avec beaucoup de magnificence. On assure que MM. de Saint-Victor se remuent

beaucoup pour ravoir ſon corps. Adieu, ma belle Baronne, ma chere confidente, & ma tendre conſolatrice. Que ta préſence me feroit douce dans ma ſituation!

LETTRE XCIV.

Du 6 Octobre 1697.

IL y a aujourd'hui deux mois que je ſuis accouchée. C'eſt aſſez prendre de marge, ma chere amie, pour m'acquitter de ma promeſſe. Je vais te faire bien des détails qui vont tout à la fois renouveller & adoucir ma douleur. Quelle conſolation pour moi ſi je pouvois épancher mon cœur dans ton ſein! car qu'eſt-ce qu'une Lettre pour communiquer des choſes de cette nature à ſa meilleure amie?

Le premier Août, ſentant que le temps de ma délivrance approchoit, je demandai à mon mari où il comptoit aller pendant les premiers jours de mes couches. Je ne compte aller nulle part, me dit-il en me fixant. Je m'étois armée de réſolution & de courage pour ce diſcours qui me cauſoit une émotion étrange. Je lui dis donc avec fermeté que je lui demandois d'aller à Nogent. A Nogent, s'écria-t-il en pâliſſant! à Nogent pendant que tu ſeras dans la ſouffrance! qu'il pourroit t'arriver....... Il s'arrêta là. Puis il reprit: je ne te quitterai point, ma belle Comteſſe, non, je ne te quitterai point. Je vois ta frayeur, lui dis-je; mais ne crains

rien, tout ira auſſi bien en ton abſence qu'en ta préſence : mes meſures ſont priſes pour mon enfant, il eſt à moi ſeule, tu me l'as dit ; c'eſt pourquoi je me mêle de Parrain, de Marraine, de Baptême & de tout ; & pour que les choſes paroiſſent dans l'ordre, il faut que tu ſois abſent. En diſant cela j'étois aſſiſe ſur un tabouret auprès d'une fenêtre. Il en tira un, vint s'aſſeoir auprès de moi, & me dit en m'embraſſant, que ce que je lui propoſois le troubloit, qu'il vouloit reſter, & qu'il aimoit mieux ſe déſiſter de ſa demande. Un mouvement de joie me fit balancer : Mais, lui dis-je, qui t'oblige de changer ainſi tout d'un coup ? eſt-ce ton cœur ? Oui, dit-il, c'eſt mon cœur pour toi. Et pas pour mon enfant, repris-je ? Oh ! dit-il, pour l'enfant tout ira comme il pourra, il n'en eſt pas encore à devoir intéreſſer les cœurs. Cette réponſe, ma chere, fut pour moi un coup de poignard : je me fis violence pour retenir mes pleurs, & pour ne point éclater en reproches ; je lui dis ſeulement avec fermeté que mes meſures étant priſes, je n'y voulois rien changer ; que je lui demandois de partir pour Nogent ; que c'étoit là & non ailleurs que je le voulois ; & que j'allois faire tout préparer pour ſon départ, que je ne fixois pas plus tard qu'au lendemain. Il me fixa quelques momens avec ſurpriſe ; puis il me dit avec amitié, & en me ſerrant doucement : Tu fais un peu la méchante, ma chere amie ; je voudrois pourtant bien ne pas ſortir Paris ; mais puiſque

tu le veux abſolument, j'irai à Nogent; j'y ſerai comme en exil, rappelle-moi donc le plutôt que tu pourras; car je ſerai continuellement en alarmes; & tu ne voudrois pas laiſſer trop long-temps dans le martyre ton mari qui t'aime plus que ſa vie. Le ton avec lequel il me parloit, me toucha & me radoucit: je répondis à ſes careſſes; mais en inſiſtant ſur ſon départ. Il partit effectivement le lendemain après dîner: nous nous fîmes les adieux les plus tendres.

Le 6 Août ſur les ſix heures du matin, je ſentis les premieres douleurs. J'étois au lit. J'envoyai ſur le champ chercher toutes les perſonnes dont j'avois beſoin, & pour toute amie Madame de l'Ecluſe. Que je verſai de larmes à ce moment! Mon mari, qui comme de coutume, auroit dû me ſoutenir dans ſes bras, ſe trouvoit abſent! & pour quelle cauſe!....... Ah! ma chere Baronne, que j'étois triſte! que je le ſuis encore! Malgré mes peines, tout alla bien; à huit heures du matin j'étois délivrée. L'annonce d'une fille, en me donnant de la joie, redoubla mon chagrin. *Une fille*, dis-je en ſoupirant, *une fille que je chérirai, & qu'il faut que j'éloigne de moi*! Lorſqu'elle fut en état je demandai à la baiſer; mais à peine fut-elle dans mes bras qu'on me l'ôta, parce que je m'attendriſſois trop.

Le Baptême ſe fit tout de ſuite. Tu penſes bien, ma chere, que c'eſt Monſieur & Madame de l'Ecluſe qui furent parrain & marraine. Cela leur étoit bien dû, eux qui de-

venoient les pere & mere de mon enfant. Madame de l'Ecluse, ainsi que nous étions convenus, envoya un billet cacheté à son mari, qui se rendit sur le champ à Saint Paul sans domestiques, & avec un carrosse de louage, qu'il envoya au logis après s'être fait mettre à la porte de l'Eglise, pour servir aussi à sa femme. Alors elle partit avec l'enfant & ma garde qui le portoit. Dès que la cérémonie fut faite, Madame de l'Ecluse me renvoya ma garde, & se chargea elle-même de ma fille, en disant qu'elle alloit la remettre à la nourrice. Le mari & la femme s'en retournerent à leur hôtel, où étoit effectivement la nourrice & la gouvernante, qui attendoient l'enfant, & que M. de l'Ecluse avoit pris la précaution de faire avertir au moment qu'on avoit été chercher sa femme. Madame de l'Ecluse revint sur les cinq heures du soir. Alors j'envoyai chercher Madame de la Tour, à qui je racontai mon histoire qu'elle ignoroit encore; mais je lui tus exactement l'endroit où étoit mon enfant. Elle déclama beaucoup contre son frere; & finit par dire que j'avois raison de le priver de la vue de son sang, puisqu'il le dédaignoit. Je la priai de ne lui en faire aucun reproche, en lui ajoutant, que je ferois mon possible pour qu'il s'en fît lui-même beaucoup un jour. Ensuite je la priai de lui écrire que j'étois accouchée d'une fille, & que s'il vouloit revenir, il le pouvoit. Nous lui envoyâmes la Lettre par un exprès, qui partit le lendemain à

deux

deux heures du matin ſur un cheval de poſte. Mon mari étoit à déjeûner quand le Domeſtique arriva. Lorſqu'il vit ſur la Lettre que je n'étois accouchée que de la veille, & qu'on lui permettoit déja de revenir, il craignit qu'il ne me fût arrivé quelqu'accident : il quitta ſon déjeûner qu'il ne faiſoit que de commencer ; envoya promptement à la poſte pour qu'on lui envoyât des chevaux, qu'il fit mettre bien vîte à ſa chaiſe, & partit.

Nous fûmes très-étonnés de le voir arriver ſur les ſix heures du ſoir. Son premier ſoin en entrant à l'hôtel, fut d'examiner la mine de nos gens, qui lui parurent aſſez joyeux. Il en fit autant aux perſonnes qu'il trouva dans ma chambre ; & dès qu'il put m'appercevoir, il m'examina à mon tour. Je lui ſouris, & il ſe jetta à mon cou. Après bien des careſſes, qu'on le pria de modérer de peur de me fatiguer, il me dit avec affection : Eh bien, mon cher amour, te voilà donc mere d'une fille? tu es bien-aiſe ſans doute? Se porte-t-elle bien? Mieux que tu ne voudrois, lui répondit ſa ſœur d'un ton bruſque. Vous vous trompez, ma ſœur, lui répondit-il avec politeſſe & douceur, je ne ſouhaite pas la mort de mon enfant, & ma femme ſait que ſi je ne veux pas la voir ſi-tôt, c'eſt par la crainte de m'y trop attacher. Oui! reprit-elle avec dédain, ce petit cœur! qui ne peut pas aimer deux enfans à la fois, & qui oblige une mere tendre de ſe priver de ſon ſang, de ce qui lui eſt le plus cher! Tiens, ajouta-t-elle, ſi tu étois mon

mari, je t'enverrois promener avec tes bizarreries, & j'éleverois moi-même ma fille; je voudrois même te la mettre à tous les momens sous les yeux, pour te punir, ou pour t'accoutumer à étendre ton cœur sur deux enfans, puisque Dieu te les donne : fi! ajouta-t-elle encore avec un air dédaigneux, un mauvais pere! un mauvais mari qui chagrine sa femme!..... Est-il vrai, ma chere Comtesse, me dit aussi-tôt mon mari, que cela te chagrine? eh mais! tu es totalement la maîtresse; fais-la venir cette enfant, fais-la nourrir ici, je ne veux que ce que tu veux, & ne desire que ta satisfaction. Madame de l'Ecluse, qui craignoit déja qu'on ne lui ôtât sa chere enfant, s'empressa de répondre à mon mari que je ne me chagrinois pas, que je me conformois à ses desirs avec plaisir, que ma fille avoit une bonne nourrice, & que ce seroit folie de l'ôter d'où elle étoit. Pendant qu'elle persuadoit ainsi à mon mari ce qu'il desiroit tout le premier, je priois Madame de la Tour avec instance de ne rien dire à mon mari qui pût lui faire de la peine. Eh bien, ma sœur, me dit-elle d'un ton piqué, je ne dirai plus rien, puisque vous craignez tant qu'on ne fâche votre Adonis; vous le gâtez, il vous en marque sa reconnoissance. En même temps mon fils entra avec son Précepteur. Il sauta au cou de son papa, en lui disant, que depuis qu'il avoit appris son arrivée, il s'étoit bien vîte dépêché de travailler pour le venir embrasser : & je n'en ai pas moins

bien fait, ajouta-t-il, en montrant une version qu'il venoit de finir. Son papa l'examina, & la trouva très-bien. La vue de son fils suffit pour lui faire oublier sa fille, car il n'en fut plus question de sa part. Madame de l'Ecluse ne tarda pas à s'en aller. En me faisant ses adieux, elle me dit à l'oreille qu'elle me quittoit pour sa fille, qu'elle se sentoit pour elle un cœur de mere, & qu'elle me demandoit en grace d'être complaisante pour mon mari, pour le sien, & pour elle.

Comme j'avois promis à mon mari de prendre des précautions pour lui faire connoître son enfant, mon premier soin fut de lui dire que la Providence y avoit pourvu. Tu sais, ma belle Baronne, que j'ai une marque sous la mamelle gauche ? Eh bien, ma fille a précisément la pareille au même endroit.

Le lendemain matin, mon mari questionna tous nos gens l'un après l'autre, pour savoir qui j'avois pris pour parrain & marraine. Il n'avoit pas osé me le demander. Les précautions que nous avions prises pour qu'aucun d'eux ne vît M. de l'Ecluse, les mirent hors d'état de pouvoir rien apprendre à leur Maître. Mon mari conjectura seulement que ce ne pouvoit être que mon amie qui avoit été marraine, puisqu'elle avoit été ma seule confidente. C'est pourquoi la premiere fois qu'il la vit, il lui fit son compliment, non comme étant sûr, mais comme se doutant qu'elle étoit sa commere. Elle lui

répondit qu'elle recevoit ses remercimens dûs ou non dûs. Et par là il ne fut guere plus avancé qu'auparavant.

Je ne te dis rien des nouvelles ; car mon mari ne manque pas d'en informer M. de Neufpont, qui sans doute te les communique. Réjouissons-nous seulement un moment ensemble de ce qu'enfin la paix est redonnée à l'Europe. Le Château de Ryswick va devenir fameux par cet heureux Traité qui s'est fait dans ses murs. Notre aimable Princesse croît à vue d'œil, & elle a le rare talent de charmer tout le monde, & d'attirer tous les cœurs. Mon Dieu, ma chere amie, que le mien me dit de choses pour ta fille ! N'oublie pas de me parler d'elle dans toutes tes Lettres.

M. de Santeuil est revenu dans sa patrie ; la Ville de Dijon s'est réjouie en vain d'avoir ses cendres ; on les lui a enlevées par l'ordre de Monsieur le Prince, qui a fait faire le transport du corps à ses frais. Messieurs de Saint Victor sont à leur tour bien glorieux d'avoir recouvré ces précieux restes d'un homme qui sera toujours la gloire de leur Maison. Son enterrement s'est fait hier avec beaucoup d'éclat.

Tu recevras dans quelques jours, ma chere amie, huit boîtes de bonbons superfins du baptême de ma fille. Il y en a quatre de la part de la marraine, qui t'embrasse de toute son ame. Elle vouloit te les envoyer il y a un mois : je l'ai prié d'attendre, afin que les bonbons ne précédassent point cette Lettre que tu attendois & que tu desirois.

LETTRE XCV.

Du 12 Décembre 1697.

JE ſuis arrivée hier de Verſailles. Jamais fête, ma chere Baronne, n'a été ſi brillante que le mariage du Duc de Bourgogne. La paix ayant amené des milliers d'étrangers à Paris, le Roi ſouhaita que chacun fît des efforts pour y briller. Mais tous ces étrangers, qui étoient au nombre de plus de vingt mille, étant venus à Verſailles pour y voir la cérémonie, ils augmenterent ſi bien l'affluence, que les filoux y trouverent leur compte. Les hommes comme les femmes étoient couverts de diamans; & il ne s'eſt peut-être pas trouvé le demi-quart des perſonnes qui n'aient été volées, hommes & femmes, les uns plus, les autres moins. J'y ſuis moi pour quatre diamans de deux cens francs chacun. Mon mari, qui a été aſſez raiſonnable pour ne ſe parer que comme un homme, n'y a rien perdu. On a même oſé s'attaquer à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, on lui a coupé un morceau de ſa robe où il y avoit une agraffe de diamans. Un homme de la premiere qualité s'eſt mêlé même de filouter; il a été pris ſur le fait. Le Roi, en faveur de ſa famille, a défendu qu'on le nommât.

Voilà comme il n'y a preſque point de fête qu'il n'y ait un mêlange de bien & de mal,

de plaisirs & de peines Combien de gens souffrent actuellement de leurs pertes ! car le luxe sert à cacher bien de la misere, & ceux qui ont le plus brillé, ne sont pas les plus riches. Par exemple, notre perte de huit cens livres, est pour nous bien peu de chose ; cependant je la regrette, parce qu'elle est mal employée, & qu'elle seroit mieux dans les mains des pauvres.

Le jour du mariage on a mis les mariés au lit, les rideaux ouverts & en présence de toute la Cour. Le Roi par plaisanterie fit fermer les rideaux un moment : le Duc de Beauvilliers étoit tout près pour écouter s'il ne se passeroit rien ; mais les jeunes gens furent tranquilles. On r'ouvrit les rideaux presqu'aussitôt. M. le Duc de Bourgogne, qui a quatre ans plus que sa femme, est moins formé qu'elle à proportion ; rien n'est si fluet que lui : aussi est-ce à cause de lui qu'on remet à deux ans la consommation de leur mariage.

Le jour du mariage & les jours suivans, notre jeune Duchesse de Bourgogne a tenu le cercle, & a une Cour nombreuse. Elle a fait l'admiration de tout le monde par ses graces, son maintien, son air fait sur son minois enfantin, & son esprit plein de bon sens & de saillies : le Roi ne cessoit de lui parler & de lui sourire ; il l'aime comme si elle étoit son propre enfant. Le Duc de Bourgogne applaudissoit à tout ce qu'elle disoit d'un air tout émerveillé. Monseigneur avoit toujours les yeux fixés sur elle, & paroissoit dans une espece d'enchantement. Et Madame

de Maintenon étoit dans une joie qui lui ôtoit la moitié de ses rides.

Voilà, ma chere Baronne, assez de nouvelles de la Cour : disons deux mots de Paris. Il en a été de M. de Santeuil comme de tous les gens de réputation ; depuis sa mort il a fait l'entretien des compagnies : mais comme c'étoit un homme unique pour les originalités, on n'en finissoit pas. Tout ce qu'on en a dit, est aussi plaisant qu'abondant ; dix feuilles de papier ne me suffiroient pas pour te le rendre. Aussi je me tairai. Que n'es-tu à Paris pour entendre tout ce qui s'y dit, pour y voir tout ce qui s'y fait, pour y admirer tout ce qui y est admirable, pour y savourer tout ce qui est si digne de toi ! Mon Dieu que j'aurois de plaisir à te voir partager tous mes plaisirs ! Il y a mille choses qui ne sont pas du ressort de la plume ; & il y en a dix mille qu'il seroit naturel de se dire de vive voix. Notre bouche pour la parole est un alambic fait pour distiller directement dans l'oreille des récits, des secrets ou des confidences.

Adieu ; je vais monter en carrosse pour aller passer la journée à l'hôtel de l'Ecluse ; j'y embrasserai mon amie pour toi.

LETTRE XCVI.

Du 31 Janvier 1698.

MON rhume, ma chere Baronne, eſt preſque paſſé : je veux prendre la plume aujourd'hui pour ne pas laiſſer finir le premier mois de l'année ſans t'écrire. Je t'envoie des morceaux de Télémaque. Depuis quelque temps l'Auteur de cet Ouvrage eſt bien tracaſſé. Il a été obligé de quitter la Cour. Ce n'eſt pas là le plus grand de ſon chagrin ; car il met plus ſa gloire à remplir les devoirs de l'Epiſcopat & à édifier ſon Dioceſe, qu'à faire le Courtiſan auprès des Princes : mais on l'accuſe de Quiétiſme, qui eſt une erreur de Molinos. Il a fait un Livre qui a pour titre : *Maximes des Saints*, où il adopte, à ce qu'on dit, les ſentimens de ce Prêtre Eſpagnol. M. de Meaux prend cette affaire à cœur. C'eſt un terrible adverſaire pour M. de Cambray.

Les premiers jours de cette année, mon mari s'eſt aviſé d'acheter pour la nourrice de ma fille, une très-groſſe croix d'or pour ſes étrennes. Il me la montra, & me dit qu'il vouloit la lui donner lui-même. Cela m'embarraſſa un peu. Puis prenant ma réſolution, je lui dis avec fermeté : Oh ! l'on ne voit pas comme on veut la nourrice de ma fille, c'eſt une Religieuſe ; donne-moi cette croix, je la lui ferai donner par qui

je jugerai à propos, ou elle en sera privée. Tu la lui feras donner, me dit-il en souriant? eh! tu la lui donneras peut-être bien toi-même? Non sûrement, lui ai-je dit, la nourrice ignore que je suis la mere de ma fille, & je ne me mêle de rien. Il demeura interdit. Un moment après il me dit les yeux mouillés, que sa fille alloit donc passer pour une bâtarde, qu'il ne voudroit pas qu'il y eût tant de mystere pour elle. Je lui dis qu'il n'avoit rien à craindre, que sa fille n'étoit point prise pour une bâtarde, & qu'elle étoit très-respectée de sa nourrice & de tous ceux qui l'entouroient. Il lui vint alors une idée singuliere. Sur ce que je lui avois dit que la nourrice étoit une Religieuse, il s'imagina que j'avois mis ma fille avec sa nourrice dans un Couvent; & il me dit que j'aurois bien dû la mettre dans celui où étoit sa sœur. Très-contente de son erreur; je lui répondis pour l'y entretenir, que j'étois plus libre avec des étrangeres, que je ne le serois avec des parens, sur-tout avec sa sœur, qui n'est pas aisée, & qui pourroit trouver à redire à bien des choses. Ce n'étoit, ma chere amie, que pour donner une couleur à l'équivoque; car quoique Madame de la Tour ne soit pas aisée, elle est aimable, sensée, raisonnable; & elle auroit été capable de me seconder dans mes projets au défaut de Madame de l'Ecluse. Mon mari cependant m'approuva, & me donna la croix pour en disposer ainsi que je le jugerois à propos. Un moment après il me dit

que toutes les fois que j'avois été dîner chez mon amie, il m'avoit fait épier, pour savoir où demeuroit la nourrice ; & qu'à toutes les fois on lui avoit dit que je n'avois pas sorti, & qu'on n'avoit vu entrer ni nourrice ni enfant à l'hôtel de l'Ecluse tout le temps que j'y avois été. J'appris par là qu'il me falloit tenir sur mes gardes.

Pour ôter toute suspicion, M. de l'Ecluse dit tout haut que ma fille est une petite niece qu'il a fait venir de Province & qu'il adopte ; & il la fait appeller *Mademoiselle de l'Ecluse.*

Nous avons fait attention ces jours-ci que le frere & la sœur sont du même jour & de la même heure, à dix ans l'un de l'autre. Il me semble que cette conformité fait plaisir à mon mari, car il s'en occupe, & paroît en aimer mieux sa fille. Donne-moi, je te prie, des nouvelles de la tienne : oublie-tu qu'elle m'est chere autant que la mienne ? Il n'est pas besoin de te dire que les jouets qui accompagnent Télémaque sont pour elle. Embrasse-la dix fois pour moi : je vais donner tout à l'heure autant de baisers pour toi à mon perroquet. Jamais oiseau n'a été baisé aussi souvent, & d'aussi bon cœur, que l'est ce coquin-là.

M. de Tillemont, Ecclésiastique d'un grand mérite, est mort il y a aujourd'hui trois semaines. C'étoit un savant, un homme de réputation, dont tu peux avoir entendu parler. Je l'ai trouvé une fois chez M. Nicole. Il est Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique*, & de *l'Histoire*

des Empereurs. Ces deux ouvrages sont généralement estimés, & font l'admiration des Savans. Ses veilles & ses austérités l'ont mis au tombeau. M. le Nain, son pere, a été si frappé de sa mort, qu'il l'a suivi quelques jours après.

LETTRE XCVII.

Du 2 Avril 1698.

Que ce que tu me dis de ta fille, ma charmante amie, me réjouit! Mais sa beauté, sa blancheur, son coloris, sa vivacité, sa douceur, son petit air fin, spirituel, tout cela ne me surprend pas, puisque tu es sa mere. La mienne se porte bien : quand elle aura près de deux ans & demi comme Mademoiselle de Neufpont, je pourrai te dire quelque chose de sa figure, de son humeur, & de son caractere.

Vendredi matin, Madame de la Tour m'invita à aller l'après-midi à son Couvent pour y entendre chanter les Leçons de Ténebres, en m'assurant que je serois contente de la voix de celle qui chanteroit les Lamentations. Elle me dit qu'elle avoit demandé à son fils de me venir prendre. Là-dessus j'envoyai prier le Marquis de venir dîner avec nous. Pour elle, elle s'en retourna à son Couvent, où nous nous rendîmes après le dîner, son fils & moi seulement, parce que mon mari avoit fait la partie d'al-

ler à Panthemont avec deux de ſes amis & ſon fils. Lorſque Madame de la Tour nous apperçut, elle ſortit de la clôture, & vint nous joindre dans l'Egliſe. Nous ne pûmes voir celle qui chantoit, mais c'étoit une voix raviſſante, une voix à faire ſi bien illuſion, qu'il ſembloit qu'on étoit tranſporté dans le Ciel avec les Anges : auſſi un chacun étoit en extaſe, & tous les ſens étoient convertis en ouie. Après Ténebres, M. de la Tour demanda à ſa mere, ſi c'étoit Mademoiſelle de Saint-Laurent qui avoit chanté ſi merveilleuſement. Elle lui répondit aſſez bruſquement : Que t'importe que ce ſoit elle ou une autre ? Et avec un ſigne de tête elle me dit qu'*oui*. Le Marquis n'en vit rien ; mais il dit à ſa mere qu'il n'y avoit que Mademoiſelle de Saint-Laurent qui pût chanter auſſi bien : Madame, dit-il en me montrant, chante divinement ; il faut bien qu'elle lui reſſemble encore de ce côté-là. Le ſilence de ſa mere lui confirma ce qu'il diſoit ; & ſon malheur ne lui en paroît que plus grand.

La miſere eſt éxtrême à Paris, & on dit qu'elle l'eſt encore plus dans les Provinces. La belle occaſion, ma chere, pour dénouer les cordons de notre bourſe ! Mon mari a donné des ordres pour le ſoulagement de nos vaſſaux. Hélas ! le pauvre M. le Noble, dont tu as pluſieurs ouvrages, s'eſt ſi bien ſenti de la miſere générale, qu'il a fait quelques baſſeſſes, qui viennent de le faire condamner à un banniſſement de neuf ans. On le plaint plus qu'on ne le mépriſe.

Hier le Duc d'Ayen a épousé Mademoiselle d'Aubigné, niece de Madame de Maintenon, qui a pris soin de son éducation, & qui en a fait une Demoiselle fort accomplie. Le Duc de la Rochefoucault auroit voulu l'avoir pour le Prince de Marcillac son petit-fils; mais le Duc de Noailles l'a emporté, le Roi s'est déclaré en faveur de son fils. Sa Majesté a doté magnifiquement Mademoiselle d'Aubigné, en lui donnant huit cens mille livres en mariage, & pour cent mille francs de pierreries. Le soir le Roi a donné la chemise au jeune Duc; & Madame la Duchesse de Bourgogne l'a donnée à la jeune Duchesse. On dit que Madame de Maintenon est extrêmement contente de cette alliance. Depuis long-temps elle favorise la Maison de Noailles; c'est à elle que notre Archevêque est redevable de sa place; & on assure qu'elle travaille à lui faire avoir un chapeau de Cardinal. C'est un homme de piété, de mérite & de naissance, à qui cette dignité ira fort bien.

C'est une chose étonnante, ma chere amie, que le nombre des étrangers qui se trouvent à Paris : le Fauxbourg Saint-Germain en fourmille; on en compte dans ce quartier-là seul plus de trente-six mille. Le loyer des maisons est extrêment augmenté; les denrées de même : ainsi cela fait des contens & des mécontens.

LETTRE XCVIII.

Du 28 Juin 1698.

JE t'envoie, ma chere amie, par le Meſſager ordinaire, l'étoffe que tu me demande. Je ſouhaite que tu ſois contente de mon achat comme je ſuis contente de mon coquin de perroquet : tout à l'heure il t'appelloit à tue tête, & il n'a ceſſé ſon caquet que pour venir me baiſer ; il ſembloit qu'il venoit me conſoler de ſes cris infructueux & de mes deſirs inutiles.

Madame de la Tour a propoſé à ſon fils, il y a quinze jours, de ſe faire chercher une femme telle qu'il la ſouhaite, en l'aſſurant qu'elle donnera les mains à tout ; mais il a déclaré qu'il n'en veut point, & qu'il renonce au mariage, puiſque voilà déja deux perſonnes qu'il aime ſans reſſource. Le pauvre garçon fait pitié. Il eſt réellement bien à plaindre ; il ne fait que ſoupirer. Cette propoſition de ſa mere l'a comme atterré. Qu'il va paſſer de malheureux jours ! Nous avons fait une petite partie de campagne pour le diſſiper : nous partirons ce ſoir au frais, & nous reviendrons Mardi à la même heure. Ce ſera trois jours de repos pour ſon pauvre cœur, car nous ferons enſorte qu'il ait toujours de l'exercice pour le diſtraire.

Depuis la naiſſance de ma fille, je rencontre quelquefois chez mon amie le Comte

de l'Ecluſe, que Madame de la Tour a penſé épouſer, & qui fait toujours ſon tourment. Cet homme eſt fou de petits enfans, & il va chez ſon frere plus ſouvent que de coutume, pour y voir ma fille Je m'aviſai un jour de dire à ma belle-ſœur que j'avois vu le *Comte de l'Ecluſe* : elle penſa s'évanouir. Depuis, je lâchai à propos de bottes devant le Comte de l'Ecluſe, le nom de *Madame de la Tour*; il rougit juſqu'aux oreilles, puis il devint pâle comme la mort Cela m'a fait faire réflexion qu'il faut que l'amour ſoit une paſſion bien véhémente pour vivre ſi long-temps ſans aliment; car enfin il y a plus de vingt ans que ſes gens-là s'aiment ſans ſe voir, & ſans eſpérance de s'unir jamais.

Monſieur & Madame de l'Ecluſe ſont ſi fous de ma fille, qu'il leur prend de temps en temps des tranſes à ſon occaſion; tantôt c'eſt mon mari qu'ils craignent, tantôt c'eſt moi; Jeudi ils me diſoient que je l'enverrois peut-être un jour au Couvent auprès de ma bonne tante : Non, leur ai-je dit affirmativement, mon cœur s'y oppoſeroit; je veùx la voir, & vous marquer ma reconnoiſſance en vous la laiſſant juſqu'à ſon mariage. Cette parole les tranquilliſe juſqu'à ce qu'une autre frayeur les prenne.

LETTRE XCIX.

Du 20 Septembre 1698.

JE prends la plume, ma chere Baronne, pour t'entretenir de ce pauvre Marquis de la Tour. Il eſt malheureux, & moi à plaindre, parce que je partage ſes peines, ſes tourmens, ſon déſeſpoir. Lundi quinze de ce mois, Madame de l'Hôtelſain ſa grand'maman, s'en vint chez nous dès le matin d'un air tout effrayé, nous demander ſi ſon petit-fils étoit à l'hôtel. Nous lui dîmes que nous ne l'avions pas vu depuis le Vendredi matin, & que nous en étions ſurpris. Là-deſſus elle ſe mit à pleurer & à ſe lamenter, en nous diſant qu'elle ne l'avoit pas vu non plus depuis ce jour-là, & qu'il lui étoit arrivé quelque malheur. Nous étions encore au lit mon mari & moi. Nous nous levâmes dans le moment; & nous envoyâmes dire à Madame de la Tour de ſe hâter de venir juſques chez nous. Lorſqu'elle fut arrivée, & qu'elle ſut de quoi il étoit queſtion, elle craignit que ſon fils n'eût fait quelque coup de déſeſpoir; des larmes ameres coulerent de ſes yeux, & elle ne dit pas autre choſe, ſinon: *Eh! mon Dieu, qu'on faſſe des recherches, je ſuis une femme morte ſi l'on ne me retrouve mon fils.* Pour moi, je mêlai mes larmes avec les ſiennes & celles de la Vicomteſſe.

Mon

Mon mari dit alors que la premiere recherche qu'il falloit faire, étoit d'aller dans tous les Couvens de Paris s'informer s'il y étoit, qu'il le croyoit trop raiſonnable pour que ſon déſeſpoir fût d'une autre nature. Enſuite il nous dit : Ne vous chagrinez pas, Meſdames; comme il faut quelqu'un de poids pour faire cette information, je me charge moi-même de la faire. En même temps il donna ordre que ſon carroſſe s'apprêtât promptement; & il partit ſur les neuf heures & demie. Madame de l'Hôtelſain étoit arrivée chez nous dès huit heures.

Après avoir été inutilement à une infinité d'endroits, mon mari apprit enfin aux Chartreux que c'étoit là qu'étoit ſon neveu. Il le demande au parloir, en ſe faiſant annoncer. La réponſe du Marquis fut, qu'il ne verroit ni grand-pere, ni grand'mere, ni mere, ni oncle, ni tante, ni parens, ni amis. Mon mari demanda le Supérieur, à qui il fit poliment des reproches d'avoir reçu ainſi un jeune homme à l'inſu de ſa famille. Il répondit que M. le Marquis lui avoit dit qu'il n'avoit de compte à rendre à perſonne, qu'il étoit majeur, & par conſéquent ſon maître. Mon mari lui expoſa notre inquiétude, & lui dit pluſieurs raiſons qui obligerent le Supérieur à avouer qu'il avoit tort. Enſuite il pria mon mari d'entrer dans le Couvent pour engager lui-même ſon neveu à ſe montrer. Mon mari y alla, & trouva M. de la Tour dans ſa chambre, la porte fermée, & ne voulant répondre à perſonne : de ma-

niere qu'il ne lui fut pas poſſible de le voir ; & il s'en revint ſans lui. Nous ſûmes du moins où étoit notre fugitif, & nous commençâmes à reſpirer. Il étoit déja trois heures après midi.

Nous dînâmes alors ; car avant ce temps il nous avoit été impoſſible à toutes trois de prendre de la nourriture. Après dîner, Madame de la Tour me pria de l'accompagner aux Chartreux, en me diſant qu'il n'y auroit que moi qui pourroit obliger ſon fils à ſortir de cette Maiſon. Nous y allâmes. On fut dire au Marquis que ſa mere & ſa tante le demandoient. Il étoit toujours enfermé dans ſa chambre, & il ne répondit pas un mot. Le Supérieur vint nous trouver ; après quoi il fut lui parler avec autorité ; & il n'obtint pas plus de réponſe que les autres. Enfin il revint nous dire que l'heure de la retraite l'obligeoit de nous prier de remettre au lendemain une autre tentative ; que dans l'intervalle il tâcheroit de parler au Marquis, & de lui faire entendre raiſon. Nous nous en revînmes.

Nous y retournâmes le lendemain matin dès neuf heures. J'avois pris la précaution d'écrire un billet un peu ſec ; & ſans demander M. de la Tour, je le lui fis remettre. Pendant ce temps-là nous reſtâmes au parloir. Mon billet n'étoit composé que de deux lignes, dont voici la copie : » Si » une mere & une amie alarmée n'obtien- » nent de vous voir, vous êtes un ingrat : » paroiſſez, Monſieur, ou vous êtes indi-

» gne de notre amour & de notre esti-
» me «

Le billet fit son effet ; M. de la Tour parut : nos larmes firent couler les siennes. Je ne lui demandai pas d'abandonner son dessein, mais seulement de remettre l'exécution au bout de l'année. C'étoit la seule chose sur laquelle la mere m'avoit prié d'insister. Il se rendit, en me demandant la promesse que dans un an je le laisserois libre, & ne lui apporterois aucune objection pour l'empêcher d'exécuter sa volonté. Je ne voulois rien promettre ; mais Madame de la Tour me dit que je ne courois aucun risque de lui accorder ce qu'il demandoit, pourvu qu'il donnât encore une année. Je lui promis donc tout ce qu'il voulut à cette condition. Il nous quitta pour aller faire quelques adieux dans sa Maison ; & il dit au Supérieur, qui le reconduisoit, qu'ils se rejoindroient au bout de l'année. Il l'embrassa, puis monta avec nous en carrosse.

Lorsque M. de la Tour fut entré chez nous, il demanda pardon à son oncle du refus qu'il avoit fait la veille de le voir. Et quand Madame de la Tour eut dit à mon mari qu'elle ne demandoit qu'une année à son fils avant d'exécuter son dessein, il invita son neveu à la passer avec nous. Cette offre fit briller la joie sur le visage de ce pauvre Marquis ; il l'accepta avec empressement, malgré l'opposition de Monsieur & Madame de l'Hôtellsin qui étoient présens. Tu sais, ma chere Baronne, que depuis la

retraite de ſa mere, c'eſt avec eux qu'il a toujours demeuré. Mais de Mardi nous l'avons avec nous, & je le trouve plus gai que depuis bien du temps. D'ici à un an je n'épargnerai rien pour le faire changer de réſolution. Heureuſe ſi je réuſſis! mais j'ai bien peu d'eſpérance.

Avant-hier Jeudi, M. de Saint-Mars étoit attendu à Paris; il venoit des Iſles Sainte-Marguerite & Saint-Honorat, pour être Gouverneur de la Baſtille. Sur les trois heures après-midi nous entendîmes de grands mouvemens dans la rue Saint Antoine. Mon mari envoya pluſieurs de nos gens ſavoir ſi c'étoit lui. Ils nous rapporterent que M. de Saint-Mars venoit d'arriver avec un grand Seigneur, qui eſt priſonnier d'Etat, & qui a un maſque de fer; qu'il étoit tout entouré de Gardes, & qu'on ne pouvoit l'approcher ni le voir; mais que M. de Saint-Mars paroiſſoit avoir pour lui beaucoup de reſpect, ainſi qu'un autre Monſieur qui étoit deſcendu avec eux de la litiere, & qui paroiſſoit être aux ordres du priſonnier. Le bruit public s'accorde avec ce qu'ils nous en ont dit. Voilà tout ce que j'en ſais. Je ne te dis rien du Camp de Compiegne, c'eſt une deſcription qui doit ſe faire par mon mari, quoiqu'il n'y ait pas été, ni moi non plus: j'ai prétexté une petite indiſpoſition pour nous en diſpenſer.

LETTRE C.

Du 16 Novembre 1698.

J'ARRIVE de Fontainebleau, ma chere amie : mon mari a voulu m'y mener à l'occasion du mariage de Mademoiselle de Chartres. Le Duc d'Elbeuf l'a épousée au nom du Duc de Lorraine. La cérémonie s'est faite avec beaucoup de pompe & d'éclat. Dès le lendemain cette Princesse est partie fort tristement pour se rendre dans les Etats du Duc son mari. Le Roi lui a parlé long-temps avant son départ pour la consoler, & il lui a fait plusieurs présens. Elle a demandé à aller à Paris pour seulement vingt-quatre heures. On l'y a conduite. Ensuite on lui a fait prendre le chemin de Bar où son mari devoit l'attendre. Une Lettre marque qu'elle est fort contente du Duc, qui lui témoigne la plus vive affection; & qu'elle est enchantée de l'amour que les Lorrains ont pour leur Souverain & pour elle.

Les affaires entre M. de Meaux & M. de Cambray font toujours grand bruit. Madame Guion a subi plusieurs interrogatoires : on dit qu'elle se vante de quantité de révélations & de miracles. On ne la plaint point; mais on plaint M. de Cambray qui a tant de piété, de douceur, de candeur, de véritable mérite en un mot, qu'on ne peut s'empêcher de s'intéresser à lui lors même qu'on n'a-

dopte pas ſes ſentimens. Qu'il eſt triſte de voir toujours la Religion ſervir de motif contre la charité ! Des Chrétiens ſe tourmentent, ſe perſécutent, s'entretuent pour l'amour de Dieu. L'erreur eſt une choſe abominable ; mais je doute qu'elle déplaiſe à Dieu autant que les cruautés que le zele de la Foi fait commettre.

Le priſonnier d'Etat dont je t'ai parlé, eſt toujours à la Baſtille ; toujours maſqué d'un maſque qu'on dit être de fer, & qui n'eſt que de velours noir ; toujours reſpecté de ceux qui l'approchent ; & il intrigue toujours le Public. Mon mari n'a pas voulu parler du Camp de Compiegne à M. de Neufpont ; il a dit que les Papiers publics en avoient aſſez parlé.

LETTRE CI.

Du 20 Janvier 1699.

TON gendre futur, ma chere Baronne, n'eſt plus un morveux ; c'eſt un grand garçon de près d'onze ans & demi, à qui nous avons donné pour étrenne le titre & le nom de *Comte de la Vanne*. La Vanne eſt une très-belle Terre que nous venons d'acheter, & que nous lui deſtinons. Mon mari de plus en plus eſt fou de ce fils, & ne parle non plus de ſa fille que ſi elle n'exiſtoit pas. Une préférence ſi marquée me piqueroit contre ce pere injuſte, ſi ta fille n'étoit pas déſ-

tinée à ce coquin d'enfant-là. C'est un petit prodige pour les Sciences : j'espere qu'il sera un bon & tendre époux : il aura de l'esprit, du goût, des connoissances, des talens, de la vivacité, de la douceur ; & un cœur fait pour idolâtrer sa femme, j'en réponds.

M. Racine est attaqué d'une maladie de langueur qui fait craindre pour ses jours. Il fit un Mémoire il y a quelque temps pour le soulagement des Peuples, & pria Madame de Maintenon de le présenter au Roi, sans dire qu'il en étoit l'Auteur. Le Mémoire fut présenté. Le Roi demanda qui est-ce qui l'avoit fait? Madame de Maintenon manqua à sa parole, elle nomma M. Racine. Sa Majesté dit, *parce qu'il fait parfaitement des vers, croit-il tout savoir? & parce qu'il est grand Poëte, veut-il être Ministre?* Madame de Maintenon, à sa premiere indiscrétion enjoignit une seconde ; elle ne put se taire sur ces paroles du Roi. Racine les a sues, & le pauvre homme en a été frappé comme de la foudre.

Un petit bobo que j'ai au doigt, & qui me fait du mal en écrivant, m'oblige de quitter la plume. Ce n'est qu'un pinçon que je me suis fait en fermant ma boîte à mouches.



LETTRE CII.

Du 24 Avril 1699.

MONSIEUR Racine est mort Mardi. Que lui ont servi, ma chere amie, l'estime & les faveurs du Roi? un trait de mécontentement de sa part lui cause la mort. Cet homme étoit extrêmement sensible & tendre; on le voit par ses Ouvrages. Ces sortes de gens périssent presque toujours par le cœur. M. de Dangeau qui a vu le Mémoire qui lui a été si fatal, dit que rien n'est si beau, si éloquent, & si bien raisonné sur les moyens de soulager le Peuple. Ainsi le pauvre homme a été le martyr de l'humanité & de la charité. Son chagrin lui a occasionné un abscès au foie dont on s'est apperçu trop tard. On prétend qu'il a eu des ennemis auprès du Roi, & que son Mémoire n'a été qu'un prétexte du mécontentement de Sa Majesté contre lui; & on dit qu'il n'en a pas été la dupe. Ce Poëte a été élevé à Port-Royal-des-Champs; il y a une tante qui est Supérieure, & à qui il avoit de grandes obligations. Cette fille l'a prié d'exposer l'état de cette Maison aux Puissances. Il s'est adressé au Pere de la Chaise, qui a paru entrer dans ses vues; & cependant depuis ce temps-là on a insinué au Roi que M. Racine étoit un homme de cabale, & rebelle à l'Eglise. C'est une calomnie atroce au dire de tous

ceux

ceux qui l'ont connu : jamais homme n'a été plus droit, plus candide, plus honnête homme, plus véritable enfant de l'Eglise, & n'a jamais si peu rougi de ses sentimens. Il étoit voisin & ami de M. de l'Ecluse, frere du parrain de ma fille. Le Comte l'invitoit souvent à manger chez lui ; quelquefois aussi il alloit manger chez M. Racine. Par-tout, disoit-il, c'étoit un homme qui parloit de l'abondance du cœur ; ses paroles ressembloient à ses écrits ; tout étoit si grand, si noble, & si pur en lui, qu'il auroit perdu de ne se pas montrer tel qu'il étoit. Il a légué aux Religieuses de Port-Royal-des-Champs huit cens livres ; & il demande par son testament d'être enterré dans leur Monastere, tout près de M. Hamon. Il y a été inhumé hier, après avoir été présenté à Saint Sulpice sa Paroisse, & mis en dépôt toute la nuit précédente dans le Chœur de cette Eglise.

On fait, ma chere, bien des discours sur le prisonnier masqué ; tout ce qu'on en dit n'est que conjectures : c'est pourquoi je ne veux pas t'entretenir des sottises du Public ; mais je veux te rapporter sur lui des choses vraies que je sais de bonne part, & qui pour cela ne le font pas mieux connoître. Plusieurs personnes assurent que le masque qu'il porte est de fer ; & je sais de M. de Saint-Mars même, que ce masque n'est que de velours noir. Il y a trente à quarante ans que cet homme au masque est prisonnier d'Etat, d'abord à Pignerol, en-

ſuite à l'Iſle Sainte-Marguerite, puis à la Baſtille. Par-tout où il a été, il a été reſpecté. Le Gouverneur, & tous ceux qui l'approchent, qui ſont en petit nombre, tous ſont devant lui toujours découverts & debout. A l'Iſle Sainte-Marguerite, ce priſonnier écrivit un jour ſur une aſſiette d'argent avec la pointe d'un couteau, puis jetta l'aſſiette par la fenêtre. Un payſan la ramaſſa, & la rapporta à M. de Saint-Mars, qui frémit en voyant écrit ſur cette aſſiette le nom & la qualité de ſon priſonnier. Il arrêta l'homme, le prit en particulier, le queſtionna de toutes les façons; enfin il reconnut que ce payſan ne ſavoit pas lire, & que qui que ce ſoit que lui n'avoit vu l'aſſiette. M. de Saint-Mars renvoya l'homme, en lui diſant qu'il étoit bienheureux de ne ſavoir pas lire. On aſſure effectivement que M. de Saint-Mars a ordre de tuer ſon priſonnier s'il ſe fait connoître; & de même tous ceux à qui il ſe feroit connoître.

Je t'envoie, ma charmante amie, par le carroſſe de Lyon, à l'adreſſe ordinaire, un petit carroſſe pour promener Mademoiſelle de Neufpont dans vos vaſtes jardins. Il y a quelque temps que M. de l'Ecluſe en fit faire un pour promener ma fille dans leur petit parterre. Je l'ai trouvé ſi joli, & ſi imitant les nôtres, que tout de ſuite j'en ai fait commander un pareil pour mon aimable petite bru.

LETTRE CIII.

Du 9 Juin 1699.

DEPUIS six semaines, ma charmante amie, je suis dans le contentement, dans la joie, dans les fêtes. Je prends la plume pour t'apprendre la nouvelle, te la détailler, te la circonstancier. Mais auparavant promene tes idées, devine de quoi il va être question. Est-ce d'une naissance? d'une fortune? d'un mariage? C'est de l'un des trois. Il me semble voir ton impatience, ton pétillement. Ne dis-tu pas: *Peste soit de la babillarde! treve de verbiage, au fait*? Oui-da! c'est ma joie qui enfile mon caquet; laisse-moi encore un moment me dilater; je vais seulement te mettre sur les voies. C'est M. de la Tour qui est pleinement content, véritablement heureux, & tout de bon marié. Mais avec qui? Voilà le *hic*: voilà ce que je veux que tu devine..... Oh! oh! je me rétracte, je ne veux plus te donner le temps de deviner, je veux avoir le plaisir de te causer de la surprise, en te disant sans détour: *M. de la Tour est marié avec son aimable Religieuse.* Il me semble te voir ouvrir de grands yeux: mais quand on t'offriroit un merle blanc, tu n'en pourrois ouvrir de petits. Là, reviens de ta surprise, & parle. *Bon! cela n'est pas possible; tu lui as vu prononcer ses vœux.* Voilà ta réponse. Mais j'ai à te repliquer,

moi, qu'il m'a bien fallu ſubir l'étonnement en entier, c'eſt-à-dire, la voir à l'Autel en habit du monde, & prononcer le fameux *oui*, après lui avoir vu prononcer ſes vœux, & cela ſans avoir été prévenue. Et ce qu'il y a encore de plus extraordinaire, c'eſt que M. de la Tour lui-même ignoroit ſon bonheur, & le voyoit ſe former, s'établir, s'affermir comme un ſonge, en y contribuant de tout ſon cœur, & en tremblant qu'il ne lui échappât. Je quitte dont la plaiſanterie pour t'apprendre toutes les particularités de cette hiſtoire ſinguliere, que je n'ai appriſe moi-même qu'après ſon entier accompliſſement; mais dont je ſuis ſi bien inſtruite à préſent, que je puis t'en faire le récit par ordre. Je commence cette Lettre aujourd'hui Mardi, & je ne ſais pas quand elle finira; car ce ne ſera pas une Lettre, mais un Volume.

Tu te ſouviens ſans doute, ma chere Baronne, que dans le temps de mon mariage, M. de la Tour m'aimoit comme un enfant. Je t'en ai marqué des traits dans ce temps-là : il eſt vrai qu'il n'avoit encore que ſeize ans, & qu'un jeune homme de cet âge n'eſt encore qu'un écolier. Sa mere, qui avoit remarqué que ſon cœur avoit pris feu comme une allumette, vit dès-lors que ſon fils ſeroit de ces hommes qui ſe prennent par les yeux : elle appréhendoit déja qu'un jour il ne s'attachât follement. Il y a tant de gens qui s'allient avec des ſujets ignobles pour une beauté paſſagere, & qui ſouvent leur devient

fatale à eux-mêmes, que sa crainte n'étoit point hors de place. Elle prit alors la résolution de suivre de près la jeunesse de son fils.

Quand elle fut de retour de Nogent après notre mariage, & qu'elle fut rentrée à son Couvent, l'Abbesse lui raconta, que pendant son absence on leur avoit amené une petite Pensionnaire de six ans : que la mere, femme du Chevalier de Saint-Laurent, étoit venue la lui proposer, en lui disant que c'étoit sa cadette ; qu'elle la destinoit absolument pour le Couvent ; qu'elle étoit de concert avec son mari ; qu'ainsi elle pouvoit l'élever comme pour elle ; qu'elle ne viendroit jamais la voir de peur de s'y attacher ; qu'elle paieroit exactement ses pensions, & fourniroit pour son entretien tout ce qu'on lui demanderoit jusqu'à ce que sa fille eût l'âge de dix-sept ans, auquel elle vouloit qu'elle prononçât ses vœux ; qu'alors elle donneroit la dot qu'on lui demanderoit. L'Abbesse dit qu'elle consentit à tout ; & que quinze jours après on lui envoya l'enfant avec une femme-de-chambre, & son petit bagage, assez mal en ordre, sur le dos d'un crocheteur. C'est le plus joli petit minois, lui ajouta-t-elle, que j'aie jamais vu : mais depuis huit jours qu'elle est ici, nous n'avons pu en tirer une parole, sinon des *oui* & des *non*, selon les questions qu'on lui fait; & dès qu'on l'approche, elle a des tressaillemens affreux : on lui demande pourquoi & de quoi elle a peur ; elle ne veut rien répondre. Que je la

voie, ma tante, dit aussi-tôt Madame de la Tour. L'Abbesse se la fit amener Ma belle-sœur, ma chere, ne vit cet enfant qu'avec surprise, tant elle avoit de beauté ; & elle prit à l'instant la résolution de l'élever pour son fils, sans s'embarrasser si elle auroit du bien ou non. Elle avoit de la noblesse, cela lui suffisoit ; son fils étoit riche assez pour eux deux.

Au moment même elle fit part à sa tante de sa résolution, en lui découvrant l'objet qui la faisoit agir. Pendant son discours, qui fut un peu long, elle avoit l'enfant sur ses genoux ; & de temps en temps elle lui donnoit des baisers qui étoient reçus avec frayeur. Cela lui faisoit de la peine. Elle lui offrit des bonbons que la petite refusa. Vous ne les aimez donc pas, mon petit cœur, lui dit Madame de la Tour ? Elle répondit alors : Je les aime, Madame ; mais maman m'a défendu d'en prendre. Là-dessus ma belle-sœur la força d'en recevoir ; mais quand l'enfant les eut, elle dit que ce seroit pour sa sœur ; & elle ne voulut absolument pas en manger. Alors Madame de la Tour jugea de là que c'étoit un enfant malheureux & haï de ses pere & mere ; & elle pria l'Abbesse de faire ensorte qu'elle voie quelques domestiques de chez les pere & mere, pour les questionner au sujet de l'enfant. L'Abbesse lui dit qu'il devoit venir quelqu'un pour apporter différentes choses qu'on avoit fait demander. En conséquence on donna des ordres à la Touriere. La Maîtresse des Pensionnaires arriva

un moment après, pour ſavoir, diſoit-elle, ſi Madame la Marquiſe avoit eu le pouvoir de faire parler la petite. Quand on lui eut dit ce qu'elle avoit répondu à l'occaſion des bonbons, elle dit que depuis huit jours l'enfant n'en avoit pas tant dit, excepté ſes prieres & ſon catéchiſme qu'elle ſavoit & diſoit très-bien. Et comme elle la prenoit par la main pour la ramener dans la claſſe, Madame de la Tour l'arrêta tout court, & lui dit qu'elle la gardoit avec elle pour l'élever elle-même, & qu'elle l'adoptoit.

Le ſurlendemain une femme-de-chambre apporta ce qu'on avoit demandé. L'Abbeſſe & la Marquiſe en furent averties, & elles ſe rendirent au parloir. Cette fille, ſur le ſecret qui lui fut promis, leur dit, que depuis deux ans que l'enfant étoit chez ſes pere & mere, elle étoit la ſixieme femme-de-chambre; que toutes en étoient ſorties à cauſe des mauvais traitemens qu'on faiſoit à la petite; & qu'elle n'y ſeroit plus elle-même depuis long-temps, ſi on ne lui avoit pas dit, lorſqu'elle en marquoit ſa peine, que cela ne dureroit pas toujours, parce qu'on mettroit l'enfant au Couvent. Et elle ajouta, qu'elle n'entreprendroit pas de leur faire un détail de tout ce qu'elle ſavoit touchant les ſouffrances de l'enfant, parce que les choſes, quoique trop vraies, n'étoient pas croyables; qu'il ſuffiſoit de leur dire, que depuis neuf mois qu'elle étoit chez les pere & mere, elle n'avoit pas vu un jour la petite ſans avoir le viſage, les bras, les mains, & preſque tout

le corps tout noirs de coups ; que sa sœur, qui avoit deux ans plus qu'elle, étoit autant idolâtrée des pere & mere qu'elle étoit méchante ; que vingt fois le jour elle inventoit des choses contre sa sœur pour la faire battre ; & que quand on ne le faisoit pas assez à son gré, elle alloit à côté d'elle lui donner des coups de pieds dans les jambes ; & que bien des fois elle avoit fait la malade pour obliger sa mere à frapper sa sœur pour la divertir ; qu'en un mot, sa mere étoit si accoutumée à la battre, que sentant qu'elle ne pourroit s'en abstenir, elle la lui avoit donnée à elle à garder dans sa chambre pendant quinze jours, afin de laisser guérir ses meurtrissures sans lui en faire de nouvelles avant de l'envoyer au Couvent, où elle ne vouloit pas qu'on s'apperçût de ses cruautés.

Pendant ce récit, ma chere Baronne, les larmes de Madame de la Tour & celles de l'Abbesse couloient. Elles ne dirent point à cette fille ce qui étoit projetté pour l'enfant, mais elles la remercierent & la renvoyerent, après lui avoir donné quelques babioles de Religieuses, & lui avoir dit que l'enfant alloit commencer à être heureuse.

Quand Madame de la Tour fut rentrée dans son appartement, elle fit sortir ses femmes qui étoient auprès de la petite : après quoi elle la prit dans ses bras, la baisa avec la plus grande tendresse, & lui dit, que la maman qui la battoit, cessoit d'être sa maman ; que c'étoit elle qui la devenoit ; qu'elle seroit sa chere fille qu'elle ne battroit ja-

mais, qu'elle baiseroit toujours, & qu'elle aimeroit de tout son cœur. En disant cela elle la baisoit à plusieurs reprises ; & l'enfant, pour la premiere fois, depuis deux jours qu'elle l'avoit vue, lui rendit ses baisers, & lui dit: Ah! vous allez être ma maman? j'en suis bien-aise.

Dès ce moment, ma chere amie, elle fut toute autre; ce n'étoit plus que joie & que caresses de sa part : en huit jours elle se dérida si bien, qu'elle n'étoit plus reconnoissable ; sa beauté éblouissoit, son esprit charmoit ; quoique si jeune, mille petits traits la faisoient admirer, non de bien du monde, car elle ne voyoit personne, mais de l'Abbesse, & de Madame de la Tour, qui en faveur de son fils, travailloit tous les jours sur ce sujet si plein de ressources. Enfin dès ce temps-là, elle lui donna des Maîtres de toute espece. Et comme sa jolie figure pouvoit faire parler d'elle, & aller peut-être aux oreilles des pere & mere, elle la fit appeller Mademoiselle de la Tour. On ne la connut plus alors que sous ce nom, excepté les Religieuses, & une Tourriere ancienne & sensée, à qui on dit son vrai nom, de crainte que ses pere & mere ne s'avisassent de la venir demander ; mais on n'eut pas d'embarras de ce côté-là ; car personne n'a paru pendant dix ans, sinon son pere & son vieux oncle, le jour qu'elle prit le voile, & le jour de sa profession.

Elle a donc passé ainsi dix ans sans voir personne du dehors; car on refusa de la faire

voir à ceux qui apporterent ſa penſion la premiere année ; après quoi perſonne ne la demanda plus.

La mere, qui comptoit ſes années, eut ſoin d'écrire à l'Abbeſſe lorſqu'elle entra dans ſa ſeizieme, pour la prier de diſpoſer ſa fille à l'état qu'elle devoit abſolument embraſſer. Cela obligea Madame de la Tour de ſonder la jeune perſonne ſur ſes diſpoſitions. Elle la trouva ſans volonté. On lui montra la Lettre de ſa mere. Elle dit qu'elle s'y conformeroit, qu'elle ſeroit plus heureuſe avec ſon Abbeſſe & ſa maman qu'avec ſa propre mere. On ne lui parla plus de rien juſqu'au jour qu'elle dîna avec M. de la Tour.

Je t'ai écrit, ma chère Baronne, que ce jour-là, en dînant, les yeux du Marquis étoient tout de feu ; qu'en apprenant qu'on deſtinoit Mademoiſelle de Saint-Laurent pour le Couvent, il avoit beaucoup pleuré ; & qu'on avoit pris la précaution de renvoyer la Demoiſelle de la piece où l'on dînoit. Mais elle avoit tout vu ; & bien mieux, elle avoit tout ſenti. Dès que M. de la Tour fut parti, Madame de la Tour la prit en particulier, & lui demanda ce qu'elle diſoit de ſon fils. Il eſt bien aimable, dit-elle en rougiſſant. Et bien aimé, n'eſt-ce pas, repliqua la Marquiſe ? Dans le moment Mademoiſelle de Saint-Laurent ſe mit à pleurer. Eh! pourquoi pleurer, lui dit ma belle-ſœur en l'embraſſant ? Ah ! maman, répondit-elle, je ne ſais pas ce que je ſens au-dedans de moi, mais j'ai l'ame triſte. Si je t'en dis la cauſe, lui dit Ma-

dame de la Tour, me l'avoueras-tu ? Elle ne lui dit ni oui ni non ; elle la regarda quelques momens, puis elle se remit à pleurer. Alors ma belle-sœur lui dit qu'il étoit inutile de dissimuler, qu'elle sentoit pour la premiere fois les traits de l'amour. Qu'ils sont vifs ces traits, dit-elle avec feu ! mais je les repousserai, maman, puisque mon sort le demande. Je ne veux pas que tu les repousse, ma chere enfant, lui dit Madame de la Tour en la serrant dans ses bras ; c'est à ce moment que tu peux bien m'appeller ta mere : tu es ma fille, oui, tu l'es, car tu seras la femme de mon fils. Ah ! maman, lui dit Mademoiselle de Saint-Laurent, avec un regard de surprise & de joie, cela se pourroit-il ?
» Oui, reprit la Marquise en lui faisant mil-
» le caresses, cela se peut, & cela sera ; mon
» fils t'adore, & c'est tout ce que je vou-
» lois : tes pere & mere sont des barbares
» qui s'y opposeront ; mais ce sera en vain,
» il ne feront qu'en retarder l'effet : voici
» mon plan. Je vais tout tenter pour que
» votre mariage se fasse ces jours-ci : & si
» je ne puis rien gagner sur eux, comme je
» m'y attends bien, tu prendras le voile
» Mardi, ainsi qu'il est déterminé. Pendant
» l'année je tenterai encore : & si je ne puis
» rien obtenir, dans un an tu prononceras
» tes vœux ; mais au moment que tu les au-
» ras prononcés, un Notaire sera tout prêt ;
» & en secret, il te fera signer un acte de
» protestation contre les vœux que tu auras
» prononcés forcément «. Actuellement, ma

belle Baronne, tu devine bien que c'étoit pour aller ſigner cet acte, que Mademoiſelle de Saint-Laurent feignit de ſe trouver mal le jour de ſa profeſſion au moment qu'elle venoit de prononcer ſes vœux ? Quand Madame de la Tour lui eut déclaré ſon plan, elle s'écria : Que vous êtes bonne maman! que vous êtes bonne ! que je ſuis heureuſe ! ..... La véhémence avec laquelle elle parloit la fit reſter dans les bras de ſa maman ſans mouvement. Elle revint peu après ; & Madame de la Tour lui dit alors de modérer ſes tranſports ; que ſon contentement paroiſſoit ſi éloigné, qu'elle devoit à peine s'en occuper, parce qu'elle ſeroit obligée d'attendre ſes vingt-cinq ans pour pouvoir l'emporter ſur la volonté de ſes pere & mere. Ah ! maman, lui dit-elle, je n'en ſens pas moins mon bonheur ; la longueur du temps me prouvera encore mieux vos bontés & votre affection pour moi, & je n'en ſerai que plus pénétrée de reconnoiſſance ; il n'y aura que l'amour qui en ſouffrira ; mais un doux eſpoir tempérera la violence de ma ſituation.

Les choſes en étoient là, ma chere Baronne, quand Madame de la Tour vint nous faire le récit de ce qui s'étoit paſſé la veille à ſon dîner au ſujet de ſon fils. Elle ne jugea pas à propos de nous faire part de ſes réſolutions & du plan qu'elle avoit formé ; contente d'elle-même, elle ſe mit peu en peine des reproches que nous lui fîmes à ce ſujet ; & enviſageant pour ſon fils un avenir

heureux, elle jugeoit utile pour lui d'ignorer son bonheur, à cause de l'obligation où il seroit d'attendre. Dès ce jour-là même elle nous quitta de bonne heure sans vouloir que son fils l'accompagnât : elle avoit donné ordre à son cocher de la venir prendre dès quatre heures. Elle se fit mener chez Monsieur & Madame de Saint-Laurent, leur proposa pour leur fille cadette un parti avantageux, sans se faire connoître. Ils en rejetterent absolument la proposition. Elle les quitta donc sans leur donner aucune ouverture.

Mademoiselle de Saint-Laurent prit le voile le Mardi d'après, ainsi que je te l'ai marqué dans le temps. Sur la fin de son année, Madame de la Tour fit une autre tentative auprès de ses pere & mere, & elle n'obtint rien encore. La Demoiselle prononça donc ses vœux, joua son rôle pour aller signer son acte de protestation, & s'en revint gaiement comme une personne contente de son sort. Elle l'étoit effectivement, sachant bien qu'elle n'étoit engagée à rien ; mais le pauvre M. de la Tour, qui ignoroit ce qui se passoit, n'étoit pas si tranquille. Avant la cérémonie il se présenta au pere, qui lui fit, comme je te le marquai, une réponse accablante. Un an après, sa mere lui proposa de se faire chercher une femme. C'étoit pour le sonder. La réponse qu'il lui fit, qu'il renonçoit au mariage, la satisfit, parce que cela lui assuroit le cœur de son fils pour celle qu'elle lui destinoit. Mais deux mois après elle fut dans une grande alarme, lorsqu'elle

apprit qu'on ne savoit ce qu'il étoit devenu: elle craignoit alors pour deux. Dès qu'elle sut qu'il étoit aux Chartreux, elle prit la résolution de lui demander seulement un an avant d'embrasser un état, déterminée alors à lui communiquer au bout de l'année tout ce qui s'étoit fait pour le rendre heureux un jour; mais bien décidée à attendre ce temps pour avoir à lui dire un an de moins: elle craignoit que tant d'attente ne l'épouvantât. La Providence heureusement fit tourner les choses autrement.

Aussi-tôt que Mademoiselle de Saint-Laurent eut prononcé ses vœux, les pere & mere marierent leur fille ainée à un Officier Militaire aimable & riche. N'ayant plus qu'elle d'enfant, ils doublerent la dot pour le lui procurer. Cette attention de Monsieur & Madame de Saint-Laurent, ainsi que leur folle prédilection, fut payée de l'ingratitude la plus marquée. Tout se passa assez bien la premiere année, parce qu'ils fournissoient à tout le nécessaire du ménage avec profusion. Mais quand ce temps fut passé, la jeune Dame ne se contraignit plus, elle méprisa ses parens: &, comme pour se dédommager de la contrainte où son intérêt l'avoit tenue pendant un an, elle les invectiva jusqu'à leur dire qu'elle rougissoit de les avoir pour pere & mere, & que la présence du diable lui déplairoit moins que la leur. Ce fut en les mettant hors de chez elle qu'elle leur fit ce compliment. Et pour y mettre le comble, elle ajouta qu'elle ne seroit sensible au plaisir, que

quand elle les sauroit tous deux dans le tombeau.

Une ingratitude aussi cruelle, accabla Monsieur & Madame de Saint-Laurent, & leur fit ouvrir les yeux. Ils commencerent par se reprocher leur tendresse folle pour leur ainée, & ensuite leur dureté pour leur cadette. Le remords s'empara de leur ame, de maniere qu'ils ne faisoient que pleurer; la mere, surtout, qui se rappelloit continuellement la cruauté qu'elle avoit exercée sur sa fille. Hélas ! dit-elle un soir à son mari, si nous eussions eu pour notre Religieuse le quart des affections que nous avons témoignées à notre ingrate, elle nous en marqueroit peut-être bien de la reconnoissance. Sur le bien qu'on m'en a dit, répondit le mari, nous ne devons pas en douter, & c'est Dieu qui nous punit à cause de nos duretés pour elle. Hélas ! oui, reprit la mere en versant des larmes, & nous le méritons bien, sur-tout moi, qui n'ai cessé de la maltraiter tant qu'elle a été ici. Enfin l'un & l'autre ne cessoient de se faire à eux-mêmes des reproches sur leur conduite passée. Un jour qu'ils s'entretenoient de leur fille encore, Madame de Saint-Laurent dit tout d'un coup : Je veux l'aller voir pour réparer mes sottises, en lui donnant toute mon affection. Si son ame répond à sa figure, lui dit son mari, tu seras au comble du contentement, car elle est des plus jolies. Cela lui donna encore une plus grande envie de la voir. Ils prirent jour ; & ils s'en furent ensemble au Couvent la deman-

der sans se nommer. Comme jamais elle n'avoit été demandée par qui que ce fût, & qu'elle n'étoit visible pour personne, cela surprit étrangement. Madame de la Tour se les fit amener à son parloir, où elle se rendit avec l'Abbesse, en défendant à Mademoiselle de Saint-Laurent de paroître, sous quelque prétexte que ce fût, à moins qu'elle-même ne la vînt chercher.

Dans le moment elles reconnurent Monsieur & Madame de Saint-Laurent, qui, après bien des politesses, grandes de leur part, froides de la part des autres, demanderent à voir leur fille. Est-ce que vous avez une fille ici, leur dit Madame de la Tour avec son ton impérieux? Ils en furent décontenancés, & ils ne répondirent rien. La Marquise reprit avec le même ton : » Vous avez donné le jour à un enfant à qui vous auriez » voulu donner la mort quelques années » après; mais n'osant mettre le comble à » votre barbarie, vous l'avez ôtée de vos » yeux; vous l'avez abandonnée; vous l'avez condamnée à passer ses jours dans la » retraite, sans vous embarrasser si c'étoit » sa vocation ou non; vous l'avez dérobée » au monde dont elle devoit faire l'ornement : Vous avez passé plus de douze ans » sans la voir, s'adressant à la mere; & au » bout de ce temps vous avez l'audace de » la demander? & vous l'appellez votre fille? Si vous vous en croyez encore la mere, vous vous trompez; c'est moi seule » qui la suis; c'est moi qui ai pris soin d'elle » depuis

» depuis qu'elle eſt ici ; qui l'aime, & qui
» lui ai donné plus de baiſers chaque jour,
» que vous ne lui avez donné de coups pen-
» dant les deux années que vous l'avez eue :
» jugez de mon amour par votre haine. Je
» l'ai adoptée, elle eſt ma fille ; vous l'avez
» proſcrite, elle eſt votre victime ; vous n'a-
» vez plus de prétention ſur elle, & vous
» ne la verrez pas «. Pendant ce diſcours,
qui auroit pu les révolter contre Madame
de la Tour, ils ne firent que pleurer ; ils
lui dirent ſeulement quand elle eut ceſſé de
parler : Nous méritons bien, Madame, tout
ce que vous dites là ; mais nous aurions cru
que Madame l'Abbeſſe ſeule auroit le droit
de nous parler ainſi. Vous vous trompez,
leur dit l'Abbeſſe, ma niece a acquis tant de
droits ſur votre fille par l'amour qu'elle lui a
voué, qu'il lui eſt permis plus qu'à moi de
vous parler de ce ton ; & il lui eſt dû tant
de déférence, que ſi jamais vous voyez vo-
tre fille, ce ne ſera que par ſa permiſſion.
Là-deſſus ils ſe remirent à pleurer. Quelques
momens après, pour gagner Madame de la
Tour par la confiance, ils lui firent leur con-
feſſion : ils lui dirent que la juſtice divine
leur faiſoit bien ſentir leur faute ; qu'ils
avoient élevé un monſtre à qui ils avoient
donné toute leur affection, tandis qu'ils l'a-
voient refuſée à celle qui ſeule en étoit di-
gne. Ils firent un détail des ingratitudes de
leur fille aînée & de ſes duretés ; & finirent
par dire qu'ils vouloient donner à leur cadet-
te une affection qu'ils lui avoient refuſée avec

la plus grande injustice ; mais qu'ils alloient réparer tout le passé par le présent & l'avenir.

Ce discours fit un grand plaisir à Madame de la Tour, parce qu'elle entrevit que c'étoit là le vrai moyen de faire promptement l'alliance qu'elle desiroit ; mais elle dissimula ; & pour mieux réussir, elle prit la résolution de continuer ses refus avec encore plus d'opiniâtreté. C'est pourquoi elle leur répondit d'un ton dédaigneux & décidé : Si vous avez élevé un monstre, je n'en suis pas étonnée, un enfant peut bien être ce que sont ses pere & mere ; je ne suis étonnée que de ce que vous avez donné la vie à un ange, au chef-d'œuvre de la nature ; mais ne croyez pas me toucher par vos pleurs & par vos promesses, vous ne verrez pas ma fille, elle a un trop bon cœur pour vous, elle vous aimeroit ; & votre monstre, par une suite de son caractere, reviendroit à la charge pour la supplanter ; une caresse de sa part lui redonneroit toute votre tendresse ; & ma fille, qui vous auroit voué le plus respectueux & le plus sincere attachement, se voyant privée d'une affection qui lui seroit devenue chere, se verroit réduite au désespoir le plus affreux. Ah ! Madame, s'écrierent-ils, ne craignez rien, jamais notre ainée ne retrouvera place dans notre cœur, il sera tout entier & pour la vie à notre cadette...... Je ne m'y fie pas, interrompit la Marquise ; c'est bien à vous de répondre ainsi de votre cœur ! j'en fais si peu de cas, que je persiste dans mes refus. Ce

paroles commencerent un peu à les irriter ; le feu leur monta au visage, & ils dirent : Eh ! Madame, Dieu n'est pas si cruel que vous, il nous pardonne nos fautes quand nous nous en repentons ; & vous, vous avez la cruauté d'être insensible à notre repentir. C'est, dit Madame de la Tour, que Dieu connoît le fond des cœurs, & que moi, je ne le connois pas. Eh bien, Madame, reprirent-ils d'un air piqué, nous nous pourvoirons ailleurs. Ces paroles intriguerent la Marquise : elle se leva, en disant qu'elle alloit revenir. Elle s'en fut donner des ordres pour que son cocher mît promptement les chevaux à son carrosse : après quoi elle rentra à son parloir. Monsieur & Madame de Saint-Laurent qui l'avoient vu sortir tout à coup, crurent qu'elle étoit allée chercher leur fille. Quand ils la virent rentrer seule, ils lui dirent qu'ils avoient cru que la pitié l'alloit engager à la leur amener, & qu'ils se disposoient déja à lui en témoigner leur reconnoissance. Oh ! dit la Marquise, la pitié n'est qu'une foiblesse quand elle est prise hors de propos ; vous ne me touchez point. Ensuite elle fit différentes questions pour engager la conversation pendant qu'on exécutoit ses ordres. Peu de temps après on vint lui dire qu'une personne demandoit à lui parler. C'étoit la maniere dont elle avoit dit de l'avertir quand son carrosse seroit prêt. Elle quitta donc encore ; & Monsieur & Madame de Saint-Laurent s'imaginerent une seconde fois qu'elle leur ameneroit enfin leur fille.

Pendant qu'ils s'abusoient ainsi eux-mêmes, ma chere Baronne, Madame de la Tour monta dans son carrosse, & se fit conduire à l'Archevêché. Le Prélat la connoît, & l'estime; il avoit été intime ami de son mari. Elle lui conta donc toute son histoire. Il entra dans ses vues, & lui promit de la seconder en tout. Elle eut le temps de lui tout dire pendant que Monsieur & Madame de Saint-Laurent l'attendoient inutilement. Quand ils virent que ni elle, ni leur fille ne paroissoient, ils dirent à l'Abbesse que Madame la Marquise se moquoit d'eux, & qu'ils alloient à l'Archevêché. L'Abbesse, qui ignoroit ce qui se passoit, les pria d'attendre encore quelque temps, en disant qu'elle tâcheroit de gagner sa niece pour qu'elle leur accordât ce qu'ils demandoient. Mais eux qui remarquoient en elle un air embarrassé, s'applaudirent de leur idée, crurent que c'étoit là le vrai moyen de réussir, & dirent à l'Abbesse avec un air de satisfaction, qu'ils vouloient continuer leur projet; qu'ils ne vouloient point recevoir de graces de la Marquise, & qu'ils lui prouveroient qu'ils n'avoient pas besoin d'elle pour voir leur enfant. En disant cela ils tirerent leur révérence, remonterent dans leur carrosse qui étoit à la porte du Couvent, & se firent mener chez l'Archevêque. Quand on les annonça, Madame de la Tour se cacha dans un cabinet voisin du sallon, d'où elle devoit entendre la conversation; & l'Archevêque les reçut.

Après avoir exposé leur chagrin & leur desir au Prélat, il leur dit avec la plus grande tranquillité, qu'il savoit toute leur histoire ; qu'ils avoient été trop durs envers leur fille, pour avoir conservé sur elle des droits ; que la Marquise de la Tour les avoit tous acquis par sa tendresse & par tous les soins qu'elle avoit pris d'elle ; & que c'étoit à elle qu'il les renvoyoit. Ah ! Monseigneur, lui dirent-ils en versant des larmes, nous venons de lui parler ; c'est un cœur de tigre qui est insensible à nos pleurs, & qui nous refuse absolument. Gardez cette qualité pour vous, dit l'Archevêque à la mere qui parloit, & dites que c'est un cœur tendre & compatissant, qui s'est rendue mere de votre fille, parce que vous n'en saviez être que le bourreau : tâchez de la gagner, c'est votre seule ressource. Ils n'oserent rien repliquer. Le ton de l'Archevêque leur parut si décidé, qu'ils se leverent en redoublant leurs pleurs, & en disant, qu'ils méritoient d'être malheureux, mais pas encore à ce point, puisque leur cœur étoit changé. L'Archevêque alors feignit d'être touché ; & il leur dit encore que leur sort étoit absolument entre les mains de Madame de la Tour ; mais qu'il solliciteroit pour eux auprès d'elle, & qu'il leur conseilloit de se présenter à elle la veille des Pâques, pour l'engager en faveur de ce saint temps à leur procurer de se réconcilier avec leur fille. Il n'y avoit plus que huit jours à attendre. C'étoit ce que ma belle-sœur l'avoit prié de demander. Ils témoi-

gnerent au Prélat leur reconnoissance de ce qu'il vouloit bien s'intéresser pour eux, & ils lui promirent de suivre son conseil. Ils s'en retournerent. L'Archevêque fut rejoindre Madame de la Tour, & badina avec elle sur ce qui venoit de se passer. Dès ce jour-là ils convinrent de tout, même de la maniere dont s'est fait le mariage du Marquis. Et pour n'être point traversés dans l'exécution de leurs projets, l'Archevêque promit d'en faire lui-même la cérémonie à l'Eglise du Couvent même. Ensuite de leurs conventions, Madame de la Tour le quitta, & s'en retourna au Couvent. Tout en arrivant, elle fit part de tout à l'Abbesse & à Mademoiselle de Saint-Laurent, qui, comme tu pense bien, ma belle Baronne, se réjouit beaucoup de voir son bonheur avancer.

Le Samedi, veille du Dimanche des Rameaux, Monsieur & Madame de Saint-Laurent ne manquerent pas de se rendre au Couvent. Madame de la Tour les reçut avec un peu plus de douceur que la premiere fois. Ils s'en crurent redevables à l'Archevêque. Après avoir bien écouté un discours qu'ils avoient tâché de rendre pathétique, elle leur dit qu'ils n'avoient qu'à revenir la voir le Jeudi Saint après les trois premieres leçons de Ténebres : ce sera votre fille qui les chantera, leur dit-elle, venez l'entendre, vous en serez contens. Ils n'y manquerent pas; & non-seulement ils furent contens, mais ils furent enchantés : des larmes d'admiration couloient de leurs yeux quand ils arriverent

auprès de Madame de la Tour, qui, aussitot que leur fille eut cessé de chanter, les avoit fait avertir qu'elle étoit à son parloir à les attendre. Après avoir bien décrit leur satisfaction, leur joie, leur tendresse, les reproches qu'ils se faisoient, en un mot, tout ce qui se passoit dans leur cœur pour leur fille, ils dirent : La verrons-nous enfin, cette chere enfant si digne d'être aimée ? Oui, leur dit Madame de la Tour ; mais ce ne sera que quand vous m'aurez signé ce papier. C'étoit, ma chere amie, un acte qu'elle avoit fait dresser par son Notaire, par lequel les pere & mere *renonçoient à tous les droits qu'ils pouvoient avoir sur leur fille, & les cédoient tous à Madame de la Tour, qu'ils substituoient à leur place pour en disposer à son gré, sans que personne puisse jamais s'opposer à ses volontés.* Quand Monsieur & Madame de Saint-Laurent eurent lu cet écrit, ils se regarderent, sans pouvoir deviner quel en pouvoit être l'objet, & sans savoir à quoi se résoudre. Vous me paroissez bien embarrassés, leur dit ma belle-sœur ; que risquez-vous de renoncer à des droits que vous n'avez plus ? (Elle se donnoit bien de garde de dire que leur fille avoit protesté contre ses vœux, & que par là ils avoient encore sur elle tous les droits de pere & de mere). Vous les avez tous perdus, continua-t-elle, au moment qu'elle a prononcé ses vœux ; & ce n'est pas pour en acquérir moi-même que je vous demande cette signature, puisqu'une Abbesse seule en a sur ses Reli-

gieuses ; mais c'est une espece de paiement que je vous demande du soin que j'ai pris d'elle: c'est par là que je vais connoître si votre cœur est capable de sentiment ; parce que s'il est reconnoissant, je le jugerai tendre: ma fille alors ne courra aucun risque de se livrer à son amour & à tout l'attachement que je suis sûre qu'elle va prendre pour vous. Le mari & la femme se regarderent encore, n'osant se communiquer leurs idées. Madame de la Tour s'en apperçut, & leur dit: Ce que je vous demande, vous est si peu contraire, que je vais me retirer pour vous laisser le temps de vous consulter; il est juste que vous soyez d'accord sur les choses même les plus indifférentes. En disant cela elle s'en alloit. Elle leur dit en sortant qu'elle les prioit de tirer le cordon de sonnette quand ils jugeroient à propos qu'elle rentrât. Après cinq minutes au plus ils sonnerent. La Marquise rentra. Nous n'avons qu'une chose à vous demander, Madame, lui dirent-ils, c'est de nous permettre de parler à Madame l'Abbesse ; si elle nous conseille de signer, nous le ferons sans autre examen. Vous allez être satisfaits, leur dit Madame de la Tour. En même temps elle fit avertir l'Abbesse. Dès qu'elle fut entrée, ma belle-sœur sortit, en disant à Monsieur & à Madame de Saint-Laurent, qu'elle se retiroit pour leur laisser toute liberté ; & que pour leur prouver qu'elle ne cherchoit pas à les surprendre, elle ne vouloit pas même prévenir sa tante sur ce dont il alloit être question.

L'Abbesse,

L'Abbesse, qui étoit participante de tout, ne manqua pas, dès qu'ils eurent témoigné leur embarras, de leur dire que ce que demandoit sa niece ne pouvoit jamais leur nuire; qu'elle aimoit leur fille à l'adoration; que ce n'étoit que pour avoir le plaisir d'avoir sur elle le titre de mere qu'elle leur demandoit cette signature; qu'elle les plaignoit eux-mêmes, & ne les haïssoit pas; & qu'elle la savoit disposée à leur procurer tout l'agrément possible vis-à-vis de leur fille. Allons, dirent-ils, cela nous suffit; que Madame la Marquise revienne, & nous allons signer. L'Abbesse sonna. Madame de la Tour rentra; & Monsieur & Madame de Saint-Laurent signerent.

Quand ma belle-sœur, ma chere Baronne, eut leur signature, elle ne put contenir sa joie: Ah! pour le coup, disoit-elle, c'est ma fille, oui, c'est ma fille! Mais elle ajouta dans le moment, parlant aux pere & mere: Elle n'en est pas moins la vôtre; elle ne vous en aimera pas moins; elle vous aime déja même; car elle sait que vous voulez lui donner votre cœur, & elle en est pénétrée de reconnoissance & de joie. Qu'elle paroisse donc, dirent les pere & mere avec feu! qu'elle vienne donc recevoir nos embrassemens. Alors Madame de la Tour leur dit que le jour de cette entrevue étoit fixé dans sa tête dès la premiere fois qu'elle les vit, quoiqu'elle parût les refuser; que Monseigneur l'Archevêque vouloit être témoin de leur réconciliation; qu'elle se feroit un matin pour avoir

le plaiſir de paſſer la journée tous enſemble ; & enfin qu'ils pouvoient s'aſſurer que tout contribueroit à les ſatisfaire & à les rendre heureux : » Ce jour eſt encore loin, ajouta-» t-elle ; j'en ſuis fâchée plus que vous ; & » je vous prie de ne m'en pas vouloir pour » retarder votre plaiſir ; il n'en ſera pour » vous que plus vif : je vous dédommage-» rai amplement de l'attente par un con-» tentement durable & marqué ; & je ſuis » très-ſûre que quand vous ſaurez l'objet de » ce retard, vous ne m'en voudrez pas, & » vous m'approuverez, parce que vous ver-» rez alors que ce retard étoit néceſſaire pour » le bonheur des uns & des autres «. Ce diſcours les attriſtoit & les charmoit en même temps. Ils y répondirent poliment, & demanderent quand arriveroit ce jour heureux. Quand ils entendirent que ce ſeroit le Mardi d'après *Quaſimodo*, à neuf heures du matin, ils dirent en répandant des larmes de joie, qu'ils craignoient que ce jour ne fût encore plus éloigné ; qu'ils attendroient, & qu'ils eſpéroient qu'on leur tiendroit parole. Soyez-en sûrs, leur dit Madame de la Tour : la ſeule grace que je vous demande, ajouta-t-elle, c'eſt d'en garder le ſecret. Ils le lui promirent, en diſant, qu'ils ſe le devoient à eux-mêmes. Quelques momens après ils ſe ſéparerent.

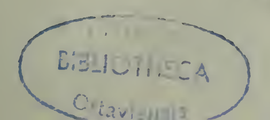
Monſieur & Madame de Saint-Laurent furent voir la Marquiſe encore trois fois dans l'intervalle, en la priant toujours de ne plus éloigner ce jour où ils devoient réparer tou-

tes leurs ſottiſes, & commencer à devenir heureux.

Le jour de Pâques, ma chere Baronne, Madame de la Tour vint nous demander à dîner. Au deſſert elle demanda à ſon fils s'il ne ſe ſentiroit point de la répugnance à donner la main à une Demoiſelle qui devoit prendre l'habit à ſon Couvent le Mardi d'après *Quaſimodo.* Il lui dit qu'il le feroit volontiers, ſi cela lui procuroit le plaiſir de voir Mademoiſelle de Saint-Laurent. Sa mere lui dit que s'il rendoit ce ſervice-là, il la verroit ſûrement au dîner dont il ſeroit & elle auſſi. Eh bien, maman, dit-il, je l'accepte à ce prix, & vous pouvez compter ſur moi. Elle lui promit alors pour ce jour-là un bel habit neuf: c'eſt, lui dit-elle, M. de Noailles, notre Archevêque & notre ami, qui fera la cérémonie, & je veux que tu ſois paré. Elle nous pria auſſi, mon mari & moi, d'être & de la cérémouie & du dîner, auquel, diſoit-elle, elle auroit droit d'admettre ſes amis. Nous lui promîmes, malgré nous, parce qu'il ne nous fut pas poſſible de réſiſter à ſes inſtances.

Le lendemain de *Quaſimodo*, le Tailleur apporta à M. de la Tour ſon habit, qui étoit brillant. Et le Mardi dès le matin, ma belle-ſœur vint chez nous pour préſider à l'habillement de ſon fils. Avant de s'en retourner elle régla nos montres ſur la ſienne, & elle nous pria de ne nous rendre au Couvent qu'à midi précis, parce que probablement, nous dit-elle, on aura des affaires juſques

I 2



là. Rendez-vous directement à l'Eglise, ajouta-t-elle, car je prévois que ma tante ne pourra vous voir qu'après la cérémonie.

Il n'étoit pas encore neuf heures quand elle rentra à son Couvent, & Monsieur & Madame de Saint-Laurent étoient déja à son parloir à l'attendre. Elle se jetta à leur cou, & par les démonstrations les plus vives, elle leur témoigna le plaisir qu'elle avoit de les voir. Ensuite elle les prit par la main, & les conduisit à la porte de clôture qu'on leur ouvrit. Les ordres étoient donnés pour cela; & ne s'attendant point à cette faveur, leur joie en redoubla. Quand Madame de Saint-Laurent se vit dans le Couvent, elle s'écria les larmes aux yeux : *Jour heureux! lieux délicieux! c'est ici que mon bonheur commence : que le Dieu des miséricordes permette qu'il ne finisse jamais.*

Madame de la Tour les conduisit à son appartement, où elle trouva avec l'Abbesse le Vicomte & la Vicomtesse de l'Hotelsain, ses beau-pere & belle-mere, qu'elle avoit mandés, & l'Archevêque, qui pour ne point faire attendre après lui, y étoit dès huit heures. Il témoigna à Monsieur & Madame de Saint-Laurent la part qu'il prenoit au plaisir qui les attendoit. Comme ma belle-sœur les prioit de s'asseoir, ils demanderent où étoit leur fille, paroissant disposés à courir l'embrasser. C'est à elle, leur dit Madame de la Tour, à venir vous rendre ses devoirs, & je crois qu'elle ne tardera pas à accourir dans vos bras. Mademoiselle de Saint-Lau-

rent étoit à ſa toilette. La Marquiſe y fut pour la hâter, & elle la trouva prête. Elle la prit par la main, & la conduiſit elle-même à ſes pere & mere. Elle étoit brillante comme un ſoleil, & belle comme un aſtre. Madame de la Tour n'avoit pris du temps, qu'afin qu'il ne manquât rien à ſa parure, pour relever encore l'éclat de ſa beauté. Juges, ma chere Baronne, de l'effet qu'elle fit ſur ſa mere, qui ne l'avoit pas vue depuis l'âge de ſix ans. Cette pauvre femme leur fit pitié à tous. Elle ſe jetta au cou de ſa fille, la baiſa, lui demanda pardon, lui promit de réparer ſes injuſtices, & finit par s'évanouir. Pour le pere, il reconnut ſa fille, qu'il avoit vue à ſa priſe d'habit, & à ſa prétendue profeſſion. Il l'embraſſa à pluſieurs repriſes, pendant qu'on étoit occupé à faire revenir ſa femme; & on eut le plaiſir de voir entr'eux un débat: la fille vouloit aller ſecourir ſa mere, & ſon pere la retenoit avec effort pour la baiſer. Quand la mere fut revenue, elle recommença à baiſer ſa fille. Enſuite elle dit qu'une choſe l'intriguoit: Pourquoi, dit-elle, vois-je ma fille en habit du monde? eſt-ce qu'on va recommencer la cérémonie de ſa réception? Madame de la Tour alors lui dit en l'embraſſant avec la plus vive tendreſſe: » Non, Madame, ce n'eſt point » cela: votre fille m'appartient par votre » écrit; j'en ſuis devenue la mere; mais » elle va devenir réellement ma fille, j'en » diſpoſe aujourd'hui, en un mot, je la ma» rie à mon fils, & nous devenons en mê-

» me temps meres de deux enfans «. Expliquez-vous, Madame, je vous prie, lui dit la mere, la joie me trouble, je ne vous comprends pas encore ; est-ce que ma fille n'auroit pas prononcé ses vœux ? est-ce que j'aurois le bonheur de la ravoir, de la posséder ? » Oui, Madame, lui dit ma belle-» sœur, je vous l'ai conservée malgré vous ; » au moment qu'elle a prononcé ses vœux, » je l'ai fait protester contre la violence » qu'on lui faisoit, par un acte qu'elle a » signé, & que voici «. En disant cela elle montroit cet acte aux pere & mere, qui sans jetter les yeux dessus, firent éclater leurs transports : le pere reprit sa fille dans ses bras, & ne cessoit de la baiser, en disant : *Que je suis heureux ! j'ai mon enfant, j'ai ma fille, elle est encore à moi, je la verrai & l'embrasserai sans qu'une grille fatale s'y oppose.* Pour la mere, elle se jetta au cou de Madame de la Tour, en s'écriant : *Ah ! Madame, que ne vous dois-je pas ? vous êtes mon Sauveur, vous me redonnez la vie ; mon cœur succombe, il ne peut contenir toute sa joie....* Effectivement, en disant cela elle s'évanouit encore. On vit alors un effet charmant de la nature dans un cœur excellent. Mademoiselle de Saint-Laurent qui n'avoit pas lieu de ressentir une grande tendresse pour sa mere, la voyant sans connoissance une seconde fois, fit un cri, en disant : Eh ! mon Dieu, maman va mourir ! Au cri qu'elle fit sa mere reprit ses sens ; mais elle-même s'évanouit. Chacun étoit surpris & enchanté de

voir tant d'amour pour une premiere entrevue; mais, ma belle Baronne, juges de la satisfaction des pere & mere, de trouver dans leur fille un cœur si tendre, & déja si attaché. Quelle différence de celle-ci à l'ainée! Enfin elle revint avec assez de peine. Son premier soin fut de se jetter au cou de sa mere, qui la serra étroitement.

Après les avoir laissées quelques temps collées l'une sur l'autre, Madame de la Tour les pria de se séparer pour parler de l'union qui s'alloit faire. Elle commença par montrer aux pere & mere le contrat de mariage, qui étoit tout à l'avantage de leur fille. On y reconnoissoit une dot considérable, & on n'en vouloit recevoir aucune : on leur remit même les dix mille francs qu'ils avoient donnés au Couvent pour sa réception, en leur disant, que c'étoit pour les dédommager de bien des dépenses qu'ils avoient faites pour leur fille ainée, & qui devoient les avoir mis très à l'étroit. Tant de bontés de la part de la Marquise, mit le comble à leur satisfaction, & les pénétra de maniere qu'ils manquoient de termes pour lui marquer leur reconnoissance; mais leur extase & leur joie muette étoient éloquentes. Ma belle-sœur leur témoigna à son tour le plaisir qu'elle avoit de les voir contens de ses procédés; elle leur demanda pardon d'avoir retardé leur plaisir, & de leur avoir pour ainsi dire extorqué leur signature pour lui céder leurs droits : » Mais, leur dit-elle, il me falloit » une liberté pleine, pour disposer de votre

» fille sans vous, puisque n'étant point liée
» par ses vœux, vous en étiez seuls les
» maîtres. Je vous ai donc trompés quand
» je vous ai dit que vous n'aviez plus de
» droits sur elle; mais vous voyez que mon
» intention n'étoit pas de vous nuire, je
» ne voulois que m'assurer de votre fille
» pour mon fils; je craignois que vous en
» voyant les maîtres, vous ne voulussiez
» en disposer en faveur de quelqu'autre;
» mais le plaisir que vous me témoignez de
» cette alliance, me fait voir que je me suis
» trompée «. Ah! Madame, s'écrierent Monsieur & Madame de Saint-Laurent, c'est cette alliance qui met le comble à notre bonheur: nous nous attendions à finir nos jours dans la tristesse & dans l'obscurité, & voilà qu'ils vont s'écouler dans la joie & dans la gloire. Ensuite il fut question du secret qu'on avoit gardé vis-à-vis du Marquis, qui croyoit sa maîtresse Religieuse, qui vouloit lui-même se faire Religieux, & qu'on alloit marier à son insu. Ma belle-sœur dit donc que ce qui l'avoit obligée d'agir ainsi, c'est qu'elle ne s'attendoit pas que le mariage se fît jamais avant que Mademoiselle de Saint-Laurent eût atteint l'âge de majorité; qu'elle n'avoit point voulu donner à son fils une espérance si éloignée; & que quand l'occasion favorable s'étoit présentée pour avancer ce mariage, elle avoit craint que la joie de son fils ne l'emportât sur la discrétion: il m'auroit promis le secret, dit-elle, & tout Paris l'auroit su; car, ajouta-t-elle,

ſon contentement va égaler ſon bonheur. Le bonheur de ma fille, dit Madame de Saint-Laurent, ne cédera point á celui de M. le Marquis. L'Archevêque leur dit : ils ſont faits l'un pour l'autre, car ils ſont fort aimables tous deux.

Madame de la Tour alors propoſa à Monſieur & Madame de Saint-Laurent d'envoyer chercher de leurs parens ou amis, s'ils en avoient dont la préſence leur fît plaiſir. Ils accepterent cette offre, & envoyerent le carroſſe de ma belle-ſœur, celui de l'Archevêque, & le leur, à trois endroits pour ſix perſonnes. Et pendant ce temps-là on déjeûna. Il étoit déja près d'onze heures.

Les perſonnes qu'on avoit envoyé chercher ne tarderent pas, parce qu'il leur avoit été dit que c'étoit de la part de l'Archevêque, & qu'il les prioit de ſe hâter. Il y avoit parmi ces ſix perſonnes une niece de M. de Saint-Laurent avec ſon mari. Ils étoient les ſeuls de la famille que ſa fille ainée n'avoit pas mépriſés; elle les voyoit encore de temps en temps.

Pour nous, nous fûmes exacts à l'heure. A peine étions-nous dans l'Egliſe, qu'on alluma une infinité de cierges. Dès qu'ils furent allumés ma belle-ſœur vint à nous, & dit à ſon fils qu'il n'iroit point prendre la Demoiſelle à la porte de la clôture, comme cela ſe pratique ordinairement, parce qu'il ne lui donneroit la main que pour les cérémonies de l'Egliſe, & lorſqu'elle ſeroit arrivée à ſa place; qu'ainſi il devoit reſter

tranquille à l'y attendre : elle arrivera, dit-elle, un moment après l'Archevêque. M. de la Tour resta où sa mere l'avoit placé ; & afin qu'il n'en démarât pas, elle me pria de rester auprès de lui jusqu'à ce que la Demoiselle fût venue. Nous étions donc l'un auprès de l'autre ; & ce qui m'étonnoit, c'est qu'il n'y avoit presque personne dans l'Eglise. On avoit des raisons pour que cela fût ainsi ; & je ne les devinois pas.

Quelques momens après, l'Archevêque arriva avec tout son cortege ; & avec un Rituel dans les mains il vint droit à nous, s'adressa au Marquis, & lui demanda par tous ses noms, s'il ne promettoit pas de prendre pour femme & légitime épouse, Demoiselle Edmée-Marie de Saint-Laurent ci-présente. Tu sais, ma belle Baronne, que ce sont là les paroles dont on se sert pour les fiançailles, ou à peu près. A peine cette question fut-elle faite, que Mademoiselle de Saint-Laurent se trouva à côté de M. de la Tour, toute brillante par sa parure, mais infiniment plus frappante par sa beauté. Dès que le Marquis la vit à côté de lui, il se hâta de répondre *oui*, sans s'embarrasser si la chose étoit possible ou non. L'Archevêque ensuite s'adressa à Mademoiselle de Saint-Laurent, qui répondit aussi *oui* de bon cœur. La joie, la surprise, la crainte de voir échapper son bonheur, tout cela étoit peint sur le visage du Marquis : il répondoit aux questions avant même qu'elles fussent faites : il faisoit tout ce qu'on lui faisoit faire avec une

émotion si grande, que tout son corps trembloit ; de maniere que dans la cérémonie du mariage, qui se fit tout de suite, son tremblement redoubla si fort, qu'il ne pouvoit faire entrer l'anneau au doigt de la Demoiselle. Enfin quand le Prélat eut fini, & qu'il eut tourné le dos pour aller à l'Autel se faire habiller pour la Messe, M. de la Tour prit la main de son épouse, & la lui serrant, il lui disoit: *Révai-je, Mademoiselle* ? Puis nous regardant tous, il nous disoit : *Mais n'est ce point un songe* ? Non, mon fils, lui dit sa mere, ce n'en est pas un, c'est bien une réalité. La plupart des assistans en pouvoient dire autant que lui. En mon particulier je ne pouvois rien concevoir à ce qui se passoit, moi qui avois été présente à la prononciation des vœux : je voyois donc pour ainsi dire sans rien voir ; cependant je voyois bien que M. de la Tour étoit réellement marié, & qu'il alloit être heureux & content ; & j'en ressentois une joie infinie.

Les mariés se placerent sur des carreaux qu'on avoit placés pendant qu'on les marioit ; car avant ce temps-là il n'y avoit rien. Pendant la Messe je regardai souvent le Marquis, & j'eus à chaque fois le plaisir de remarquer que ses yeux se tournoient à tous momens du côté de sa chere compagne. J'examinai aussi tous ceux qui se trouvoient présens. Je reconnus le pere. Plusieurs Messieurs & Dames m'étoient totalement inconnus. Je trouvai pourtant que la mariée, quoique beaucoup plus belle, avoit de la ref-

ſemblance avec une Dame qui paroiſſoit avoir quarante-cinq ou quarante-huit ans. J'en concluai que ce pouvoit être ſa mere. Je ne me trompois pas. Mais je cherchois ſa ſœur, & rien ne me l'annonçoit. Il me vint alors dans l'idée qu'elle étoit peut-être morte, & que c'étoit pour cela qu'on marioit la jeune. Mais, me diſois-je, on ne peut pas pour cela faire relever une Religieuſe de ſes vœux. Enfin, ma chere amie, je n'eus que des diſtractions pendant toute la Meſſe, & il me tardoit qu'elle fût finie pour apprendre le dénouement de cette hiſtoire. Mon mari étoit auſſi joyeux & auſſi intrigué que moi.

Au ſortir de l'Egliſe nous tirâmes Madame de la Tour en particulier, & lui demandâmes un précis de l'hiſtoire. Elle nous dit qu'elle étoit de nature à ne pouvoir s'abréger, & qu'à cauſe de cela elle nous demandoit de la coucher, ainſi que les mariés, afin qu'elle pût avoir le plaiſir de nous ſatisfaire amplement. D'ailleurs il étoit néceſſaire de garder à ce moment le ſilence là-deſſus, à cauſe des parens de la mariée. Ainſi donc elle en remit le récit au ſoir. Nous entrâmes au parloir de l'Abbeſſe où le couvert étoit mis tant en dedans qu'en dehors. L'Abbeſſe étoit de ſon côté à baiſer à travers la grille ſon petit-neveu & ſa nouvelle petite-niece. Après cela les mariés embraſſerent toute la compagnie juſqu'à l'Archevêque. Tout ne reſpiroit que la joie ; celle du Marquis étoit ſi grande, que je craignois qu'il n'en arrivât

quelque chose de funeste pour son esprit. Pour la jeune Marquise, sa joie étoit modérée. D'ailleurs elle n'avoit pas la surprise, puisqu'elle avoit su tout ce qui se pratiquoit pour elle.

L'Archevêque dîna avec nous. Il s'étoit prêté d'un grand cœur aux desirs de Madame de la Tour pour surprendre son fils : elle l'avoit instruit de toute son histoire. Aussi en dînant entretint-il souvent le marié de la surprise agréable qu'il lui avoit procurée. Je nâge à grands flots dans la joie, Monseigneur, lui répondit le Marquis, je n'en reviens pas. Mais, disoit-il en se retournant du côté de sa femme, est-il possible, Mademoiselle, que j'aie tant de bonheur? N'est-ce point un songe, répétoit-il toujours? Puis il disoit à mon mari : C'est pour le coup, mon oncle, que me voilà aussi heureux que vous. Toute la conversation roula là-dessus pendant le dîner, parce que chacun prenoit plaisir à voir la joie & l'étonnement du Marquis ; mais personne ne parla du fond de l'histoire : M. de la Tour même ne s'informa point comment son bonheur pouvoit avoir lieu, parce que sa mere lui avoit demandé de n'en point parler. Et le soir nous apprîmes que c'étoit à cause des parens de la mariée, qui étoient présens, & à qui les pere & mere avoient caché que leur fille avoit prononcé des vœux.

J'avois pris la précaution pendant le dîner d'envoyer au logis commander à notre Maître-d'hôtel de faire apprêter un grand

souper. Tout étoit entrain sur les cinq heures du soir que nous rentrâmes. Nous avions avec nous toute la compagnie ; & chacun s'en retourna content à minuit.

Quand nous fûmes seuls, je priai ma belle sœur de nous faire le détail qu'elle nous avoit promis. M. de la Tour dit alors que son bonheur l'importoit plus que son histoire, qu'il aimoit mieux aller se coucher que d'assister à ce récit, & qu'il alloit nous souhaiter le bon soir. En disant cela il tenoit sa femme à brasse-corps, comme s'il craignoit qu'elle ne lui échappât. Mon mari lui applaudit, en disant qu'il avoit raison. Nous allâmes donc, ma belle-sœur & moi, mettre la mariée au lit. M. de la Tour pendant ce temps-là fit compagnie à son oncle; après quoi il vint rejoindre sa femme, & nous les quittâmes.

Madame de la Tour, qui voyoit que je pétillois de savoir ce qui concernoit ses enfans, eut la complaisance de rester jusqu'à plus de deux heures du matin pour me satisfaire.

Le lendemain Mercredi, nous envoyâmes chercher Monsieur & Madame de Saint-Laurent pour passer la journée avec nous. Le Jeudi nous la passâmes chez eux. Et pendant huit jours que les jeunes gens furent chez nous, nous fûmes les uns chez les autres alternativement. Madame de la Tour avoit si bien pourvu à tout, qu'elle leur avoit loué un hôtel avant qu'ils fussent mariés. Et au bout de huit jours de leur mariage, il se

trouva prêt pour les recevoir. Alors ils se mirent en devoir de commencer leurs visites; mais elles furent retardées par un événement singulier.

La niece de M. de Saint-Laurent, qui, comme je t'ai dit, ma chere Baronne, avoit su conserver l'amitié de la filleainée, ne manqua pas d'aller dès le lendemain de la noce lui apprendre le mariage de sa sœur, & lui raconter tout ce qu'elle savoit de la veille. La jeune femme écouta tout, & dissimula sa fureur, pour obtenir de se trouver chez sa cousine lors de la visite de sa sœur. Cette cousine s'y prêta, comptant que c'étoit pure curiosité: elle s'informa même de la jeune Marquise du jour qu'ils iroient chez eux. Il se trouva que comme ils étoient assez voisins, ce seroit par eux que commenceroient les visites. Ce jour donc pris, nos mariés se rendirent chez eux sur les quatre heures après midi. Ma belle-sœur les accompagnoit. Ils y trouverent une jeune Dame enceinte. Ils se présenterent pour l'embrasser, comme étant de la compagnie, mais elle recula. On s'assit; & un moment après, cette jeune femme grosse se leva comme une furieuse, fut donner un soufflet à la jeune Marquise, & tomba à la renverse évanouie & violette de rage. La cousine dit aussi-tôt à la jeune Marquise que c'étoit sa sœur. Pendant qu'on s'empressoit pour la secourir, ma belle-sœur & ses enfans remonterent dans leur carrosse, & se firent remener chez eux. Quand ils y furent, la tête de la jeune Marquise se trou-

va ſi enflée du côté du ſoufflet, qu'on fut obligé de la mettre au lit, & d'y appliquer des remedes. M. de la Tour étoit comme un fou. Si ſa mere n'eût pas été préſente lors du ſoufflet, il auroit fait quelqu'imprudence, qui par l'événement l'auroit mis dans un grand embarras; car au bout d'une heure, on vint leur dire que leur ſœur étoit morte dans le quart-d'heure, & qu'on lui avoit fait l'opération céſarienne pour donner le baptême à ſon enfant. Elle n'eſt morte que de rage, car on aſſure que ſon couſin la retint aſſez pour ne s'être point fait de mal en tombant. Sa mort n'a donné de chagrin à perſonne; ſes pere & mere l'ont appriſe ſans verſer une larme, & plus outrés du ſoufflet que de ſon trépas. Quand on fut même apprendre à ſon mari qu'elle venoit de mourir, il dit qu'il étoit bien débarraſſé, & que c'étoit une méchante femme de moins dans Paris. Il n'y eut que la jeune Marquiſe de la Tour qui verſa des pleurs en apprenant ſa mort; elle ſe la reprochoit; & il fallut que Monſieur & Madame de Saint-Laurent s'en mêlaſſent, pour la perſuader qu'elle n'avoit aucun reproche à ſe faire, & qu'ils n'avoient tous que des graces à rendre à Dieu de les avoir délivrés d'un objet ſi digne d'horreur. Elle s'eſt reſſentie de ſon ſoufflet pendant huit jours. Mais il a bien fallu acheter par quelqu'endroit la ſucceſſion de ſa ſœur, que Monſieur & Madame de Saint-Làurent l'ont forcée d'accepter en entier.

N'admire-tu pas ma conſtance, ma chere amie,

amie, pour te faire des récits aussi longs ? Cette Lettre se trouve réellement, & plus que je ne comptois, un volume. Je ne regrette ni mon temps, ni ma peine, si ma narration t'amuse, te distrait, & te prouve combien je t'aime, combien je te suis attachée, combien je ne respire que toi pour t'en dire de vive voix mille fois davantage, sur les uns & les autres, sur moi, sur mes enfans, sur mon cœur qui est toujours à toi. J'ai tâché de mettre de l'ordre dans mon récit ; je ne sais pas si j'ai reussi, car je n'ai pas le courage de le relire.

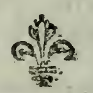
Voilà deux mariages singuliers que notre Archevêque fait cette année ; celui-ci, & celui du Roi avec Madame de Maintenon (1). Car enfin la bénédiction nuptiale leur est donnée ; on assure que jusqu'à présent il n'y avoit entr'eux qu'un mariage clandestin. Depuis long-temps cette Dame faisoit naître scrupule sur scrupule dans l'esprit du Monarque, & le pressoit de l'épouser dans les formes. Il remettoit toujours, & ne la calmoit qu'en lui faisant de nouvelles promesses ; car elle avoit des peines de conscience sur son état Ses Directeurs la tranquillisoient, parce que les promesses du Roi étoient si formelles, qu'on pouvoit regar-

---

(1) Selon l'opinion actuelle, Madame de la Riviere se trompe ; car on prétend que la bénédiction nuptiale a été donnée à Louis XIV & à Madame de Maintenon dès 1685.

der leur union comme légitime ; elle seule avoit fait revenir ce Prince des femmes, & lui avoit inspiré ce goût de piété qu'on admire en lui depuis bien des années. Elle a eu l'adresse de se faire des créatures qui l'ont secondée dans son projet. Les Jésuites, & principalement le P. de la Chaise, lui sont dévoués : ils ont besoin d'elle, elle a besoin d'eux. Notre Archevêque lui est redevable de sa place ; & il s'est prêté de grand cœur à être le Ministre de cette cérémonie. Ce mariage n'étant pas de nature à se faire avec éclat, il s'est célébré dans une Chapelle du Château de Versailles, qui est au bout d'un des appartements. Le P. de la Chaise, & un Ministre d'Etat, ont été les témoins.

Je finis à temps, car j'entends le carrosse de mon mari qui arrive de Meudon. Il y va assez souvent depuis que Monseigneur y tient sa Cour. Bien des gens, pour ne pas déplaire au Roi, s'abstiennent d'y aller ; mais mon mari n'est pas politique.



LETTRE CIV.

Du 27 Août 1699.

JE ſuis bien contente, ma chere amie, de l'intérêt que tu prends à M. de la Tour, & de l'amuſement que tu as trouvé dans ma narration. Lorſque je t'ai donné quelque plaiſir, je conſens volontiers que tu me le diſe; mais je ne veux pas que tu m'en remercie, ta ſatisfaction eſt ma paie : trop heureuſe de pouvoir te diſtraire & t'amuſer un peu dans ta ſolitude! Avanthier j'étois dans une ſociété charmante de Gens de Lettres. Il y avoit entr'autres M. de Fontenelle dont je t'ai déja parlé. Il ſe trouve aſſez ſouvent dans nos compagnies où il fait les délices de la converſation. Il eſt gai, enjoué, & a des reparties fines, vives & pleines de ſel. Rien n'eſt plus aimable que ſon caractere, plus agréable que ſon eſprit, plus amuſant que ſa converſation. Il eſt un de ceux qui m'obligent ſouvent de te plaindre de ce que tu n'es pas à Paris, & dont je me ferai un mérite de te procurer la connoiſſance ſi tu y viens, comme je l'eſpere. Les perſonnes du plus haut rang recherchent ſon amitié. Il vient d'être fait Secrétaire de l'Académie des Sciences. Je t'envoie un de ſes ouvrages, qui t'amuſera, & te charmera en même temps.

Le public commence à ne plus tant s'occuper du priſonnier maſqué; mais il eſt ſi

entêté de ſes préventions, que cet homme n'eſt plus appellé autrement que *le Maſque de fer*. Depuis qu'il a été dit que M. de Saint-Mars a ordre de tuer quiconque parviendroit à le connoître, les curieux ne s'intriguent plus tant : ils ſe taiſent même ſur leurs conjectures, tant ils craignent qu'elles ne ſe trouvent juſtes.

Les affaires entre M. de Meaux & M. de Cambray ſont enfin terminées par la condamnation du Livre des *Maximes des Saints*, & par la ſoumiſſion du bon Prélat. On a écrit de Cambray que lui-même eſt monté en chaire, & a lu ſon Mandement avec une humilité qui faiſoit pleurer tous les aſſiſtans. M. le Duc de Bourgogne a pris, à ce qu'on aſſure, beaucoup de part à ſes peines; on dit même qu'il a été pluſieurs fois à Cambray *incognito* pour le conſoler & lui prouver ſon eſtime.

On vient de placer la ſtatue équeſtre du Roi ſur un magnifique piedeſtal. Elle eſt en bronze, bien majeſtueuſe & bien reſſemblante. Quand viendras-tu donc, ma chere, la contempler & m'embraſſer? C'eſt Madame de Maintenon qui a fait élever ce monument en faveur de ſon mariage.

En récompenſe de toutes les nouvelles que je t'écris, marque-moi, je te prie, la figure de ta fille. C'eſt ton portrait ſans doute? En tout cas tu aurois eu grand tort de ne le pas prendre pour modele.

On dit que le Roi regrette beaucoup M. Racine. Cela ne lui rend pas la vie.

LETTRE CV.

Du 8. Octobre 1699.

TA fille, ma chere amie, *est moins bien que toi* : Eh bien, il faut nous en consoler : elle peut être très-bien encore quoique tu sois mieux. D'ailleurs c'est ton caractere ; cela nous suffit : je suis sûre que de ce côté-là seul elle sera une femme des plus aimables. Depuis ta Lettre, je tâche de faire goûter à mon fils que les bonnes qualités de l'ame dans mon sexe, l'emportent sur la beauté du corps. C'est un grand garçon de douze ans, qui veut déja se mêler de raisonner sur le beau & le laid dans la figure des femmes.

Il y a eu hier trois semaines, M. de la Tour vint avec sa femme, Monsieur & Madame de Saint-Laurent & ma belle-sœur, nous demander à dîner. Au dessert il me dit d'un air mystérieux, que je lui avois fait une promesse, qu'il voudroit bien savoir si j'étois disposée à lui tenir parole. Je me mis à chercher dans ma tête quel pouvoit être l'objet de cette attaque. Voyant mon embarras, il s'expliqua, & me dit qu'il y avoit ce jour-là un an que je lui avois promis de le laisser rentrer aux Chartreux, sans lui apporter aucune objection. Je me mis à rire, & lui dis : Eh bien, vous pouvez y rentrer, partez, je ne m'y opposerai pas. Mais, re-

prit-il, j'ai une compagne à présent, je ne dois pas la quitter sans sa permission. Et se tournant du côté de sa femme : Me permets-tu, ma chere Marquise, lui dit-il, de me faire Chartreux ? Non, non, s'écria-t-elle bien vîte, je m'y oppose fortement. Là, dit le Marquis, l'entendez-vous ? il n'y a jamais que des femmes qui empêchent les hommes de se donner à Dieu. Tu en parois bien contrit, lui dit mon mari en souriant. Oh ! mon oncle, reprit M. de la Tour, j'ai fait un enfant pour réparer ma faute, ma femme est grosse ; l'existence d'une nouvelle créature n'est-elle pas un hommage digne du Créateur? Je me mis à rire de la maniere dont le Marquis s'y prit pour nous annoncer la grossesse de sa femme. Il en est si joyeux, que je crois que quand il ne trouve plus personne à qui le dire, il le dit aux animaux & aux choses inanimées qu'il rencontre. Monsieur & Madame de Saint-Laurent demeurent avec eux depuis un mois ; & ils vivent tous dans une union & un contentement inexprimables.

Il y aura Samedi quinze jours, ma chere Baronne, que le bon M. de Pomponne est mort. Malgré son grand âge il est fort regretté, & du Roi en particulier, qui goûtoit ses conseils plus que jamais. J'ai été faire ma visite à Madame de Pomponne, qui, comme tu pense bien, est extrêmement affligée. Cependant elle a eu la force de soutenir pendant une heure, une conversation qui n'a roulé que sur son mari. Mais c'est une consolation de parler de ce qu'on aime. M.

de Pomponne avoit cinquante-deux ans lorſqu'il s'eſt marié ; & à cet âge il étoit plus aimable encore, dit Madame de Pomponne, que mille autres qui n'avoient que vingt-cinq ans. Il ſe faiſoit eſtimer par ſa politeſſe, ſa douceur, ſes manieres aiſées, ſa probité, ſon génie, ſa bonté naturelle & éloquente, qui inſpiroit de la confiance à tous ceux qui l'approchoient. En 1671, il fut fait Miniſtre & Secrétaire d'Etat pour les Affaires Etrangeres, à la place de M. de Lionne. Huit ans après il fut diſgracié malgré ſes grandes qualités. Il avoit huit enfans alors. Tout le monde fut touché de ſon infortune ; on regarda ſa diſgrace comme une perte pour le public : on en accuſa les Jéſuites qui triompherent cette année 1679, & qui étoient les ennemis jurés de toute la famille des Arnauds. Pour lui, il la ſupporta en héros chrétien, & chacun admiroit ſa tranquillité, ſa modération & ſa fermeté d'ame. Il ſe retira dans ſon château de Pomponne avec ſa famille. Douze ans après il rentra en grace ; & tout le monde ſe réjouit de le revoir en place. Pour lui, il ſe contenta d'adorer la Providence, & de demander à Dieu, comme Salomon, la ſageſſe pour remplir avec intégrité ſes nouveaux devoirs. Dieu exauça ſes vœux : il a été auſſi ſage, auſſi grand, & auſſi humble dans ſa proſpérité que dans ſes diſgraces ; & malgré ſon âge de plus de quatre-vingt ans, il eſt regretté comme un Miniſtre rare & difficile à remplacer.

LETTRE CVI.

Du premier Janvier 1700.

VOICI, ma belle Baronne, l'année & le ſiecle qui commencent. Quels ſouhaits ferai-je pour toi à ce double renouvellement ? La bonne année ? Oh ! c'eſt trop commun. La bonne ſanté, la joie, le contentement ? ce ſont mes ſouhaits de tous les jours. Le bon ſiecle donc ? Oui, voilà le vœu de mon cœur pour toi. Mais la perſpective de cent trente années ſur ta tête ne t'effraie-t-elle pas? Pour moi, elle me fait peur ; & je crois qu'il eſt plus ſage pour nous de penſer que les ſouhaits ne ſont qu'inutilité & frivolité. Ne nous occupons donc pas de la durée de notre vie, ſongeons ſeulement à en bien remplir les momens. Ne trouve-tu pas que je moraliſe ? C'eſt que depuis quelque temps je lis un ouvrage d'un bon Religieux de Sainte Genevieve qui a pour titre : *Les ſaints Deſirs de la mort*. C'eſt un Livre excellent : en le liſant, on ſent ſi bien que la mort eſt un gain, qu'on ſe trouve tout diſpoſé à abandonner la vie. Je te l'envoie avec quelques brinborions, & une poupée pour ma petite bru, qui lui porte douze baiſers de ma part.

Malgré ma belle morale contre les ſouhaits, j'en fais pourtant un en faveur de cette chere enfant. C'eſt, ma charmante amie,

amie, un changement dans le cœur de mon fils. Le goût de ce morveux pour la beauté m'alarme depuis ce que tu m'as écrit de Mademoiselle de Neufpont. Lorsque je lui dis qu'une femme ne doit être considérée que du côté de l'ame ; il me répond d'un ton décidé, que pour lui cette considération ne lui suffira pas ; qu'il n'en voudra jamais qu'une d'une beauté éclatane, & que ce sera moi qui lui servirai d'échantillon dans son choix lorsqu'il sera question de le marier. Que j'aurois de chagrin un jour si ta fille ne lui plaisoit pas !..... Mais aussi n'as-tu point fait la modeste en me parlant d'elle ? Si la réponse à cette question doit me consoler, n'oublie pas de me la faire ; sinon garde le silence.

Tu es toujours, ma chere amie, l'objet de mes desirs ; je ne vois rien de beau & de nouveau que je ne te souhaite auprès de moi. Qu'il me seroit amusant de te voir à la Cour contempler nos jeunes époux le Duc & la Duchesse de Bourgogne ! Rien n'attire plus les regards que leurs personnes. Au retour de Fontainebleau, on leur a permis de coucher ensemble pour la premiere fois ; mais on les sépara dès le lendemain pour ménager la santé du jeune Prince. On a réglé alors sa Maison, qui est la plus brillante de la Cour.

Nous avons aussi depuis quelque temps à Paris un Prédicateur divin ! c'est un Oratorien, qui s'appelle le Pere Massillon ; il est tout jeune, & il prêche !.... Tiens, ma chere, je n'ai point de termes pour faire son

éloge, je n'ai qu'un cœur pour t'aimer, & des desirs pour te voir partager mon admiration quand il parle.

Je vais aller dîner chez M. de l'Ecluse, pendant que mon mari est à Versailles : mon amie est à côté de moi, qui vient me prendre dans son carrosse : elle t'embrasse de toute son ame. Juges de leur amitié pour ma fille ; ils viennent de vendre leur hôtel, qui n'a pas de jardin, pour en acheter un à côté d'eux, qui en a un grand. Ils disent que c'est pour promener leur chere enfant, pour lui faire prendre l'air sans l'exposer aux yeux des curieux. Que leur tendresse pour elle a pour moi de douceur & de consolation !

Nous aurons à dîner M. Despréaux. En l'entendant causer, je penserai encore à toi, je te plaindrai, & je pesterai contre ton oncle. Il est presque le seul étranger qui mange chez M. de l'Ecluse depuis que ma fille y est. Il ignore comme tout le monde qui elle est ; mais comme il connoît la famille de M. de l'Ecluse & de sa femme, qu'il sait que l'un ni l'autre n'ont de frere en Province ; on lui a dit tout naturellement qu'elle étoit la filleule des deux. Il est fou de l'enfant ; toutes les fois qu'il vient, il ne cesse de l'admirer, de la caresser, & de juger avantageusement du fond de sa petite personne.

LETTRE CVII.

Du 14 Avril 1700.

S'IL m'eſt flatteur, ma chere Baronne, de voir dans ta Lettre, *que pour rendre ta fille digne de mon fils, vous allez établir votre ſéjour à Lyon, & lui choiſir les meilleurs Maîtres*; il ne m'eſt pas conſolant de te voir ajouter, que *c'eſt pour la dédommager d'une jolie figure par une belle éducation;* cela ne ne me confirme que trop ce que tu m'as déja dit. Hélas! ſi mon fils de ce côté-là me montroit plus de diſcernement, cela me ſeroit bien égal. Cependant j'attends tout de l'âge, & de la bonté du Tout-puiſſant, qui peut, s'il veut, rendre ta fille plus belle, ou mon fils plus raiſonnable.

Nous partons demain pour Nogent, où nous paſſerons tout l'été, parce que mon mari veut faire donner au château une forme nouvelle. De temps en temps nous ferons des apparitions à Paris. Si j'y apprends quelques nouvelles intéreſſantes, je ne manquerai pas de t'en faire part, ſoit par Lettres, ſoit par billets. Adieu; les embarras du départ, des devoirs de religion à acquitter, des adieux à faire, tout cela m'empêche de t'en dire davantage. Tu pourras toujours m'adreſſer tes Lettres à Paris: on ſera prompt & exact à me les envoyer à Nogent. Mon perroquet y vient avec nous.

LETTRE CVIII.

Du 10 Mai 1700.

NOus sommes à Paris de Lundi. Madame de la Tour a écrit à son frere, que la jeune Marquise étoit sur le point d'accoucher, & qu'elle seroit bien aise que nous nous trouvassions au baptême. Nous avons déféré à son desir. Le lendemain de notre arrivée, sa bru donna naissance à un fils qui se porte à merveille, ainsi que sa maman. M. de Saint-Laurent & ma belle-sœur ont nommé l'enfant au baptême, & m'ont donné tous deux tant de bonbons, que pour m'en débarrasser, je t'en envoie la plus grande partie pour Mademoiselle de Neufpont. J'ai dîné aujourd'hui chez M. de l'Ecluse avec M. Despréaux, qui a baisé ma fille douze fois d'un grand cœur : on auroit dit qu'il m'en devinoit la mere, & qu'il vouloit me dilater l'ame. On a discouru beaucoup sur le Quiétisme, qui est une véritable erreur, & qui auroit été adoptée bien vîte par les libertins. On éleve M. de Meaux au ciel pour l'avoir combattue : il est, dit-on, la terreur des hérétiques, & le fléau de l'erreur. C'est effectivement un homme incomparable pour l'élévation d'esprit, la grandeur d'ame, le génie, le zele & la piété.

Bon soir : je vais me coucher de bonne heure, parce que nous repartons demain

pour Nogent. En y arrivant, je baiſerai mon perroquet pour toi. Monſieur & Madame de l'Ecluſe ſont à leur nouvel hôtel : ma fille y eſt entrée par une breche.

LETTRE CIX.

Du 7 Août 1700.

C'Est à Nogent, ma chere amie, que je reçois ta Lettre, & que j'y réponds. Je ſuis enchantée de tout ce que tu me dis de ta fille : à ce moment mon cœur me dit tant de choſes pour elle, que je reſpire à peine du chagrin de ne pouvoir l'embraſſer. Oh ! ſi je la tenois, je la baiſerois, je la mangerois ! Qu'il eſt cruel de ne pouvoir poſſéder ce qu'on deſire & ce qu'on aime ! A mon dernier billet, j'aurois pu te marquer qu'elle couroit riſque d'être veuve. Mais mes peines auroient-elles été diminuées par ton inquiétude ? Je me ſuis tue, & je me loue de ma diſcrétion. Mon fils vient d'avoir ici la petite vérole. Privée du ſecours de notre Médecin, que j'envoyai chercher en poſte inutilement, parce que lui même étoit malade, je me trouvai dans la poſition la plus embarraſſante & la plus accablante. Que le cœur d'une mere eſt ſouvent déchiré ! Ne ſachant à qui donner ma confiance, tout m'effrayoit & redoubloit mes alarmes. Enfin je me déterminai pour un Médecin de Nogent dont on me vanta la ſcience & la pru-

dence ; & effectivement je ne puis que me louer de la maniere dont il a traité mon fils. Je n'ai abandonné ce cher enfant ni jour ni nuit pendant près d'un mois : je couche encore actuellement dans sa chambre. Tout a toujours été assez bien ; mais mon ignorance me donnoit souvent de l'effroi lorsqu'il n'y avoit rien à craindre. L'en voilà tiré, Dieu merci, sans aucun accident, & même sans aucune marque que les rougeurs du moment, quoiqu'il n'ait pas été épargné.

Qu'on est pieux, ma chere Baronne, quand le cœur est oppressé ! Pendant tout le temps qu'il y avoit à craindre pour mon fils, mon mari étoit dans une priere continuelle ; il levoit les yeux au ciel, & répétoit sans cesse : *Mon Dieu, ayez pitié de mon fils & de moi*. Obligé de donner sa présence à ses ouvriers, il les quittoit à chaque instant, venoit auprès de son cher malade, jettoit sur lui un œil humide, qu'il tournoit aussi-tôt sur moi en poussant un soupir, s'en retournoit, puis revenoit ; enfin son corps & son pauvre cœur étoient du matin au soir & du soir au matin dans une agitation extrême. Pour moi, je flottois entre la crainte & l'espérance ; quelquefois ma douleur m'absorboit ; mais d'autres fois aussi, en mere chrétienne, je faisois à Dieu mon sacrifice. Alors je sentois s'alléger le poids de ma peine, & le calme revenir à mon ame. C'est à ma bonne tante que je dois ces retours heureux sur moi-même & ces douces consolations. Presque toutes les fois que j'ai eu des

afflictions, je me suis rappellée un discours qu'elle me tint quelques jours avant mon départ du Couvent. Nous nous promenions ensemble dans son petit jardin. Après en avoir fait le tour trois ou quatre fois, nous entrâmes dans le cabinet de verdure pour nous reposer. Assises l'une près de l'autre, elle me passa un bras autour du corps, me serra, & me dit : » Tu vas entrer, ma chere » amie, dans un monde trompeur que je » compare à un rosier : la saison de ses » fleurs passe bien vîte; alors le rosier reste, » mais il reste avec ses épines. Les roses re» viendront le printemps d'après ; mais » hélas ! compare leur apparition avec les » douceurs de la vie, & la durée de l'ar» brisseau avec ses peines. Je ne te le ca» che pas, ma chere, ajouta-t-elle, tu » auras des chagrins, car tout le monde » en a dans la vie ; mais souviens-toi que » Dieu seul est le vrai consolateur ; recours » à lui dans tous tes déplaisirs ; remets tes » intérêts entre ses mains ; soumets-toi à » sa volonté toujours sainte & toujours ado» rable ; & tu sentiras des douceurs ineffa» bles qui te feront trouver du plaisir dans » tes peines mêmes «. J'ai éprouvé bien des fois, ma belle Baronne, la vérité de ce peu de paroles ; & je suis persuadée que tu en sentiras la sagesse & la force.

Ma belle-sœur est arrivée ici il y a trois semaines. Elle nous a dit que M. de Noailles, notre Archevêque, avoit reçu le Chapeau de Cardinal le 21 Juin, & que c'étoit

le paiement de la bénédiction nuptiale qu'il avoit donnée à Madame de Maintenon. Adieu : je suis toute à toi, à Nogent comme à Paris, & comme par-tout.

LETTRE CX.

Du 2 Novembre 1700.

NOus sommes à Paris, ma belle Baronne, pour quelques jours seulement. J'ai vu ma fille : elle seule me rend nos voyages agréables & pleins de douceur : car naturellement je n'aime point les allées & venues. Elle jase comme un perroquet, & est belle comme un petit amour. Ce que tu me dis de la tienne me charme, & me fait tant d'impression que j'en augure qu'elle sera ma fille. Si elle continue, elle fera honte aux Savans mêmes.

Demain nous allons en Cour pour faire nos complimens de félicitation à M. le Duc d'Anjou : depuis plusieurs semaines qu'il est déclaré Héritier de l'Espagne, nous n'avons pu encore nous acquitter de ce devoir.

Cette courte Lettre auroit pu ne faire qu'un billet pour mettre dans la Lettre de mon mari ; mais n'y eût-il que quatre lignes, dès qu'il sera question de nos enfans, je ne veux pas qu'il puisse en avoir connoissance.

LETTRE CXI.

Du 6 Décembre 1700.

A La fin, ma chere Baronne, nous voici de retour à la Capitale. Rien n'eſt ſi beau que notre Château de Nogent ; mais il me touche bien peu en comparaiſon de Paris, pour les compagnies, les converſations, les nouvelles. Ce n'eſt pas qu'on ſoit privé totalement de ces choſes à Nogent ; mais c'eſt qu'il n'eſt rien de comparable à la Capitale pour la variété des choſes, le choix qu'on peut faire des perſonnes, la vérité des faits, la maniere de les rendre, & l'intérêt que chacun ſait mettre dans ſon raiſonnement ſur les événemens. Quand tu y ſeras, tu en feras agréablement l'expérience. Mon Dieu, quand ce bonheur m'arrivera-t-il ? Ma fille ſe porte bien ; c'eſt un petit bijou. Mon fils ne ſera point marqué de ſa petite vérole : je m'en réjouis à cauſe de ta fille ; je veux qu'elle ait un mari d'une belle figure, & que les graces de ſon viſage ſoient l'image de la beauté de ſon ame. Adieu : je garde le ſilence ſur les nouvelles que mon mari a écrites à M. de Neufpont.

LETTRE CXII.

Du 20 Janvier 1701.

TEs queſtions ſur ma fille me font rire, ma chere Baronne : tu me demande là de plaiſantes étrennes. Oh ! tu regarderas celles que je t'envoie comme peu de choſe, comme des bagatelles, comme rien ſi tu veux ; mais je ne te ferai point le portrait de ma fille, je ne te parlerai point de ſa figure ; ceux qui veulent la connoître, l'apprécier, juger de ſes traits, n'ont qu'à venir la voir. Tout ce qui me plaît à te dire, c'eſt qu'elle eſt le vrai portrait de ſon papa. Je ſuis maligne aujourd'hui, je ris de ma contrariété. Il me ſemble t'entendre dire : *Me voilà bien avancée ! elle reſſemble à un homme que je ne connois pas.* Eh mais ! ſi tu ne le connois pas, eſt-ce ma faute ou la tienne ? Crois-tu que ſi j'avois été à ta place, je ſerois encore Lyonnoiſe pour faire compagnie à l'oncle de mon mari ? Oh ! il y a long-temps que je ſerois Pariſienne ; il m'auroit ſuivie cet oncle, ou il ſeroit reſté. La belle amitié de tenir les gens captifs, & de ne pas daigner faire pour eux le moindre ſacrifice ! c'eſt vendre bien cher ſa ſucceſſion. Va, ma chere amie, vous êtes bien dupes d'un homme qui ne ſait aimer perſonne, & qui ne vous laiſſera ſes richeſſes, que parce qu'il ne les pourra pas emporter. On m'a parlé

de lui : c'eſt un homme ſans ame, un vilain, un avare, qui ne refuſe de venir à Paris, que parce qu'il craint d'y dépenſer plus d'écus qu'à Lyon. Que je te plains d'être obligée de vivre avec un tel Harpagon! Que ton mari eſt cruel pour nous d'être ſi complaiſant pour lui ! Mais avec quelques repréſentations, accompagnées de beaucoup de careſſes, une femme peut gagner un mari, ſur-tout lorſqu'elle a à lui objecter l'éducation d'un enfant, d'une fille unique. M. de Neufpont ſeroit-il donc ſi inflexible ? Tente fortune encore, ma belle Baronne ; viens nous voir, moi, mon mari, ma fille ; & ce qui doit te toucher un peu plus, viens voir ton gendre ; il eſt bien aimable, je t'aſſure ; mais tu peux en douter, ce n'eſt que ſa mere qui te le dit. Eh bien, viens m'ouvrir les yeux ſur les défauts qu'il a peut-être, & que je ne lui apperçois pas ; ce ſera le moyen de l'en corriger.

Le petit changement qui ſe fait dans la figure de Mademoiſelle de Neufpont me donne une grande eſpérance. Elle eſt ſi jeune, que ſi cela va ainſi toujours croiſſant, à quinze ans elle te vaudra.

Mon perroquet eſt toujours aimable, toujours aimé, & ſouvent baiſé pour toi.

Je t'envoie *Démocrite*. C'eſt une comédie de M. Regnard que je trouve charmante pour les ſaillies & la gaieté.



LETTRE CXIII.

Du 31 Janvier 1701.

AH ! ma chere amie, quelle triste nouvelle ! ma tante est morte ; oui, ma bonne tante, mon adorable tante est morte ! je ne la verrai plus ! je ne l'embrasserai plus ! ses tendres serremens ne feront plus tressaillir mon ame de joie ! ses levres ne se colleront plus sur les miennes palpitantes du plaisir de sentir son haleine ! Cruelles pensées !..... Mon cœur se serre, mes yeux sont inondés, mon mari veut m'ôter la plume, mais elle me tombe des doigts. Adieu.

LETTRE CXIV.

Du 21 Mars 1701.

QUE ton cœur, ma chere Baronne, s'exprime bien ! qu'il développe bien ce qu'il sent ! J'ai donné des ordres pour tes Lettres aussi-tôt leur arrivée, & elles sont parties sur le champ. Ainsi dès le Mardi 22 Février, elles étoient entre les mains des Religieuses. Ces pauvres filles pleurent toujours leur bonne mere, quoiqu'elles aient lieu d'être contentes de leur nouvelle Abbesse. Cependant il est à croire que cette Dame sera

leur consolatrice ; car elle est la premiere à les plaindre, & à louer hautement l'objet de leurs soupirs & de leurs regrets : peut-elle manquer de réussir ? Toutes ces bonnes Religieuses m'ont écrit chacune en particulier ; & mon mari a séquestré leurs Lettres. Je lui ai demandé en grace de n'en détruire aucune, & de me les garder pour un temps où mon ame pourra en soutenir la lecture. Il me l'a promis ; mais il ne m'a pas encore été possible de les obtenir. Je parle cependant fort souvent de cette tante bien aimée, & mes larmes coulent peu. J'aurai la patience d'attendre encore quelques semaines.

Puisque tu reviens toujours à la charge sur ma fille, je te satisferai, ma chere amie, à la premiere Lettre. Je suis bien sensible à l'intérêt que tu prends à sa figure & à sa petite personne ; mais donne-moi un peu de répit, car je ne me sens pas encore en état de m'occuper de choses amusantes : mon cœur est rétif, il se refuse à la joie.

LETTRE CXV.

Du 29 Avril 1701.

JE les ai lues enfin, ma chere Baronne, ces adorables Lettres. C'est, on peut dire, un éloge complet, un panégyrique parfait. Il m'en a coûté de nouvelles larmes, qui en même temps ont achevé ma consolation,

Mon mari avoit répondu pour moi à toutes les Religieuses, & leur avoit marqué la suspension qu'il avoit jugée nécessaire de la lecture de leurs Lettres. Aussi-tôt que je les ai eu lues, je leur ai fait à chacune la réponse qu'elles méritent ; & j'y ai joint, de concert avec mon mari, des présens pour chacune d'elles, & pour l'Abbesse en particulier : ce sont des Livres, du café & du sucre. Je sens mon cœur soulagé depuis que je me suis acquittée ; car c'étoit véritablement une dette. Ce cher Couvent, je ne le verrai donc plus ! La partie étoit faite pour l'année prochaine d'y aller, mon mari, moi & mon fils, qui est un grand garçon de près de quatorze ans. Songe-tu bien, ma chere, que ce sera ton gendre ? le mari de ta fille aimable ? celui qui la rendra à jamais heureuse ? Cela pourroit-il être autrement ? il est doux, il est gai, il est prévenant, complaisant, bon, vif & modéré ; il a le cœur extrêmement tendre, il est d'une figure à flatter la vanité d'une femme. Pour ma fille, elle est belle à charmer ; oui, elle est d'une beauté si éblouissante, & si ravissante, qu'on est obligé de la soustraire aux yeux de chacun. Son parrain est son gardien ; il est dans des transes continuelles, il craint que quelqu'un ne la voie, & qu'il ne revienne aux oreilles de mon mari qu'il a chez lui une petite fille d'une beauté extraordinaire : oh ! dit il, je serois perdu alors ; M. le Comte devineroit aussi-tôt que c'est sa fille, & il viendroit me l'ôter. Je

crois, ma belle Baronne, que ſi pareille choſe arrivoit, M. de l'Ecluſe la diſputeroit à mon mari à la pointe de l'épée. Lorſque quelqu'un de nos amis me demande des nouvelles de cette chere proſcrite, je réponds vaguement qu'elle ſe porte bien, car alors mon cœur ſe ſerre, & il me ſeroit impoſſible d'en dire davantage ſans que mes yeux me trahiſſent.

Monſieur & Madame de l'Ecluſe craignoient toujours que ma bonne tante ne vînt à demander cette enfant; les voilà tranquilles à préſent de ce côté-là: j'en ſoupire.

LETTRE CXVI.

Du 2 Août 1701.

NOs confidences, ma chere amie, ſe ſuſpendent quelquefois; & nos Lettres ne ſont pas toujours des confidences; mais elles le redeviennent dans l'occaſion. Dans l'intervalle de ces trois mois-ci, je n'ai eu matiere que pour des billets: mon mari eſt d'une joie inconcevable lorſque je lui en donne un pour mettre dans ſa Lettre. J'ai reçu la tienne Samedi. Quelle douceur pour moi que ce que tu me dis! Rien ne flatte davantage une mere que de l'obliger à parler de ſes enfans: mais dans ma poſition, privée d'une petite fille que j'ai deſirée mille fois, & qui me devient plus chere par ſa proſcription, c'eſt

mettre le comble à ma ſatisfaction que de me demander de parler de cette enfant dans toutes mes Lettres ; & c'eſt toi, ma chere, ma meilleure amie, qui me fait cette demande ; c'eſt toi qui veut ſavoir ce qui la *concerne*, qui veut des *détails* ſur ſa petite perſonne, qui veut *juger de ſon caractere*, qui veut ſoulager mon cœur oppreſſé par la tendreſſe, qui veut enfin me plaindre, me conſoler, me flatter, & même me féliciter. Hélas, ma belle Baronne, je me dis quelquefois que je me réjouirai peut-être un jour de tout ce qui arrive aujourd'hui. Dieu ne fait-il pas le plus ſouvent tourner nos peines à notre avantage ? La joie n'eſt-elle pas l'enfant de la triſteſſe, comme la douleur l'eſt ſouvent du plaiſir ? & ne ſent-on pas l'un à proportion qu'on a ſenti l'autre ? Si quelque jour l'amour de mon mari pour ſa fille égale ſon indifférence actuelle, ne ſerai-je pas bien dédommagée des ſouffrances que me cauſent à préſent ſes froideurs ? Il faut donc que je ſupporte cette épreuve comme me venant du Ciel, que je mette tout mon eſpoir en la Providence, & que j'agiſſe dès à préſent ſelon mes vues ſur l'avenir.

Croirois-tu, ma chere, que ma fille, que cette pauvre petite, qui va avoir quatre ans, n'a pas encore ſorti une ſeule fois ? Elle eſt entrée chez ſon parrain & ſa marraine le jour de ſa naiſſance, & depuis elle n'a pas repaſſé le ſeuil de leur porte. Comme il y avoit une réparation à faire au mur mitoyen des deux hôtels, on la tranſporta de l'un dans l'autre

par

par une breche. M. de l'Eclufe eft comme un reclus à caufe d'elle ; à peine fort-il deux fois le mois : il fe fait dire la Meffe chez lui dans une Chapelle domeftique ; il ne prend l'air que dans fon jardin, qui eft vafte à la vérité, avec ma fille qu'il garde à vue très-exactement ; il croit toujours qu'on va la lui enlever. Que fera-ce donc quand elle fera grande? Mon amie en eft à peu près auffi folle que fon mari : fi elle fort plus que lui, c'eft parce qu'elle fait qu'elle peut être tranquille fur le compte de l'enfant, qu'elle laiffe à bonne garde. Tant de tendreffe pour elle me fait fupporter affez gaiement d'en être privée. Je la vois ordinairement une fois la femaine. Que c'eft peu pour une mere tendre !

C'en eft fait, ma réfolution eft prife de ne la faire voir à fon pere que le jour de fon mariage. Monfieur & Madame de l'Eclufe en ont une joie inconcevable. Leur affection pour elle me tranquillife fur tout événement qui pourroit la faire découvrir à mon mari. Elle les appelle *petit papa*, *petite maman*. Les gens la croient niece de leur maître, & de Province. Jufqu'à préfent elle m'a appellée *Madame*. C'étoit pour moi un creve-cœur. Or hier en dînant chez eux, je dis devant les gens qui nous fervoient, que je voudrois bien avoir une fille ; que fi j'en avois une je l'aimerois bien, & que fi Mademoifelle de l'Eclufe vouloit la devenir en m'appellant fa *maman*, je lui apporterois un joujou toutes les fois que je viendrois *à l'hô-*

tel. Sa réponſe nous ſurprit tous, & me charma : *Ze n'ai pas beſoin de zouzou, Madame, pour m'y engazer*, me dit-elle, *ze vous aime tant, que ze ſerai bien-aiſe que vous ſoyez maman.* A table elle eſt toujours à côté de moi. Juges, ma charmante amie, combien ſa réponſe lui a valu de baiſers : je ne pouvois quitter ſon viſage, je le mouillois de mes larmes ; & il eſt heureux que les laquais ne s'en ſoient pas apperçus ; car ces drôles-là auroient pu en tirer quelque conjecture juſte. Je dis donc en la baiſant : Oui, de ce moment voilà ma fille que j'aime, & que j'aimerai toujours comme telle. Puis la regardant, je lui dis : Appelle-moi donc ta maman. Elle ſe jetta ſur moi, & me ſerrant de ſes petits bras, elle répéta : *Maman, maman, maman, que z'aime de tout mon cœur.* Que le mien étoit ému ! qu'il étoit épanoui & ſerré tout à la fois ! Nous recommençâmes à nous baiſer ; & toute la journée ce n'a été entre nous que baiſers & que careſſes. Je ne penſe à ce nouveau titre qu'avec plaiſir ; & j'eſpere que cela ne contribuera pas peu à me l'attacher. Nos amis, principalement Monſieur & Madame de Châteaufond, me demandent ſouvent de ſes nouvelles ; cela me fâche preſque : excepté toi, je voudrois que perſonne ne m'en parlât.

Nous partons Jeudi pour Nogent, où nous paſſerons ſix ſemaines ou deux mois. J'ai enfin gagné ſur mon mari qu'il ne me menera plus qu'à cet endroit.

Monſieur & Madame de Saint-Laurent,

ma belle-sœur, & leurs enfans, arrivent à ce moment pour dîner avec nous ; & voici mon perroquet qui t'appelle d'un ton à faire rire la compagnie : il y gagne beaucoup ! Tiens, mon cœur soupire de t'appeller aussi toujours inutilement.

J'ai quitté un moment ma Lettre, & je la reprends pour te dire que M. de la Tour a été parrain hier, & qu'il vient de me donner quatre boîtes de dragées que je t'enverrai à la premiere occasion pour Mademoiselle de Neufpont, avec un Livre pour toi : je ne veux pas te dire ce que c'est, tu le verras quand tu l'auras.

Le Roi regrette toujours M. Racine. M. Despréaux nous disoit l'autre jour chez M. de l'Ecluse, que Sa Majesté lisoit il y a quelques mois *Athalie*, & qu'elle dit à Madame de Maintenon chez qui elle étoit : Voilà une Piece immortelle ; l'aimable Auteur n'en a pas eu toute la satisfaction qu'il méritoit : puis poussant un soupir, elle ajouta : Hélas ! Madame, ni vous, ni moi, nous ne l'avons guere ménagé. Le Roi disoit vrai, ai-je dit à M. Despréaux ; car M. Racine qui les aimoit, n'a trouvé en eux que des amis cruels. Adieu ; je ne pensois plus que j'ai compagnie.



LETTRE CXVII.

Du 30 Octobre 1701.

NOUS voici de retour à Paris. Rien, ma chere Baronne, ne fait mieux sentir le mérite de cette Capitale que de s'en absenter quelque temps ; on y retrouve toujours de nouveaux charmes, de nouveaux sujets d'admiration. Mais je me tais ; tout ce que je t'en dirois ne pourroit servir qu'à te faire de la peine, puisque tu as autant de desir d'y venir, que j'ai d'impatience de ce que tu n'y viens pas. Mon Dieu, que ton oncle doit t'aimer, & te savoir gré de ce sacrifice ! Il te dédommage en entassant tous les jours de nouveaux écus. Avoue que les richesses & l'espérance sont de grandes ressources pour faire supporter à des héritiers tout le fardeau des caprices d'un vieillard avec patience & même avec complaisance !

Qu'il y a long-temps que tu ne m'as parlé de Mademoiselle de Neufpont ! J'attends de ses nouvelles ; y pense-tu donc de garder sur elle un si long silence? oublie-tu qu'elle m'est chere autant que mes enfans ? Je l'embrasse mille fois ainsi que toi. Je me dédommage de la réalité par le nombre ; mais que c'est un foible dédommagement !

Je n'ai point encore été voir ma fille, & je veux n'y aller que demain, parce que montrant peu d'empressement pour aller chez

mon amie, il ne viendra pas à l'idée de mon mari que ma fille y eſt.

Nous avons appris à Nogent la mort de M. Bourſault. C'eſt une perte pour le Théatre. Ses Pieces, principalement les dernieres, ſont pleines de traits ſaillans, de force, & d'une morale excellente. Tu l'as vu dans ſa *Comédie ſans titre*, ſes *Fables d'Eſope*, & *Phaëton*. On dit qu'il en a fait une derniere pleine de beautés, qu'on verra quelque jour, qui a pour titre *Eſope à la Cour*, & que ce ſeroit un chef-d'œuvre ſi la mort ne l'avoit empêché d'y donner la derniere main.

LETTRE CXVIII.

Du 12 Janvier 1702.

APRÈS tout le détail que tu viens de me faire ſur Mademoiſelle de Neufpont, & toute la joie que tu viens de donner à mon ame, je ne puis m'empêcher, ma chere amie, de prendre la plume à l'inſtant pour m'entretenir avec toi, & te donner des marques de ma confiance & de ma reconnoiſſance. C'eſt ce vif intérêt que tu prends à mes enfans & à tout ce qui me regarde, qui m'enhardit à te parler dans une Lettre comme je te parlerois de vive voix. Mon Dieu, quand aurai-je ce bonheur de répandre directement dans ton ſein mes peines & mes plaiſirs, mes craintes & mes eſpérances, mes joies &

mes douleurs, en un mot, tous mes ſecrets? J'en ai bien depuis la naiſſance de ma fille. Il y a près de deux mois & demi que j'ai le plaiſir de la voir trois fois la ſemaine. Juſqu'alors je n'avois oſé aller à l'hôtel de l'Ecluſe plus d'une fois en huit jours, parce qu'ayant pris cette habitude au commencement de mon mariage, je craignois de donner de la ſuſpicion à mon mari touchant ma fille, en prenant ſur moi d'y aller plus ſouvent. Madame de l'Ecluſe, qui de tout temps eſt venue chez nous au moins tous les deux jours, continuoit d'y venir pour me dire des nouvelles de ma chere enfant, & m'entretenir de ſes gentilleſſes dès que nous nous trouvions ſeules. Comme ſouvent il m'arrivoit de lui dire en l'embraſſant, que j'aurois bien plus de plaiſir de l'embraſſer chez elle, & que je me trouverois bien heureuſe d'y aller auſſi ſouvent qu'elle venoit chez moi, elle me rendit ce ſervice ſans me prévenir. C'étoit le Lundi veille de la Touſſaint comme je me diſpoſois à aller chez elle : elle ſavoit que je devois être de retour de Nogent. J'eus regret ce jour-là de t'avoir écrit la veille plutôt que le lendemain, parce que je t'aurois fait part de ma joie. Elle arriva chez nous ſur les dix heures du matin pour déjeûner avec moi comme de coutume. Dès en entrant elle feignit de l'humeur contre moi. Mon mari étoit préſent. Tu es arrivée de Samedi, me dit-elle, pourquoi donc ne t'ai-je pas vue hier ? & n'es-tu pas honteuſe de voir que depuis quinze ans je te fais exac-

tement ma cour trois fois la semaine quand tu es à Paris, & quelquefois plus, tandis que tu ne viens chez moi qu'une fois en huit jours? oh bien! si tu n'en rougis pas, pour moi j'en suis lasse; & je te déclare actuellement que je ne te ferai plus de visites qu'autant que tu me les auras rendues. Je compris alors où elle en vouloit venir, & je lui dis: Mon Dieu, il n'est pas besoin de se fâcher pour cela, il est très-aisé de te satisfaire; eh bien, nous nous verrons tous les jours l'une chez l'autre alternativement. Mon mari dit: Que deviendrai-je pendant ce temps-là? Mon amie lui répondit: Ce que devient mon mari lorsque je viens ici. Oh! reprit-il, je ne m'accommode pas de cela, je veux ma femme, tout m'ennuie quand je ne la vois pas. Pour cela, lui dis-je, tu fais bien l'enfant! n'as-tu pas ton fils pour te faire compagnie? Mon fils alors prit la parole: Eh mais, papa, dit-il, je n'ai jamais été chez Madame; allons-y aussi. Cela ne se peut pas, lui dit fort gravement son pere. Et pourquoi cela, papa, reprit mon fils? Cela ne te regarde pas, lui dis-je alors, ton papa a ses raisons pour n'y point aller, cela suffit. Eh bien, maman, me dit-il, papa peut avoir des raisons pour n'y point aller; mais moi qui n'en ai point, ne pourrois-je pas vous y accompagner quelquefois? Non, lui dis-je fort net, il faut qu'un fils fasse compagnie à son pere, & qu'il se prive d'aller où il ne va pas. Je tremblois, ma chere Baronne, que mon mari ne se rendît au desir

de ſon fils : mais ſans deviner tout à fait la choſe, le pere dit au fils : Tiens, laiſſons faire ces Dames ; elles ont entr'elles de petits ſecrets, de petites viſites à aller faire ; tu les gênerois autant que moi. Puis m'adreſſant la parole : Va, ma chère Comteſſe, va en nourrice, en Couvent, en un mot, va où tu voudras, c'eſt bien le moins que tu aies ta liberté ; ſois aſſurée, ajouta-t-il en ſouriant, que nous ne te troublerons en rien. Cette parole nous remit de notre frayeur ; car Madame de l'Ecluſe, qui ne pouvoit poliment refuſer les viſites de mon fils, trembloit du moins autant que moi. Nous prîmes donc nos jours : je vais trois fois la ſemaine chez elle ; elle vient trois fois chez nous ; & le Dimanche nous le donnons tout entier à Dieu & à nos maris. S'il nous ſurvient quelqu'affaire, quelque bienſéance à remplir, nous nous ſéparons de bonne heure, ſachant toujours faire céder nos plaiſirs à nos devoirs. Il eſt bien conſolant pour moi de voir ma fille auſſi ſouvent ; j'y ſuis extrêmement attachée ; & de ſon côté elle témoigne un contentement ſi grand dès qu'elle me voit, que M. de l'Ecluſe en eſt preſque jaloux ; il dit que c'eſt un ſentiment de la nature. C'eſt une grande fille qui lit déja tout couramment ; & nous ſommes les ſeuls, le Marquis, ſa femme & moi, qui lui ayons donné des leçons. Mon intention eſt de ne pas beaucoup tarder à lui donner des Maîtres.

Le premier de ce mois, mon mari a mené ſon

ſon fils à la Cour pour la premiere fois. Le Roi, Madame de Maintenon, Madame la Ducheſſe de Bourgogne, les Princes, tous lui ont fait le plus grand accueil. Mais Monſeigneur s'eſt écrié en le voyant : Ah ! voilà tous les traits de la plus aimable & la plus vertueuſe des femmes. Puis il lui tendit la main, & l'embraſſa, en diſant : j'ai déja baiſé ce bel enfant-là, je veux le baiſer encore. Tu te ſouviens ſans doute, ma belle Baronne, où & quand Monſeigneur embraſſa mon fils pour la premiere fois ? rappelle-toi cette ſinguliere aventure du temps qu'il n'étoit encore qu'en maillot.

J'ai déféré toujours au deſir de mon mari, qui me prie de ne t'écrire jamais des nouvelles de la guerre ou de l'Etat, afin de lui laiſſer le plaiſir de les apprendre à ton mari. Embraſſe bien pour moi Mademoiſelle de Neufpont : j'embraſſerai dans un moment mon fils pour elle, ſans lui communiquer mon intention, comme tu penſe bien; je vais baiſer ſix fois mon perroquet pour toi. Songe, je te prie, que je ne veux pas plus de remercimens pour les petits préſens que j'envoie à ta pouponne que pour ceux que je t'envoie.

Nous allons ce ſoir faire l'octave des Rois chez M. de la Tour. C'eſt un charme que l'union qui regne entre lui, ſa femme & leurs pere & mere.



LETTRE CXIX.

Du 18 Avril 1702.

MON mari écrit actuellement à M. de Neufpont. Il est venu me demander si je voulois mettre un billet dans sa Lettre. Je lui ai dit que non, que j'aimois mieux te faire une petite Lettre qui partiroit avec la sienne. Je veux te parler de ma fille, & il n'est pas digne de toucher le papier qui en parle. Que j'ai eu de tablature, ma chere Baronne, ces semaines dernieres au sujet de cette chere proscrite ! Crois-tu qu'il m'a fallu verser des larmes pour obtenir de M. de l'Ecluse qu'elle ait des Maîtres ? il ne vouloit pas en entendre parler. Il a versé bien des larmes à son tour après m'avoir accordé ce que je lui demandois avec tant de raison. Il disoit que ces Maîtres iroient publier partout qu'il avoit chez lui la plus aimable petite Demoiselle qu'il y ait dans l'univers ; que cela iroit aux oreilles de mon mari, qui devineroit la vérité, & lui ôteroit sa fille ; sa vie, ajoutoit-il ! En disant cela il versoit une abondance de larmes. Quelle consolation pour moi de lui voir tant de tendresse pour mon enfant ! Oh ! quand mon mari viendroit à découvrir où est sa fille, & qu'il la redemanderoit, il ne l'auroit pas. Ce seroit pourtant le moyen de l'avoir avec moi, de lui prudiguer mes soins, ma tendresse ;

mais je ſuis déterminée à faire céder tous les mouvemens de la nature à la reconnoiſſance qui eſt due à Monſieur & Madame de l'Ecluſe. Mon mari ne verra abſolument ſa fille que le jour qu'on la mariera ; & j'ai déclaré cette réſolution à ſon petit papa & ſa petite maman : ils ne reſpirent que depuis ce temps-là. C'eſt au commencement du mois prochain que ces Maîtres iront donner des leçons à ma fille. Je lui en donne quatre actuellement, un de lecture & d'écriture, un de grammaire, un de géographie, & un de danſe.

Mon mari vient de venir pendant que je t'écris, & il m'a dit : Au moins, ne fais aucun détail à Madame de Neufpont ſur le Roi d'Angleterre. Rien n'eſt ſi riſible en lui que ce goût qu'il a de politiquer avec ton mari. Pour m'engager à me taire là-deſſus, il m'aſſure que M. le Baron te communique ſes Lettres. Comme je ſais que cela eſt, je me repoſe ſur lui de la plupart des nouvelles. Adieu, ma chere ; le temps viendra peut-être que nous n'aurons plus rien à nous écrire, mais que nous nous dirons tout de vive voix en nous embraſſant de toute notre force.



LETTRE CXX.

Du 4 Juin 1702.

J'Ai ſuivi ton conſeil, ma charmante amie, ma fille a un Maître de muſique, qui fait le cinquieme. Tous ſont venus la premiere ſemaine de Mai. Ils ſont déja enchantés de ſa facilité à concevoir, comme je le ſuis de tout ce que tu me dis de Mademoiſelle de Neufpont. Que M. de l'Ecluſe a fait une bonne leçon à chacun de ces Maîtres, pour les obliger au ſecret ſur leur écoliere! Il leur a dit que la continuation de leurs leçons dépendroit de leur ſilence ſur ſa fille; qu'il vouloit qu'elle reſtât ignorée juſqu'à ce qu'il jugeât à propos de la faire connoître; & qu'il leur donneroit leur congé s'il lui revenoit quelque choſe qui annonçât de l'indiſcrétion de leur part. Je ne ſais ce que la Providence réſerve à cette chere enfant; mais ſi un jour elle eſt aimée de ſon pere comme de ſon parrain & de ſa marraine ſeulement, je n'aurai plus rien à deſirer.

Mon fils aime la Cour plus que je ne voudrois; & mon mari, qui l'idolâtre toujours, cede à ſon goût, & l'y mene plus ſouvent qu'il ne devroit. Ils ont eu enſemble une petite diſpute il y a quelque temps: mon fils demandoit à faire une campagne avec le Duc de Bourgogne. Mon mari combattit ſon goût: la crainte de le perdre l'emporte ſur

le desir de le voir avancer ; il aime mieux le conserver que de le faire courir à la gloire avec des risques. Voilà ce que c'est que d'être riche. A te dire vrai, ma chere, je ne suis pas fâchée que mon mari retienne son fils, qui est si jeune, qu'il pourroit bien aussi être téméraire.

LETTRE CXXI.

Du 3 Septembre 1702.

QUE ta Lettre, ma chere amie, me fait de plaisir ! que la nouvelle que tu m'y apprends me touche ! Cela doit te surprendre de ma part, après t'avoir témoigné le peu de cas que je fais d'une beauté frivole. Mais c'est que tu ne sais pas la foiblesse de mon fils sur les charmes d'une femme ; elle est extrême ; je n'osois te le marquer, & j'étois dans un horrible chagrin à ce sujet, jusqu'à perdre presque espérance. Il s'occupe déja du choix d'une épouse, en assurant qu'il se connoît en beauté, & qu'il changera bien s'il n'en a pas une des plus belles de Paris C'est principalement depuis qu'il va à la Cour, qu'il fait ainsi le raisonneur. C'est un terrible écueil pour la jeunesse que ce pays-là. Je lui impose silence à chaque fois qu'il parle de mariage, en lui disant qu'il n'est qu'un morveux qui ne doit s'occuper que de ses études, & non de celle qu'il épousera Il me répond fort gravement, qu'il met au nombre

de ses études le choix d'une femme ; qu'on doit s'en occuper dès que le discernement commence à se développer ; qu'on ne peut employer trop d'années à consulter son goût pour se lier à quelqu'un pour la vie ; & qu'il trouve très-raisonnable à lui de savoir s'en occuper dès à présent. Je lui disois l'un de ces jours qu'il n'avoit qu'à me laisser ce soin. Il m'a remercié, en me disant, que ce seroit son cœur seul qui s'en mêleroit. Il est terriblement résolu pour son âge. Ce qui me console, c'est qu'il a de l'esprit, du jugement, de la raison, du respect & de la déférence pour son pere & pour moi ; & ce qui est mieux que tout cela, beaucoup de religion. Avec tous ces avantages, je pense qu'il y a plus à espérer qu'à craindre. Mais tu dois voir, ma belle Baronne, par tout ce que je viens de te dire, que j'ai bien lieu de me réjouir de ce que ta fille devient tous les jours de plus belle en plus belle, & que je dois desirer qu'elle aille ainsi toujours croissant. J'ai bien de l'obligation à ton voisin de t'avoir fait remarquer une chose si consolante pour toi & pour moi. Ma fille fait des progrès inouis avec tous ses Maîtres. Ne diroit-on pas que c'est pour imiter sa future belle-sœur ? Baise-la bien pour moi cette aimable & chere petite bru qui veut *embellir pour m'enlever mon fils*. Ma fille a un sixieme Maître qui est pour le clavecin ; & au mois d'Octobre je lui en donnerai un pour le téorbe. Je veux qu'elle charme son pere un jour par ses talens, comme je crois qu'elle le char-

mera par ſa figure. Adieu, ma chere, ma tendre amie ; je te remercie de tout mon cœur de m'avoir écrit ; c'eſt une nouvelle qui me dilate l'ame, & me remplit de joie & d'eſpérance.

LETTRE CXXII.

Du 20 Novembre 1702.

LA façon de penſer ſur mon fils, ma chere amie, me plaît infiniment. Ne ſemble-t-il pas que la Providence commence déja à ſeconder nos vues ? Rapportons-nous-en à elle, elle fera mieux pour nous que nous-mêmes.

J'ai eu une terrible frayeur la veille de ma fête. Mon fils s'eſt aviſé de me donner un concert pour bouquet ; & il a voulu avoir les meilleurs Maîtres de muſique & d'inſtrumens. Avec les ſiens, qui ſont des bons de Paris, il s'eſt trouvé qu'il a amené deux des Maîtres de ma fille. En entrant, ces gens m'ont ſaluée comme m'ayant déja vue, tandis que mon fils me les préſentoit comme inconnus ; & il me dit : Eh mais, maman, eſt-ce que vous connoiſſez ces Meſſieurs ? Je lui dis qu'oui, que je les avois vus chez Monſieur & Madame de l'Ecluſe, qui aiment la muſique. Ma réponſe inſinuoit à ces gens qu'ils devoient ſe taire ſur leur écoliere. Ils ſe turent à la vérité. Mais mon fils s'étant aviſé de parler de progrès dans les

Sciences, l'un des deux dit qu'il montroit à une petite Demoiſelle de cinq ans, qui avoit appris en ſix mois ce que d'autres ne ſavent pas en deux ans. J'étois sûre qu'il parloit de ma fille. Mon fils répondit : C'eſt admirable à cet âge. Quelques momens après, il demanda ſi cette petite Demoiſelle étoit jolie. Oh ! dit le Maître, c'eſt un enfant, quand elle ſeroit jolie actuellement, Monſieur, cela n'aſſure rien pour l'avenir. Elle eſt donc jolie pour le préſent, reprit mon fils ? Celui qui avoit parlé me regarda, rougit, & n'oſa répondre ; mais l'autre prit la parole, & dit : Elle n'eſt pas mal, Monſieur ; malgré cela c'eſt une de ces phyſionomies dont on ne parle pas. En diſant cela il me regardoit comme voulant me dire, que pour lui il ſavoit ſe tirer d'affaire. Cela en demeura là pour le diſcours ; mais j'ai remarqué qu'ils avoient ſouvent les yeux fixés ſur mon mari. Je crains bien qu'ils n'aient remarqué la reſſemblance qu'il y a entre lui & ſa fille.

Il faut à préſent que je ſatisfaſſe ta curioſité. M. de la Tour aime ſa femme juſqu'à en être jaloux ; mais ſa jalouſie eſt modérée, & n'a rien que de flatteur pour celle qui en eſt l'objet : il ſe plaît ſi fort avec elle, qu'il ne la quitte pas d'un inſtant. Ils ne voient perſonne que nous ; mais la jeune femme s'en accommode bien, parce qu'elle eſt ſédentaire & qu'elle aime ſon mari à la folie. Elle rit de tout ſon cœur de le voir jaloux, principalement lorſque quelquefois

aux promenades publiques, les regards de quelques hommes lui donnent de l'ombrage; elle appelle cela *des certificats d'amour.* Elle est d'un caractere charmant, & complaisante à l'excès pour tout le monde. Il y a deux mois qu'elle est accouchée d'une fille, que mon mari a nommée au baptême avec Madame de Saint-Laurent. J'ai mis de côté deux boîtes de bonbons pour t'envoyer à la premiere occasion.

Madame la Duchesse de Bourgogne a le petits chagrins: elle aime son mari comme la jeune Marquise de la Tour aime le sien; mais elle s'imagine qu'il ne l'aime pas le même; & Madame de Maintenon a bien de la peine à lui persuader qu'un homme n'a pas le cœur aussi tendre qu'une femme, & qu'elle ne doit pas s'attendre à l'impossible. Madame de Maintenon a raison; car n'est-il pas vrai, ma chere amie, que nos maris, tout tendres qu'ils sont, ne nous paient pas encore de retour? Il faut prendre les hommes comme ils sont, & ne pas prétendre réformer la nature.

J'ai vu la derniere Lettre de mon mari à M. de Neufpont. Que je serois ravie de pouvoir t'entretenir comme il fait de différentes personnes! mais Paris & ses badauds te sont si inconnus, que je perdrois mes peines; il faut que je me borne aux gens de réputation ou d'un certain état.

LETTRE CXXIII.

Du 24 Janvier 1703.

LE Roi fait aujourd'hui dix Maréchaux de France. Si mon mari n'avoit pas eu la jambe caſſée, il en ſeroit peut-être; car il auroit été à l'armée cueillir des lauriers. Mon mari & mon fils n'ont pas manqué de ſe trouver à la Cour le premier jour de l'an; & Monſeigneur a fait à mon mari bien des queſtions ſur ſa fille: Eſt-elle belle? eſt-elle grande? quel âge a-t-elle? à qui reſſemble-t-elle? Mon mari ne ſavoit que répondre; & ſon embarras paroiſſoit ſi bien, que Monſeigneur lui a dit: Eh mais! M. le Comte, il paroît que vous ne la connoiſſez guere, eſt-ce que vous ne l'avez pas chez vous? Non, Monſeigneur, lui dit mon mari, elle eſt au Couvent, & les Religieuſes ne lui permettent pas de ſortir. Ah! dit Monſeigneur, c'eſt une raiſon pour ne la pas beaucoup connoître; mais pour le peu que vous l'ayez vue, vous pouvez juger ſi elle ſera auſſi belle que Madame de la Riviere. Non, Monſeigneur, dit alors mon mari affirmativement, elle ne vaudra jamais ſa mere. Mon mari en me racontant cette converſation & ſon embarras, faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour m'engager à lui donner quelqu'ouverture ſur ſa fille, afin de n'être pas ſi ſot dans l'occaſion. Je n'ai voulu lui faire aucune réponſe. N'ai-je pas

bien fait, ma belle Baronne ? Mon mari mérite-t-il de connoître un enfant qu'il ne veut pas voir ? Oh ! il n'a qu'à se bien tenir, j'aurai de la fermeté pour lui refuser tout ce qui excitera sa curiosité sans remuer son cœur. Ma fille a un Maître de Latin, qui est content d'elle comme les autres.

Je reçois à ce moment ta Lettre & tes préfens, dont je ne veux pas te remercier pour te donner l'exemple : je me contente de te dire que je les accepte avec plaisir, & que j'espere que tu accepteras les miens de même Les six lignes que Mademoiselle de Neufpont m'écrit, me dilatent le cœur. Pour une telle joie il faut un paiement. J'ajoute donc à ce qui étoit pour elle ce qui est enveloppé de papier satiné ; & je l'embrasse mille fois de toute mon ame. J'espere que tu voudras bien lui faire part aussi des dragées du baptême de la petite de la Tour, ne fût-ce que pour ménager tes dents à qui trop de sucrerie pourroit faire du mal. Mon perroquet t'appelle plus que jamais ; pour mon cœur, c'est comme de coutume, il ne peut aller au-delà.



LETTRE CXXIV.

Du 28 Avril 1703.

C'Eſt pour raſſurer ton eſprit & tranquilliſer ton cœur, ma chere amie, que je t'écris cette petite Lettre. Car quand mon mari t'auroit marqué que je ſuis mieux, que je me leve, que mon appétit s'aiguiſe, que mes forces commencent à revenir, que mes joues ſe colorent, que mon caquet s'enfile, & que mes yeux ont repris toute leur vivacité, il te diroit vrai, & tu pourrois encore en douter. A ces lignes quoique mal tracées, tu dois reconnoître ma main : mais à ces caracteres tremblans tu dois reconnoître mon cœur, comme je reconnois le tien à ton inquiétude, à ton trouble, à tes Lettres, non plus mouillées, mais toutes tachées & ridées de tes larmes. Je les ai baiſées mille fois, & je les baiſe encore ces larmes précieuſes, qui ſont une preuve non équivoque de ta tendre affection pour moi. Ton amitié m'eſt plus chere que tous les tréſors de la terre......... Adieu : mon mari m'ôte la plume.

LETTRE CXXV.

Du 24 Juin 1703.

JE n'ai pas osé répondre à tes Lettres autrement que par des billets ; mais mon mari étant allé à Verſailles avec ſon fils, je profite de ma liberté pour m'entretenir avec toi quelques momens. N'eſt-il pas vrai, ma belle Baronne, qu'une femme qui vit avec ſon mari, doit toujours ſe tenir ſur ſes gardes ? Mais mon imprudence m'eſt bien pardonnable, puiſque je ne me ſavois pas groſſe & que rien ne m'avoit annoncé mon état. Heureuſement que mon enfant a reçu le baptême. Il n'étoit pas plus gros que le pouce d'un homme ; je l'ai vu : deux heures après ſa naiſſance il remuoit encore ; & ce fut à ce moment qu'on me le montra pour calmer mon inquiétude ſur ſon ſort, que je croyois malheureux malgré tout ce qu'on me diſoit : l'aſſurance de ſon ſalut fut pour moi un baume qui me rafraîchit le ſang, & contribua à la réputation du Médecin & des remedes ; car le plus ſouvent c'eſt de la diſpoſition de notre ame que dépend leurs bons ou mauvais ſuccès.

Que mon cœur, ma chere amie, a ſouffert pendant les premieres ſemaines de ne pas voir ma pouponne ! Madame de l'Ecluſe cependant avoit l'attention de me venir voir tous les jours, & de me dire de ſes nouvel-

les. Mon mari un jour tira mon amie à l'écart, & lui dit : Il échappe à ma femme des ſoupirs ; j'en cherche la cauſe, & je penſe que c'eſt ſa fille qui en eſt l'objet : vous êtes la marraine de l'enfant, la confidente de la mere ; procurez à ma femme la ſatisfaction de voir ſa fille ; donnez des ordres pour qu'on l'amene, je la verrai avec plaiſir, & je vous aurai mille obligations. Madame de l'Ecluſe demeura interdite. Mon mari, qui s'en apperçut, redoubla d'inſtances. Ah ! Madame, lui diſoit-il en lui ſerrant les mains, ne me refuſez pas la grace que je vous demande ; vous ſavez dans quel Couvent eſt votre filleule, faites-la venir, ne refuſez pas cette conſolation à votre amie ; peut-être que cela ſeul eſt capable de nous la rendre, ne trouverez-vous pas du plaiſir à contribuer à ſon rétabliſſement? Madame de l'Ecluſe, hors d'elle de cette propoſition, ne ſavoit toujours que répondre ; elle trembloit que le pere ne vît ſa fille, ne l'aimât tout d'un coup, & enfin ne voulût la ravoir. A la fin elle dit à mon mari que la vue inopinée de mon enfant pourroit me nuire, & qu'elle alloit me ſonder & me prévenir auparavant. Elle rentra, fit retirer tous ceux qui étoient auprès de moi, ferma la porte aux deux verroux ; & la premiere choſe qu'elle fit après, fut de fondre en larmes, avec la précaution de me dire tout de ſuite : Ne t'effraie pas, ma chere amie, le malheur n'eſt que pour moi. Après avoir laiſſé ſortir des larmes qui l'étouffoient, elle

me dit : » Ton mari, ma chere amie, me
» presse de te faire venir ta fille, qu'il croit
» au Couvent, parce qu'il pense que tu la
» desire : A cette demande tout mon sang
» s'est retiré de mes veines : Que veux-tu
» que je fasse ? veux-tu la voir ? veux-tu
» m'arracher l'ame & tuer mon mari ? par-
» le, enfonce le poignard, je te fais le sa-
» crifice de nos vies s'il le faut pour sauver
» la tienne «. Les larmes de mon amie, son effroi, son désespoir, tout cela me prouvoit si bien son amour pour ma fille, que je me sentis tout d'un coup consolée de ne la point voir, & déterminée à ne point accepter l'offre de mon mari : Rassure-toi, ma chere amie, dis-je à Madame de l'Ecluse, je ne veux point que ma fille vienne, je ne desire plus la voir, & je veux t'avoir l'obligation entiere ; je veux que tu l'éleve, & qu'elle ne sorte de chez toi que le chapeau sur la tête. Cette nouvelle assurance lui causa une si grande joie, qu'elle s'évanouit. Sans force pour la secourir & les verroux fermés, je me trouvai dans le plus grand embarras. La seule idée qui me vint, & que j'exécutai promptement, fut de la piquer au bras avec une épingle. Elle ouvrit les yeux, se remit aussi-tôt, & rit beaucoup de ma maniere de rappeller une personne à la vie. Elle en fut quitte pour mettre un peu d'eau de mélisse sur sa piquûre. Ensuite elle alla retrouver mon mari, & lui dit que je n'avois nulle envie de voir ma fille, & qu'on m'auroit beaucoup fâchée de la faire venir. Quelques

momens après, mon mari arriva, & voyant qu'il n'osoit me parler de ma fille, je le mis sur les voies, le remerciai de son attention, & lui confirmai ce que mon amie lui avoit dit. Depuis ce temps, il ne m'a point parlé de l'enfant. Cela me prouve qu'il n'y avoit que son amour pour moi qui l'obligeoit à la demander. Son indifférence pour cette pauvre petite me mortifie toujours.

Je vais aller dîner chez M. de l'Ecluse : il s'appelle Jean ; je veux lui aller souhaiter la bonne fête. D'ailleurs M. Despréaux a coutume d'y dîner ce jour-ci ; je veux le voir, l'entendre, & savourer tout ce qu'il dira de ma fille. Ce qu'il dit d'elle me ravit ; c'est un baume salutaire pour mon cœur qui soupire toujours d'être si loin d'elle. Les jugemens des gens d'esprit portent rarement à faux. Je me plais dans cette réflexion. Si M. Despréaux disoit du mal de ma fille, je tâcherois de penser le contraire. Voilà comme on est toujours disposé à tourner tout à son avantage. La veille de la Pentecôte, M. de l'Ecluse nous amena ce Poëte à dîner : ils s'étoient rencontrés aux Capucins rue Saint Honoré, où ils ont tous deux leur Confesseur. J'admirai ce jour-là la régularité de M. Despréaux : c'étoit jeûne ; il ne voulut jamais déjeûner ; & au dîner, sans paroître le faire par mortification, il ne mangea que de deux plats, & refusa constamment de boire du vin de liqueur. J'aime à voir les gens d'esprit dans une régularité chrétienne.

LETTRE CXXVI.

Du 30 Juillet 1703.

QU'IL eſt cruel quelquefois, ma chere amie, d'être trop aimée. Mon mari, pour rétablir entiérement ma ſanté, veut me mener paſſer trois mois à Nogent. Trois mois ſans voir ma fille! quel ſiecle! Mon cœur ſaigne d'avance, il ſe débat, il veut reſter. Hélas! il reſtera auprès de ma chere pouponne; & cependant il me ſuivra pour m'oppreſſer, & me faire ſentir combien je ſerai loin d'elle. J'ai fait à mon mari toutes ſortes de repréſentations pour reſter, ou au moins pour n'être abſente qu'un mois, je n'ai pu rien obtenir. J'ai penſé à toi; j'ai dit: Voilà comme a fait ma belle Baronne auprès de ſon mari pour obtenir de venir à Paris, & voilà comme elle a prié en vain. Il faut avouer que les maris ne ſont guere complaiſans: ſous ombre de raiſon ou d'amitié, ils nous dominent & font les maîtres. Cependant je ne ſuis point ingrate, je ne ſuis point injuſte, je ſais que mon mari m'aime encore aujourd'hui comme il y a dix-ſept ans, qu'il m'admire tout autant que le premier jour qu'il m'a vue, & je bénis le ciel de me conſerver ainſi la tendreſſe de celui qui occupe un grand eſpace dans mon cœur; mais je ſens que je ſerois toute prête à lui faire grace d'une portion de ſon affection en fa-

veur de cette pauvre petite infortunée qu'il a proſcrite ſi inhumainement. En croiſſant elle devient aimable de plus en plus, & elle eſt de la figure la plus charmante : je la vois ; ſon pere n'en voit rien, & malgré cela je le crois plus coupable de ne pas demander de ſes nouvelles ; n'y a-t-il pas un peu d'injuſtice de ma part ? Mais auſſi ne peut-il pas penſer que la voilà dans un âge où elle doit commencer à devenir intéreſſante ? Dans huit jours elle aura pourtant ſix ans. Si tu la voyois, tu me féliciterois d'avoir une enfant ſi aimable, & tu me plaindrois en même temps d'en être privée. Je coupe court cette converſation, car je ſens mon cœur qui s'attriſte.

Adieu, ma chere amie, ma chere confidente ; porte-toi bien toujours, & penſe à moi ſouvent. Mon perroquet eſt un peu malade ; c'eſt de dépit de ce qu'il t'appelle toujours inutilement. J'embraſſe Mademoiſelle de Neufpont de toute la tendreſſe de mon cœur.

LETTRE CXXVII.

Du 20 Septembre 1703.

IL y a quinze jours, ma chere Baronne, que nous ſommes à Paris. Différentes affaires politiques y ont rappellé mon mari, qui eſt réſolu à ne le plus quitter de l'année. Heureuſe réſolution ! J'en rends graces

à la Providence qui a conduit tout ſelon mes vœux. Mais que j'ai eu une terrible alarme depuis notre retour ! mon mari a été ſur le point de découvrir ſa fille. Il faut que je m'amuſe à te raconter cette aventure.

Tous les ans, depuis leur mariage, Monſieur & Madame de l'Ecluſe alloient à différens temps paſſer quelques mois à une Terre qu'ils avoient en Bourgogne. Depuis ſix ans qu'ils ont ma fille, ils n'y vont plus. Cela les a déterminés à la vendre cette année ; & ils ont acheté à la place une très-belle maiſon de campagne à deux lieues de Paris, pour y aller paſſer quelques jours chaque ſemaine, afin de pouvoir faire prendre l'air à ma fille, & l'amuſer ſans la priver de ſes Maîtres. Ce ſeroit à la vérité un meurtre que de la négliger du côté des Sciences, car elle les dévore toutes. Madame de l'Ecluſe, en nous apprenant l'achat qu'ils venoient de faire, me pria avec inſtance d'aller avec eux à cette campagne y paſſer toutes les ſemaines deux ou trois jours tant que dureroit le beau temps. La partie fut acceptée de ma part, & contredite par mon mari & mon fils : l'un ne vouloit pas être privé de moi ſi ſouvent ; l'autre demandoit à toute force de m'y accompagner quelquefois. Mon amie ſe trouvoit fort embarraſſée du côté de mon fils, parce qu'elle n'oſoit lui refuſer de venir avec nous ; & j'étois ſeule à combattre contre deux. Je fus donc obligée de me fâcher pour obtenir d'y aller, & d'y aller ſeule. Il fut con-

clu alorsque nous partirions tous les Samedis à onze heures du matin, & que nous ferions de retour les Mardis à la même heure.

Samedi donc, 15 de ce mois, sur les neuf heures du matin, mon fils me donna la main pour monter dans mon carrosse, qui devoit simplement me conduire à l'hôtel de l'Ecluse où je devois déjeûner avant de partir. Il me baisa, & me dit adieu la larme à l'œil. Puis tout d'un coup, s'adressant à son pere : Pour cela, mon papa, lui dit-il, nous devrions au moins aller conduire maman jusques chez M. de l'Ecluse, pour nous dédommager un peu de tout le temps que nous allons être sans la voir. Mon mari le prit au mot, il monta, se plaça à côté de moi, & fit prendre place à son fils vis-à-vis de nous. Je me trouvai alors très-embarrassée, ne pouvant envoyer personne pour prévenir Monsieur & Madame de l'Ecluse de leur arrivée : tout ce qui me tranquillisoit un peu, c'est que j'espérois qu'ils ne descendroient pas du carrosse, & qu'ils s'en retourneroient tout de suite. Mais en route mon fils demanda à son pere s'ils entreroient à l'hôtel ; & mon mari répondit aussi-tôt qu'oui, qu'il étoit de la bienséance de le faire. Il me prit alors un tremblement étrange, je devins rêveuse : mon mari s'en apperçut, & me le reprocha ; & je continuai de l'être jusqu'à ce que j'eusse trouvé dans ma tête un expédient pour éviter ce que je craignois. J'aurois pu encore manquer mon coup, mais par bonheur je réussis.

En arrivant à l'hôtel, je fis descendre mon fils le premier pour me donner la main ; & pendant que mon mari descendoit, je me mis à frapper quatre grands coups à la porte cochere, dont les deux battants étoient ouverts. Comme tu frappe, me dit mon mari ! M. de l'Ecluse ne sachant ce que cela vouloit dire, regarda, & apperçut mon fils qu'il ne connoissoit pas, & ensuite mon mari qui descendoit de carrosse, & qu'il connoissoit. Dans le moment il se crut perdu, il croyoit que mon mari alloit rechercher sa fille. Il envoya sa femme au-devant de nous ; & pendant ce temps-là, il prit l'enfant dans ses bras, & dit avec effroi à son Maître de clavecin, avec qui elle étoit alors : Vîte, Monsieur, vîte, suivez-moi. Le maître se leva promptement & le suivit ; mais en fuyant il jetta un coup-d'œil dans la cour, & reconnut mon fils : Ah ! dit-il, c'est M. le Comte de la Vanne. Est-ce que vous le connoissez, lui dit M. de l'Ecluse ? Ils resterent assez de temps ensemble pour que le Maître racontât tout ce qui s'étoit passé chez nous l'année derniere la veille de ma fête. J'avois jugé à propos de n'en pas parler à Monsieur & Madame de l'Ecluse, de peur de les effrayer ; & voilà comme tôt ou tard les choses se savent.

Quand mon mari fut entré, il demanda M. de l'Ecluse. Je me doutois bien qu'il étoit avec ma fille. Mon amie lui répondit que probablement il ne tarderoit pas à

paroître, parce qu'il étoit dans la maison. Elle étoit intriguée de l'objet de leur visite. Je m'en apperçus, & lui dis en deux mots, que c'étoit mon fils qui y avoit donné lieu, pour se dédommager, avoit-il dit, de tout le temps qu'il seroit sans me voir. Dès qu'elle sut de quoi il étoit question, elle nous quitta, en disant quelle alloit voir pourquoi son mari tardoit tant à venir. Elle fut prendre la gouvernante de ma fille, & la conduisit dans la piece où étoit l'enfant pour la garder pendant qu'elle alloit emmener son mari. On reconduisit en-même temps le Maître de clavecin par la porte du jardin.

M. de l'Ecluse entra, embrassa mon mari & mon fils, & leur battit très-froid pendant leur séance, qui fut depuis son arrivée, tout au plus d'un quart-d'heure. Il les invita cependant à déjeûner; mais ils n'accepterent pas. Le froid du Marquis m'avoit déplu: mais, ma chere Baronne, qu'il nous a été salutaire! Mon mari m'a dit à mon retour que s'il ne l'avoit pas vu si froid à son égard, il alloit le prier d'oublier le passé, lui demander son amitié, & ensuite la permission d'être, lui & son fils, de nos parties de chaque semaine. Cette idée lui étoit venue dans la route en me conduisant; & il n'a pas voulu m'en faire part, afin de me surprendre, disoit-il, plus agréablement. Je lui ai répondu bien vîte, que M. de l'Ecluse avoit été si piqué de ses refus dans le temps qu'il avoit voulu lier avec lui, que je ne doutois point qu'il ne se refusât à son

tour. Il me dit qu'il avoit ſes raiſons alors pour n'en rien faire : ma ſœur, me dit-il, étoit avec nous tous les jours ; actuellement elle y vient peu, parce qu'elle eſt toujours chez ſes enfans ; & une autre raiſon, ajouta-t-il, m'engageroit à le voir ; c'eſt qu'il eſt homme d'eſprit & ſenſé ; & par conſéquent ſa liaiſon ſeroit très-utile à mon fils. Ah ! lui dis-je, voilà comme l'intérêt perſonnel eſt la baſe de tout ; ce ne ſeroit plus voir le Marquis pour lui, ce ſeroit le voir pour toi. Cela eſt tout naturel, dit mon mari, & je penſe que tu dois ſi bien le ſentir, que j'eſpere que malgré mon motif, tu nous réuniras quelque jour. Oh ! pour cela, non, dis-je à mon mari, je t'aſſure que je ne m'en mêlerai pas, & que j'approuve fort M. de l'Ecluſe d'être indifférent à ſon tour. Mais du moins, reprit-il, charge-toi d'en faire un ami de ton fils ; mene-le avec toi quelquefois. Je me refuſai encore, en diſant que depuis pluſieurs années je m'appercevois que le Marquis ſe plaiſoit à garder la retraite chez lui, & à ne voir preſque perſonne que ſon frere, qui, ajoutai-je, eſt l'ancien amant de ta ſœur, & ton ennemi juré. Je lui diſois une vérité, car depuis que M. de l'Ecluſe a adopté ma fille, il s'eſt reſtreint à ne voir que cinq perſonnes, qui ſont M. Deſpréaux, ſon frere, ſa belle-ſœur, leur fille, qui eſt mariée depuis trois ans, & ſon mari. Ces jeunes gens ſont ſans enfans comme leur oncle & leur tante. Cela fait que ma fille a toute la ten-

dresse & toutes les caresses des uns & des autres. Mon mari me dit alors d'un ton piqué : Eh bien, qu'il garde la solitude, nous nous passerons de lui. Et cela en est resté là.

Hier j'ai été déjeûner chez M. de l'Ecluse tout exprès pour lui raconter ce que mon mari m'avoit dit. Il s'est félicité beaucoup de sa froideur, & il se promet très-fort de faire à mon mari un pareil accueil toutes les fois que l'occasion les fera se rencontrer ensemble. Pour moi, je ris présentement de ma peur, parce qu'elle n'a point eu de fâcheux retour ; mais je crains toujours qu'il ne nous arrive quelque aventure nouvelle qui nous donne de la tablature.

Je t'ai fait là, ma chere amie, une longue Lettre, dont ma fille a été en quelque sorte le principal objet Entretiens-moi donc de la tienne plus que tu ne fais. Le titre d'amies intimes, & celui de mere, nous permettent des ouvertures, des confidences, des minuties, des verbiages même. Baise-la bien pour moi cette aimable petite bru, non-seulement lorsque tu reçois mes Lettres, mais tous les jours, puisque tous les jours je pense à elle, & desire de la serrer dans mes bras. Je te recommande d'avoir toujours pour elle beaucoup d'indulgence & de douceur. Lorsqu'on reprend les enfans avec dureté, on les aigrit plus qu'on ne les corrige. Son futur mari n'a jamais été battu, jamais été menacé, jamais été grondé : quand il avoit de l'hu-

meur

meur étant enfant, on me le disoit, je faisois la triste ; tout d'un coup il pleuroit, sanglottoit, me promettoit d'être raisonnable, me prioit de le baiser : je le faisois ; il étoit tout autre. A mesure qu'il grandissoit, je changeois de ton, & je parvenois à lui faire remplir ses devoirs par des amitiés & des représentations ; & son Précepteur est entré à merveille dans mes vues, il a su en faire un Savant & un homme aimable sans le gourmander. Ma fille est élevée de même, elle n'a jamais vu les verges ; elle ne connoît que les récompenses & non les punitions. M. Despréaux approuve beaucoup la maniere avec laquelle on l'éleve, & il applaudit de même à la liberté qu'on lui laisse de se mêler à nos entretiens ; lui, qui naturellement a l'humeur sévere, il dit que la sévérité pour les enfans, ne fait jamais que des ingrats. Et j'ajoute, moi, qu'elle ne fait souvent que des malades : les miens se sont toujours bien portés, parce qu'ils n'ont jamais été tracassés ; ceux que j'ai perdus ne sont morts que de leurs dents. Adieu : suis mes avis, ils sont bons.

LETTRE CXXVIII.

Du 4 Décembre 1703.

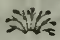
MON Dieu, ma chere amie, que ta Lettre m'a fait rire ! Que les Provinces sont maussades pour les nouvelles ! Tout s'y dit de travers, s'interprete mal, se raconte gauchement, s'amplifie, & devient à la fin un vrai galimathias. Je me suis fait raconter toutes les particularités de la mort de cet homme à mystere : elles ne seront pas longues à te répéter ; & tu vas voir que tout ce qu'on t'en a dit est ridicule & faux. Ce qui m'étonne c'est qu'on ait si-tôt forgé des nouvelles à Lyon qui est à cent lieues de Paris ; car il n'y a eu hier que quinze jours que ce prisonnier est mort. Tu dois te rappeller ce que je t'en ai dit. Le Public qui, à son arrivée à Paris, l'avoit nommé *le Masque de fer*, n'en a pas voulu démordre, il est toujours *le Masque de fer* ; & il est bien vrai, comme je te l'ai déja marqué, que son masque n'étoit que de velours noir, avec une fermeture d'acier il est vrai.

Le Dimanche 18 Novembre, ce prisonnier inconnu, & toujours masqué, se sentit malade en sortant de la Messe. Il se mit au lit. M. Giraut, Aumônier de la Bastille, le confessa ; & il remit à l'administrer, parce que sa maladie n'étoit pas jugée mortelle. Cependant le lendemain au soir il parut à

ſon dernier moment. M. Giraut n'eut que le temps de l'exhorter un inſtant avant ſon dernier ſoupir, qu'il rendit vers dix heures du ſoir. Le Mardi 20, il fut enterré à quatre heures après midi, dans le cimetiere de Saint Paul, Paroiſſe de la Baſtille. Auſſitôt après ſa mort, par des ordres ſupérieurs, on brûla tout ce qui avoit été à ſon uſage, linge, habits, matelats, couvertures, tout en un mot : l'on fit même regrater & blanchir les murailles de la chambre qu'il avoit habitée, & l'on en défit tous les carreaux pour y en mettre de nouveaux, tant on craint qu'il n'ait trouvé moyen de cacher quelque billet ou quelque marque qui pût faire connoître ſon nom & ſa naiſſance. On dit qu'il étoit de la plus belle taille & de la figure la plus noble.

Voilà, ma chere, tout ce que l'on ſait de cet étrange captif. Le ſecret a toujours été ſi bien obſervé ſur ce qui le regarde, que je penſe qu'on n'en ſaura jamais de lui davantage, & qu'on pourra toujours l'appeller *l'inconnu ;* car, à dire vrai, tout ce que l'on ſait de lui ne fait que certifier que l'on ne le connoît pas.

La taille de Madame la Ducheſſe de Bourgogne commence à annoncer ſon état : elle eſt d'une joie inconcevable de ſe voir groſſe; & le mari, le papa, & le grand-papa, s'en réjouiſſent bien autant qu'elle.



LETTRE CXXIX.

Du 18 Janvier 1704.

L'Exemple, ma chere Baronne, eſt une belle choſe. Pour t'imiter, je viens de donner à ma fille un Maître d'Italien & un Maître d'Anglois. Nous verrons beau jeu quand nos filles ſeront belles-ſœurs; ce ſera à qui en aura appris davantage, & à qui en ſaura le mieux profiter : l'émulation étant vive de part & d'autre, il eſt à croire que les progrès ſeront les mêmes. Je ne ſais à laquelle je ſouhaite la palme, ou à Mademoiſelle de Neufpont pour plaire à mon fils, ou à ma fille pour gagner le cœur de ſon papa. Il paroît qu'il y a déja bien de l'égalité entr'elles pour la figure, puiſque ta fille te ſurpaſſe, & augmente en beauté tous les jours. Embraſſe-la bien ſouvent pour moi cette chere enfant, qui occupe déja dans mon cœur une place ſemblable à la tienne.

J'ai vu la ſemaine paſſée Madame de Maintenon. Le Roi lui donne tous les jours des marques d'eſtime, de confiance & de conſtance; & au milieu de tout cela, l'ennui la dévore : on diroit à la voir que ſa grandeur l'accable, & que bientôt elle n'en pourra plus ſupporter le faix.

J'ai dîné hier dans une maiſon avec quatre Jéſuites. Il y en avoit un d'une belle

phyſionomie ; la candeur étoit peinte ſur ſon front, & elle éclatoit dans ſes diſcours. Quel dommage, me ſuis-je dit, qu'un homme de cette trempe ſoit membre d'une Société ſi politique, ſi dominante, ſi fourbe, ſi traîtreſſe ! Ce ſont les trois autres qui m'ont fait faire ces réflexions, car ils ſont Jéſuites juſques dans l'ame. Que je ſuis heureuſe de ce que mon mari hait ces gens-là ! car je ne puis les ſouffrir. Ce qui m'anime contre eux, ma chere, n'eſt point un eſprit de parti : je ne ſuis ni Janſéniſte, ni Moliliſte ; ces ſentimens particuliers ne ſont à mes yeux que des chimeres ; c'eſt la vertu que j'eſtime, je l'aime par-tout où elle ſe trouve; je la reſpecte dans un Jéſuite comme dans un tout autre homme lorſque je l'y apperçois ; mais malheureuſement elle ne s'y rencontre guere. J'ai beau me trouver avec eux, jamais je ne te deſire. Ce ſont pourtant des gens d'eſprit ; mais c'eſt que l'eſprit ne me ſuffit pas, il me faut le cœur, & c'eſt ce qu'ils ne connoiſſent point.

En ſortant de dîner d'avec ces Peres, j'ai été faire une viſite à Madame de Pomponne. Elle avoit ſur ſa table de jeu pluſieurs gravures ; c'étoient des portraits de ſon mari, des portraits de M. d'Andilly, & des portraits du grand Arnauld. L'intérêt avec lequel je me ſuis miſe à les regarder, l'a engagée à m'en offrir. J'en ai accepté deux de chaque façon, dont je t'envoie la moitié. L'ame droite de M. Arnauld & ſon eſprit profond, ſe remarquent dans ſes traits.

La bonté de cœur ſe voit dans ceux de M. de Pomponne.

LETTRE CXXX.

Du 13 Avril 1704.

NOus avons repris, ma chere Baronne, nos petites caravanes de trois jours; & ce qui me réjouit infiniment, c'eſt qu'elles ne ſeront point interrompues par des campagnes; car mon mari m'a déclaré qu'il ne veut plus dorénavant s'abſenter de Paris que pendant des huitaines, & qu'il ne me gênera point pour le ſuivre. Ce qui le détermine à cela, c'eſt que par-tout où il va, il ne peut ſe paſſer de ſon fils, à qui rien ne nuiroit davantage que de le déranger de ſes études. Il a cinq Maîtres de Langues, un de chant, trois d'inſtrumens, un de danſe, & un pour apprendre à faire des armes; ſans mille autres choſes qui entrent dans l'éducation d'un jeune homme. Il a aſſez d'exercice comme tu vois ce gendre que je te deſtine: je veux qu'il te charme un jour auſſi-bien que ton aimable fille. La mienne croît à vue d'œil, & de taille, & en beauté, & en ſcience. Toute ſa petite perſonne me porte à croire que ſon papa ne pourra s'empêcher de l'aimer lorſqu'il la verra. Monſieur & Madame de l'Ecluſe le penſent ſi fort auſſi, qu'ils tremblent que cela n'arrive par hazard avant le temps projetté.

J'ai été en Cour deux fois ce Carême tout exprès pour entendre le P. Maſſillon de l'Oratoire qui y prêche. Jamais, non jamais, ma chere amie, tes oreilles n'ont entendu un pareil Orateur. Ce qu'il dit eſt d'une fineſſe, d'une délicateſſe qui charment, qui attachent, qui enchantent. Aucun de tes Prédicateurs de Lyon ne le vaut; & celui que tu vante tant, a prêché à Paris il y a quelques années; je l'ai entendu, & je t'aſſure qu'il n'eſt pas digne de dénouer le cordon des ſouliers du P. Maſſillon.

La France vient de perdre un célebre défenſeur de la Foi Catholique, une des plus grandes lumieres de l'Egliſe Gallicane, un homme vraiment illuſtre par ſes vertus, ſa ſcience, ſon éloquence mâle, ſa ſupériorité de talens, ſes ouvrages pleins de force; en un mot, M. de Meaux eſt mort hier, dans la ſoixante-dix-ſeptieme année de ſon âge. L'Egliſe perd, la Littérature perd, ſon Dioceſe perd, ſes amis & ſes admirateurs perdent; mais les citoyens du Ciel gagnent un noble coopérateur de leurs travaux, & un digne compagnon de leur félicité.



LETTRE CXXXI.

Du 26 Juin 1704.

MADAME la Ducheſſe de Bourgogne nous a donné hier un Prince, qui eſt nommé Duc de Bretagne. La Gazette, ma belle Baronne, t'apprendra cette nouvelle auſſi-tôt que ma Lettre ; mais elle ne te dira pas que le papa & la maman ſont d'une joie inconcevable, ainſi que le Roi & Monſeigneur ; & que dans le tranſport de leur joie, ces Princes préſentoient tout naturellement leurs viſages à ceux qui leur faiſoient compliment ſur la naiſſance de l'enfant & l'heureuſe délivrance de la mere ; & chacun les embraſſoit.

Le P. Bourdaloue eſt mort il y a ſix ſemaines. Depuis ce temps, il a fait l'entretien de bien des compagnies. Quelques perſonnes oppoſées aux Jéſuites n'ont pas manqué de relever ſes défauts pour contrebalancer ſon mérite & ſes bonnes qualités. Mais chacun n'a-t-il pas en ſoi du bon & du mauvais ? Le P. Bourdaloue avoit certainement les défauts de ſa Société, l'eſprit de domination, de..... Je me tais ; qu'ai-je beſoin de te dire du mal de cet homme ? il a rendu ſon compte : que Dieu lui faſſe paix & miſéricorde. C'étoit un grand Orateur, dont les diſcours étoient pleins de force, de grandeur, de nobleſſe & de majeſté. Mon

mari & sa sœur l'ont entendu plusieurs fois, & lui rendent justice : ils disent qu'ils ne l'ont jamais écouté sans sentir dans leur ame un ravissement ; c'étoit un aigle qui enlevoit ses Auditeurs jusques dans le Ciel.

Tu vois, ma chere, que je ne me préviens point contre les gens, & que je sais rendre justice au mérite dans les personnes de tout état, & même de tous sentimens. Il y a de grands hommes dans les Jésuites; il y en a d'aussi grands dans ceux qui leur sont opposés : mais sans m'occuper de la maniere de penser des uns & des autres, je respecte le mérite & la vertu qui se trouvent chez eux, & je laisse à Dieu le soin de les juger. Quand il nous a commandé d'aimer notre prochain, il savoit qu'il y auroit des disputes ; & il ne nous a pas dit de faire des distinctions, & de nous attacher à celui-ci plutôt qu'à celui-là. Tous les hommes donc son notre prochain que Dieu nous commande d'aimer, de soulager dans ses besoins, de consoler dans ses afflictions, de supporter dans ses foiblesses.... J'en dis trop ; ces sortes de matieres ne sont point du ressort d'une Lettre, ni de l'affaire des femmes. J'aime mieux m'épanouir un moment avec toi sur une petite aventure qui m'a réjouie ces jours passés.

Nous fîmes la partie, mon mari, mon fils & moi, d'aller déjeûner aux Tuileries. Après déjeûner, nous allâmes sous les arbres nous asseoir au frais. Quelques momens

après, il passa tout près de nous une petite fille, âgée tout au plus de quatre ans, avec sa gouvernante. Un petit minois fin & assez joli, me fit tout d'un coup accueillir cette enfant. Je la fis approcher, je la baisai, je lui donnai des bonbons, je lui fis quelques questions, auxquelles elle me répondit fort joliment comme un enfant dont on s'occupe. Pendant ce temps-là, mon mari & mon fils se regardoient, & m'examinoient en riant. Ils baiserent aussi l'enfant; & mon mari me prit des mains ma boîte à bonbons pour lui en donner aussi lui-même. Après un quart-d'heure d'amusement, la gouvernante nous fit faire des remercimens & des adieux par sa petite; & mon mari me dit alors à l'oreille de demander à qui appartenoit cette petite fille. Je le fis; & la gouvernante nous dit un nom assez bigornu, & qui nous étoit inconnu, en ajoutant que le pere étoit de condition. Lorsqu'elles furent parties, mon mari me dit en souriant, qu'on avoit donné un nom bien singulier au pere de cette enfant; & tout de suite il me demanda si sa fille étoit aussi jolie que celle-ci. Je lui dis qu'oui, qu'elle l'étoit bien autant, sauf, ajoutai-je, à ceux qui n'en sont pas la mere d'en rabattre. Je disois cela, parce que je ne voulois pas lui donner à entendre que ma fille est infiniment mieux. Il me demanda ensuite si elle avoit autant d'esprit. Voulant couper court à ses questions, de peur de me blouser dans mes réponses, je lui dis : Oh ! ne me prends point pour juge

de ma fille, elle eſt telle que je l'aime. Et telle que nous venons de la voir, me dit-il en riant & en me fixant ? Cette parole me fit rire, voyant combien il s'abuſoit. Juge donc, ma chere Baronne; ma fille qui a près de ſept ans. Je ne voulus pas le déſabuſer ſur l'âge; je lui dis ſeulement qu'il ſe trompoit, que ce n'étoit point là ma fille. Quoi ! reprit-il, ce n'eſt pas elle ? & ce n'eſt pas toi qui nous as procuré cette jolie rencontre ? Pour cela ! lui dis-je, je t'ai déja dit que tu te trompois ; tu ne veux donc pas m'en croire ? eh bien, crois-en ce que tu voudras. Tiens, dit-il, s'adreſſant à ſon fils, vois-tu comme ces femmes ſont diſſimulées? Tu te trompe encore en cela, lui dis-je alors d'un grand ſérieux, je n'ai jamais vu cette petite fille qu'aujourd'hui, & je ne ſuis point diſſimulée ; & quand je le ſerois, tu ne devrois point le faire remarquer à mon fils ; les enfans doivent à leurs pere & mere un reſpect qui doit leur fermer les yeux ſur tous leurs défauts. J'ai eu tort, dit alors mon mari, mais ma faute peut être utile à mon fils, puiſqu'elle t'a donné occaſion de lui donner en paſſant une leçon dont il n'a qu'à profiter. Quelques momens après mon fils me demanda quand eſt-ce donc qu'il verroit ſa ſœur ? Pas ſi-tôt, lui dis-je. Ah ! maman, me dit-il, un petit bijou comme celui que nous venons de voir, ſeroit pourtant bien amuſant. N'importe, lui dis-je avec fermeté, tu ne la verras que lorſqu'elle ſera grande. Il regarda ſon pere,

& lui demanda s'il étoit vrai qu'il ne verroit ſa ſœur que dans ce temps-là. Mon mari lui dit qu'il n'en feroit que ce que je voudrois ; mais qu'il ne devroit pas ſe plaindre d'être privé de la voir, puiſque cela lui conſervoit ſon cœur ſans partage. Mon fils répondit à ſon papa qu'il étoit bien ſenſible à ſa tendreſſe, mais qu'il ne voudroit pas priver ſa ſœur de la portion qui lui en étoit due. Là-deſſus mon mari lui dit qu'il étoit un ſot qui n'entendoit pas ſes intérêts ; & il lui dit de ſe taire. Cette parole me déplut, & je ne pus m'empêcher de dire à mon mari, qu'il feroit bien de ſe taire auſſi ſur ſa fille, parce qu'il étoit contre l'ordre de la nature qu'un pere fût ſi tendre pour un enfant, & ſi indifférent pour l'autre. Mon mari me prit la main, me la ſerra, & me dit: Oui, ma chere Comteſſe, j'ai tort; mais quelque jour je réparerai cela d'une maniere ſatisfaiſante pour tous. Je me tus bien vîte moi-même, de peur qu'il ne lui prît fantaiſie de réparer ſes torts tout de ſuite.

Mardi, M. Deſpréaux a dîné chez M. de l'Ecluſe, où j'étois comme de coutume, puiſque le Mardi eſt un de mes jours. Il arriva une heure avant le dîner ; & pendant plus d'une demi-heure il prit plaiſir à faire cauſer ma fille. Il l'avoit placée du côté de ſa bonne oreille. Elle répondit à tout ce qu'il lui dit avec une juſteſſe inconcevable ; & j'eus la ſatisfaction d'entendre dire au Poëte, qu'il n'avoit jamais trouvé, dans aucun enfant de ſon âge, une délicateſſe

d'esprit si grande & un jugement aussi formé. Que mon cœur, ma belle Baronne, se trouva épanoui ! Comme nous allions nous mettre à table, nous vimes arriver le Comte de l'Ecluse, qui venoit demander la soupe à son frere : sa femme étoit à une Prise d'Habit dans un Couvent où elle devoit dîner. M. Despréaux & le Comte, qui tous deux avoient été amis de Racine, nous entretinrent de cet homme célebre, qu'un refroidissement du Monarque a mis au tombeau. On dit que le Roi l'a regretté long-temps ; mais ses regrets n'ont pas ressuscité l'homme. Le Comte nous raconta que pendant plusieurs années, Racine mangea souvent chez lui, mais qu'il ne mangeoit pas chez Racine. Un an avant sa mort, le Lundi-gras, le Poëte dîna & soupa chez le Comte, qui refusa de se trouver à de grands repas avec la Comtesse, pour jouir tout seul de la présence de son ami. Le lendemain il pria encore Racine de dîner avec lui. Après le dîner il voulut le forcer à rester aussi à souper. Ah ! Monsieur, dit le Poëte, ne me retenez plus, je vous prie, je suis très-sensible à l'honneur que vous me faites ; mais j'ai promis à ma femme de faire Carême-prenant avec elle. Eh bien, dit le Comte, je n'y perdrai rien, je m'en irai avec vous prier Madame Racine de me donner à souper ; & je pourrai dire que de ma vie je n'aurai passé les jours gras si sagement & si agréablement. La chose se fit. Mais le Comte en se mettant à table, s'apperçut qu'il n'y avoit que quatre couverts.

Quoi ! Madame, dit-il à Madame Racine, vous croyez que je vais me mettre à table ſans la petite famille ? non, ſûrement, je veux vous voir & vous admirer tous. Les pere & mere eurent beau dire, qu'excepté leur aîné, les autres n'étoient que des enfans, il fallut les faire venir. Le Comte dit que rien ne le charma tant que de voir la bonté de cœur de Racine pour cette petite famille, & ſes tendres égards pour ſa femme; & qu'il y trouva tant de ſatisfaction, qu'il renouvella ſon plaiſir pluſieurs fois cette année, qui fut la derniere de la vie de Racine. M. Deſpréaux ſavouroit tout ce que diſoit le Comte; & il ſe mit à nous raconter la réconciliation de ſon ami avec M. Arnauld. Il fut d'abord faire ſa paix avec M. Nicole, qui le reçut avec affection. Mais appréhendant de ſe préſenter à M. Arnauld, à cauſe qu'il avoit écrit des Lettres piquantes contre la Mere Angélique, il fut trouver M. Deſpréaux, & le pria de l'accompagner chez le Docteur. M. Arnauld étoit en grande compagnie. Racine ſe précipita à ſes pieds d'un air confus : le Docteur ſe jetta aux ſiens; & dans cette poſture humble ils s'embraſſerent, & ſe jurerent une amitié éternelle. Je t'en jure une pareille, ma chere amie; le papier me quitte & le ſouper m'appelle; bon ſoir.



LETTRE CXXXII.

Du 20 Août 1704.

MON mari & mon fils ſont à Meudon. Il faut que je profite de leur abſence, ma chere amie, pour te raconter encore une aventure. Jamais mon mari n'a tant deſiré de lier avec M. de l'Ecluſe, que depuis que nous redoutons ſa préſence. Le premier de ce mois, en ſoupant (je devois partir le lendemain pour notre petite caravane de trois jours), mon mari me demanda encore d'obtenir de M. de l'Ecluſe, pour lui & ſon fils, de lier avec lui, & d'être de nos parties. Ne voulant pas lui marquer mon oppoſition, je lui promis d'en parler, & de lui rendre réponſe à mon retour. J'en parlai effectivement, mais pour me divertir. Le Mardi matin, étant en route pour nous en revenir, j'apperçus tout près des eaux de Paſſy le carroſſe de mon mari qui venoit à nous fort lentement, comme lorſqu'on va au-devant de quelqu'un. Je m'écriai toute effrayée : Nous voilà perdus, voici le carroſſe de mon mari. Dans le moment M. de l'Ecluſe, ſans ſe démonter, baiſſa la glace de devant, & dit à ſon cocher de piquer ſes chevaux, & de ne point s'arrêter qu'il ne ſoit à l'hôtel ; & dans le même inſtant il hauſſa les glaces, & ferma tous les rideaux. Mon mari alors étoit aſſez près de nous pour nous reconnoître, & voir faire

toute la manœuvre. Il fut piqué au vif; il fit tourner bride à ſon cocher, & ſe fit remener chez nous. Pour nous, nous allions comme le vent: de ſorte que quand M. de l'Ecluſe & ma fille furent deſcendus de carroſſe, nous reſtâmes dedans, mon amie & moi, & nous nous fîmes conduire chez nous, & nous y fûmes encore avant mon mari & mon fils. Ils furent très-ſurpris en arrivant de nous y trouver déja: je ne devrois pourtant pas, Meſdames, dit mon mari, être étonné de vous voir, après avoir vu votre carroſſe, pour me fuir, courir comme le diable. Je viens, Monſieur, tout exprès, dit Madame de l'Ecluſe, pour vous prier de ne m'en pas vouloir pour les ſottiſes de mon mari. J'aurois tort de vous en vouloir, Madame, dit mon mari, puiſque ce n'eſt pas vous qui me fuyez; mais j'en veux au Marquis, qui n'agit pas en homme d'eſprit, car il n'y a que les ſots qui pouſſent ſi loin la vindication. Eh! mon cher ami, lui dis-je, tu parle contre toi, M. de l'Ecluſe ne ſuit que ton exemple; ſi tu le crois digne de reproches, il t'en eſt dû tout le premier. J'avois mes raiſons dans le temps, me dit-il, & lui n'en a aucune pour me fuir ainſi. Que ſais-tu, repris-je? il en a peut-être de plus fortes que toi. Et dans l'inſtant j'eus regret à cette parole qui auroit pu nous mener loin. Je coupai donc bien vîte cette converſation en en entamant une autre qui dérida mon mari. Depuis ce jour-là il n'a été queſtion de rien; & je crois que nous n'a-
vons

vons plus rien à craindre de ſa part. Mais ſon entrepriſe redouble les craintes de M. de l'Ecluſe.

Ta Lettre, ma chere amie, m'arrive à ce moment. Je prends bien part à ton petit chagrin. Voilà ce que c'eſt que d'avoir des animaux, & de s'y trop attacher. Mais auſſi quand on a un chien qu'on aime, pourquoi en prendre un ſecond dont la préſence ne peut que chagriner le premier? Ce que tu me dis de lui ne me ſurprend pas; le chien eſt un animal ſi ſenſible à l'amitié, qu'il n'y a rien d'étonnant de lui voir prendre de la jalouſie. Mais crois-tu les chats auſſi ſuſceptibles de ſentimens? Mon lolo, fils de finette, la chatte favorite de ma grand'maman, que j'avois élevé, & dont je t'ai parlé lors de ſa naiſſance; eh bien, ce chat a pris une ſi grande jalouſie ſur mon perroquet, qu'il lui en eſt venu une jauniſſe des plus caractériſées. Tout étoit jaune chez lui juſqu'au blanc de ſes yeux, que j'examinois ſouvent en écartant ſes paupieres; & tout ce qu'il rendoit étoit auſſi de la même couleur. Tu auras peine à croire cela; cependant rien n'eſt ſi vrai; & j'en ai pluſieurs témoins qui en ont été ſurpris, & qui en ont conçu de l'eſtime pour toute l'eſpece, qu'ils ne croyoient pas capable de tant d'affection. J'ai été tentée pluſieurs fois de faire avertir de ce phénomene quelques Naturaliſtes; je n'ai cependant oſé. D'ailleurs j'ai craint qu'ils ne vouluſſent faire ſur mon chat quelques expériences qui lui euſſent nui. Ce fut M. de

Bertaud, cet homme d'esprit, de grand sens & de grand mérite, qui lui avoit donné son nom, qui me fit observer que la jaunisse de lolo ne pouvoit venir que de jalousie & de chagrin de me voir caresser mon perroquet. Il est vrai qu'avant l'arrivée de ce coquin-là, mon chat étoit le seul animal qui habitât nos appartemens. Ce pauvre lolo languit tout l'hiver suivant jusqu'au 9 de Mars que je ne le vis plus. Il étoit si malade alors, qu'il n'avoit plus que la peau collée sur les os, & presque plus la force de se soutenir. Je m'imaginois qu'il étoit allé mourir dans quelque coin; mais plusieurs années après, j'ai su qu'on l'avoit noyé. Ses souffrances, qui avoient leur source dans le cœur, avoient redoublé mon affection pour lui, de maniere que je l'ai regretté plus qu'un chat ne mérite; & je crois que j'en aurois haï mon perroquet s'il ne m'étoit pas venu d'une amie si chere. Je n'ai pas voulu t'étourdir de cela dans le temps; mais aujourd'hui je t'en parle par occasion, & pour la singularité de la chose; & je t'exhorte de te mettre au-dessus de la mort de ton vieux chien, & de te consoler avec ton jeune.

LETTRE CXXXIII.

Du 30 Octobre 1704.

MON cœur se dilate, ma chere Baronne, à lire & relire ta Lettre. Je suis bien heureuse de ce que ta tendresse pour moi te fait trouver du plaisir à tous mes caquets de mere. Tu es l'instrument dont la Providence se sert pour soutenir mon cœur : elle a mille ressorts pour nous soulager. Sans Monsieur & Madame de l'Ecluse, & sans tes consolations, dans quel accablement ne serois-je pas sur le sort de cette pauvre petite ? Elle fait des progrès inouis dans ses études ; & son cœur se développe comme son esprit. Il y a environ un mois que sa nourrice, qui est de Chaillot, vint à Paris pour lui apporter du raisin d'une treille de son jardin. Elle ne savoit comment faire pour reconnoître cette attention, elle donnoit à cette femme tout ce qu'elle pensoit qui étoit à sa disposition, & demandoit à son petit papa & à sa petite maman la permission de lui donner aussi tout l'argent qu'elle avoit dans sa bourse. M. de l'Ecluse la contenta bien, car il déféra à tout ce qu'elle voulut, & augmenta même sa somme pour augmenter son plaisir. Ma fille donna tout, & ne se réserva rien. Mais ce qui nous donna lieu de connoître la disposition de son cœur à la reconnoissance & à la ten-

dresse, c'est que sa nourrice étoit grosse, & même prête d'accoucher ; & cette femme parla assez indiscrétement de son état devant ma fille. Après le départ de sa nourrice, cette chere enfant nous fit plusieurs questions auxquelles nous ne voulions pas répondre. Pendant huit jours elle nous tourna de cent façons pour tirer de nous quelque ouverture. Mécontente de nos subterfuges, & de ce que le plus souvent nous lui imposions silence, elle nous dit un jour, d'un air tout à fait intéressant : Je ne vous demande qu'une chose ; est-ce qu'un enfant naît du ventre de sa mere ? ma nourrice a montré que c'étoit là qu'étoit le sien, & qu'il y remuoit. A cette question nous nous regardâmes ; & pensant qu'elle en avoit trop entendu & trop compris pour lui faire un mystere de la chose, nous lui dîmes qu'oui, que c'étoit du sein de sa mere que la Providence faisoit naître les enfans. Elle s'écria aussi-tôt : *Ah ! qu'une mere & un enfant doivent s'aimer !* J'étois près d'elle : un mouvement tout naturel me porta à l'embrasser ; je la tins quelque temps serrée dans mes bras ; mais mes pleurs coulant abondamment, je fus obligée de la lâcher pour prendre mon mouchoir ; des sanglots sortirent avec effort de ma poitrine, parce que je voulois les retenir. Ma situation frappa ma fille ; elle me regarda avec surprise ; & après quelques momens de réflexion, elle se mit aussi à pleurer, mais d'une maniere à exciter la pitié. M. de l'Ecluse, déja attendri par mes larmes,

ne put tenir contre celles de sa chere filleule; il la prit dans ses bras, & lui demanda les yeux mouillés pourquoi elle pleuroit. Elle lui répondit en sanglottant, qu'elle voyoit bien que j'étois sa maman; & que puisque je pleurois, je ne l'aimois donc pas. Ses larmes avoient suspendu les miennes; j'entendis sa réponse; & la tirant alors des bras de son petit papa, je la serrai dans les miens, & lui dis avec une démonstration bien vive & bien naturelle, qu'oui, que j'étois sa maman, que je l'aimois plus que ma vie; & que si je pleurois, c'étoit parce que je ne pouvois pas l'avoir avec moi pour lui prodiguer mes soins & ma tendresse. Elle sentit si bien la certitude de ce que je lui disois, qu'elle ne pouvoit plus décoller son visage de dessus le mien. Cette démonstration de tendresse pour moi, donna l'alarme à Monsieur & Madame de l'Ecluse; ils n'osoient tout haut en témoigner leur peine; mais à la fin leurs yeux les trahirent, ils se mirent à pleurer en avouant qu'ils craignoient de n'être plus aimés. Ma fille ne les eut pas plutôt entendus, qu'elle me quitta, fut à eux, les prit tous les deux à la fois par le cou, & les baisa & rebaisa l'un après l'autre, en les assurant qu'elle les aimoit plus qu'elle-même. Ensuite elle nous fit des questions sur elle, sur son sort, sur ce qu'elle ne demeuroit pas avec moi; & elle avoit l'attention en même temps de faire bien des caresses à son petit papa & à sa petite maman. Nous refusâmes de la satisfaire, en lui disant avec

amitié qu'elle ſauroit tout cela avec le temps. Nous la trouvons effectivement trop jeune pour lui parler de ſon pere, de ſon frere, & de tout ce qui la regarde. Nous lui avons demandé un grand ſecret ſur ce qui venoit de ſe paſſer, & ſur ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle nous l'a promis hardiment, comme étant bien ſûre d'elle-même.

Depuis ce temps, ma chere amie, nous remarquons avec ſatisfaction, qu'elle a le cœur très-tendre & très-reconnoiſſant. Ses attentions, ſes prévenances & ſes careſſes redoublent vis-à-vis de ſon parrain & de ſa marraine, qu'elle connoît à préſent ſous ce titre, quoiqu'elle continue de les appeller comme de coutume; & je m'apperçois qu'elle a pour moi une tendreſſe & plus vive & plus reſpectueuſe. Elle eſt ſi pénétrante, que je ne compte pas être encore bien des années ſans l'inſtruire de ſon hiſtoire; avec la précaution, comme tu penſe bien, de ménager ſon papa auprès d'elle.

Eh bien, ma belle Baronne, n'eſt-il pas vrai qu'une mere eſt bien malheureuſe d'être privée d'une petite fille de ce caractere? Tu me plains, parce que tu m'aime; mais tu ne ſens peut-être pas toute l'horreur de cette privation. Par exemple, te voilà groſſe: Si ton mari te propoſoit d'éloigner de toi ton enfant dès ſa naiſſance, ton cœur ne ſe révolteroit-il pas auſſi-tôt? Mais j'ai tort de préſenter à ton idée de ſi noires réflexions: porte-toi bien, ſois toujours contente, & baiſe ton aimable fille cent fois pour moi:

dis-lui que je ſuis enchantée de la délicateſſe de ſon goût, de ſes talens, de ſon application à tout, & que je n'ai pas pour mes enfans un autre cœur que pour elle.

LETTRE CXXXIV.

Du 4 Janvier 1705.

L'Année, ma charmante amie, a beau ſe renouveller, ma tendreſſe pour toi eſt toujours la même; elle ne ſauroit augmenter, parce qu'elle eſt extrême. L'amour que j'ai pour mon mari, pour mon fils, pour ma fille, n'a rien diminué de celui que mon cœur a contracté au premier moment que je t'ai vue. Nous n'avions que dix ans l'une & l'autre. Croiroit-on qu'à un âge ſi tendre on puiſſe prendre une amitié ſi forte & ſi durable? Je me rappelle encore ce que je ſentis alors pour toi; & c'eſt préciſément la même choſe que ce que je reſſens encore tous les jours. *L'amitié eſt forte comme la mort.* C'eſt une vérité de l'Ecriture-Sainte que j'éprouve & que je chéris. Une amitié comme la nôtre, eſt un vrai préſent du Ciel. Il ne manque à ma félicité que d'avoir ma fille avec moi, & de t'avoir à Paris. La ville de Lyon a beau être tout ce que tu m'en dis, belle, grande, riche, bien peuplée, & en belle ſituation, elle doit toujours le céder à Paris; malgré toutes ſes reſſources pour la ſatisfaction de l'eſprit & les agrémens de la vie, elle n'eſt

toujours que la ſeconde ville de France, & Paris la premiere ; il n'eſt rien tel que la Capitale.

Mon mari a été à Verſailles le premier jour de l'an Il m'a dit que Madame de Maintenon eſt dans une triſteſſe mortelle; ſon ennui la dévore & eſt peint ſur ſon viſage. La voilà l'épouſe de ſon Roi ; que lui faut-il donc de plus ? Ses ennemis diſent qu'elle creve d'ambition & de dépit de n'avoir pas le titre de Reine. Elle-même donne lieu à ces ſoupçons ; car depuis ſon mariage, elle le prend ſur un ton encore plus haut qu'auparavant ; elle exerce ſon autorité d'une maniere plus abſolue qu'aucune Reine de France n'a jamais fait : elle ſe mêle de tout, ordonne de tout, réuſſit en tout ; & ſon ton deſpotique révolte tous les Princes, & en particulier Monſeigneur. La ſatyre ne l'épargne pas ; mais la politique lui attire extérieurement tous les reſpects. Son ambition paroît ſatisfaite de ces hommages juſqu'à un certain point. Son mariage eſt un ſecret éventé dont on parle tout bas pour lui faire piece, parce qu'elle voudroit qu'on en parlât tout haut. Il y a bien de la malice dans le monde. Je crois que le grand crime de Madame de Maintenon eſt d'être en faveur ; car c'eſt une femme d'une grande pieté, elle parle de Dieu comme un ange ; mais la méchanceté des hommes empoiſonne tout.

Mon mari eſt allé faire quelques viſites avec ſon fils. Il faut pendant leur abſence que je m'amuſe à te raconter une nouvelle

toute

toute fraîche de mon quartier : tu verras combien on doit prendre de précautions, & faire d'informations lorſqu'il s'agit de mariage.

Notre Epicier a une fille de dix-ſept ans, qui eſt unique, fort jolie, & qui ſera riche. Le lendemain des Rois un Quidam tout brillant d'or ſe préſente, & demande cette Demoiſelle en mariage, diſant qu'il l'avoit apperçue un jour dans la boutique, qu'elle lui avoit plu, & que dans le moment il avoit formé le deſſein de l'épouſer. Les pere & mere font des queſtions. Le Quidam répond à toutes ; il eſt de condition, riche, s'appelle M. de Villeneuve, & eſt Seigneur de cet endroit, où il paſſe ſix mois de l'année dans ſon château : il invite à écrire au Curé du lieu, qui eſt honnête homme, & qui répondra de lui : il ajoute qu'il faut ſe hâter, parce que, quoiqu'il ſoit ſon maître, il ne veut pas que trop de lenteur lui attire de la part de ſes parens des reproches de ce qu'il ſe méſallie ; mais que pour lui, il ne rougira jamais de ſon choix. Le pere de la Demoiſelle écrit au Curé, qui répond que ſon Seigneur eſt très-riche, fort aimable, de bonnes mœurs, & qu'il fera toujours la félicité d'une femme. En conſéquence le mariage ſe conclut ; le Quidam montre de faux contrats qui le font croire poſſeſſeur de beaucoup de bien ; le contrat de mariage eſt dreſſé ; le jour de la célébration eſt fixé : enfin Mardi dernier ſur les onze heures on va à S. Paul en grande parure, grand

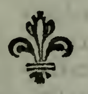
étalage. Pendant qu'on attendoit le Prêtre, qui tardoit un peu, un Monsieur qui étoit dans un cours de visites se fait arrêter à la porte de l'Eglise, & y entre pour y entendre la Messe. Il voit un concours de monde, il demande ce que c'est. On lui répond que c'est un mariage qui va se faire. Il demande de quel état sont les mariés. On lui dit que c'est un Seigneur qui épouse la fille d'un Epicier. Cette réponse excite sa curiosité, il s'avance pour jetter un coup-d'œil sur la mariée. Il la trouve jolie. Il regarde si le marié est digne d'elle ; & il le reconnoît pour un garçon qui l'a servi, & qu'il a renvoyé parce que c'étoit un faquin. Etonné à l'excès, il demande à une Dame de la noce comment s'appelle le marié. Elle lui dit que c'est M. de Villeneuve. Aussi-tôt ce Monsieur s'écrie : C'est moi, c'est moi qui le suis, & ce coquin-là a été mon laquais. En même temps il fend la presse, va prendre le marié par le bras, & lui dit avec le ton de la colere & de l'indignation, en le secouant de toute sa force : Maraud, qui t'a permis de voler mon nom pour tromper d'honnêtes gens ? A l'instant le marié s'échappe, & il court encore ; & plusieurs hommes & femmes de sa clique en firent autant. Le Prêtre arriva : on lui dit qu'il n'y avoit plus rien à faire, & que malgré les impatiences qu'il avoit causées, on lui étoit très-obligé de son retard. On dit que la Demoiselle a supporté l'aventure en héroïne, & en rendant graces à Dieu de l'avoir tirée du

faux pas. Effectivement elle l'a échappé belle. Adieu, je t'embrasse dix fois, toi & mon aimable bru, qui en épousant mon fils ne courra pas les risques qu'a couru notre jeune Epiciere.

LETTRE CXXXV.

Du 23 Mars 1705.

JE t'écris, ma chere amie, deux mots à la hâte pour te féliciter sur la naissance de ton fils & sur ta bonne santé. Ma fille a la petite vérole. Quoique dans ton lit, prie Dieu pour elle, pour moi, pour son petit papa & sa petite maman, qui sont encore plus alarmés que moi, qui n'ont plus je crois une goutte de sang dans les veines, qu'il faudra enterrer si elle meurt, en un mot, qui ont tant de douleur que la mienne en est soulagée. Je cache ce malheur à mon mari & à mon fils : je n'ose en conséquence aller voir cette chere malade hors les jours ordinaires; c'en est un aujourd'hui; je te quitte, & j'y cours : adieu.



LETTRE CXXXVI.

Du 12 Mai 1705.

IL n'eſt donc pas beſoin, ma chere Baronne, que je me mette en quatre pour te conſoler? Voilà ce qui s'appelle une mere raiſonnable. Effectivement il n'y a qu'à ſe réjouir de la mort d'un enfant de ſix ſemaines qui n'a ceſſé de ſouffrir depuis ſa naiſſance, & qui annonçoit des infirmités pour la vie.

Ton inquiétude pour ma fille & ta précédente Lettre méritent toute ma reconnoiſſance. Graces au Ciel, cette chere enfant eſt tout à fait quitte de cette maladie qui ſouvent ravage la beauté, & qui a reſpecté la ſienne. Elle en a eu conſidérablement partout le corps, excepté aux bras, au poitrail & au viſage, où elle n'en a pas eu un ſeul grain. Il ſemble que Dieu ait voulu lui conſerver tous ſes charmes pour enlever plus ſûrement le cœur de ſon papa, qui le lui refuſe ſi opiniâtrément. C'eſt de la jolie campagne de ſon parrain & ſa marraine que je t'écris. Voici la ſeconde fois que nous y venons depuis ſa maladie, que nous regardons avec raiſon comme un bienfait ſignalé, puiſque c'eſt un mal preſqu'inévitable, & alarmant par l'attente même. Elle a repris ſes exercices avec le même goût & la même activité. Depuis qu'elle ſait que je ſuis ſa mere, M. de l'Ecluſe la garde à vue, tant il

craint qu'il ne lui échappe quelqu'indiscrétion vis-à-vis des gens. Pour cela il lui a fait faire un lit pareil au leur, qu'il a fait placer dans leur chambre. C'est là qu'elle a eu la petite vérole, il ne m'a pas été possible de gagner sur eux de la faire transporter dans une autre piece. Que leur amour pour elle est extrême ! qu'il me console des bizarreries de mon mari ! Ils font tout pour elle, & se privent de tout pour elle. M. Despréaux, cet ancien ami, qu'ils aiment, qu'ils estiment, & dont la conversation fait toujours leurs délices ; eh bien, ils se privent de le voir ; il y a près d'un an qu'il n'a mis le pied chez eux ; M. de l'Ecluse craint que la vue pénétrante de cet ami ne découvre l'origine de ma fille dans ses traits qui se développent tous les jours. Mais comme il ne veut pas rompre avec ce Poëte, il ne manque pas de l'aller voir le lendemain ou le jour même que cet ami s'est présenté à sa porte, où on lui a dit qu'il n'y avoit personne : alors il témoigne à M. Despréaux la peine qu'il a de ne l'avoir pas vu, & il lui dit qu'il vient se dédommager ; & le plus souvent il l'emmene dans un Café pour lui témoigner plus vivement son affection, & jouir de sa conversation ; mais pour nous, nous en sommes privées totalement : c'est pour moi une véritable mortification, car je ne l'entends plus faire l'éloge de ma fille. Mon mari le rencontre quelquefois à la Cour; il lui parle, il l'estime ; & malgré le plaisir que j'aurois de voir cet homme de mérite

fréquenter notre maison, je crains que mon mari ne l'y invite quelque jour, à cause des *qui pro quo* qui pourroient se tenir sur ma fille. Bon soir, le souper m'attend.

LETTRE CXXXVII.

Du 21 Août 1705.

Que tes reproches, ma chere amie, me sont flatteurs ! Oui, voilà trois mois passés que je ne t'ai écrit ni Lettres, ni billets. Tu es bien bonne de te prêter ainsi à mes foiblesses. Je t'avoue que depuis que j'ai commencé à t'entretenir de mes enfans, & surtout de ma fille, il faut que je me fasse violence pour laisser passer une Lettre sans t'en parler : j'aime mieux me taire même lorsque je n'ai rien à te dire d'eux. Je suis donc très-heureuse de trouver en toi une amie complaisante & assez affectionnée pour trouver elle-même du plaisir à des récits peu intéressans pour elle, mais consolans pour moi. Pour ta satisfaction & pour la mienne, je vais donc commencer cette Lettre par te raconter une chose qui a mis un peu de baume en mon ame.

Tous les matins, dès que mon fils est levé, il vient nous dire bon jour. Il y a une porte de communication de son appartement au nôtre : c'est précisément celui qu'occupoit ma bonne tante avant qu'elle se fît Religieuse, & c'est là que son amant lui fit des

propoſitions qui révolterent ſa délicateſſe. Le Jeudi 6 de ce mois, mon fils entra dans notre chambre ſur les huit heures ; nous étions encore au lit : il embraſſa ſon papa, puis vint à moi par la ruelle du lit. Lorſqu'il m'eut embraſſée, mon mari le rappella de ſon côté ; & comme notre lit eſt très-grand, il y avoit une grande place ſur le devant, où ſon pere le fit aſſeoir ; après quoi il le tira à lui, de maniere que mon fils ſe trouva couché tout de ſon long ſur notre lit. Alors mon mari nous baiſa l'un après l'autre avec tranſport. Après l'avoir fait ainſi pluſieurs fois, il nous dit qu'il y avoit à ce moment dix-huit ans qu'il nous en avoit fait autant. Je me rappellai auſſi-tôt que c'étoit le jour & l'heure de la naiſſance de ſon fils : mais en même temps il me vint à l'eſprit que dix ans après, c'étoit auſſi le jour & l'heure de la naiſſance de ma fille, & un moment où j'avois verſé bien des pleurs. Un ſoupir m'échappa. Cependant ne voulant point troubler la joie de mon mari, je pris ſur moi de ſurmonter ma ſenſibilité ; je lui dis ſeulement que c'étoit auſſi le jour & le moment de la naiſſance de ſa fille. Ah ! oui, dit mon mari aſſez gaiement, cette conformité me plaît dans mes enfans ; fais-nous la venir aujourd'hui pour célébrer l'anniverſaire des deux naiſſances à la fois. Je lui dis bien ferme qu'il ne la verroit pas. Oh ! me dit-il, tu ne me diras pas toujours cela. Non, lui répondis-je, car je penſe bien que lorſque je la marierai, tu ſeras de la cérémonie, & alors

tu la verras. Il me repliqua qu'il comptoit bien n'être pas jusqu'à ce temps-là sans la voir ; que quand il marieroit son fils, il voudroit qu'elle fût de la noce ; qu'il la verroit dès-lors ; & qu'il étoit résolu dans sa tête de l'avoir avec nous dans ce temps-là pour remplacer son frere : ce sera alors, me dit-il en me serrant amicalement, que tu verras mon cœur aussi tendre pour elle, qu'il l'est actuellement pour mon fils. Ces paroles me firent un plaisir infini. Mais, lui dis-je, elle sera peut-être mariée avant mon fils. Cela ne se pourra pas, me dit-il, elle n'est encore qu'une enfant, & je compte que dans six ans mon fils sera bien près d'être marié : je ne veux pas, ajouta-t-il, le marier avant l'âge de vingt-quatre ans ; mais ce temps révolu, je lui permets de donner l'essor à son cœur.

Je compte, ma chere Baronne, marier ma fille de bonne heure ; mais si mon mari marie son fils dès l'âge de vingt-quatre ans, je ne pourrai pas marier ma fille avant mon fils, puisque alors elle n'auroit que quatorze ans. Je laisse le tout à la conduite de la Providence. J'avois mis dans mon plan que le pere ne verroit sa fille que lorsque je la marierois, & il pourra bien se faire qu'il la voie au mariage de son fils. Mais fais-tu attention, ma chere, que celui de son fils sera celui de ta fille ? Attends-toi à de vives poursuites de ma part, dès que mon fils aura la liberté de fixer sa tendresse. Si vous n'êtes pas encore à Paris, il faudra que tu

y vienne, toi & ton aimable fille ſous quelque prétexte, car je ne crois pas que mon mari ſouffre que je propoſe à mon fils une perſonne qu'il n'aura pas vue, par la crainte de l'engager contre ſon inclination. Ce qui me tranquilliſe, c'eſt que mon fils eſt difficile; il l'eſt tant, que je penſe qu'il ne lui ſera pas aiſé de trouver une perſonne à ſon gré; & je ſuis sûre que Mademoiſelle de Neufpont, qui eſt ſi belle, ſera la ſeule qui puiſſe lui plaire. Non, je ne penſe pas à ce changement qui ſe fait en elle tous les jours, ſans un treſſaillement de joie extraordinaire.

Je n'ai pas jugé à propos de déſabuſer mon mari ſur l'âge de ſa fille. Il m'a demandé ſi c'étoit cinq ou ſix ans qu'elle avoit. Je lui ai dit qu'il n'avoit que faire de ſon âge actuel; que quand il la verroit, il ſauroit l'âge qu'elle auroit alors. Elle vient d'avoir huit ans. Je ſuis charmée de l'erreur de ſon papa, parce que ſi par hazard il venoit à la voir, il la reconnoîtroit moins.

On a appris ces jours-ci la mort de Madame de Grignan, arrivée le 13 de ce mois à ſon château. C'étoit une femme de cinquante à ſoixante ans, qui étoit belle, ſage, ſpirituelle, & d'un mérite ſupérieur. On dit que jamais fille n'a été aimée de ſa mere comme elle. Cela m'impatiente, car je réponds que Madame de Sévigné n'a pu aimer Madame de Grignan plus que j'aime ma fille, & même mon fils. Je n'oſe parler de ma fille à ceux qui me diſent cela; mais

je leur dis avec feu que la tendresse maternelle de Madame de Sévigné ne peut l'avoir emporté sur la mienne.

Mon fils n'a plus son Précepteur ; ce bon Monsieur nous a demandé la permission de se retirer, en nous disant qu'il n'avoit plus rien à apprendre à son éleve, qu'il en savoit assez, & que peu de jeunes gens en savoient autant que lui. Il est vraiment savant, ma chere, ce gendre que je te destine, il a beaucoup d'esprit ; mais ce que j'estime infiniment davantage en lui, c'est une bonté de cœur qui caractérise toutes ses actions. Dès que son Précepteur nous eut parlé de sa retraite, il fut question entre nous de la pension qui étoit due à cet homme. Mon mari parla de douze cens livres. Mon fils s'écria aussi-tôt que ce n'étoit point assez, que cette récompense n'étoit point digne de l'homme, ni proportionnée à nos richesses, & qu'elle n'égaloit point sa reconnoissance. Mon mari sourit, & lui dit: Eh bien, Comte, je te laisse le maître, décide. Mon fils répondit dans le moment: Deux mille livres, mon papa. J'aime la disposition de ton cœur, lui dit mon mari en lui serrant la main, j'accorde ce que tu me demande. Mon fils les yeux mouillés de larmes de joie, remercia son pere, & l'embrassa de toute sa force.

LETTRE CXXXVIII.

Du 26 Octobre 1705.

MON Dieu, que ce que tu me raconte de ta fille eſt charmant ! Ce que c'eſt qu'un cœur maternel ! N'eſt-il pas vrai, ma belle Baronne, que tout eſt conſéquent pour une mere en ce qui regarde ſes enfans ? c'eſt la nature toute pure ; elle n'en doit pas rougir. Auſſi tout ce que tu m'as dit de Mademoiſelle de Neufpont m'enhardit à te faire ſur ma fille un détail qui ne ſervira pas peu à te donner une idée juſte de ſon caractere.

Sur la fin de Septembre, étant chez Monſieur & Madame de l'Ecluſe, il ſe trouva que le mari & la femme furent obligés de donner une demi-heure d'audience à leur Intendant pour une affaire preſſante. Ma fille les voyant occupés, ſaiſit adroitement ce moment d'embarras pour m'engager à la ſuivre dans une autre piece. Quand nous y fûmes, elle jetta un coup d'œil de tous côtés pour examiner ſi quelqu'un ne pouvoit ou la voir, ou l'entendre. Sûre alors de n'être ni vue, ni entendue, elle me pria de m'aſſeoir ; puis ſe jettant à mon cou, & me ſerrant avec ſes petits bras d'une force inconcevable, elle me dit qu'elle m'aimoit d'une maniere qu'elle ne pouvoit exprimer ; qu'elle aimoit ſon petit papa & ſa petite maman de tout ſon cœur,

mais que ce qu'elle ſentoit pour eux, n'étoit pas ce qu'elle ſentoit pour moi. Tu penſe bien, ma chere, combien je me ſentis excitée à lui rendre ſes careſſes. Après avoir reçu de moi pluſieurs baiſers, elle me demanda ſi elle pourroit quelque jour apprendre pourquoi elle eſt ſéparée de moi. Je lui dis qu'oui, qu'elle le ſauroit un jour. Eh! quand ſera-ce donc, maman, me dit-elle en redoublant ſes baiſers? J'étois déja fort attendrie; mais cette queſtion acheva, & fit couler mes larmes. Ah! maman, me dit-elle auſſi-tôt, cette demande vous afflige, je ne vous la ferai plus. Je lui dis que ce n'étoit point ſa queſtion qui m'affligeoit, mais l'impoſſibilité de la ſatisfaire. J'entends ſouvent parler de votre mari, reprit-elle, & toutes les fois qu'on en parle je ſens au dedans de moi un mouvement que je ne connois pas; je penſe, à cauſe de cela, qu'il pourroit bien être mon vrai papa comme vous êtes ma vraie maman. Mon cœur à ce moment battoit avec une rapidité étonnante. Je lui dis, en la ſerrant contre ma poitrine: Oui, mon cher amour, mon mari eſt ton vrai papa. Elle reprit avec vivacité: Pourquoi donc, maman, ne le vois-je pas? Je lui dis que cela ne ſe pouvoit pas, & qu'elle n'étoit pas encore en état d'en ſavoir la raiſon. Ainſi, maman, me dit-elle en me baiſant les mains & me les ſerrant, je le verrai donc un jour, ce cher papa? Oui, lui dis-je, quand il en ſera temps. Comme je la voyois diſpoſée à me faire bien des queſtions embarraſſantes pour le mo-

ment, je la fis rentrer dans le sallon, en lui disant qu'il ne falloit pas rester plus long-temps hors de la vue de son petit papa & de sa petite maman, de peur de leur donner du déplaisir.

Cette pauvre petite, ma chere Baronne, se mit dans l'esprit qu'elle ne parviendroit à voir son papa, qu'autant qu'elle deviendroit bien savante. En conséquence elle redoubla d'attention & d'application, elle ne vouloit plus jouer, elle étoit toujours en exercice à lire, à écrire, ou à étudier. Enfin il lui vint un saignement de nez si considérable, qu'un matin étant à l'hôtel de l'Ecluse, je proposai d'envoyer chercher le Médecin. On y fut. Il vint, & parut effrayé de la quantité de sang qu'elle rendoit. Il fit tout ce qu'il put pour l'arrêter, & malgré cela il ne put l'empêcher de couler encore près d'une heure. Il décida enfin que l'enfant étoit très-échauffée; qu'elle faisoit trop d'exercices; qu'il falloit les suspendre, ou au moins les diminuer; & enfin qu'il falloit la rafraîchir absolument, & très-promptement. Il donna ses ordres aussi-tôt, & fit faire devant lui des boissons rafraîchissantes. Il en fit prendre tout de suite à ma fille plusieurs doses, avec peu d'intervalle. Ces boissons étoient fort ameres, & elle les prenoit sans résister, en faisant seulement une petite grimace. Sur les onze heures, son Maître de latin arriva. Le Médecin s'en fut alors en recommandant de la ménager. M. de l'Ecluse demanda au Maître de donner peu d'exercice, & il ne

permit qu'un quart-d'heure de leçon. A midi un autre Maître arriva, & on lui en demanda autant. Ma fille n'avoit rien dit au premier ; mais elle ne put tenir au ſecond. Dès qu'il fut parti, elle ſe mit à pleurer & à ſanglotter, en nous diſant : Je ne verrai donc jamais mon papa ſi on m'empêche de faire ce qu'il faut pour le voir ? Ces paroles nous firent comprendre l'objet de ſon application. Nous lui fimes beaucoup de careſſes, en l'aſſurant que la vue de ſon pere ne dépendoit point de ſes études, & que quand elle poſſéderoit toutes les ſciences, elle ne le verroit pas plutôt pour cela. Vous me trompez, nous dit-elle d'un air de peine, de dépit, & en redoublant ſes pleurs : & connoiſſant le foible de ſon parrain pour elle, elle fut ſe jetter dans ſes bras, en lui demandant de prier pour elle. Il lui dit en la careſſant, qu'il ſeroit bien fâché de demander la moindre choſe qui pût nuire à ſa ſanté. Eh ! lui dit-elle, je prendrai tout ce qu'on voudra d'amer, & à tout moment s'il le faut, mais qu'on me laiſſe apprendre. En diſant cela, elle ſanglottoit toujours. Mon cœur étoit attendri & ſerré extrêmement : Quoi ! diſois-je en moi-même, cette pauvre petite eſt prête à prendre les choſes les plus répugnantes pour voir un pere qui la dédaigne, la bannit de ſes yeux, & penſe à peine qu'elle exiſte ! ..... Cette réflexion fit couler mes larmes ; & voulant en tirer parti, je dis, en les laiſſant couler librement : Pour cela il eſt bien triſte pour moi d'avoir une petite fille

ſi dure pour ſa maman ! elle me voit alarmée ſur ſa ſanté, & elle y eſt inſenſible ; la curioſité de voir ſon papa l'emporte ſur tout. Je n'eus pas plutôt lâché cette parole, qu'elle tira ſon mouchoir de ſa poche, eſſuya ſes yeux, vint ſe jetter dans mes bras, & me dit en me ſerrant de toute ſa force : Ne vous chagrinez pas, maman, voilà qui eſt fait ; je ne parlerai plus de rien, & je ne ferai que votre volonté. Je lui rendis ſes careſſes ; & ſon parrain & ſa marraine lui en firent de nouvelles, en la louant beaucoup d'être devenue raiſonnable. Elle m'a tenu parole ; depuis ce temps-là elle n'a réſiſté à rien, n'a point parlé de ſon papa, & elle eſt actuellement dans la meilleure ſanté.

Tu vois par ce récit, ma chere amie, que ma fille ne le cede point à la tienne pour le bon cœur, pour l'émulation, pour le goût d'apprendre, pour la tendreſſe filiale, pour la reconnoiſſance & la ſoumiſſion pour tous ceux qui la gouvernent. Mon perroquet eſt un peu malade ; c'eſt de dépit de ce qu'il t'appelle toujours inutilement. Je gage que tu ne me crois pas. Mais ſi je te dis que mon cœur t'appelle, & qu'il ſouffre de t'appeller toujours en vain, ſans doute que tu n'en douteras pas.

Mon mari a toujours un grand deſir de venir avec ſon fils à la jolie maiſon de campagne de M. de l'Ecluſe ; mais nous n'aurons pas la folle complaiſance d'y conſentir. Il doit envoyer à M. de Neufpont un Ouvrage politique qui vient de paroître : par

la même occasion je t'enverrai quelques brochures nouvelles.

Depuis que la Bulle *Vineam Domini* est enregistrée au Parlement, chacun tremble pour les Religieuses de Port-Royal : on assure qu'on se dispose à leur en demander la signature ; & on craint qu'elles ne refusent de la donner. La demande & le refus seront-ils justes ? je n'en sais rien : le décide qui voudra.

LETTRE CXXXIX.

Du 25 Janvier 1706.

TU seras satisfaite, ma chere amie, tu les auras ces étrennes que tu me demande avec tant d'audace. Qu'il m'est doux de céder à cette violence ! Mais ce sont des étrennes qui t'arriveront un peu tard ; car un Peintre n'a pas si-tôt fait un portrait que moi une Lettre. Mes ordres sont donnés ; & je n'ai pas choisi le peintre le moins habile. Je lui ai demandé sur-tout de rendre le portrait tel que l'original, & de ne le flatter en rien. Il m'a répondu qu'il lui sera déja assez difficile de l'atteindre dans toute sa perfection, sans chercher encore à le flatter : il dit qu'il n'a jamais rien vu de si parfait que ma fille. M. de l'Ecluse lui dit là-dessus : Eh mais, c'est à cause de cette beauté si rare que nous voulons avoir le portrait de cette Demoiselle, car elle est d'un pays si éloigné,

gné, que nous ne la verrons peut-être jamais : elle eſt du Danemarck, ajouta-t-il d'un air très-ſérieux, & elle s'en retourne au printemps prochain. Ma fille qui l'écoutoit, nous regardoit tous l'un après l'autre, ne ſachant ſi elle devoit ajouter foi à ce qu'il diſoit. Je m'apperçus de ſon embarras ; & pendant que Monſieur & Madame de l'Ecluſe prenoient jour avec le Peintre pour commencer, je l'emmenai dans une autre piece. Ne voulant pas lui dire que par amour pour elle, ſon petit papa vouloit qu'elle fût ignorée de tout le monde, je lui dis ſeulement que ce qu'il avoit dit n'étoit pas vrai, & qu'elle ne devoit pas s'en inquiéter; mais qu'il avoit ſes raiſons pour parler ainſi. Elle me dit : ce que vous me dites, maman, me raſſure, car je ne ſavois que penſer de ce qu'il diſoit ; je vois tant de myſtere à mon ſujet, que je doute toujours de ce que je ſuis & de qui je ſuis fille. Je trouvai ce diſcours un peu fort pour ſon âge. Eh mais ! ma chere amie, lui dis-je un peu ſéchement, pourquoi donc ce doute ? il m'offenſe : dois-tu en avoir depuis que je t'ai dit que tu étois ma fille & celle de mon mari ? Ne vous fâchez pas, maman, me dit-elle en m'embraſſant les genoux (nous étions debout) ; mais mon petit papa diſoit avec un air ſi ſérieux que j'étois du Danemarck, & que je m'en retournois au printemps prochain, que je le croyois preſque ; & ſi je ne vous avois pas vu ſourire, j'allois pleurer. Je l'avois bien vu qu'elle alloit

pleurer, cette pauvre petite ; & c'est pour cela que je voulus la désabuser. Je lui dis donc qu'elle ne devoit avoir aucun doute sur son compte, & que ma tendresse pour elle devoit assez la convaincre qu'elle étoit mon enfant, & qu'elle m'étoit chere. Mais, maman, me dit-elle avec vivacité, je parois être aussi chere à mon petit-papa & à ma petite-maman, & je ne suis pas leur enfant? Là, vois donc, ma belle Baronne, comme raisonnent ces morveux d'enfans! cela veut ou savoir tout, ou douter de tout. Mais c'étoit une petite ruse pour en venir à me demander à voir mon mari; car un moment après elle me dit : Je ne douterois plus de rien, maman, si j'avois vu mon papa, puisque j'entends toujours dire que je lui ressemble. Je me mis à sourire ; & je lui dis avec amitié qu'elle pouvoit garder son doute encore un peu de temps, parce qu'il n'étoit pas encore possible de la satisfaire. Elle poussa un soupir, & quelques larmes sortirent de ses yeux ; mais son chagrin ne fut pas de longue durée, car des caresses redoublées de son parrain, de sa marraine & de moi, y mirent bientôt fin. Elle est si insinuante, qu'il m'est toujours violent de la refuser. D'ailleurs son état ne cesse de me faire pitié : cette pauvre petite ! proscrite par son pere & qui ne respire que lui !

Je suis bien flattée de la demande que tu me fais de son portrait. Tu verras une brune des plus piquantes ; des cheveux &

ſourcils d'ébene ſur une peau d'albâtre ; le teint le plus vif & l'œil le plus fin qui ſe ſoit jamais vu.... Mais je me tais, car il eſt inutile de te parler de ſa figure, puiſque tu la verras dans peu.

Madame de la Tour eſt bien ſenſible à ton ſouvenir, elle te fait mille tendres complimens. Son fils & ſa bru ſe portent bien, & s'aiment toujours à la folie. Ils ont trois enfans, deux fils & une fille.

M. Baillet eſt mort Jeudi, chez M. de Lamoignon où il étoit Bibliothécaire. Ce Magiſtrat, qui ſe fait gloire d'accueillir la vertu & le mérite, avoit chez lui M. Baillet depuis plus de vingt-cinq ans. Il fait l'éloge de cet homme avec un zele qui me charme. Nous avons dîné hier même maiſon ; il ne nous a entretenus que de la piété, de la ſcience & de la vaſte érudition de M. Baillet, qui, quoique né de parens pauvres, n'en eſt pas moins un homme célebre : c'étoit, dit-il, un Critique judicieux, un Auteur laborieux, qui par ſes Ouvrages, & principalement ſes Vies des Saints, s'eſt ouvert un chemin à l'immortalité.

Un jeune Poëte, nommé M. de Crebillon, vient de briller ſur notre Théâtre François, par une Tragédie qui a pour titre *Idomenée*. C'eſt un nouvel aſtre qui ſe leve ſur notre horiſon. M. Regnard s'y ſoutient avec éclat.

LETTRE CXL.

Du 20 Avril 1706.

JE n'ai pas voulu, ma chere amie, te parler du portrait de ma fille dans mon billet ; mais tu dois avoir entendu l'énigme. M. de l'Eclufe a voulu avoir le pareil ; & pour ne point fatiguer l'enfant, le Peintre a fait le fecond fur le premier. Voilà ce qui a caufé le retard. Enfin il eft parti ce portrait, tu le recevras prefque auffi-tôt que ma Lettre. Ainfi tu verras mon petit bijou, & tu voudras bien le comparer fans prévention avec le tien, qui deviendra celui de mon fils, & m'en faire le parallele fans flatterie. La crainte de nuire à mes vues, m'empêche de te demander la pareille. Hélas ! je n'oferois le montrer ce portrait de ma charmante bru ; on traiteroit mon procédé de furprife, on s'imagineroit que les traits feroient flattés, & on ne daigneroit pas jetter les yeux deffus Ce qui me fait parler ainfi, ma belle Baronne, c'eft que je m'apperçois tous les jours que mon fils a la maladreffe de fe prévenir contre les perfonnes de Province. Il en voit quelquefois de jolies, mais dénuées de toute grace ; & il s'imagine que toutes fe reffemblent. J'efpere bien qu'un jour, en voyant Mademoifelle de Neufpont, il reviendra de fa prévention.

Tu veux, ma belle Baronne, que je te parle de Ninon Lenclos : mais ſais-tu bien que je ne m'entretiens qu'en tremblant de gens de mauvaiſes mœurs ? Parler d'eux, c'eſt augmenter leur ſupplice. Où eſt Ninon ? dans l'éternité. Qu'a-t-elle fait pour celui qui l'a créée ? Elle avoit toutes les vertus mondaines, & aucune véritable. Elle étoit de famille noble. Sa mere avoit beaucoup de piété. Son pere étoit un monſtre qui lui inſpiroit le goût des plaiſirs, & lui donnoit des leçons de volupté. Elle les a miſes en pratique depuis l'âge de quatorze ans, juſqu'à celui de quatre-vingt-dix qu'elle eſt morte. Les plus grands Seigneurs de la Cour lui rendoient des hommages, & ſe la diſputoient pour maîtreſſe : elle les mettoit d'accord en ne ſe refuſant à aucun. Sa maiſon étoit fréquentée par beaucoup de gens reſpectables, hommes & femmes. Des meres y envoyoient leurs fils pour y apprendre la politeſſe & s'y former le goût. Chacun penſe à ſa guiſe : pour moi je ſoutiens qu'elle étoit plus capable de former un libertin qu'un homme d'honneur : un lieu où les vertus ſociales ſont admiſes ſans les chrétiennes, eſt ſelon moi, l'écueil le plus dangereux à la foi & aux mœurs, & ne peut être comparé qu'à un poiſon ſubtil & caché. Cette fille étoit pleine d'eſprit, on ne peut le nier : heureuſe ſi elle en avoit fait un bon uſage ! Elle a eu pluſieurs enfans de ſes amans. Un de ſes fils, nommé le Chevalier de Villiers, devint amoureux d'elle,

ſans ſavoir qu'elle fût ſa mere. Lorſqu'il eut découvert le ſecret de ſa naiſſance, il eut un ſi grand déſeſpoir de ſon commerce infâme, qu'il s'en fut ſur le bord d'un étang, & ſe tua en ſe tirant un coup de piſtolet dans la tête. Ninon fut belle juſqu'à la fin de ſes jours : à quatre-vingt ans elle donnoit encore de l'amour. Mérite funeſte & pour elle & pour les autres ! M. Rouſſeau, qui a fait ſon épitaphe, dit d'elle avec beaucoup de juſteſſe, qu'*elle fut de ſon ſexe & l'honneur & la honte*. Adieu : voilà tout ce que je veux te dire d'elle.

LETTRE CXLI.

Du 12 Juin 1706.

TOUT ce que tu me dis, ma charmante amie, du portrait de ma fille & de mon aimable bru, me flatte & me ſatisfait infiniment. J'aurois été bien fâchée d'apprendre que l'une eût cédé à l'autre. Avec des traits différens elles auront donc des armes pour être victorieuſes ſur des cœurs rebelles & ingrats ? La Providence ſait pourvoir à tout, elle nourrit notre eſpoir ; Dieu ſoit loué : J'ai ſi bien mis dans ma tête que Mademoiſelle de Neufpont ſera la femme de mon fils, que je crois que ſi cela venoit à manquer, j'en mourrois de douleur. Le portrait de ma fille n'eſt nullement flatté, aſſurés-en M. de Neufpont : nous l'avons placée près de ſon

tableau aussi-tôt qu'il fut fini, & nous avons vu avec autant de surprise que de plaisir, que l'original & la copie ne sont qu'un. Je ne puis t'en dire davantage, parce que je suis auprès de mon mari, qui est malade d'un gros rhume d'échauffaison.

LETTRE CXLII.

Du 26 Octobre 1706.

QUELLE année triste & déplorable, ma chere Baronne! Quelle discorde dans l'Europe! Quel revers éprouve la France, qui depuis si long-temps en imposoit à tous les Etats! Voilà comme ici-bas tout est inconstance & vanité. Hélas! tout est contrariété dans la vie! quelqu'ombre de plaisir balance une infinité de maux réels. Rien ne me révolte tant que l'indifférence de mon mari pour sa fille, par exemple, & il auroit beau me demander à la voir qu'il ne la verroit pas; & je ne saurois supporter qu'il ne me la demande pas. Quel contraste dans nos volontés! Ce qui me fait parler ainsi, c'est que Madame de la Tour, il y a quelques semaines, nous amena sa petite-fille nous faire visite pour la premiere fois. Mon mari & mon fils lui firent beaucoup d'accueil & de caresses. Elle est assez jolie. Ma belle-sœur voyant son frere & son neveu s'occuper de sa petite, prit de là occasion de me demander à voir ma fille. Elle me demande de

temps en temps de ses nouvelles; je lui réponds simplement qu'elle se porte bien. Mais ce jour-là elle me demanda avec instance de la lui faire voir. Sur mon refus, elle s'adressa à mon mari, qui fit le bon apôtre, en disant qu'il avoit demandé à la voir l'an passé, que je l'avois refusé net, & qu'il étoit résolu à ne la plus demander, puisqu'il y perdroit son temps. Je craignois d'avoir besoin de fermeté pour la leur refuser, & tous trois en sont demeurés là; & moi je me trouvai toute sotte de ne pouvoir faire à mon mari de nouveaux refus.

M. Vaillant, homme estimable, qui a mis sa vanité dans les médailles, est mort Samedi. Chacun a son goût, son foible, son mérite. Il n'y aura pas tant de diversité dans l'éternité. Cet homme a épousé les deux sœurs l'une après l'autre. Il étoit à Rome où il exerçoit la Médecine, & son goût pour l'Antiquité. Il s'y maria, devint veuf, & il s'y faisoit aimer & estimer si bien, qu'il obtint dispense pour épouser la sœur de sa femme qu'il aimoit. Cet amour singulier de M. Vaillant pour les deux sœurs, me fait réfléchir sur la trempe de cœur de mon mari. S'il est indifférent pour sa fille, il ne l'est pas pour moi; il m'aime aujourd'hui comme il y a vingt ans. J'y réponds bien, il est vrai. Nous nous aimons comme des bourgeois, même comme des paysans, & nous n'en rougissons pas: ce seroit rougir de son bonheur; car est-il rien de si doux, à deux personnes qui sont liées pour la vie, que de

s'aimer,

s'aimer, de se le dire, & d'avoir des témoins de leur félicité ? Malheureux, oui, malheureux ceux qui ignorent ce plaisir ou qui l'alterent !

LETTRE CXLIII.

Du 26 Janvier 1707.

MON mari me permet, ma chere, de t'écrire six lignes. Mon rhume est toujours considérable, mais il ne donne plus d'inquiétude. Calme donc tes alarmes, & sois persuadée de toute ma reconnoissance. Que la sensibilité de nos amis a de douceur ! je trouvois du ragoût à lire & à relire tes Lettres, où tu peins si bien ton trouble, ton effroi. Si j'avois été aussi mal que tu te l'imaginois, je n'aurois pu me repaître de tes frayeurs, vrais enfans de l'amitié. Je crois que la tendresse de mes amis, & sur-tout la tienne, a été pour moi un baume qui m'a tirée de mon état dangereux. Un peu de ménagement achevera le reste. Adieu, je t'embrasse, toi & ta charmante fille. Les deux mots qu'elle a mis dans ta derniere Lettre, m'ont valu une médecine.



LETTRE CXLIV.

Du 4 Avril 1707.

QUE dis-tu, ma chere amie, de tous ces beaux éloges que mon mari a fait de moi dans sa Lettre? Il m'a enjollée comme un enfant pour m'empêcher de t'écrire. Il est vrai que mon rhume étoit d'une singuliere nature; au moment qu'on le croyoit passé, il se remontroit, & m'attaquoit avec encore plus d'acharnement. Le jour des Cendres j'ai craint tout de bon qu'il ne dégénérât en fluxion de poitrine, & ne m'emportât enfin. La mort ne m'effrayoit pas pour moi, parce que je suis persuadée que la vie future doit faire seule la félicité des Chrétiens; mais je plaignois mon mari, mes enfans, & sur-tout ma fille. J'ai bien souffert pendant deux nuits & demi que j'ai été privée de la voir. J'ai pensé souvent à toi aussi, il m'étoit dur de ne pouvoir t'embrasser avant de mourir. Mais Dieu m'a redonné la santé, & l'espérance de pouvoir le faire un jour, non pas une fois, mais mille.

Ce qu'on débite à Lyon sur Port-Royal-des-Champs n'est point exagéré: plus d'Abbesse, plus de Novices. Mais il faut se taire quand ce qu'on a à dire n'a rien d'utile, & n'est d'aucun poids. M. de Vauban, le plus grand Ingénieur de la France, est mort

Mercredi. Je finis, car mon mari bout d'impatience de me voir la plume à la main.

LETTRE CXLV.

Du 2 Juin 1707.

ON dit que l'occaſion fait le larron ; & moi j'ajoute qu'elle oblige auſſi les cœurs réſervés à ſe découvrir. Mon fils, ma chere amie, nous a ouvert ſon ame ; ta Lettre l'a forcé à ſe dévoiler. Je la reçus Samedi comme nous mangions la ſoupe. A peine fut-elle dans mes mains que je rompis le cachet, & me mis à la lire tout bas comme de coutume. Heureuſement que nous n'avions perſonne. Depuis long-temps j'avois la démangaiſon de parler de ton aimable fille à mon mari, & devant mon fils. L'occaſion s'en préſentoit aſſez bien. Quand donc nos gens ſe furent retirés pour aller dîner, je dis, comme nouvelle, mais d'un air négligé, que Mademoiſelle de Neufpont venoit de faire ſa premiere communion. Quoi! s'écria mon mari, déja? je ne la croyois encore qu'un enfant. Je lui dis qu'elle avoit près de douze ans. Comment! a-t-il repliqué, cela pourroit faire une femme pour le Comte. Mais, lui ai-je dit, il pourroit faire pis. Mon fils nous écoutoit en ſilence. Mon mari le voyant ſur la réſerve, voulut le faire parler : Tu ne dis rien, lui dit-il, tu devrois pourtant t'intéreſſer à notre conver-

ſation; eſt-ce que tu n'es pas bien-aiſe que nous nous occupions de toi ? Non, mon papa, dit mon fils, je ne me ſoucie pas qu'on s'occupe de moi pour une femme : d'ailleurs nous n'en ſommes pas encore là, & je crois qu'une perſonne de Province n'aura jamais le don de me plaire. Cette réponſe déplut à ſon pere, qui lui dit, qu'il ne falloit pas ainſi ſe prévenir contre les Demoiſelles de Province ; qu'il y en avoit d'un mérite ſupérieur, & qui ne le cédoient en rien aux Pariſiennes : Quand j'ai voulu me marier, continua-t-il, je ne me ſuis point prévenu : on m'a propoſé ta mere ; elle n'avoit que douze ans, & étoit dans un Couvent ; par conſéquent elle pouvoit être pire qu'une perſonne de Province élevée dans le monde. Cependant j'ai ſu patienter pendant quatre ans pour attendre qu'elle en eût ſeize : je l'ai vue enſuite ; & j'ai trouvé en elle eſprit, ſageſſe, beauté, graces, délicateſſe de ſentimens, nobleſſe dans les manieres, grandeur d'ame, douceur de caractere, en un mot, tout ce qu'on ne peut deſirer d'un même objet ſans témérité. Ah ! ma chere Baronne, que je me trouvois flattée & glorieuſe d'entendre ainſi parler mon mari ! La table étoit entre lui & moi. Je lui tendis la main, en lui diſant les larmes aux yeux d'attendriſſement & de reconnoiſſance : Mon cher ami, je ſuis bien ſenſible à ton amour, c'eſt lui, c'eſt ton cœur qui me prête toutes ces qualités. Il me ſerra la main bien fort, & me répondit : Je ne te prête

rien, ma chere Comtesse, je sais que tu possede tous ces avantages au suprême degré, non pas plus que je ne le sens, mais plus que je ne puis l'exprimer. Mon fils, qui étoit à côté de moi, se pencha & m'embrassa, en me disant que son papa avoit bien raison, que j'étois une femme adorable; qu'il avoit déja pensé très-souvent que son papa étoit heureux de m'avoir, & qu'il appréhendoit bien de n'avoir pas tant de bonheur que lui. Je ne pense pas, lui dit son pere, qu'il te soit aisé de trouver une femme comme ta mere; cependant il faut avoir espérance: ce n'est pas une petite chose qu'une union pour la vie: Quand j'ai commencé à penser au mariage, j'ai suivi les conseils de mon bon Précepteur; j'ai prié Dieu, j'ai mis ma confiance en lui, & je m'en suis bien trouvé, comme tu vois: Je ne lui ai pas demandé une belle femme, continuoit-il, je lui en ai demandé une que j'aimasse, & avec qui je pusse vivre en paix; car dans une union de cette nature, il faut s'attacher au caractere plus qu'à la figure. J'ai eu le bonheur de trouver l'un & l'autre: mais par malheur pour toi, c'est que ta mere te gâte les yeux, tu es accoutumé à la voir, & tu ne peux plus trouver rien d'aimable; personne n'est digne de toi. Puis m'adressant la parole. Mais, ma chere Comtesse, me dit-il, ne m'as-tu pas toujours parlé de Madame de Neufpont comme d'une belle femme? comment est sa fille? t'en a-t-elle marqué quelque chose? Je lui dis que tu m'avois

marqué une fois qu'elle te ressembloit, & que malgré cela chacun te disoit qu'elle étoit moins bien que toi : mais, ai-je ajouté, elle pourroit être moins bien que sa mere, & être encore très-bien.

Je ne te le cacherai pas, ma chere Baronne ; cette disposition que mon fils nous trouvoit en faveur de Mademoiselle de Neufpont lui déplaisoit. Il s'opiniâtra à garder le silence, & il avoit un air sombre, rêveur & triste. Mon mari, en me le faisant remarquer, me dit : Tiens, voilà ton fils qui croit déja qu'on va le forcer à prendre la fille de ton amie. Puis lui adressant la parole : Dérides-toi, Comte, dit-il, jamais nous ne te forcerons à prendre une femme contre ton inclination. Ces paroles le remirent un peu, il sourit, & j'entamai une autre conversation.

C'est avec réflexion, ma chere, que je cache à mon fils que ta fille embellit en croissant, & qu'elle te surpasse déja ; je prends même plaisir à lui insinuer tout le contraire, parce que s'il s'en forme une idée commune, il l'en trouvera mieux lorsqu'il la verra. Je ne te demande pas son portrait : de quoi me serviroit-il ? je la connois puisqu'elle te ressemble ; & si je l'avois, je le cacherois, car je veux que mon fils n'ait d'elle aucune idée, il en sera bien plus satisfait ; je veux qu'il en soit épris, & que son cœur ne puisse tenir contre tant d'attraits. Depuis qu'elle est devenue si belle, je suis enchantée de voir mon fils si difficile ; je

n'ai pas à craindre qu'il s'attache, & j'ai tout à eſpérer.

Mon mari arrive de Verſailles, où l'on a appris ces jours-ci la mort de Madame de Monteſpan, arrivée Samedi dernier à Bourbon. Elle y alloit tous les ans prendre les eaux, & elle y marioit des filles du voiſinage qu'elle dotoit. Madame de Maintenon eſt d'une triſteſſe extrême : on a aſſuré à mon mari qu'elle a dit à une Dame de ſes amies, en appprenant la mort de Madame de Monteſpan, qu'elle voudroit être comme elle dans le tombeau.

Une tragédie de M. de Crébillon, qui a pour titre *Atrée & Thieſte*, jette tout le monde dans l'étonnement. C'eſt un homme de génie qui marche ſur les traces du grand Corneille.

LETTRE CXLVI.

Du 22 Août 1707.

HIER, ma belle Baronne, j'ai reçu ta Lettre en dînant, comme la derniere fois ; c'eſt aſſez l'heure ordinaire. Je me ſuis bien donnée de garde de communiquer à mon mari & à mon fils la moindre choſe de ce que tu me dis de Mademoiſelle de Neufpont : *il n'eſt pas tous les jours fête.* Toutes les fois que tu me fais d'elle de pareils récits, mon cœur s'épanouit, & je ne rougis plus de te faire de maternelles réfle-

xions. Je vais t'en faire une ſur ſa future belle-ſœur.

Le 6 de ce mois, pour célébrer l'anniverſaire de la naiſſance de ma fille, je lui ai fait part de ſon hiſtoire. Elle eſt ſi pénétrante, que j'ai jugé néceſſaire de ne plus différer. D'ailleurs, quoique extrêmement vive, elle eſt auſſi ſenſée & auſſi raiſonnable à dix ans qu'une autre à quinze. Elle m'a écoutée avec la plus grande attention pendant plus d'une heure; on la voyoit réfléchir ſur chaque circonſtance. Je lui ai tout dit; & elle a tout écouté ſans m'interrompre : à des momens ſes yeux ſe rempliſſoient de larmes. Tu penſe bien, ma chere amie, que je lui ai parlé de maniere à ne lui point inſpirer de haine pour ſon papa. Auſſi, bien loin de le haïr, il ſemble qu'elle l'aime davantage : elle dit que ſes procédés vis-à-vis d'elle, prouvent en lui un cœur excellent qui craint de n'aimer qu'à demi, & qui veut aimer tout à fait. Depuis ce temps-là elle me baiſe d'une ardeur & d'une force incroyables; mais elle a l'attention de ne me point faire de careſſes ſans que ſon parrain & ſa marraine aient leur tour. Je vois bien qu'elles ſont plus vives pour moi, & qu'elle évite de leur donner de la jalouſie; mais elle a le cœur ſi reconnoiſſant, que je ſuis perſuadée qu'elle a réellement pour eux l'amour le plus tendre.

Ce n'eſt qu'en apprenant ſon hiſtoire qu'elle a ſu qu'elle avoit un frere. Nous avions toujours évité devant elle de parler de lui. Quoiqu'elle ſache que c'eſt lui qui la prive de voir

ſon papa, elle ne l'en aime pas moins : elle deſire le voir, & elle dit qu'il doit être bien aimable, puiſque ſon papa l'aime tant ; mais, dit-elle avec un petit air ruſé, je les attraperai bien tous deux, car je vais m'appliquer à me rendre ſi aimable, que lorſqu'ils me verront, ils ſeront forcés de m'aimer plus qu'ils ne voudront ; & puis, ajouta-t-elle, je les aimerai tant, qu'ils ſeroient des ingrats de ne me pas aimer de même. Enfin depuis qu'elle ſait ſon hiſtoire, elle nous divertit avec tous ſes raiſonnemens : elle ne nous entretient plus que de ſon pere & de ſon frere ; elle fait mille projets pour parvenir à les charmer, elle veut devenir ſavante à les ſurprendre, & les forcer à ſe faire des reproches de ne l'avoir pas vue plutôt. Elle ſait qu'elle ne les verra qu'à ſon mariage pour la premiere fois. Ce terme lui paroît bien long. Je lui ai dit que dans ce temps-là elle ſera plus intéreſſante par l'âge, la grandeur, & par conſéquent plus ſûre de la conquête de leurs cœurs. Elle a aſſez de portée d'eſprit pour ſentir que cela eſt vrai ; & en conſéquence elle eſt contente d'attendre.

Le principal ſujet de preſque toutes mes Lettres actuelles, ſeroit ſi peu amuſant pour d'autres que pour toi, ma chere, que je ne daigne plus te recommander de ne les montrer à perſonne. il n'y a que des meres, & des meres de notre trempe, qui s'aviſent de s'écrire ſur leurs enfans de la maniere que nous le faiſons. N'en rougiſſons pas, & continuons.... Bon ! il me prend une envie de

rire. Je te dis : *N'en rougissons pas*, & nous en rougissons, puisque nous serions bien fâchées que d'autres que nous vissent nos Lettres.

LETTRE CXLVII.

Du 4 Novembre 1707.

QUE veux-tu, ma chere amie? je n'ai pu répondre à tes Lettres plutôt. Voilà ce que c'est que d'être femme & mere ; il m'a fallu céder aux instances de mon mari & de mon fils, & faire avec eux quelques courts voyages à nos Terres en Septembre & en Octobre. Nous ne sommes de retour que d'hier. On m'a remis ta derniere Lettre à mon arrivée. Je ne saurois t'exprimer la joie que m'a fait le détail des perfections de ma charmante bru : cela m'a fait supporter tes reproches, que tu vois bien que je ne mérite pas. Que mon fils sera heureux d'avoir une telle femme ! & que je serai contente de son bonheur ! Te voilà en bon train ; ne va pas t'aviser de te ralentir dans tes récits, ils me sont devenus si nécessaires, que je ne pourrois absolument plus m'en passer.

Mon mari est actuellement dans son cabinet qui écrit à M. de Neufpont. Pour moi, je t'en dis peu ; car je pétille d'embrasser ma fille, que je n'ai pu encore aller voir, & j'y cours. Adieu, baise dix fois pour moi ton aimable fille ; je vais baiser doublement sa future belle-sœur à son intention.

LETTRE CXLVIII.

Du 20 Janvier 1708.

QU'IL eſt doux de s'aimer, de ſe le dire, de le ſentir ! Tout ce que tu me dis de ton cœur, ma belle Baronne, eſt un charme pour le mien ; & tout ce que tu me raconte de Mademoiſelle de Neufpont, m'autoriſe à la même confiance, dans la perſuaſion que ce que je te dis de ma fille fait le même effet ſur ton ame. Si nous nous étions miſes ſur le pied de montrer nos Lettres à nos maris, oſerions-nous nous parler avec tant d'ouverture de choſes qui leur paroîtroient des fadaiſes, & qui ſont pour nous très-piquantes ? D'ailleurs dans ma poſition que pourrois-je te dire de ma fille, de cette chere enfant que ſon pere á proſcrite, & dont j'accepte tellement aujourd'hui la proſcription, que quand mon mari verſeroit des larmes de ſang pour obtenir de la voir, il ne la verroit pas ? J'augure trop bien de ſa petite perſonne dans le temps de ſon mariage, ou de celui de ſon frere, pour ne le pas attendre. Je veux que la ſurpriſe de mon mari, ſes regrets, ſa tendreſſe, égalent alors les charmes de ſa fille. Elle n'a pas encore dix ans & demi, & elle eſt de la figure la plus piquante & la plus intéreſſante. Sans connoître ſon papa, ſans l'avoir jamais vu, elle l'aime à la paſſion. Nous avons eu des peines infinies pour l'empêcher

d'écrire à ce pere dénaturé : elle vouloit nous insinuer que la nouvelle année, & son âge de dix ans qu'elle croit d'une grande importance, se présentoient naturellement, & que sa Lettre ne pourroit tirer à aucune conséquence : c'est seulement, nous disoit-elle, pour lui faire connoître que je ne suis pas si enfant qu'il se l'imagine. Et c'est justement, lui dis-je, ce que nous voulons qu'il ignore ; nous souhaitons qu'il te croie enfant & très-enfant. Sa résistance chagrinoit M. de l'Ecluse, qui craignoit que je ne me laissasse gagner : Tu veux donc nous quitter, lui disoit-il les yeux mouillés & en l'embrassant ? tu veux donc me donner la mort? Eh ! non, mon petit papa, lui disoit-elle en lui rendant ses caresses, je ne vous quitterai que lorsque je serai tout à fait grande. Mais, lui dis-je, pour cela il faut que ton papa, non-seulement ne te voie pas, mais même qu'il n'entende pas parler de toi, sinon il voudra te ravoir, & ton petit papa & ta petite maman en mourront de douleur. Eh bien, dit-elle alors en se jettant à leur cou, il n'en sera plus question ; il faudroit que j'eusse le cœur bien dur & bien ingrat pour ne pas répondre à vos bontés & à tout l'amour que vous me portez. Nous fûmes fort contens de sa réponse. Et quelques momens après, elle nous dit d'un petit air fin : Je ris au-dedans de moi de toutes vos frayeurs, car si vous ne connoissiez pas à mon papa un cœur paternel, tendre & sensible, vous ne craindriez pas tant qu'il voulût me ravoir.

Hélas ! elle a bien raison ; c'est parce que nous savons à son pere un bon cœur que nous craignons : mais de quelle nature est-il ce bon cœur ? c'est là ce qui est incompréhensible.

Je suis toujours étonnée, ma chere, de tout ce que tu me dis de Mesdames de Port-Royal-des-Champs. On s'entretient donc bien d'elles à Lyon ? Je savois bien que le Cardinal de Noailles leur avoit interdit les Sacremens ; mais je ne savois pas le reste. Je savois bien aussi que M. de Saint-Claude, leur Agent, avoit été enlevé & conduit à la Bastille ; mais j'ignorois que les Paysans s'étoient armés de grosses bûches pour assommer les Archers, & que M. de Saint-Claude les avoit arrêtés, en leur représentant qu'il falloit respecter les Ordres du Roi. J'ai parlé de tout cela à différentes personnes qui m'ont confirmé la vérité de tout ce que tu me marque.

LETTRE CXLIX.

Du premier Avril 1708.

OH ! pour le coup, ma chere Baronne, voilà une plaisante idée ! Il ne me seroit jamais venu à l'imagination de t'envoyer une feuille de papier blanc pour poisson-d'Avril. J'étois à dîner lorsqu'on m'a remis ta Lettre, ou plutôt ton attrape. Je regarde l'adresse, reconnois ton écriture, me réjouis d'avance

& pétille d'ouvrir. Nous étions neuf personnes à table, parce que nous avons fait la partie d'aller ce soir au Concert-Spirituel. Enfin je demande la permission de lire. Je romps le cachet où je vois tes armes; j'ouvre, page blanche; je retourne, page blanche; & de tous côtés pages blanches. Il me prend une envie de rire, j'éclate. On me regarde, & on rit de me voir rire. Comme, pour lire, je m'étois un peu reculée en arriere, personne ne s'étoit apperçu de la fraude. Il me vint tout d'un coup à l'esprit d'attraper mon mari. Je replie la Lettre en quatre, & la lui donne, en lui disant: Tiens, divertis-toi à ton tour. Mon fils, qui est auprès de son pere, & que la curiosité poignarde, se penche bien vîte de son côté, & dévore des yeux la feuille de papier que mon mari tourne & retourne avec surprise. A la fin, mon mari montre à la compagnie de quoi il est question, & tout le monde rit du tour. M. de la Tour, qui est un de nos convives, est le premier qui a deviné l'objet de l'attrape : c'est un poisson-d'Avril, s'écria-t-il en riant. Et comme tu vois, chacun s'est amusé beaucoup de rien. Mon premier soin au sortir de table, a été de venir dans mon cabinet de toilette t'écrire ceci : J'espere bien que tu me dédommageras de ton badinage par une jolie Lettre. Si j'étois vindicative, je t'aurois rendu la pareille; mais ce seroit d'un mauvais sel. D'ailleurs je suis une babillarde qui ne sauroit se taire. Adieu, ma belle marchande de poisson; j'attends une grande réparation de ta petite sottise.

M. Despréaux a déjeûné le Mardi-gras chez M. de l'Ecluse : mon amie m'a dit qu'il avoit demandé des nouvelles de ma fille, & que son mari avoit répondu qu'elle étoit un peu incommodée, de peur que le Poëte ne demandât à la voir. J'ai témoigné un petit mécontentement de toutes ces craintes, en représentant que ma fille ayant déja près d'onze ans, il lui seroit utile, isolée comme elle est, de voir au moins de temps en temps un homme d'esprit avec qui il y a toujours à profiter. Je ne sais pas encore ce que ma représentation opérera.

LETTRE CL.

Du 28 Avril 1708.

FAIS des sottises, ma belle Baronne, oui, fais des sottises puisque tu sais si bien les réparer : tes entretiens sur Mademoiselle de Neufpont savent tout rétablir, & ils font toujours le charme de mon ame. Ce sentiment est pour moi un doux espoir, & même une conviction qu'un jour elle deviendra ma fille malgré les préjugés de mon fils. Depuis que nous lui avons parlé d'elle, il affecte de dédaigner tout ce qui vient de Province : il en parle avec un mépris qui me révolte. Un de ses amis, le jour de Pâques, l'invita à aller ensemble à Notre-Dame, pour entendre chanter un nouveau Musicien dont chacun vante la voix. Ce Musicien est de Province. Mon fils refusa d'y al-

ler, en disant qu'il supporteroit plus volontiers d'avoir la fievre, que de voir ou d'entendre une personne de Province, que c'étoit plus fort que lui ; & qu'il étoit sûr que s'il y alloit, il n'y trouveroit que de l'ennui, quand même cet homme chanteroit des mieux. Pour ma fille, elle me donne de la tablature d'une autre maniere. Sa grande beauté, sa vivacité & son enjouement nous embarrassent à l'excès. Depuis qu'elle est au monde elle garde exactement la retraite ; nous pouvons dire qu'elle n'a encore vu que l'hôtel de l'Ecluse & la maison de campagne. Comme il n'est pas permis de faire dire la Messe chez soi aux Fêtes Annuelles, le Chapelain de M. de l'Ecluse leur dit la Messe de grand matin aux Bénédictines de la Ville-l'Evêque. Là, ma fille est dans une tribune où elle n'est vue de qui que ce soit. Le jour de Pâque elle s'est avisée de demander à son petit-papa de la mener à quelque Eglise nouvelle. M. de l'Ecluse, qui craint plus que jamais qu'elle ne soit vue, l'a refusée. Elle lui a fait questions sur questions à ce sujet ; *pourquoi cela ? qu'est-ce que l'on craint ? la prend-on pour une petite fille ? tous les enfans sont-ils gênés comme elle ? quel danger y auroit-il de la mener tantôt à une Eglise, tantôt à une autre ?* Son parrain lui a répondu à tout, en la refusant, & l'a comblée de caresses. Elle s'est soumise, mais en pleurant beaucoup ; & notre cœur ne souffre pas moins qu'elle. Elle ne demande à voir que quelque Eglise aujourd'hui ; & si l'on cédoit à son desir, elle aspireroit à voir autre chose.

Voilà

Voilà la curiosité qui commence à s'emparer d'elle, gare notre tranquillité.

M. Despréaux a déjeûné encore chez M. de l'Ecluse le lendemain de *Quasimodo*; il a demandé des nouvelles de ma fille. Elle étoit avec ses maîtres. Son parrain, qui consent à déférer à mes desirs, a encore refusé de la faire paroître, en disant qu'il ne vouloit pas la distraire dans ses leçons.

LETTRE CLI.

Du 9 Juillet 1708.

MON mari veut que je l'accompagne quelques semaines à Nogent, où il va pour acheter quelque bien qui est aux environs du Château. Je veux, ma chere, bavarder un peu avec toi avant notre départ.

M. de l'Ecluse est si tendre pour ma fille, que la moindre peine qu'il lui voit, lui fait répandre des larmes; il est dans un martyre continuel. Elle a des desirs violens de sortir; elle nous les expose d'un air à faire pitié; nous ne pouvons pas nous rendre, parce qu'elle est réellement d'une figure à faire parler d'elle; son petit papa donc ne peut la satisfaire, & il n'a pas la force de la refuser, il est tout prêt à lui céder; la réflexion vient à son secours, & le retient. Ma fille qui voit son espérance trompée, pleure; & ils pleurent tous deux. Elle se calme un peu lorsqu'elle voit son parrain se chagriner; &

par là nous reſpirons quelques jours ; mais peu après c'eſt à recommencer. Ainſi en nous donnant bien du contentement, elle a le don de nous affliger, ſans pourtant que nous puiſſions lui en vouloir ; car elle fait tout ce qu'elle peut pour ſurmonter ſes deſirs par la crainte de nous déplaire.

Mon mari eſt dans ſon cabinet qui écrit à M. de Neufpont. Il faut qu'il lui en diſe bien long, car il y a déja plus d'une heure qu'il tient la plume. Les hommes valent bien les femmes pour le caquet. Ils diſent que les femmes ont de la langue, c'eſt pour couvrir leurs défauts ſur ce point ; mais nous n'en ſommes pas les dupes, nous leur rendons juſtice là-deſſus comme ſur toute autre choſe.

Tu t'occupe trop, ma chere amie, de Port-Royal-des-Champs. Eh bien ! ce Monaſtere eſt menacé d'une deſtruction prochaine, le Pape y a donné ſon conſentement ; qu'y ferons-nous ? Va, va, ne nous entretenons point de choſes triſtes & ſcabreuſes ; contentons-nous de prier Dieu pour les perſécutés, & encore plus pour les perſécuteurs.

LETTRE CLII.

Du 14 Août 1708.

JE penſois, ma chere amie, ne t'envoyer qu'un billet; il étoit tout prêt; mon mari a oublié de le mettre dans ſa Lettre. Là, lui ai-je dit, mon billet n'eſt donc pas parti? eh bien, je m'en vais faire une Lettre. Il endeve de ſa négligence : Diable de mémoire, dit-il en peſtant contre lui! Puis il m'a ajouté : Pour l'amour de moi ne fais donc pas une Lettre de quatre pages. Jamais, non jamais mari n'a tant redouté de voir écrire ſa femme. Je lui ai promis de n'écrire qu'une page. Je ne ſais pas ſi je lui tiendrai parole : oui ou non, il ne m'importe; pourquoi m'a-t-il oubliée? Nous avons été un mois entier à Nogent. Samedi nous en ſommes partis à cinq heures du matin en chaiſe de poſte, & nous ſommes venus dîner à Paris. Auſſi-tôt mon dîner, j'ai monté dans mon carroſſe, & j'ai été voir ma fille, qui en me voyant a verſé des larmes de joie, & m'a ſerrée dans ſes bras pendant un demi-quart-d'heure ſans pouvoir me quitter. Monſieur & Madame de l'Ecluſe en étoient preſque jaloux; ils ſourioient, mais du bout des levres. Enſuite ils m'ont raconté que ma fille avoit voulu m'écrire à Nogent, & qu'ils avoient eu bien de la peine à l'en empêcher : *Quel mal feroit ma Lettre*, diſoit-elle? *maman n'en reçoit-elle*

pas tous les jours de Madame de Neufpont, où mon papa ne met pas le nez ? Il penseroit que ma Lettre seroit de cette Dame, cela ne tireroit à aucune conséquence, & j'aurois le plaisir d'écrire à maman, & peut-être le bonheur d'en recevoir une réponse. Ma fille avoit raison, ma chere ; j'aurois reçu sa Lettre comme une de toi, mon mari ne se seroit apperçu de rien, & ç'auroit été pour moi la plus agréable surprise, & un baume rafraîchissant pour mon sang qui pétilloit du desir que j'avois de la voir. Mais par complaisance pour Monsieur & Madame de l'Ecluse, j'ai dit comme eux à ma fille, qu'il y auroit de l'imprudence à elle de m'écrire, parce que mon mari connoissant l'écriture de Madame de Neufpont, & voyant que la Lettre ne seroit pas d'elle, il pourroit tout tenter pour découvrir de qui elle viendroit ; & sa découverte, ai-je ajouté, nuiroit à nos vues. Mon Dieu, a-t-elle dit en soupirant, que mon cœur est à plaindre de ne pouvoir à son gré développer ses sentimens ! En même temps ses yeux se remplirent de larmes. Nos caresses les dissiperent.

Le Comte de Treville est mort hier. Il étoit homme de beaucoup d'esprit, & parloit avec grace & avec justesse ; jamais on ne s'ennuyoit dans sa conversation. Il avoit été élevé avec le Roi, qui avoit deux à trois ans plus que lui ; cela l'avoit accoutumé à être poli, prévenant, complaisant. *Madame*, premiere femme de *Monsieur*, qui étoit une femme clair-voyante & de grand jugement,

ſut connoître & diſtinguer ſon mérite ; elle l'admit dans ſa confidence & dans ſon amitié. M. de Treville ſe trouva à Saint-Cloud chez cette Princeſſe lorſqu'elle mourut à la fleur de ſon âge, & en moins de huit heures. Il fut ſi touché de cette mort, qu'il en étoit comme anéanti. Le Marquis de la Fare, ſon ami, le ramena à Paris ce jour-là même, & le retint à coucher avec lui pour ne le point laiſſer en proie à ſa douleur. Les réflexions que fit M. de Treville ſur cette prompte & triſte mort, le déterminerent à quitter le monde & à ne s'occuper que de Dieu & de ſon ſalut. Il s'attacha aux gens de piété & de mérite, & eut une étroite liaiſon avec MM. de Port-Royal. C'eſt M. Deſpréaux, ſon ami, qui m'a raconté tout ceci ce matin chez M. de l'Ecluſe, où il a paſſé une heure avec nous en revenant de confeſſe. Ce M. de Treville, ma chere Baronne, étoit ſi aimable dans ſa dévotion, & ſi raviſſant dans ſa converſation, que je penſois toujours à toi quand quelquefois je le rencontrois chez des perſonnes de connoiſſance. Il eſt un de ceux que j'aurois voulu que tu euſſe vu, & que j'ai le déſagrément de voir mourir ſans te procurer cette ſatisfaction. Hélas! il n'eſt pas le premier, & il n'y a guere d'apparence qu'il ſoit le dernier. Que nos deſirs ſur la terre ſont infructueux ! & qu'il ſeroit ſage de n'en former aucuns ! M. Deſpréaux étoit ſi touché de la mort de M. de Treville, qu'il n'a jamais voulu dîner avec nous ; il nous a dit qu'il avoit l'humeur trop triſte & trop

ſombre pour dîner avec des Dames; mais qu'il nous prioit de lui permettre de ſe dédommager quelque jour. J'ai pris la parole auſſi-tôt pour le prier que ce ſoit ou un Mardi, ou un Jeudi, ou un Samedi, afin que j'aie le plaiſir de jouir de ſa converſation, qui eſt toujours pour moi une fête. Il m'a répondu le plus obligeamment & le plus modeſtement du monde, en me promettant ce que je lui demandois. Les gens d'eſprit & de vrai mérite ne connoiſſent point la fatuité, ils ſont humbles. Je voudrois que tu viſſe cet homme, ma chere amie, je ſuis sûre qu'il te charmeroit. Pendant qu'il étoit avec nous, ma fille étoit dans une autre piece avec ſon Maître de clavecin. Son petit papa fut enfin la chercher au moment que M. Deſpréaux ſe levoit pour s'en aller. Il y avoit plus de quatre ans qu'il ne l'avoit vue, parce que depuis l'âge de ſept ans, comme je t'ai marqué, on la tenoit cachée plus que jamais. Il fit un *Ah*! de ſurpriſe ſur ſa grandeur, ſa grace, ſon éclatante beauté; il nous dit que lorſqu'il la voyoit étant petite, il ſe diſoit ſouvent que ſa beauté étoit au point de ne pouvoir croître, & qu'il étoit à craindre qu'elle dégénérât: je me réjouis de mon ignorance & de mon erreur, ajouta-t-il gracieuſement. M. de l'Ecluſe, pour le ſonder, lui dit: N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que ma niece l'emporte ſur Madame (en me montrant)? M. Deſpréaux me regarda, enſuite ma fille, & dit: Ce ſont, Monſieur, deux beautés parfaites, mais qui n'ont nulle reſ-

ſemblance. Cette réponſe mit du beaume dans le ſang de M. de l'Ecluſe, qui craignoit toujours qu'il n'y eût quelque reſſemblance entre ma fille & moi dont il ne s'apperçût pas. Et moi, ma chere Baronne, je ne m'appercevois pas que j'ai triché mon mari de plus d'uns page. Je me doutois bien que je manquerois à ma parole.

Le bruit court que le Cardinal de Tournon eſt en priſon à Macao, pour avoir fait un Mandement qui déplaît aux Jéſuites. On ne contredit pas ces gens-là impunément.

LETTRE CLIII.

Du 10 Septembre 1708.

MON mari eſt à Meudon. Il y va aſſez ſouvent pour répondre aux amitiés de Monſeigneur, qui ſont toujours les mêmes, ſinceres & vraies. Autrefois il y alloit peu; mais il s'eſt mis au-deſſus de la politique, il ſuit ſon inclination. Mon fils aime tous ces petits voyages, cela le diſſipe de ſes études qui ſont ſans bornes. Il faut bien, ma chere, qu'il devienne ſavant pour mériter l'eſtime d'une épouſe ſavante. Pendant que je ſuis ſeule, il faut que je babille un peu avec toi. Il n'eſt que ſept heures du matin; Madame de l'Ecluſe viendra ſur les neuf heures déjeûner & paſſer la journée avec moi. M. Deſpréaux nous a tenu parole, il eſt venu chez eux dîner avec nous il y aura demain trois ſemai-

nes. Ce Poëte a fait comme de coutume le charme de la converſation. Naturellement il eſt ſérieux, il a même l'air un peu ſévere; mais ce jour-là c'étoit un tout autre homme pour la gaieté, l'enjouement, & même la vivacité, malgré ſon âge de plus de ſoixante-dix ans; & c'étoit ma fille qui l'égayoit & l'animoit. Il lui trouve au ſuprême degré toutes les qualités qui font le mérite de notre ſexe, & par-deſſus cela, une beauté, des graces & des manieres au-deſſus de tout ce qu'on a jamais vu : ce ſont ſes termes. Sans le vouloir il a bien penſé nous jouer d'un mauvais tour; & tout innocemment il auroit été un indiſcret. Il s'eſt trouvé à la Cour le jour de la Saint Louis avec mon mari & mon fils. En cauſant avec mon mari, il lui trouva les traits, les manieres, & même le ſon de voix d'une perſonne qu'il avoit vue; & il lui demanda s'il avoit une ſœur. Mon mari lui dit qu'oui. Je ne puis me rappeller quelle eſt cette Dame, reprit le Poëte; mais c'eſt tout vous-même. Vous vous trompez, lui dit mon mari, car ma ſœur ne me reſſemble nullement, elle eſt le portrait de mon pere, & moi celui de ma mere. Là-deſſus M. Deſpréaux ſe mit à rêver; & il ſe rappella que c'étoit ma fille au moment que Monſeigneur venant à paſſer, vit mon mari & mon fils, & les emmena. M. Deſpréaux vint nous revoir le Mardi d'après, & nous raconta cela, en nous diſant affirmativement que Mademoiſelle de l'Ecluſe étoit fille de M. de la Riviere, qu'il ne lui étoit pas poſ-

ſible

ſible d'en douter ; mais qu'il auroit la ſageſſe de ſe taire, & de ne point chercher à pénétrer le myſtere de ſa ſéparation d'avec ſes pere & mere. Cela nous détermina dans le moment à lui confier l'hiſtoire de ma fille. Et bien nous en prit, car il nous a avoué que ne pouvant comprendre qu'il y eût des raiſons pour qu'une Demoiſelle auſſi aimable que ma fille fût ſéparée d'avec ſa mere, il en avoit conjecturé qu'elle étoit une bâtarde de mon mari, dont Monſieur & Madame de l'Ecluſe avoient pris pitié. Mais, reprit M. de l'Ecluſe en plaiſantant, n'auriez-vous point conjecturé auſſi que j'aurois donné ma femme à M. de la Riviere, comme Sara donna Agar à Abraham pour en avoir un enfant ? Non, dit M. Deſpréaux en plaiſantant auſſi, je n'ai point eu cette idée-là ; mais que ſait-on ? par la ſuite elle me feroit peut-être venue. J'ai voulu te raconter ceci, ma chere Baronne ; & comme je ne veux pas que Madame de l'Ecluſe voie ma Lettre, je te quitte en t'embraſſant de toute mon ame, toi & Mademoiſelle de Neufpont.



LETTRE CLIV.

Du 24 Janvier 1709.

IL y a aujourd'hui quinze jours, ma chere amie, que je pris la plume pour t'écrire. Mon mari me dit : Mais es-tu folle ? il faut avoir le diable au corps pour vouloir écrire par le froid qu'il fait. Bon, lui ai-je dit, j'aurai bien du mal, entourée de paravents & auprès d'un bon feu! Cela dit, je me fais donner tout ce qu'il me faut. Je me mets en devoir de commencer : point d'encre, elle est gelée. On me la fait dégeler. Je trempe ma plume dans le cornet, je la pose sur le papier, je veux tracer des lettres; rien ne marque : j'appuie, je force, je peste, & enfin je m'apperçois que l'encre est gelée dans la plume, & s'y gele de nouveau de moment en moment. Mon mari claque des mains, rit, & se raille de moi, de mes paravents & de mon bon feu. En même temps il me prend la main, & me la trouve de glace. Effectivement j'avois déja les doigts si gourds, qu'il m'auroit été impossible d'écrire, & il n'y avoit que mon impatience qui m'empêchoit de le sentir. Ainsi sans la rigueur du temps tu ne m'aurois pas prévenue. Mais dis-moi donc, ma chere, as-tu jamais senti un froid pareil? M. de Saint-Laurent, qui a déja quelque âge, dit que de sa vie il n'y a eu un semblable hiver. Ce qu'il y a de singulier, c'est

de ce qu'il a pris de cette violence si à coup. Le jour des Rois, mon mari me dit aussi-tôt qu'il fut levé : *Il pleut encore ! oh voilà qui est fait, il n'y aura point d'hiver.* Je me leve ; nous allons ensemble à la grand'Messe : le froid nous saisit à l'Eglise ; nous le sentons, & nous n'en voulons rien croire. A la fin plusieurs personnes grelottent, se trouvent mal ; on les emporte, & nous croyons alors à l'évidence. Je ne suis pas étonnée de ce que tu me marque ; car plusieurs personnes sont mortes de froid dans Paris même, où l'air est plus tempéré que dans les campagnes. Je suis bien contente de mon mari & de mon fils ; l'un & l'autre se sont donnés beaucoup de mouvement pour envoyer aux pauvres des soulagemens tant en bois qu'en pain : ils ont même donné des ordres à M. des Fossés, & à quelques-uns de nos gens, pour faire distribuer des pots-au-feux à un nombre de malades qui sont des pauvres honteux. Nos vassaux ont eu part aussi à leur attention ; ils ont écrit à chaque Curé de nos Terres de distribuer aux pauvres habitans, sur leur compte, une somme qu'ils indiquoient plus ou moins forte selon le besoin. Mon fils a un revenu honnête pour ses menus plaisirs ; & de tout temps j'ai eu la satisfaction de lui en voir faire un bon usage.

Ce que tu me marque de ton oncle, ma chere, est bien vague : as-tu peur de me donner trop d'espérance & de plaisir ? Je trouve bien singulier aussi que tu aies montré mes Lettres à Mademoiselle de Neufpont,

des Lettres où elle se voit méprisée de mon fils presque personnellement. Apprends-moi donc dans ta premiere comment elle a pris la chose ; & puis la maladie de ton oncle, s'il y a à craindre ou à espérer. Quelle fatalité, du caractere dont je suis, d'avoir à desirer la mort de quelqu'un pour être heureuse ! Hélas ! Dieu sait que ce n'est point sa mort que je desire, c'est ta présence.

Le P. de la Chaise, Confesseur du Roi, est mort Dimanche. Il est peu regretté : c'est assez le sort de ceux qui sont en faveur, parce qu'aux yeux de bien du monde ils abusent de leur place. On ne parle de celui-ci dans les compagnies que pour blâmer ses actions, son goût de domination, son penchant à la vengeance, sa haine invétérée contre Port-Royal ; en un mot, tout le mal qu'il a fait ou occasionné, est remis sur le tapis. Fait-on bien ? J'en doute : Dieu l'a jugé, ne troublons point sa cendre, & prions pour le repos de son ame. Il avoit de l'esprit & de la science. Le Roi lui avoit donné sa confiance : heureux l'un & l'autre s'ils n'avoient point abusé l'un de l'autre ! Le P. de la Chaise avoit une grande réputation dans sa Société, pour laquelle il étoit d'une grande ressource. Dès qu'un de leurs Peres alloit lui dénoncer quelque ennemi, il avoit le plaisir de lui voir prendre feu tout à coup contre celui qui osoit lui déplaire, n'importe de quelque état qu'il fût. Il dit un jour, parlant du Cardinal de Noailles, qui avoit fait une Ordonnance qui n'étoit pas du goût des

Jésuites : *Je lui ferai boire jusqu'à la lie le vase de la colere de la Société.....* Eh ! ne me voilà-t-il pas comme tout le monde ? J'avois résolu de me taire sur cet homme, & je me laisse dominer par la médisance. J'en reste là sur son compte.

Ce qu'on t'a dit de ce fameux procès, n'est que trop vrai ; mais bien des gens de poids & de mérite pensent que M. Rousseau est accusé faussement. Je le souhaite.

Tu m'en voudras si je ne te dis pas que les Lettres-Patentes du Roi pour la destruction de Port-Royal-des-Champs, sont enregistrées au Parlement dès l'autre mois.

Je t'envoie trois comédies de M. Regnard. *Les Ménechmes & le Légataire Universel* ont eu un succès surprenant. Quand est-ce donc que je te verrai t'épanouir à nos spectacles ? quand est-ce donc que je t'embrasserai ?

LETTRE CLV.

Du 26 Février 1709.

LE commencement de ta Lettre, ma chere Baronne, me désespere. Mon Dieu, si le bon homme veut avoir une maladie longue, qu'il vienne à Paris, il y trouvera des ressources pour sa santé. Tu vois que je ne lui souhaite pas la mort ; je ne lui souhaite que de la complaisance pour toi & pour moi. A dire vrai, il y a plus à espérer dans les mains de nos Médecins que dans celles des vôtres.

Parle-lui ſur ce ton ; tâche de le convertir, & de lui donner du goût pour la Capitale. D'ailleurs s'il a confiance en des vœux, j'en ferai pour lui, je demanderai au Ciel de lui donner cent années de vie : Et s'il ne ſe rend pas, adieu mes vœux.

La maniere dont Mademoiſelle de Neufpont a appris la diſpoſition de mon fils pour elle me fait rire. Il me ſemble entendre ma fille qui dit que par ſes talens & par ſa ſcience, elle veut enlever le cœur de ſon papa dès la premiere entrevue. Les belles armes dont elles veulent ſe ſervir l'une & l'autre contre l'objet de leur tendreſſe ! Ce qui devroit les rebuter, eſt préciſément ce qui excite leur émulation. Que mon fils ſera heureux d'avoir une femme ſi ſupérieure en mérite ! Mais il faut que tu connoiſſe bien à cette aimable fille de la raiſon, de la ſageſſe, & de la juſteſſe d'eſprit, pour lui avoir parlé déja de celui qu'on lui deſtine, & des défauts de cet ingrat. Embraſſe-la bien tendrement pour moi cette chere bru, & dis-lui que je donnerois de bon cœur une chopine de mon ſang pour la ſerrer moi-même dans mes bras.

Que la miſere eſt grande ! le cœur ſaigne à chaque inſtant à Paris de voir languir les miſérables ; & on aſſure que c'eſt encore pis à la campagne.

Le bon M. Fontaine eſt mort à Melun il y a quelques ſemaines. Il n'aura pas la douleur de voir la deſtruction de Port-Royal-des-Champs dont on parle toujours très-fort.

LETTRE CLVI.

Du 30 Avril 1709.

QUELLE année, ma chere amie ! quel douloureux printemps ! On dit que rien n'étoit ſi triſte & ſi affligeant que de voir labourer les terres de nouveau, & d'y voir ſemer de l'orge & de l'avoine. Voilà bien le cas de déployer nos richeſſes.

Ma fille vient de faire ſa premiere communion le Samedi 20 de ce mois, avec de grands ſentimens de piété. Elle a été à la Paroiſſe ce jour-là pour la premiere fois. Je craignois que la nouveauté ne lui donnât de la diſſipation ; & j'ai eu la ſatisfaction de la voir ſi remplie de ſon objet, qu'elle n'a pas levé les yeux. J'ai aſſiſté & communié à la même Meſſe, que j'ai fait dire exprès pour elle. Voulant voir ſi je ne m'étois point trompée, je lui demandai après dîner ce qu'elle diſoit de la Paroiſſe. Elle me répondit que n'ayant été à l'Egliſe que pour celui qui l'habite, elle ne s'étoit point occupée du vaiſſeau. Je lui dis que j'étois bien-aiſe de ce que ſa curioſité avoit cédé à ſon devoir. Et tout de ſuite je lui demandai ſi elle ne ſeroit pas bien-aiſe d'aller à Vêpres. Ah ! maman, me dit-elle d'un air de deſir, auriez-vous la bonté de m'y mener ? Nous en étions convenus, ſon parrain, ſa marraine & moi. Nous lui dîmes donc qu'oui, que

nous allions l'y mener. Ce fut pour elle une joie délicieuse. Il y a si peu de monde dans les Eglises les jours ouvrables, que nous avions pensé qu'il n'y auroit pas grand risque ; & au milieu de Vêpres, trois personnes de notre connoissance entrerent dans l'Eglise ; nous n'échappâmes à leur vue qu'à la faveur d'un pilier, & en fuyant bien vîte. Par bonheur pour ma fille que, y ayant été un quart-d'heure avant que les Vêpres commençassent, nous lui avions fait voir tout ce qu'il y a de remarquable dans une Paroisse.

Depuis la confidence que nous avons faite à M. Despréaux sur ma fille, il vient toutes les semaines dîner à l'hôtel de l'Ecluse un de mes jours. Samedi il nous entretint beaucoup de M. Racine. La veille il avoit été faire une visite à sa veuve, & ils s'étoient entretenus ensemble de cet homme, que sa femme pleure encore, & que ses amis regrettent toujours. Croirois-tu, ma belle Baronne, que Madamme Racine n'a jamais lu aucunes de ces belles tragédies qui ont fait la réputation de son mari, & qui l'immortalisent ? C'est que Racine étoit le premier à mépriser ses Pieces profanes ; & il regrettoit de les avoir faites. M. Despréaux dit qu'il lui a souvent entendu déployer toute son éloquence pour inspirer à son fils aine de l'éloignement pour ces sortes de compositions, & même pour toute Poésie en général, lui disant que la gloire de ce monde n'est digne que de mépris pour des Chré-

tiens qui ne ſont nés que pour l'éternité. Il avoit bien raiſon, ai-je dit à M. Deſpréaux ; car de quel mérite eſt la gloire de ce monde pour les habitans de l'autre, qui ne connoiſſent de gloire que celle de Dieu ? Je penſe effectivement, ma chere amie, qu'il n'y a pas de folie plus grande que de courir après la gloire pour un temps où elle n'eſt plus que le néant. Je finis, car mon carroſſe ſe trouve prêt pour me conduire chez notre amie.

LETTRE CLVII.

Du 19 Juin 1709.

MON Dieu, ma chere, que la diſette eſt grande ! & que mon cœur eſt triſte ! J'ai les oreilles rebattues de toutes ſortes de miſeres. Les uns n'ont pas de pain, les autres ſont malades pour en avoir mangé de mauvais, d'autres ſont aux déſeſpoir d'être obligés de recevoir des aumônes. C'eſt à ceux-ci que je m'attache, & je prends toutes les précautions poſſibles pour ne leur cauſer aucune honte. Mon mari a été lui-même à nos Terres avec ſon fils : ils ont été viſiter les pauvres Laboureurs, les ont conſolés par leur bourſe, & ont donné des ordres pour le ſoulagement de tous les miſérables de ces cantons. Nos vaſſaux ſont nos enfans & nos premiers pauvres ; mais dans une miſere ſi générale, nous ne devons pas nous borner à

eux : c'est pour cela que de mon côté je tâche autant qu'il m'est possible de faire du bien à ceux qui se présentent, soit à Paris, soit ailleurs.

J'ai appris avec satisfaction que mon fils a été extrêmement sensible à la situation des pauvres qu'il a visités : il étoit le premier à exciter son pere à les soulager : & de son côté il vuidoit son gousset à chaque fois ; de sorte que mon mari m'a dit avoir été obligé plusieurs fois de lui donner jusqu'à des vingt-cinq louis d'or pour ne le pas chagriner ; les larmes lui rouloient dans les yeux, & son cœur étoit toujours dans l'oppression : si bien que mon mari dit, que s'il se trouve dans la nécessité de faire encore de pareilles visites, il ne le menera plus avec lui. Et moi, qui suis bien-aise que mon fils soit témoin de la misere, je ferai tant qu'il l'accompagnera.

Nous avons à Paris l'Abbé Pellegrin, qui est d'une bonne famille de Province, fort bon Poëte, homme d'un vrai mérite & estimable : il est pauvre, a une famille sur les bras, & il ne veut pas être aidé. Je souffre de trouver en lui de l'opposition à recevoir, parce que je voudrois lui donner. Ce n'est que de ses veilles qu'il soutient plusieurs nieces. Pour cela, il a une espece de magasin ouvert de complimens pour toutes sortes de fètes ; des madrigaux, des épigrammes, des épithalames : on va chez lui pour en avoir, & il les vend à proportion du nombre & de la mesure des vers. Ah,

ma chere, il me vient une bonne idée : il faut que je me faſſe conduire quelque jour chez lui ; je choiſirai de ſes vers, & je les lui paierai ce que je voudrai ; car ce pauvre Abbé me fait pitié. C'eſt un homme de quarante & quelques années, qui n'a que ſa verve pour ſubſiſter ; & ſon bon cœur, ſon ame généreuſe, lui font encore partager ſon petit produit avec ſes parens. Quel exemple pour nous ! Oh ! je le verrai, & malgré lui je le ſoulagerai.

Ma fille a toujours de grandes envies de ſortir. M. Deſpréaux a donné l'idée de la promener à la brune. M. de l'Ecluſe paroît diſpoſé à adopter cette idée. En conſéquence ma fille le preſſe, dit que l'heure ne lui fait rien ; & je crois qu'elle parviendra à le gagner. A te dire vrai, je n'en ſerai pas fâchée, car cette chere enfant me fait pitié & par ſa ſolitude, & par ſes deſirs de ſortir, & par ſa proſcription inouie de la part d'un pere qu'elle aime & après lequel elle reſpire.

LETTRE CLVIII.

Du 9 Août 1709.

LA nouvelle n'eſt que trop vraie, ma che- Baronne, & je ne ſuis point étonnée qu'on en parle déja à Lyon ; car il y aura demain un mois que le Cardinal de Noailles a rendu un décret de ſuppreſſion & d'ex-

tinction de la Maison de Port-Royal-des-Champs, & de réunion de tous ses biens à la Communauté de Paris.

M. de Lamoignon est mort avant-hier. C'étoit un homme vraiment illustre par son esprit, par ses talens & par sa probité.

Ma fille à la fin est victorieuse sur son petit papa : tous les jours qu'il fait beau, il la promene dans son carrosse les soirs à la brune. Elle doit sa victoire à M. Despréaux, & elle en est bien reconnoissante. Ce Poëte a composé pour elle un petit Ouvrage qu'il lui a apporté Mardi en venant dîner avec nous. Cet Ouvrage a pour titre: *Conseils d'un vieux ami à sa jeune amie.* Il est petit pour la forme, mais il est bien grand pour la matiere. Il est composé de cent conseils, que ma fille goûte comme si elle avoit trente ans (1). J'en ferai tirer une copie pour Mademoiselle de Neufpont.

---

(1) Je n'ai pu recouvrer cet Ouvrage que je me ferois fait un plaisir de donner au Public.



LETTRE CLIX.

Du 16 Octobre 1709.

MON Dieu, ma chere, quelle terrible journée pour la France que le 11 Septembre! on se souviendra long-temps de la bataille de Malplaquet. Dans le Public on ne manque pas d'attribuer tous les malheurs de cette année aux persécutions qu'on intente contre Port-Royal-des-Champs : on dit que le Ciel venge déja les Religieuses & de tout le mal qu'on leur a fait, & de tout celui qu'on projette de leur faire. Pour moi, je me tais là-dessus ; notre vue est trop bornée pour pénétrer dans les décrets de la Providence.

Ma fille est bien contente de ses sorties. Son parrain la mene tous les jours sur le soir à différentes Eglises ; quelquefois seulement dans des rues de quartiers où il juge n'être pas connu. Nous avons même été tous ensemble à différentes fois passer la journée chez le Comte de l'Ecluse, ancien amant de ma belle-sœur, qui demeure au Fauxbourg Saint-Germain. Enfin elle en a déja tant vu, qu'elle parle de Paris en fille qui le connoît. Elle n'a pourtant vu encore ni promenade, ni spectacle. Elle est assez rusée pour paroître n'y pas penser, & pour sonder les dispositions de son petit papa avant d'en faire la proposition ; mais je réponds qu'elle en viendra là au printemps.

J'ai été chez l'Abbé Pellegrin deux fois : je lui ai demandé à voir de ſes vers ſur différens ſujets ; j'en ai choiſi quelques-uns, & lui ai mis la premiere fois cinq louis dans la main. Il m'a fixée, a rougi, puis m'a dit : C'eſt Madame de la Riviere qui m'honore de ſa viſite plus pour me donner que pour recevoir. Il ne m'a pas refuſée cette fois-là ; mais à la ſeconde, il m'a dit tout en entrant, que tous ſes vers étoient à mon ſervice, mais qu'il n'avoit beſoin de rien. Et il n'a rien voulu recevoir.

Je t'envoie, ma belle Baronne, les Aventures de Télémaque. Ce que je t'en ai envoyé il y a dix ou douze ans, n'en étoit que des morceaux : ceci eſt tout l'ouvrage. Il s'en eſt fait depuis peu pluſieurs éditions différentes. On m'aſſure que celle-ci eſt la meilleure.

Madame de Château-Renaud, Abbeſſe de Port-Royal de Paris, a été de haute-lutte le premier de ce mois prendre poſſeſſion de Port-Royal-des-Champs. On dit qu'elle l'a pris ſur le haut ton vis-à-vis de la Prieure ; qu'elle n'a point voulu dîner dans le Couvent ; qu'elle a dîné aux granges avec les Notaires ; que de là elle a été coucher à Saint-Cyr, où le lendemain elle a rendu compte à Madame de Maintenon de ſon voyage & de ſon expédition ; que Madame de Maintenon, après avoir écouté ſon rapport, lui avoit demandé en ſouriant, ſi elle avoit ſenti à Port Royal-des-Champs cette onction qu'on dit s'y faire ſentir de tous ceux

qui y abordent ; & que l'Abbesse lui répondit qu'elle n'avoit rien senti de particulier ; que d'ailleurs elle n'étoit point assez bonne pour éprouver ces sortes de mouvemens. Ce pouvoit bien être, ma chere , une vérité plus grande qu'elle ne pensoit. Je me souviens d'avoir entendu parler de cette onction à Madame de Sévigné.

LETTRE CLX.

Du 20 Janvier 1710.

DANS le transport de ma joie & de mon contentement , je prends la plume , ma chere amie , & je commence par les remerciemens que je dois à ton aimable fille. J'estime plus son présent que tous les trésors du monde. Je m'en suis déja parée , & je ne puis comparer à rien le plaisir que j'ai de porter de son ouvrage. Mon mari & mon fils étoient en visites lorsque je reçus ton paquet. A leur retour ils s'écrierent tous deux : Ah ! la belle broderie ! & mon fils ajouta : il n'y a pas de dentelle qui soit plus belle. Je lâchai tout de suite : C'est un échantillon de l'adresse de Mademoiselle de Neufpont. Mon mari redoubla d'éloges , & dit qu'à la premiere Lettre qu'il écrira à M. le Baron , il lui fera des complimens sur l'adresse & le goût de sa fille Pour mon fils il rougit & se tut. Mon mari s'en apperçut , & le badina en lui disant : Qu'est-ce que c'est donc : te voilà tout

ſot de voir que les Demoiſelles de Province ſont adroites & valent bien celles de Paris. Oh ! mon papa, reprit mon fils, je n'ai jamais penſé que les Demoiſelles de Province ne puſſent avoir de l'adreſſe, même de la beauté ; je doute ſeulement qu'elles aient de la grace. Va, va, lui repliqua ſon pere, je ſuis ſûr du contraire, j'en ai pour garant ta mere. Maman n'eſt pas de Province, dit mon fils. Non, lui répondit mon mari, mais elle y a été élevée, & dans un Couvent. Cela en reſta là. Deux jours après, qui étoit Samedi, j'allai faire viſite chez M. le Comte de l'Ecluſe, frere du parrain de ma fille. Il s'y trouva un Monſieur qui vint à parler de Lyon, & qui nous dit qu'il y avoit paſſé ſix ſemaines l'automne derniere. Je lui demandai bien vîte s'il te connoiſſoit, s'il t'avoit vue. Oui, ma chere Baronne, oui, il vous a vus, toi, ton mari & ta charmante fille. Il ne vous a point parlé ; mais il vous a admiré, & a été plusieurs fois aux promenades exprès pour vous voir. Je l'ai bien queſtionné. Que ſes réponſes m'ont ſatisfaite ! Que Mademoiſelle de Neufpont eſt bien ! qu'elle eſt belle ! qu'elle eſt grande ! qu'elle a de graces ! que ſes yeux ont de douceur & de vivacité ! quelle démarche ! quel port ! quel teint de lis & de roſes ! Que ſa réputation a d'éclat ! qu'elle eſt glorieuſe pour elle ! ſatisfaiſante pour moi ! avantageuſe pour mon fils ? Mais quel ſoufflet pour ſes préjugés ! Il n'étoit point préſent à cette converſation, & il n'y pouvoit pas etre, vu l'endroit. J'en étois fâchée, je l'y ſouhaitois. Actuellement

tuellement il me semble que je suis plus contente de ce qu'il n'y étoit pas. J'ai toujours dans l'idée que Mademoiselle de Neufpont fera plus d'impression sur son cœur, s'il peut la voir avant d'en avoir entendu parler. Un objet ne peut que perdre d'être vanté d'avance. Ne penses-tu pas de même ? Que nous serons joyeuses l'une & l'autre quand le moment de les unir sera arrivé ! Ah ! ma chere, hâtes cet instant fortuné. Ma joie & mon impatience redoublent depuis cette conversation. Le 8 de ce mois je me suis trouvée dans une grande compagnie de beaux esprits. J'y ai trouvé une si grande satisfaction, que je me suis dit: Que j'ai de bonheur en comparaison de cette pauvre malheureuse Baronne ! Et tout d'un coup ma joie s'est altérée, & ma satisfaction s'est trouvée médiocre. Voilà ce que produisent les réflexions.

Ton oncle est donc toujours malade ? Que je suis fâchée de ce qu'il souffre si longtemps. Dieu lui donne la patience & à nous aussi.

Je n'ai point voulu t'écrire l'enlevement de Mesdames de Port-Royal-des-Champs ; ce sont des nouvelles trop tristes. D'ailleurs je vois que vous savez toutes les nouvelles à Lyon ; & ce que tu m'en dis me le confirme.



LETTRE CLXI.

Du 4 Mars 1710.

QUEL temps, ma chere amie ! le Dieu des armées nous a abandonnés, & il ne revient point. Le Roi est si touché de la situation de ses peuples, qu'il a fait des offres onéreuses pour la paix ; mais il paroît qu'on se prête mal à ses propositions. Ainsi il faudra que la guerre, la triste guerre continue. M. le Duc est mort hier, à quarante-deux ans. Quelle courte carriere ! C'est mourir au milieu de sa vie.

Mon mari fait des projets de voyages pour son fils : il veut lui faire voir la France ; il veut le promener pendant quatre ou cinq mois cet été dans les principales Villes du Royaume. Mais une singularité qui m'étonne, & que tu auras peine à croire, c'est que tous les deux redoutent d'aller à Lyon, & ont décidé de n'y point aller. Lorsqu'ils m'ont parlé de cette décision, je n'ai pas fait semblant de les écouter, j'ai paru distraite ; puis j'ai dit tout d'un coup : Je serai donc veuve tout l'été ? Après quoi j'ai parlé de la maniere d'adoucir mon veuvage par de fréquentes Lettres ; & j'ai évité de parler de Lyon. Nous verrons s'ils persisteront dans leur résolution.

M. l'Archevêque de Rheims est mort subitement il y a eu Samedi huit jours. Jamais

mort ne m'a tant frappée que la ſienne ; j'avois dîné avec lui la ſurveille ; & il ſe portoit très-bien. Ce que c'eſt que de nous ! Il eſt à préſumer que ſi ſa mort a été ſubite, elle n'a pas été imprévue, car c'étoit un homme plein de zele, de piété, de ſcience & de régularité. En mourant il a laiſſé ſa bibliotheque, qui eſt très-belle, aux Chanoines de Sainte Genevieve de Paris.

Cette Lettre eſt courte ; & le paquet ſera gros, parce que j'y joins les *Conſeils d'un vieux ami a une jeune amie*, que je t'ai promis.

LETTRE CLXII.

Du 12 Mai 1710.

ME voici veuve, ma chere amie ; mon mari & mon fils ſont partis ce matin à cinq heures. Mon cœur eſt encore dans le ſerrement de leurs adieux. Que nos embraſſemens ont été tendres & triſtes ! Madame de l'Ecluſe a eu l'attention de me venir prendre dès ſept heures du matin pour aller paſſer la journée chez eux. Hélas ! ce ne ſera qu'avec eux & ma fille que je trouverai de la conſolation des abſens. Il eſt ſept heures du ſoir : j'ai voulu m'en revenir pour t'écrire deux mots. Tu ne verras pas mes chers voyageurs, ils tiennent bon. Je leur ai dit hier : Quoi ! vous n'irez pas à Lyon ? vous n'irez pas viſiter la ſeconde Ville de Fran-

ce? Vous n'irez pas embrasser mon amie pour moi? Tu n'iras pas, ai-je ajouté à mon mari, voir M. de Neufpont, cet ami que tu estime & que tu aime tant? L'un & l'autre m'ont répondu un *non* très-ferme. Mais je pénetre la vérité; mon fils craint d'y voir Mademoiselle de Neufpont & de l'aimer; & mon mari craint de la trouver trop aimable, & de contraindre son fils à l'épouser. Ce que c'est que la prévention!

Voilà donc la guerre qui continue? Et n'est-ce pas avec justice? Il faut avoir l'ame bien dénaturée & bien barbare, pour proposer à un grand-pere de se charger seul de détrôner son petit-fils. Que Dieu bénisse les armes de notre tendre Monarque, & confonde ses ennemis en maintenant sur le Trône un Prince qui lui est cher (1).

Nous n'allons presque plus à notre petite campagne, parce que ma fille a tant d'exercices actuellement, que tous les jours de la semaine sont des jours de Maîtres. J'avois bien prévu qu'elle en viendroit à proposer les promenades à son parrain, & qu'il se rendroit. Il la promene aux Tuileries, au Palais-Royal, au Luxembourg, enfin partout; mais toujours à la brune. Elle lui demande quelquefois de sortir de jour: il la menace de ne plus sortir du tout, & alors elle se tait. Quelque temps après elle revient

(1) C'étoit Philippe V, Roi d'Espagne, qu'on vouloit obliger de revenir en France.

à la charge ; il lui fait laméme menace: il respire encore un peu, & puis c'est à recommencer. Elle espere réussir dans cette entreprise comme dans les autres ; mais je crois qu'elle s'abuse.

Le procès contre M. Rousseau fait grand bruit à Paris : on ne sait pas quand il sera jugé ; mais bien des gens craignent pour ce Poëte, parce que son grand mérite lui attire des ennemis puissans & implacables. Pour moi, ma chere, mon cœur fait toujours grand bruit sur ton éloignement, & il redouble à mon veuvage. Quand ta présence lui apportera-t-elle donc le calme ? Ton oncle est pour lui un ennemi bien implacable !

LETTRE CLXIII.

Du 25 Juillet 1710.

AH ! ma chere amie ! la charmante Lettre ! l'heureuse nouvelle ! A la maniere dont tu me parle, je vois bien que tu n'as pas besoin de Capucins pour te consoler, mais j'aime ta franchise ; & le ton que tu prends n'a rien que de décent ; car lorsqu'on a rempli toutes les bienséances, & poussé la complaisance à l'excès pour un homme incommode, fâcheux, vilain, ingrat, qui n'étoit oncle que par son mari, & qui depuis bien des années, rendoit la vie ennuyeuse, & retenoit dans la captivité : on peut bien à sa mort rendre des

actions de graces au Ciel, & joindre avec épanouiſſement un *Alleluia* à un *Requieſcat in pace*. Pour moi, je prie Dieu de bon cœur qu'il prenne pitié de ſon ame, comme enfin il prend pitié de la nôtre.

A la fin, ma chere, ma belle Baronne, voilà les obſtacles levés, vous allez venir établir votre ſéjour à Paris. Que de joie nous allons reſſentir ! que de baiſers nous allons nous donner ! que mon fils va être heureux de trouver une amante, une épouſe ſupérieure en beauté, en graces, en mérite ! Qu'il va être ſurpris, étonné, enchanté ! Que ſon bonheur me touche ! Ah ! mon fils, mon cher fils, tu vas être auſſi content que ton pere. Mais ta mere qui va embraſſer ſon amie, quel ſera ſon plaiſir ! Mon cœur, ma chere Baronne, ne peut contenir toute ſa joie, je me pâme, je te quitte un moment pour reſpirer......

Ecris-moi promptement quand arrivera ce jour heureux, ce moment fortuné. Songe que les beaux jours ſont déja avancés, & qu'un voyage de cent lieues veut être fait dans la belle ſaiſon. Tâche d'être à Paris avant le retour de mon mari & de mon fils. Leurs voyages les amuſent extrêmement. Ils ſe portent bien, & m'écrivent à leur arrivée dans chaque Ville ; & ils y reſtent juſqu'à ce qu'ils y aient reçu ma réponſe. Par ce moyen nous ſavons réciproquement de nos nouvelles ; & nous nous ſauvons une inquiétude, qui, ſans cette précaution, ne pourroit être inévitable. Ce ſont toutes ces Lettres que je re-

çois, & auxquelles je ne puis m'empêcher de répondre, qui ont retardé ma réponse à ta premiere Lettre. Hâte-toi donc, ma chere amie, de venir rompre notre doux commerce pour un plus doux encore. Le papier est une jolie chose pour recueillir & transmettre nos pensées, mais il n'est toujours qu'une ressource. Adieu, ma belle, ma charmante amie, embrasse pour moi vingt fois mon aimable bru, en attendant que je le fasse moi-même un million de fois : Adieu à toutes deux jusqu'au revoir.

LETTRE CLXIV.

Du 16 Août 1710.

Que ce que tu me dis, ma chere amie, est cruel à mon cœur ! Deux ans ! quoi ! il faudra deux ans pour régler votre succession ? Grands Dieux ! faudra-t-il donc toujours desirer & ne jamais posséder ? Mes larmes coulent ; mais je ne te fais aucun reproche, car tu exprime si bien ton chagrin de ce retard, qu'il faudroit être barbare & injuste de l'augmenter.

J'ai marqué à mon mari la mort de ton oncle ; & dans une de ses Lettres, il me dit qu'il a écrit à ce sujet à M. de Neufpont. Il me dit aussi qu'il rencontre souvent de la misere qu'il soulage autant qu'il lui est possible.

Madame de Château-Renaud, Abbesse

de Port-Royal de Paris, est morte hier subitement. On n'a pas manqué de dire *que c'étoit une punition de Dieu qui lui a redemandé son ame avant la fin révolue de l'année de l'enlevement des Religieuses de Port-Royal-des-Champs, & de son intrusion dans tous les biens de leur Maison; que lui servent-ils ces biens a présent*, disoient-ils? J'ai repliqué à quelques-uns de ces raisonneurs: Et M. le Tourneux, & l'Archevêque de Rheims, & bien d'autres qui sont morts de même, étoit-ce aussi des punitions? Ils sont demeurés sots: Etes-vous sûrs, ai-je ajouté, que la mort subite soit si redoutable? & vous imaginez-vous que de mourir dans les douleurs d'une fievre brûlante, & dans le saisissement des horreurs de la mort, soit préférable? Mais, m'a-t-on répondu, nous regardons comme une faveur d'avoir le temps de penser à Dieu, de nous disposer à paroître devant lui, & de recevoir les Sacremens de son Eglise. Vivons bien, ai-je repris, & mourons de la maniere qu'il plaira à Dieu: vous & moi nous sommes peut-être destinés à mourir en un instant; serions-nous bien-aises qu'on regardât notre mort comme une punition? Ils se sont tus alors.

Voilà, ma chere amie, comme tout le monde se mêle de raisonner à sa guise sur les événemens, comme si les hommes avoient la vue assez longue pour lire dans les décrets de Dieu; & voilà aussi ce qui fait que je n'aime point la plupart des gens à parti, parce qu'ils ne sont point judicieux.

LETTRE

LETTRE CLXV.

Du 23 Octobre 1710.

QUE nous nous aimerons, ma chere amie, quand nous nous reverrons! Mon mari & mon fils sont de retour après quatre mois & demi d'absence. Leur attention à me donner de leurs nouvelles m'a délivrée de toute inquiétude; mais que mon cœur souffroit de leur éloignement! Ils ne m'ont point prévenue de leur arrivée. Samedi j'allai voir ma fille. J'avois besoin tous les jours de la vue de cette chere enfant pour me dédommager de celle de son pere & de son frere. En rentrant, sur les cinq heures du soir, je fus toute étonnée de voir deux hommes accourir à moi, & ouvrir la portiere de mon carrosse. Je me jettai dans les bras de mon mari, & j'y perdis connoissance. Ses caresses & celles de mon fils me rappellerent bientôt. Je montai à nos appartemens en les tenant par chacun un bras. Nous ne pouvions plus nous quitter alors, nos corps se serroient, & il sembloit que nos ames étoient confondues ensemble. Que quelques mois d'absence donnent de vivacité à la tendresse! Qu'il est doux après ce temps de se revoir, de s'embrasser, & de se livrer à ses transports! Quels seront donc nos plaisirs, ma belle Baronne, quand nous nous reverrons! quelle sera notre joie après tant d'années de séparation! En voilà déja

vingt-quatre de passées ; & il doit s'en passer deux encore. Ah ! ma chere, elles seront pour moi un siecle par la violence de mes desirs. Accourcis-les, je te prie, hâte le moment de nous embrasser ; c'est le seul point qui mar que à ma félicité.

Le soir en soupant j'ai parlé beaucoup de toi : j'ai dit tristement que M. de Neufpont vouloit vendre tout le bien que vous aviez dans le Lyonnois avant de venir à Paris, & qu'il se passeroit peut-être encore deux ans sans que j'aie le plaisir de t'embrasser. Les bourreaux ! ils se sont regardés, & ont souri. Je n'ai pas fait semblant de les voir : *mais, ne leur en déplaise, j'aurai mon tour.* Tu te souviens de ces paroles d'un noël que nous chantions au Couvent ? Oh ! oui, j'aurai mon tour, je rirai quand je les verrai tous deux surpris & enchantés de Mademoiselle de Neufpont : il me semble les voir déja ; & à l'étonnement de mon fils, mon imagination y joint un air sot, qui ne pourra pas manquer alors s'il réfléchit sur ses préjugés.

Ma fille est bien contente de son été : son parrain & sa marraine l'ont promenée presque tous les jours, principalement au Cours & aux Tuileries ; mais toujours que les soirs à la brune.

C'est ici comme à Lyon ; on ne parle que de la démolition du Monastere de Port-Royal-des-Champs, qui ne tardera pas à se faire.

Ce qu'on t'a dit de Regnard peut être vrai ; cependant on ne peut assurer précisé-

ment ce qui l'a fait mourir : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est mort très-promptement ; qu'il étoit naturellement gai, & que depuis quelque temps il étoit extrêmement triste.

LETTRE CLXVI.

Du 10 Janvier 1711.

JE n'ai pas eu le courage, ma chere Baronne, de répondre à ta précédente Lettre. Qu'elle m'a été d'une foible consolation ! Vingt mois d'attente sont terribles pour mon cœur. Qu'on est à plaindre d'être toujours tourmentée par des desirs vains !

Tout ce que tu me dis de Mademoiselle de Neufpont dans ta derniere, ne fait qu'augmenter mon impatience de la voir. Tais-toi à présent, je ne veux plus en entendre parler, je ne veux plus que l'embrasser. Pour ma fille, sa situation me fait pitié : elle a des desirs si vifs de voir son papa, qu'elle ne parle pas de lui sans verser des torrens de larmes : elle dit qu'elle l'aime tant, qu'il est impossible qu'il ne l'aime pas, & que c'est la confiance qu'elle a d'être aimée de lui qui augmente son desir. Nos représentations deviennent inutiles : Je conçois toutes vos raisons, nous dit-elle, je les approuve ; mais mon cœur les déteste. Nous ne voulons point la rebuter ; au contraire, nous la caressons, nous la consolons, nous la plaignons. Hélas ! la pauvre enfant, elle est bien à plaindre : à treize ans

& demi n'avoir pas encore vu ſon pere, l'aimer, & n'avoir aucune part à ſon amitié, pas même à ſon ſouvenir : oh ! cela eſt cruel. Il ne parle non plus d'elle que ſi elle n'exiſtoit pas. Elle ſe chagrine donc ; & ne jugeant pas à propos de nous rendre à ſes deſirs, nous nous chagrinons avec elle.

Je te prie, témoigne bien à Mademoiſelle de Neufpont, la tendre amitié que je reſſens pour elle, & le violent deſir que j'ai de la ſerrer dans mes bras.

On pourſuit en juſtice M. Rouſſeau à toute outrance. Il a des amis puiſſans qui emploient tout leur crédit en ſa faveur ; mais malheureuſement il a des ennemis vindicatifs qui ne paroiſſent pas trop diſpoſés à ſuivre les préceptes de l'Evangile envers celui qui les a offenſés. Qu'auront-ils à dire à Dieu quand ils les traitera comme ils auront traité leur frere.

La démolition de Port-Royal-des-Champs ſe fait actuellement. Je n'ai pas la force de t'entretenir de tous les diſcours qu'on tient à ce ſujet, parce que je ne les approuve qu'à demi : il me ſemble qu'on feroit mieux de ſe taire, car ſouvent trop de zele nuit à la charité.



LETTRE CLXVII.

Du 14 Mars 1711.

JE ne ſouhaitois rien tant, ma chere Baronne, que de pouvoir un jour te faire connoître M. Deſpréaux. Flatteuſe eſpérance! vains deſirs! tout eſt évanoui; ce Prince des Poëtes, l'honneur de ſon ſiecle & de la France, eſt mort Mercredi, & vient d'être inhumé à la Sainte-Chapelle dans le tombeau de ſa famille. Il eſt regretté de tous les Savans & de tous les honnêtes gens, parce que lui-même étoit auſſi honnête homme qu'il étoit grand. Chacun s'accorde à dire du bien de lui: *C'étoit*, dit-on, *le Poëte de la raiſon*, & *en même temps le plus correct: il ne le cede ni à Horace ni à Juvenal.* Le Roi l'aimoit, l'eſtimoit, & étoit pénétré, enchanté & flatté de ſon rare mérite; & il applaudiſſoit volontiers à ſa liberté & à ſa franchiſe. Un jour M. Deſpréaux critiquoit des vers: quelqu'un lui dit que le Roi les trouvoit bons: Ils ne valent rien, inſiſta M. Deſpréaux, je m'y connois mieux que le Roi. Un courtiſan l'alla rapporter au Roi; & le Roi dit tout de ſuite: *Il a raiſon, il s'y connoît mieux que moi.* Ce trait fait tout à la fois l'éloge du Poëte & du Monarque. M. Deſpréaux étoit d'une humeur ſévere, & cependant perſonne n'étoit plus compatiſſant que lui, & meilleur ami. Rien n'étoit ſi ſatisfaiſant que ſa converſa-

tion ; elle n'avoit rien de mielleux, mais elle avoit ce qui plaît davantage & qui n'ennuie jamais, de la vigueur, de la nobleſſe, de la majeſté, de l'aiſance, de la franchiſe. Il eſt très-regretté de ſes amis, & du Roi en particulier.

Le Comte de l'Ecluſe, frere du mari de notre amie, celui-là même qui a penſé épouſer ma belle-ſœur, vient de perdre ſa femme. Ainſi les voilà veufs tous deux. Quoiqu'ils aient de l'âge l'un & l'autre, je ne déſeſpere pas de les voir s'unir un jour : du moins je me ſens diſpoſée à en faire la propoſition au Comte, dans l'idée, l'aſſurance même, que je ferai plaiſir à Madame de la Tour ; car, ma chere Baronne, elle l'aime toujours ; il n'y a pas deux mois qu'elle parloit de lui avec paſſion. Comment ſe peut-il faire qu'à ſon âge de plus de cinquante-huit ans, on ſoit encore ſuſceptible d'amour ?

Depuis ma derniere Lettre, on a donné au Théatre François une tragédie de M. de Crébillon. Cette piece met le ſceau à ſa réputation. Je ne l'ai pas vu repréſenter une ſeule fois que je n'aie penſé à toi, & que je ne t'aie plaint de n'être pas préſente.



LETTRE CLXVIII.

Du 28 Mars 1711.

AH ! ma belle Baronne, nous ſommes perdus ; dans peu mon mari, peut-être, verra ſa fille. Monſeigneur le Dauphin s'eſt aviſé il y a quelques jours de lui demander de ſes nouvelles : Mais, lui dit-il, vous devez la connoître à préſent ; eſt-elle grande ? eſt-elle belle ? à qui reſſemble-t-elle ? Mon mari s'eſt trouvé fort embarraſſé pour lui répondre. Il ne ſait toujours ni l'âge, ni la grandeur, ni la figure de cette chere proſcrite ; il la croit même ſi peu jolie, qu'il a dit à Monſeigneur pour toute réponſe, qu'elle n'étoit pas ſi bien que moi, & que c'étoit à lui qu'elle reſſembloit. Monſeigneur a eu la bonté de lui dire : *M. le Comte, ſi elle vous reſſemble tout à fait, elle ne peut être que bien ; mais j'en veux juger par mes yeux.* Cette parole eſt un ordre bien formel. Auſſi mon mari a-t-il répondu tout de ſuite qu'il ſeroit ſatisfait. En arrivant de Meudon, mon mari m'a raconté cela, & m'a dit qu'il vouloit abſolument voir ſa fille, & la mener au Prince ; en me demandant de l'accompagner, & cela tout au plutôt. J'ai commencé par répondre à mon mari que cela étoit indiſpenſable ; mais j'ai ajouté, qu'il me falloit quelque temps pour la faire habiller, & la mettre en état d'être préſentée ; & dès le lendemain mon

mari est retourné à Meudon demander quinze jours de délai, qu'il a obtenus. Je lui avois donné une Lettre pour Monseigneur, dans laquelle je lui fais mes remerciemens, en pesant beaucoup sur ma reconnoissance de l'intérêt, si glorieux pour moi, qu'il vouloit bien prendre à tout ce qui m'est cher. Monseigneur m'a fait réponse de sa propre main, en m'accordant le temps que je lui demande, & en me priant bien fort de ne pas passer ce terme. Mon mari lui a ajouté, que je me faisois une grande fête de lui présenter moi-même ma fille. Il en a menti, car c'est un moment que je redoute.

Si je demande ce temps, ma chere Baronne, ce n'est pas qu'il me soit nécessaire, mais c'est que je tâcherai de tromper mon mari dans l'intervalle. Le joli pied de nez que je lui ferai si je réussis ! Voici l'idée qui m'est venue tout d'un coup, & que je compte exécuter. Quelques jours avant l'expiration du temps, j'irai avec Monsieur & Madame de l'Ecluse à Meudon ; & avec eux je présenterai ma fille à Monseigneur, en lui disant qu'ils sont ses parrain & marraine, & qu'une petite indisposition de mon mari l'empêche de nous accompagner. Ce ne sera pas un mensonge ; car, hélas ! le cœur ulcéré de mon mari pour cette chere enfant, n'est-il pas une véritable indisposition ? Tu vois donc, ma chere, que mon mari pourra bien ne pas voir sa fille avant le temps marqué. J'avois bien besoin d'avoir cette corde à mon arc quand j'ai été rendre compte de

la chose à Monsieur & à Madame de l'Ecluse : à peine leur avois-je lâché cette parole, *que Monseigneur demandoit à voir ma fille, & que mon mari vouloit la lui présenter*, qu'ils firent un cri, & fondirent en larmes. Je me hâtai de leur déclarer mon projet ; ce qui les appaisa un peu. Mais malgré cela ils craignent encore ; ils disent que Monseigneur fera à M. de la Riviere le portrait & l'éloge de sa fille, qu'il en sera enchanté, & puis qu'il voudra la voir, & la ravoir. Que vous importe, leur dis-je, qu'il la demande, pourvu qu'il ne l'obtienne pas ? Enfin pour les consoler & les calmer, il m'a fallu leur renouveller mes sermens, *que ma fille ne les quittera point, quelque chose qui arrive, avant son mariage ou celui de son frere.* Malgré cette promesse, ils sont d'une tristesse à faire pitié. Ils m'ont impatientée l'autre jour : ils se réjouissoient & se félicitoient, ma chere Baronne, du retard de votre séjour à Paris, en disant que puisque Mademoiselle de Neufpont est si belle & si parfaite, mon fils ne manqueroit pas de l'aimer & de l'épouser ; & qu'ainsi ils faisoient des vœux pour ce retard. J'ai souri de leur attachement pour ma fille, & pesté tout bas contre leurs vœux, n'osant leur en faire des reproches. Je me ferai un plaisir de te détailler ce qui se sera passé dans cette visite importune & forcée qu'il nous faudra faire.

Le Monastere de Port-Royal-des-Champs est enfin détruit de fond en comble : ainsi

que du Temple de Salomon, *il n'en eſt pas demeuré pierre ſur pierre.* Mais je ne crois pas que pour cela il tombe jamais dans l'oubli : il a été ſanctifié par trop de ſaintes ames ; il a été illuſtré par trop d'hommes célebres ; il eſt ſorti de ce ſacré déſert trop de grandes choſes, d'actions mémorables, d'écrits ſublimes, pour ne pas vivre dans la poſtérité la plus reculée ; ſon nom ſera toujours en vénération à quiconque aura le ſens droit & juſte. D'ailleurs toutes ces calomnies, tous ces myſteres d'iniquité, qui ſervent aujourd'hui à ſa deſtruction, ſe dévoileront quelque jour...... Adieu ; je me tais, de peur d'en trop dire comme bien d'autres,

LETTRE CLXIX.

Du 18 Avril 1711.

QUEL événement, ma chere Baronne, que la mort de Monſeigneur le Dauphin ! J'en ſuis pénétrée de douleur. Quelle perte pour la France, pour moi, pour ma famille ! Que de vertus ſont deſcendues avec lui dans le tombeau ! Sa mort m'a diſpenſée d'une choſe que je redoutois ; mais hélas ! que ne ſuis-je dans le cas de montrer ma fille à ſon pere, & de l'ôter des mains de perſonnes à qui je ſacrifierois tout pour leur éviter ce chagrin ! J'ai vu avec peine cette triſte mort ſécher les pleurs de Monſieur & Madame

de l'Ecluse, qui, à mesure que le moment de présenter ma fille à Monseigneur approchoit, étoient dans un trouble extrême. Ma fille même s'est réjouie de l'événement, malgré le desir qu'elle a de voir son pere, tant elle étoit sensible à la peine de son petit papa & de sa petite maman. Il m'auroit été facile de les calmer; ils ne me demandoient qu'une chose pour cela, qui étoit de raconter à Monseigneur l'histoire de ma fille, afin qu'il ne dît rien à mon mari. Mais je les ai refusés avec persévérance, parce que je ne voulois point donner un travers à mon mari dans l'esprit d'un Prince qui l'aimoit & l'estimoit. Nous apprîmes la maladie de Monseigneur la veille du jour que nous avions pris pour nous rendre à ses ordres. Fatale petite vérole! Nous enlever un Prince, l'espérance & l'idole de la France! Hélas! il n'avoit pas encore cinquante ans; & il méritoit de vivre un siecle. Sa douceur, sa bonté, sa valeur, son courage, sa libéralité, & mille autres vertus, le faisoient aimer & admirer: aujourd'hui elles le font regretter. Il ne montera pas sur le Trône de ses peres; mais il régnera à jamais dans le cœur des François.

Mon mari doit envoyer différentes choses à M. de Neufpont. Tu trouveras dans le même paquet plusieurs Ouvrages de l'Abbé Pellegrin; entr'autres des Cantiques, qui à mon gré sont charmans. Il les a faits pour Saint-Cyr, par reconnoissance pour Madame de Maintenon qui le protege.

Je félicite Mademoiselle de Neufpont du

goût qu'elle trouve aux Conseils que ce pauvre M. Despréaux avoit composés pour ma fille ; cela lui fait honneur. N'est-il pas vrai, ma chere, que cet homme mérite les regrets de toute la France Littéraire ? Je n'aime point te savoir de la peine ; mais je savoure celle que tu as de ne l'avoir pas connu.

LETTRE CLXX.

Du 24 Mai 1711.

IL est décidé plus que jamais, ma chere Baronne, que ma fille ne sortira de chez son parrain & sa marraine que le chapeau sur la tête. Elle est demandée en mariage & promise pour l'année prochaine au Comte de Livon, fils unique du Baron de la Ville. Ce Baron de la Ville est un Prince Catholique Anglois, qui, en 1686, prévoyant l'orage qui se formoit sur le Royaume, détermina sa femme à quitter l'Angleterre. Cette Dame n'eut pas de peine à se rendre, parce qu'elle avoit perdu tous ses proches. Le mari avoit trente-six ans, la femme trente. Ils avoient eu plusieurs enfans, mais tous étoient morts. Le Prince avoit une sœur de seize ans, dont il étoit maître absolu par le testament de ses pere & mere. Voyant sa femme disposée à le suivre gaiement, il parla de son projet à sa sœur, qui se réjouit beaucoup de venir en France. Les Angloises aiment à voyager, & se transplantent aisément. Alors le Prince

vendit tous ses biens & ceux de sa femme, ensuite ceux de sa sœur. Ils obtinrent des passe-ports : puis ils partirent pour la France avec des lingots d'or, & tout leur monde. En arrivant dans le Royaume, ils prirent des voitures douces, & ne précipiterent point leur marche, de peur de se fatiguer. Ils se firent conduire droit à Versailles, où le Roi habitoit déja. Ils demanderent audience à sa Majesté, & ils l'obtinrent. Le Prince parla seul, & commença par dire au Roï qui ils étoient : ensuite il lui exposa le desir qu'ils avoient de rester inconnus, & le pria de changer lui-même son nom. Le Roi dit aussi-tôt : *Le Baron de la Ville*. Sire, dit le Prince avec reconnoissance, c'est un nom qui me sera précieux jusqu'à la mort. Puis il demanda au Roi quel nom porteroit sa sœur. Pour *Mademoiselle*, dit le Roi, nous lui donnerons un mari qui lui changera son nom ; & en attendant, nommez-la de son nom de baptéme. Cela se fit. En même temps le Baron pria Sa Majesté de les prendre sous sa protection. Le Roi donna ordre aussi-tôt pour qu'on reçût dans le Château de Saint-Germain, le Baron, la Baronne, la sœur, & tous leurs équipages. Il y avoit à peine trois jours qu'ils y étoient, qu'on leur indiqua un grand & bel hôtel à Paris au Fauxbourg Saint-Germain, qui étoit à vendre. M. de la Ville alla le voir sur le champ, & l'acheta. Il fut trouver le Roi aussi-tôt, lui dit qu'il venoit d'acheter un hôtel à Paris, & lui fit ses remerciemens tout de suite, en lui disant

que cet hôtel étoit en très-bon état, & qu'il l'alloit habiter sous deux jours. Quand le Baron fut à Paris, il ne s'occupa plus qu'à acheter tout le bien qui se présentoit & qui lui convenoit. Cette premiere année, il en acheta pour six millions : l'année d'après pour huit. Madame de la Ville devint grosse quelques mois après leur arrivée. Dès que sa grossesse fut certaine, son mari alla en faire part au Roi, en lui demandant la grace de nommer son enfant au baptême. Le Roi le lui promit ; & pour le nommer lui-même, il lui dit : *Faites ondoyer l'enfant dès qu'il sera né ; & quand il aura trois ou quatre ans, je me choisirai une commere, vous l'amenerez, & on lui administrera les cérémonies du Baptême.* Pendant que Madame de la Ville étoit grosse, son mari acheta la Terre du Livon, qui a titre de Comté. Cette Terre n'est pas considérable ; mais on dit que c'est un séjour enchanté que le Château & ses environs : ses eaux & ses cascades seules remplissent d'admiration. Il fut dit alors que l'enfant qui naîtroit porteroit le nom *du Livon.* Au Carnaval de 1687, M. de la Ville maria sa sœur au Vicomte de Beaux-Prez, qui trois ans après son mariage fut se fixer à son château de Beaux-Prez, à la priere de sa femme, qui ne pouvoit goûter ni Paris, ni la Cour, parce qu'elle parloit fort mal le François. Le 4 Août de la même année, deux jours avant la naissance de mon fils, Madame de la Ville accoucha d'un fils, qui fut ondoyé aussi-tôt, & qu'on nomma *Comte du Livon.* Et voilà

aujourd'hui le mari que la Providence présente à ma fille. C'eſt le ſeul enfant que Monſieur & Madame de la Ville aient eu en France. Quand le Comte du Livon eut trois ans, le Roi ſe le fit amener à Saint-Germain; & il le nomma avec la Reine d'Angleterre, qui étoit alors établie en France. Ce fut le Curé de Saint Sulpice qui fit les cérémonies. Ainſi, ma chere, tu penſe bien que ce ſont là des parrain & marraine qui ne feront pas de notre noce.

M. de la Ville a toujours été bon courtiſan; & quoiqu'il n'eût pas le défaut néceſſaire à la Cour, la diſſimulation, il s'y eſt toujours fait aimer & eſtimer par ſon integre probité. Pluſieurs fois mon mari m'a dit: *Le Baron de la Ville & moi, nous ſommes peut-être de tous les Courtiſans les plus eſtimables.* La raiſon n'en eſt pas difficile à deviner: c'eſt que le Baron & mon mari ne font pas leur cour par intérêt, ils ne demandent & ne ſouhaitent rien. Depuis pluſieurs années que mon mari va plus ſouvent en Cour à cauſe de ſon fils, ils ſe rencontrent très-ſouvent avec le Baron de la Ville & le Comte du Livon; & toutes les fois que mon mari eſt de retour, il ne manque pas de me faire leur éloge. Il me dit une fois que ſi je voulois lier avec Madame de la Ville, je lui ferois un grand plaiſir, parce qu'il lieroit avec le mari & le fils. Je me refuſai, en lui diſant que je ne voulois faire aucune nouvelle liaiſon. Je ne lui dis pas que c'étoit parce que je ne voulois pas être

gênée dans mes jours d'aller voir ma fille. Par ce récit, ma belle Baronne, tu dois bien penſer avec quel empreſſement j'ai accepté le Comte du Livon pour mon gendre futur, aſſurée que je ſuis de donner à mon mari un gendre de ſon goût. Ses richeſſes ſont immenſes ; mais ſon mérite eſt ſupérieur encore à ſa fortune. Il faut pourtant que ma fille, malgré l'indifférence de ſon pere, ſoit née ſous une heureuſe étoile. C'eſt ſon parrain qui lui procure ce parti ; & je veux te raconter cela en détail, comme je viens de faire de tout ce que le Baron nous a raconté le jour qu'il a demandé pour ſon fils ma fille en mariage.

M. de l'Ecluſe eut à aller au commencement de ce mois chez M. de la Ville, & y fut un matin. La figure du Comte, qu'il connoiſſoit peu, le frappa. Pendant qu'ils raiſonnoient affaires, un Monſieur arriva, qui après avoir ſalué le pere, fit un compliment au fils ſur un éloge que le Roi avoit fait de lui. M. du Livon y répondit avec eſprit & avec grace. Pendant ce temps-là, M. de l'Ecluſe ſe diſoit à lui-même, qu'il faudroit un mari comme celui-là à ſa filleule; & en même temps il projettoit de faire tout ſon poſſible pour le lui procurer. Comme ils avoient à raiſonner affaires, M. de la Ville l'invita à paſſer dans ſon cabinet, & il laiſſa ſon fils avec le Monſieur qui étoit ſurvenu. Dès qu'ils furent ſeuls, M. de l'Ecluſe ſaiſit l'occaſion, de peur que quelqu'un ne vînt les troubler. Il commença par demander au

Baron

Baron l'âge de ſon fils. Le Baron lui répondit qu'il avoit près de vingt-quatre ans. Songez-vous à le marier, reprit M. de l'Ecluſe ? Pas encore, dit le Baron ; auriez-vous un bon ſujet à lui donner ? Tu penſe bien, ma belle Baronne, qu'un *oui* partit tout de ſuite, & que l'éloge de ma fille fut fait de maniere à n'y pouvoir rien ajouter. M. de la Ville ſavoit que M. de l'Ecluſe eſt ſans enfans : c'eſt pourquoi il lui demanda à qui appartenoit cette Demoiſelle. Dès que M. de l'Ecluſe eut dit que c'étoit ma fille, le Baron ſe jetta à ſon cou, & le ſerra, en diſant : Quoi ! c'eſt la fille de Madame de la Riviere ? de cette femme adorable ! ah ! ſi la fille reſſemble à la mere, le portrait que vous venez de m'en faire n'eſt pas flatté. M. de l'Ecluſe l'aſſura que s'il y avoit de la différence, elle étoit à l'avantage de ma fille. Oh ! reprit M. de la Ville, je n'examine rien, c'eſt Mademoiſelle de la Riviere, cela me ſuffit ; mon fils vous ſera bien redevable de lui procurer un ſujet pareil. Enſuite il fut queſtion de lui faire l'hiſtoire de ma fille. Cela les mena loin ; de ſorte que M. de l'Ecluſe fut invité à dîner. Il renvoya ſon carroſſe, & fit dire de ne le point attendre. J'étois juſtement chez lui ce jour-là : nous nous mimes à table ſans chapeau, mon amie, moi, & ma fille.

Chez M. de la Ville au deſſert, il fut queſtion de ma fille vis-à-vis de la Baronne & ſon fils, qui en entendant parler, pétilloit de la voir. Il fut donc conclu entr'eux

qu'ils alloient quitter le dessert pour venir nous surprendre, & prendre le café avec nous.

Ils arriverent. Nous ne fîmes point retirer ma fille en les appercevant dans la cour, comme il arrive d'ordinaire lorsque nous appercevons des étrangers; mais nous nous regardâmes mon amie & moi, en nous disant : *Est-ce imprudence ? est-ce résolution de la part du Marquis* ? La physionomie du jeune homme me plaisoit, & me faisoit pressentir quelque chose d'heureux. On entra, & tous les yeux se fixerent sur ma fille. Je n'eus pas de peine alors à deviner quel étoit l'objet de leur visite. Il ne fut pas question d'elle en sa présence. Nous prîmes ensemble le café; après quoi son parrain l'emmena dans le jardin.

Alors, sans autre cérémonie, Monsieur & Madame de la Ville me la demanderent pour leur fils; & M. du Livon se joignit tout de suite à ses pere & mere, en m'exposant avec grace tout l'amour qu'elle lui avoit déja inspiré. Je ne balançai point à répondre favorablement à leur demande; mais je fis de vives représentations sur la jeunesse & la délicatesse de ma fille. Nous raisonnâmes de tout fort tranquillement; & enfin nous convînmes du jour du mariage, que j'ai fixé au 8 d'Août de l'année prochaine. Ma fille aura ses quinze ans accomplis. Quoiqu'elle soit déja en état de marier, je veux encore attendre ce temps, afin qu'elle soit plus formée. Elle est presque aussi grande que moi;

mais elle eſt ſi délicate, que ce ſeroit imprudence de l'expoſer à devenir mere ſi-tôt. Quinze mois d'attente paroiſſent énormes à M. du Livon : cependant je ſuis décidée à n'en pas rabattre.

Il y a encore une choſe qui le mécontente ; c'eſt qu'il voudroit tous les jours aller faire ſa cour à ma fille, & je le lui ai défendu expreſſément ; je ne le lui permets qu'une fois la ſemaine, & il trouve cela bien rude. Il l'aime éperduement ; & c'eſt afin que cet amour ne ſe ralentiſſe point, que je le retiens dans des bornes Tu devine bien, ma chere Baronne, que ſon jour eſt un des miens ? La Baronne en eſt auſſi, & ſon mari toutes les fois qu'il le peut. Nous nous y rendons tous le matin dès neuf heures. M. du Livon ſait très-bien jouer du violon, M. de l'Ecluſe auſſi ; ma fille touche très-bien le clavecin, ainſi que mon amie & moi ; de ſorte que mêlant nos voix avec les inſtrumens, nous formons des eſpeces de petits concerts. Je m'apperçois déja ſur ma fille combien les ſociétés ſont utiles pour former la jeuneſſe ; elle eſt toute autre depuis trois ſemaines ; ſa voix ſe forme de jour en jour ; elle a le plus joli goſier du monde, c'eſt un jeune roſſignol qu'on entend : mais ſi elle a la voix douce, gracieuſe & flexible, elle l'a peu volumineuſe.

Sans doute, ma chere amie, qu'en liſant cette Lettre, tu fais des réflexions ſur le temps de la fixation de votre ſéjour à Paris ? J'y ai penſé, moi ; j'ai voulu que le mariage

de ma fille concourût avec ce temps ; car il n'y aura plus à reculer, il faudra que vous ſoyez de la noce ; il faudra que mon fils y voie celle que je lui ſouhaite & que je lui deſtine malgré lui ; il faudra que cette amante qu'il dédaigne lui vienne appliquer un bon ſoufflet, non ſur ſes joues, mais ſur ſes préventions ; il faudra enfin que je te voie, que je t'embraſſe, que je me pâme de joie ſur ton ſein.

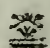
Mon ame s'eſt dilatée en t'écrivant cette Lettre, il me ſembloit que tu étois à côté de moi, & que je parlois à ton oreille. J'aime à être dans cette illuſion, & je remarque que quand j'y ſuis, mes Lettres ſont plus longues & plutôt écrites, parce qu'alors je ne ſonge qu'à dire, & non à bien dire les choſes ; & c'eſt ainſi qu'on prouve ſa confiance à une amie.

Le Comte de l'Ecluſe, frere du Marquis, vient de prévenir mes intentions ; il m'a parlé hier de Madame de la Tour en homme amoureux ; il dit qu'elle a été ſa premiere inclination, & qu'il n'a jamais penſé à elle ſans émotion ; & il m'a demandé ſi je ne voudrois pas bien m'employer auprès d'elle en ſa faveur. Je lui ai dit qu'oui, à condition qu'il attendra le mariage de ma fille, qui doit reſter inconnue juſqu'à ce temps. Il y conſent. Il ne ſait pas les diſpoſitions de ma belle-ſœur pour lui ; par conſéquent il croit avoir beſoin de moi, & il en eſt plus diſpoſé à attendre. Il me ſera toujours facile de cacher la mort de ſa femme à Madame de la Tour,

car qui eſt-ce qui lui en parleroit ? Cette Dame eſt morte en Province à plus de ſoixante lieues de Paris ; de ſorte qu'il en eſt d'elle comme de tous les morts, il ne ſemble déja plus qu'elle ait exiſté.

J'ai fait une gageure il y a quelque ſemaines, que j'ai gagnée. Un jeune Préſident à Mortier fréquente la maiſon d'un Préſident de la Chambre des Comptes de notre voiſinage. Il y a dans cette maiſon deux Demoiſelles riches, jeunes & jolies, dont l'une eſt la fille, & l'autre la niece du Préſident : celle-ci n'a plus ni pere ni mere ; elle eſt en penſion chez ſon oncle ; & les deux couſines s'aiment à la folie. Le Préſident à Mortier n'a demandé d'entrée dans cette maiſon qu'en annonçant un deſir d'en devenir le gendre ou le neveu. Comme il eſt aimable, on deſire ſon alliance, n'importe pour laquelle des Demoiſelles, parce qu'on en a un autre dont on eſt ſûr pour celle qui reſtera ; & cet autre vaut le jeune Préſident : on ſouhaitoit ſeulement que le Préſident ſe déclarât. Mais depuis deux mois qu'il voyoit les Demoiſelles, on ne pouvoit deviner laquelle avoit ſon cœur, tant il mettoit d'égalité dans ſes manieres vis-à-vis de chacune. La Préſidente me parla un jour de ſon embarras. Je lui dis que je l'en tirerois bien ſi elle vouloit. Oh ! Madame, me dit-elle, vous perdriez vos peines, il eſt impénétrable. Je perſiſtai à lui dire que j'avois un ſecret immanquable pour le deviner ; & j'en fis la gageure. Deux jours après je me rendis chez elle, où le jeune Préſident

avoit dîné. Je proposai au jeune homme de jouer avec moi un piquet. Après avoir joué trois parties, je dis aux deux cousines : Allons, Mesdemoiselles, à votre tour ; voyons laquelle de vous deux est plus adroite ou plus heureuse ; nous verrons vos jeux & vos opérations en silence. Elles se mirent à jouer. Je dis alors à la Présidente à l'oreille : Examinez votre jeune homme, & vous verrez tomber le voile qui enveloppe son cœur. Cela ne manqua pas : lorsque la niece avoit beau jeu, la joie brilloit dans ses yeux ; lorsqu'elle en avoit un mauvais, ou qu'elle jouoit mal, le dépit paroissoit sur le front de l'amant. Alors la Présidente enchantée publia ma victoire, en déclarant tout de suite au jeune Président ce que je venois de faire pour pénétrer dans son ame. Cela aboutit à faire sans différer le mariage desiré, avant l'arrivée de l'autre amant qui étoit sur le point de revenir de ses voyages, de peur qu'il ne devînt le rival du Président. J'ai eu pour ma gageure douze boîtes de bonbons des accordailles. Je t'en envoie, ma belle Baronne, la moitié pour mon aimable bru : l'autre moitié est pour sa future belle-sœur, qui sait actuellement nos secrets, nos desirs, nos projets, & qui en desire la réussite autant que moi.



LETTRE CLXXI.

Du 24 Août 1771.

JE ne conçois pas tes inquiétudes, ma chere amie; trois billets de moi, que tu dois avoir reçus, ne suffisent-ils pas pour t'assurer de ma santé ? Mais c'est que dans l'occurrence du mariage de ma fille, tu t'étonne qu'une babillarde comme moi n'ait pas trouvé matiere à quelque Lettre depuis trois mois; & c'est pour t'amuser de mon caquet que tu m'en demande une. Mon intention, je t'assure, étoit de t'écrire ces jours-ci, pour t'entretenir comme à l'ordinaire de ma fille, qui fait depuis quelques années le principal objet de mes Lettres. Quand je me mets à babiller sur elle, je n'en finis pas; mais avoue que tu es la premiere à exciter mon caquet; & j'avouerai aussi que quand tu m'excite, tu me gratte où cela me démange.

Tu sais, ma belle Baronne, que j'ai fait une loi à M. du Livon de ne voir ma fille qu'une fois la semaine. Sa mere n'étoit point comprise dans ma loi, elle se trouvoit à l'hôtel de l'Ecluse presque aussi souvent que moi. Mes jours sont le Mardi, le Jeudi, & le Samedi qui étoit celui du Comte. Le Mardi 28 Juillet, Madame de la Ville ne vint point; le Jeudi non plus. Nous pensâmes que quelques affaires l'avoient retenue, & que le Samedi elle viendroit avec son fils. Sur les dix

heures du matin, ce jour-là, voyant qu'ils ne venoient ni l'un ni l'autre, nous déjeûnâmes avec inquiétude. Pendant le déjeûner un laquais nous apporta une Lettre de Madame de la Ville, qui m'étoit adreſſée, & qui portoit que depuis le Lundi ſon fils étoit malade; qu'elle avoit toujours attendu à nous l'apprendre, parce qu'elle eſpéroit qu'il ſe porteroit mieux ce jour-là, & qu'il viendroit nous voir; mais que, étant toujours hors d'état de ſortir, elle nous prioit de l'excuſer, & de le plaindre.

Je n'avois point fait difficulté de lire ma Lettre tout haut; je croyois que ma fille, à qui je n'avois point dit que le Comte lui étoit deſtiné, ſeroit indifférente à ſa ſituation. Mais elle n'eut pas plutôt entendu qu'il étoit malade, que ſes yeux ſe mouillerent: elle quitta ſa place, & s'en fut à une croiſée pour ſe cacher de nous. Nous nous apperçûmes dans le moment de ſes larmes & de ſa fraude. Quand le laquais fut renvoyé, je dis tout bas à M. de l'Ecluſe que nous irions enſemble ſur le midi voir le malade: puis je dis au mari & à la femme, qu'il me paroiſſoit à propos de ſonder le cœur de ma fille, dont la ſenſibilité ne laiſſoit pas de me ſurprendre. Et dans le moment je lui dis: Mais, ma fille, je crois que tu pleure, quel eſt ton chagrin? Vous vous trompez, maman, me dit-elle en détournant la tête, je ne pleure pas. Bon! repris-je, ta voix te trahit; tu pleure apparemment de pitié, à cauſe que M. du Livon eſt malade. Dans le moment

moment des ſanglots partirent ; & elle me dit avec un air de confuſion, que ce qui lui faiſoit de la peine, c'eſt que j'avois appris la ſituation de M. du Livon avec tranquillité ; que je n'avois fait au domeſtique aucune queſtion ſur le genre de la maladie, & que je n'avois pas ſeulement fait dire un mot d'amitié au malade. Mon Dieu, lui dis-je en ſouriant, que de raiſonnemens ! eh! que t'importe ma tranquillité vis-à-vis de M. du Livon ? Elle parut décontenancée. M. de l'Ecluſe, ſenſible à ſon embarras, lui dit avec amitié : Tiens, ma chere amie, avoue que tu aime le Comte, & nous n'en ſerons pas ſurpris. Oui, je l'aime, dit-elle alors, & je n'en fais point myſtere : maman ſouffriroit-elle qu'il vînt ici, ſi elle ne me le deſtinoit pas pour mari ? D'ailleurs, ajouta-t-elle, j'ai vu dans ſes yeux qu'il m'aime, & mon cœur n'a pu ſe défendre de le payer de retour. Cette franchiſe me plut : je lui dis auſſi-tôt qu'elle ne ſe trompoit pas, qu'elle étoit promiſe à M. du Livon pour l'année prochaine, quand elle auroit ſes quinze ans ; mais que je n'avois pas voulu lui en parler, de peur qu'elle ne s'attachât trop à lui, & que le mariage ne vînt à ſe rompre. Cela me donna occaſion de lui parler de ſa tante, Madame de la Tour, qui n'ayant pu épouſer celui qu'elle avoit aimé le premier, n'avoit jamais pu aimer ſon mari, & avoit été malheureuſe tout le temps qu'elle avoit été avec lui. Enſuite je me mis à lui raconter la maniere dont mon mariage s'étoit fait.

& je lui fis une peinture vive de mes souffrances dans le temps que j'aimois son pere, & que je le croyois destiné pour une autre. Ce récit l'amusa infiniment ; & elle me dit qu'elle ne seroit pas fâchée que son mariage pût se faire de même, parce qu'elle pense que le plaisir doit être bien vif de s'épouser ainsi contre toute espérance. Cette réflexion m'a effectivement rappellé la vérité de la chose. Après cela elle me dit qu'il ne seroit plus temps de lui jouer un pareil tour, & qu'elle aimoit mieux encore ne point éprouver les souffrances que de goûter le plaisir. Ensuite elle me prit la main, me la serra, & me dit : Mais, maman puisque M. du Livon doit être votre gendre, pourquoi donc paroissez-vous si indifférente pour lui ? Tu te trompe, lui dis-je, je ne suis point si tranquille à son sujet que tu te l'imagine, je l'aime, je l'estime ; & si je n'ai point fait de questions sur sa maladie, c'est que je compte aller le voir sur le midi avec M. de l'Ecluse, pour juger par moi-même de ce qui en est. Elle se jetta à mon cou, & me témoigna sa reconnoissance par plusieurs baisers muets qui exprimoient beaucoup. A midi nous montâmes en carrosse, son parrain & moi ; elle nous pria de n'être pas long-temps.

Quand nous arrivâmes chez M. de la Ville, on venoit de levet son fils. Il étoit sur la fin d'une fievre de dix-huit heures. Dès qu'il me vit il me tendit la main, & il se mit à pleurer. Je lui demandai avec affection le sujet de ses pleurs. Il ne put me ré-

pondre tant ses larmes le suffoquoient. Monsieur & Madame de la Ville étoient extrêmement consternés. Madame de la Ville prit la parole, & me dit le cœur serré, que la maladie de son fils ne venoit que de son amour; qu'il n'avoit qu'un jour dans la semaine d'heureux; que les six autres étoient pour lui un martyre: Je ne puis blâmer votre conduite, Madame, ajouta-t-elle; mais ne pourriez-vous point rabattre un peu de la sévérité de la loi? ne pourriez-vous pas accorder quelque grace? Mademoiselle de la Riviere inspire tant d'amour, qu'il vaudroit mieux ne l'avoir pas vue du tout, que d'être obligé de ne la voir que rarement.

Ce discours, ma chere Baronne, me fit impression; je lui répondis d'un air pénétré: Je suis mere, Madame, je sens votre peine; que M. le Comte se guérisse, & qu'il se rende à l'hôtel de l'Ecluse trois fois la semaine ainsi que moi. Cette parole transporta le malade de joie; il m'en témoigna sa reconnoissance avec les démonstrations les plus vives; & Monsieur & Madame de la Ville se jetterent à mon cou pour me remercier. Depuis ce jour la fievre diminua, de maniere que le Mardi d'après, M. du Livon vint passer la journée avec nous. Nous ne restâmes pas long-temps chez M. de la Ville, tant pour ne point fatiguer le malade, que pour ne point impatienter ma fille.

En rentrant, je lui dis simplement que la maladie du Comte n'étoit qu'une fievre,

qui probablement n'auroit pas de ſuite ; & je ne la prévins point ſur ce qui devoit arriver ; de ſorte que voyant M. du Livon le Mardi, le Jeudi & le Samedi, elle me demanda s'il étoit réglé qu'il viendroit ainſi trois fois la ſemaine. Je lui dis qu'oui. La joie brilla dans ſes yeux. Il paroît, lui dis-je, que tu n'en es pas fâchée. Non, maman, me dit-elle ingénuement, on n'eſt pas fâché de voir ce qu'on aime ; & ſi j'ai cette obligation à ſa maladie, il a bien fait d'être malade. Je ne jugeai point à propos de lui dire ce qui en étoit, je lui dis au contraire que ſon attachement m'effrayoit, & que je voudrois lui voir un peu plus d'indifférence pour le Comte. Ne craignez rien, maman, me repliqua-t-elle ; j'aime M. du Livon, parce que je vois qu'il m'aime beaucoup : un amour de reconnoiſſance n'eſt pas un amour de foibleſſe ; s'il arrivoit quelque événement fâcheux, mon cœur le ſupporteroit. Cette réponſe, ma chere Baronne, me fit plaiſir, ainſi que ſa franchiſe. Auſſi pour me conſerver ſa confiance, je ne lui fais des reproches ſur rien, je me contente de lui repréſenter ce qui pourroit être de quelque inconvénient. Depuis ſix mois elle croît à vue d'œil : actuellement elle eſt grande comme moi, & tu ſais que ma taille eſt des plus avantageuſes. Cela me fait eſpérer qu'elle va prendre un peu d'embonpoint ; car elle eſt fort mignonne, elle ne poſſede pas encore toutes les graces, tous les charmes de Mademoiſelle de Neufpont :

il eſt vrai qu'il y a entre elles une petite différence d'âge : près de deux ans ſur la jeuneſſe eſt un objet. Embraſſe bien pour moi cette charmante future belle-ſœur de ma fille. Que j'aurai de joie un jour lorſque je les verrai s'embraſſer à ce titre ! Et que je me trouverai fiere de me voir mere & belle-mere des deux plus belles femmes de l'Europe ! Je ne dis rien de trop, ma chere amie, j'en réponds.

J'ai dit à mon mari, l'autre jour, que vous reſteriez à Lyon juſqu'à ce que tout le bien que vous avez dans ce pays-là ſoit vendu. Il dit que vous faites bien de vendre tout ce qui vous obligeroit d'y faire encore des voyages, parce que c'eſt trop loin de Paris. Ma raiſon le dit auſſi, mais mon cœur en murmure. On m'a dit de Meſdames de Port-Royal-des-Champs, que les unes ſont aimées, reſpectées & tranquilles dans leur captivité ; & que les autres ſont haïes & très-tourmentées dans la leur.

LETTRE CLXXII.

Du 14 Septembre 1711.

EN liſant ta Lettre, ma chere amie, tout mon ſang s'eſt retiré de mes veines. Tu as bien fait de déclarer bien vîte nos projets à M. de Neufpont. Montre-lui toutes mes Lettres, j'y conſens, fais tout ce que tu vou-

dras, pourvu qu'il me conſerve ſa fille pour mon fils ; je ne lui demande que de la diſcrétion & du ſecret vis-à-vis de mon mari pour la réuſſi e de nos affaires. Que je ſuis enchantée des diſpoſitions de mon aimable bru ! Baiſe-la mille fois pour moi, je te prie ; & aſſure-la, qu'au portrait que tu m'as fait de ſon amant, je réponds que mon fils l'emporte de beaucoup ſur lui. Où en ſerions-nous, grands Dieux ! ſi ta prévoyance ne t'avoit pas portée à lui parler de celui que nous lui deſtinons depuis ſa naiſſance ? elle ſe ſeroit rendue tout d'un coup aux propoſitions de ſon pere. Mais il eſt heureux qu'elle mette ſa vanité à ſubjuguer le cœur de ſon ingrat. Où en ſerions-nous encore ſi elle alloit ſe piquer contre lui ? Mon Dieu, que je vais être à plaindre juſqu'à votre arrivée à Paris ! je vais être à tout moment dans des frayeurs mortelles. Je conçois que vous ne pouvez pas ſavoir préciſément le jour ni même la ſemaine de votre départ ; mais ne pouvez-vous pas en ſavoir à peu près le temps ? Marque-moi quel pourra être ce mois ſi deſiré & ſi favorable à mon cœur. Marque-moi auſſi ſi cet amant importun ſe trouve bien congédié, s'il ne continue point ſes pourſuites, ſi M. de Neufpont n'a point quelque eſtime pour lui qui puiſſe nous devenir fatale, s'il eſt bien convaincu que mon fils vaut mieux, & s'il a pour lui un peu de cette amitié qu'il a pour le pere ; en un mot, ma chere, ma tendre amie, marque-moi ſi je dois me tranquilliſer ou me déſeſpérer.

Je ſuis enfin parvenue à procurer à l'Abbé Pellegrin quelque ſoulagement, non pas à lui perſonnellement, mais à deux jeunes perſonnes de ſa famille qui ſont à ſes charges, & qui ſont d'excellens ſujets.

LETTRE CLXXIII.

Du 3 Octobre 1711.

JE reſpire depuis ta Lettre, ma chere amie, j'en avois grand beſoin, car depuis la précédente j'avois un poids ſur l'eſtomac le jour & la nuit. Je m'en rapporte ſi bien à toi, & j'ai tant de confiance en tes promeſſes, que j'ai repris toute ma tranquillité. Mais tout ce que tu me dis de Mademoiſelle de Neufpont, ne fait qu'augmenter mes impatiences de la voir. Que vos affaires vont lentement! que le mois de Juillet eſt loin encore !

Je ſuis bien aiſe de voir que tu t'intéreſſe à l'Abbé Pellegrin ; c'eſt mon ami pour les Ouvrages ; & il a toute mon eſtime pour ſa perſonne. J'en veux bien au Cardinal de Noailles ; il menace d'interdire ce pauvre Abbé, parce qu'il fait des Pieces profanes, & travaille pour le Théatre. Mon Dieu, s'il fait des Pieces profanes, il en fait auſſi beaucoup de ſaintes ; & ſes Pieces profanes n'ont aſſurément rien d'obſcene. Si dans cette occaſion la piété de notre Prélat eſt à louer, ſa charité ne l'eſt pas ; car enfin il faut que cêt Abbé vive : qu'il lui donne un bon Bé-

néfice ; ou qu'il ne le trouble pas dans son talent de faire des vers, puisque c'est son seul gagne pain. On dira : *Qu'il n'en fasse que de pieux*. Eh c'est par là qu'il a commencé : apparemment qu'il a vu que ceux-là ne faisoient point sensation, & ne lui produisoient rien.

Mon mari est malade d'un débordement de bile. J'espere que ce ne sera rien : c'est seulement une petite peine qui vient encore traverser mes plaisirs. Apparemment que Dieu sait que j'en ai besoin ainsi de temps en temps, afin que je ne m'attache pas trop à la vie. Je ne t'en dis pas davantage, parce que j'écris auprès de mon mari, & que je ne veux pas encore irriter & augmenter sa bile.

LETTRE CLXXIV.

Du 15 Novembre 1711.

NOTRE compagnie, ma belle Baronne, est augmentée : le Vicomte & la Vicomtesse de Beaux-Prez sont à Paris chez M. de la Ville (1). Ils ont fait rebâtir leur Château presque à neuf cet été ; & pour lui donner le temps de se sécher, ils vont passer l'hiver dans cette Capitale. Nous ferons ensorte qu'ils

---

(1) La Vicomtesse de Beaux-Prez étoit sœur du Baron de la Ville.

y reſtent juſqu'au mariage de leur neveu, qui doit être l'héritier de ſa tante, car ils n'ont point d'enfans. Ils ſont donc de notre compagnie trois jours la ſemaine; & ils ont donné occaſion à une aventure que je veux avoir le plaiſir de te raconter.

Le 3 de ce mois, qui eſt fête à Paris, nous étions tous raſſemblés à l'Hôtel de l'Ecluſe. A un moment que ma fille nous racontoit une hiſtoire qu'elle avoit lue dans un livre, M. du Livon la dévoroit des yeux, & Madame de Beaux-Prez le faiſoit remarquer à ſon mari. L'un & l'autre par un ſigne m'inviterent à le regarder. A ce moment un air de triſteſſe ſe peignit ſur ſon viſage, & des larmes coulerent de ſes yeux. La Vicomteſſe interrompit tout d'un coup ma fille, en lui diſant : Tenez, Mademoiſelle, regardez votre amant, le voilà qui pleure. Ma fille lui dit auſſi-tôt avec amitié : Pourquoi donc pleurez-vous, Monſieur? l'hiſtoire que je raconte n'a rien de triſte. Non, Mademoiſelle, lui dit-il, l'hiſtoire que vous racontez n'a rien de triſte; mais les graces qui vous accompagnent dans tout ce que vous faites & tout ce que vous dites, me rendent malheureux par le deſir de vous poſſéder, & la crainte de n'y pas réuſſir. Là-deſſus M. de Beaux-Prez prit la parole, & me dit que ſon neveu étoit dans un martyre continuel, par la crainte qu'il avoit que quelque choſe ne vienne traverſer ſon bonheur, & qu'il appréhendoit ſur-tout de l'oppoſition de la part de mon mari. Je lui dis qu'il n'avoit rien

à craindre de ce côté-là, que je ſavois à n'en point douter, que mon mari l'aimoit & l'eſtimoit perſonnellement, & que c'étoit pour lui procurer une ſurpriſe agréable que je voulois lui laiſſer ignorer ſon gendre futur juſqu'au temps de la cérémonie. J'ajoutai différens traits pour prouver ce que je diſois. Malgré cela il voulut conſerver encore du doute pour pouvoir m'expoſer ſes deſirs : il voudroit qu'on les mariât, en ſe ſoumettant de ne poſſéder ma fille qu'au temps limité : Ne me refuſez pas cette grace, Madame, me diſoit-il d'un air inſinuant. Je lui dis que je ne pouvois pas me rendre à ſes deſirs, parce que ma fille étant ſa femme, je ne pourrois ni ne devrois le priver d'un bien qui lui appartiendroit, n'y ayant pas de raiſons pour les tenir ſéparés ; mais que je ne voulois pas l'expoſer à devenir mere avant un âge un peu plus mûr ; que d'ailleurs je ne voulois point la marier ſans qu'au moins ſon pere fût du mariage. Mais je le raſſurai très-fort ſur ſes craintes, & lui renouvellai toutes mes promeſſes.

Ma fille alors ſe mit à plaiſanter : chacun a ſes deſirs, dit-elle, voyons un peu que j'expoſe les miens, j'y gagnerai peut-être autant que M. du Livon. Elle nous dit donc que tous ſes deſirs actuels étoient de connoître ſon pere & ſon frere, & ſeulement de les voir ſans en être vue, ou du moins ſans en être connue. L'envie de lui faire plaiſir m'intrigua auſſi-tôt : je cherchai dans ma tête s'il n'y auroit pas moyen de la con-

tenter ; & après y avoir rêvé quelques momens, je lui dis que rien n'étoit ſi facile que de la ſatisfaire. Elle ſe jetta à mon cou : Ah! maman, me dit-elle, que je vous aurai d'obligation de me procurer ce plaiſir ! A l'inſtant j'expoſai mon idée ; & chacun promit de ſe prêter pour l'exécution.

Le Vendredi d'après donc, 6 de ce mois, Monſieur & Madame de Beaux-Prez & la niece de M. de l'Ecluſe, tous trois inconnus à mon mari & à mon fils, menerent ma fille à l'Opéra, dans le carroſſe du Vicomte, & dans la loge d'un ami de M. de la Ville, qui ſe trouve preſque vis-à-vis de la nôtre. Tu penſe bien, ma belle Baronne, que j'avois propoſé à mon mari & à mon fils de m'y mener. Monſieur & Madame de la Ville furent dans leur loge avec leur fils, & M. de l'Ecluſe qui vouloit examiner ſa chere filleule. Madame de l'Ecluſe voulut reſter chez elle. Pour moi j'étois le ſignal déſigné pour faire connoître à ma fille, que les Meſſieurs qui m'accompagneroient ſeroient ſon pere & ſon frere. J'avois à cauſe de cela demandé de n'être que nous. Dès que les lumieres parurent, ma fille me chercha des yeux. A peine eut-elle jetté la vue ſur ſon pere & ſur ſon frere, qu'elle les vit appliqués à la regarder. Ah ! la jolie perſonne, me diſoit mon mari ! Où ? lui diſois-je, en feignant de regarder ailleurs. Vis-à-vis de nous à gauche, me diſoit-il en la dévorant des yeux ; non, je n'ai jamais rien vu de ſi beau. Là ! lui diſois-je, tu m'as dit

cela de moi lorſque j'étois jeune ; tu te ré-tracte donc ? Oh ! ma femme, me répondit-il, tu es belle, tu l'as été encore davantage ; mais tu ne l'as jamais été tant que cette jolie nymphe. Tu m'inſulte, lui diſois-je d'un air d'humeur, laiſſe-moi tranquille. Eh ! ma chere Comteſſe, reprit-il, ne ſois pas jalouſe, ce n'eſt que de la ſurpriſe que j'ai, & non pas de l'amour : ſonge que je paſſe cinquante ans, & qu'à cet âge on n'eſt amoureux que de ſa femme ; mais à tout âge on peut admirer un miracle de la nature. Eh ! laiſſe-moi donc écouter, lui diſois-je encore, en affectant toujours un air d'humeur, je ne ſuis pas ici pour ta nymphe. J'y étois pourtant pour elle, ma chere amie, & comme tu penſe bien, j'étois au comble de la joie. Comme je me trouvois entre le pere & le fils, & que mon mari ne me croyoit pas d'humeur à l'écouter, il ſe coula derriere moi, & paſſa auprès de ſon fils, qui depuis qu'il avoit apperçu ſa ſœur, ne ceſſoit d'avoir les yeux fixés ſur elle. As-tu jamais rien vu de ſi beau, lui dit-il en l'abordant ? Ah! mon papa, lui dit mon fils, je ſuis dans un trouble extrême, tant de charmes m'éblouiſſent, je ſuis tout prêt à me trouver mal. Pour ma fille, qui les voyoit ſi acharnés à la regarder, elle s'impatientoit de ne pouvoir les examiner ; & à l'impatience il ſe joignoit une émotion ſi grande, qu'elle ſe trouva réellement mal. Elle ne perdit cependant pas connoiſſance : je vis Madame de Beaux-Prez empreſſée autour d'elle ; enſuite l'odeur d'un

flacon vint jusqu'à nous. Alors je commençai à m'inquiéter ; & mon mari pour m'achever , me dit tout ému : Ah ! ma chere Comtesse , voilà cette divinité qui est comme une morte. Il me fallut pourtant , ma belle Baronne , entendre cela sans m'émouvoir , ou du moins sans paroître émue. Je répondis donc à mon mari en affectant de sourire : c'est une divinité mortelle , puisqu'elle est susceptible d'accidens. En même temps j'apperçus du mouvement dans la loge ; & ensuite je les vis disparoître. Alors mon mari dit à mon fils : allons la voir de près ; & ils se leverent pour sortir. J'étois déja fort troublée ; & il me prit une autre crainte : mon mari, me disois-je, ne s'appercevra pas de la ressemblance qu'il y a entre lui & sa fille , parce qu'on ne se connoît pas soi-même comme on est connu des autres ; mais que va dire mon fils s'il s'en apperçoit ? Malgré ma frayeur je les laissai aller , en leur recommandant de ne pas me laisser long-temps seule. Ils la virent monter en carrosse , & revinrent aussi-tôt. En rentrant mon mari me dit à l'oreille : je voudrois que tu l'eusse vue, elle est très-pâle, & malgré cela elle est charmante , & encore mieux de près que de loin. Ces paroles me firent connoître que rien ne les avoit frappé. Je repris ma tranquillité , & priai mon mari de remettre sa conversation à notre retour, lui promettant de l'écouter alors avec plaisir. Mais l'état de ma fille revint me troubler; je trouvai la piece longue,

je n'y eus aucune attention ; & il me tardoit d'entendre mon mari.

Lorſqu'au retour de ma fille, ſa marraine apprit ce qui s'étoit paſſé, & que mon mari & mon fils avoient été la voir monter en carroſſe, elle craignit qu'elle n'eût été reconnue, & elle en étoit dans une inquiétude extrême quand ſon mari arriva. Il lui dit que comme il alloit ſortir de ſa loge pour accompagner ſa filleule, il apperçut mon mari & mon fils qui étoient ſortis de la leur, & qu'il rentra bien vîte dans la ſienne de peur d'être vu ; & que quand il les revit tous deux auprès de moi, il ſortit pour s'en revenir chez lui ſe tirer d'inquiétude. Madame de l'Ecluſe après avoir entendu ſon mari, prit la réſolution de venir chez nous m'attendre, afin de ſavoir ce qui pourroit être arrivé de cette entrevue du pere & de la fille.

Je ne fus ſurpriſe qu'à demi de la voir : elle nous dit qu'elle étoit venue dans le quartier, & qu'elle n'avoit pas voulu s'en retourner ſans nous dire un petit bon ſoir. Mon mari ſe mit à badiner ; il lui demanda ſi elle ne me trouvoit pas enlaidie. Elle lui dit qu'elle me trouvoit comme de coutume, & auſſi bien à quarante ans qu'à vingt. Pour moi, lui dit-il, je viens de voir une jeune perſonne qui eſt ſi belle, qu'elle me fait trouver ma femme laide. Je fis ſemblant d'en être un peu jalouſe : après quoi je lui demandai qui eſt-ce qui accompagnoit cette jeune Demoiſelle. Je ne connois, nous dit-il, ni les per-

ſonnes, ni la livrée, ni les Armes, & il me paroît que ce ſont des perſonnes de Province. Là, dis-je auſſi-tôt à mon fils, qui diſoit qu'on ne pouvoit jamais rien voir de ſi beau; tu ne te préviendras donc plus contre les perſonnes de Province? Il s'en trouve donc d'aimables? Il me répondit avec fermeté qu'il s'y connoiſſoit, que cette Demoiſelle n'étoit pas de Province, qu'elle étoit de Paris, & l'une des deux Dames auſſi. Le pere & le fils nous entretinrent de ma fille pendant une demi-heure ſur le même ton; & mon amie s'en alla contente.

Le lendemain matin je me rendis à l'Hôtel de l'Ecluſe. Ma fille accourut à moi, m'embraſſa, & me témoigna ſa reconnoiſſance du plaiſir que je lui avois procuré. Je lui dis que ce plaiſir n'avoit pas été ſans trouble. Non, maman, me répondit-elle, & c'eſt par là que vous devez juger de la grandeur de ma ſatisfaction. Elle eſt extrêmement flattée d'avoir plu; & ſon amour pour ſon pere & pour ſon frere en eſt encore augmenté.

Ma Lettre étoit dans ſon enveloppe, & cachetée; mais je viens de recevoir ton billet, & j'y réponds. Sais-tu bien que tu es un peu méchante avec tes reproches? Je t'aſſure que la nouvelle m'a échappé à mes deux dernieres Lettres, car mon intention étoit de te l'écrire. Mais qui as-tu perdu? De ne pouvoir la dire à perſonne, & de l'apprendre un peu plus tard. Cet Arrêt ne

s'exécute pas encore (1) ; & malgré tes reproches, je t'assure que lorsqu'il s'exécutera je ne t'en entretiendrai pas ; ce sont des choses trop tristes.

(1) Il est question ici d'un nouvel Arrêt du Conseil, qui ordonne la destruction de l'Eglise & du Cimetiere de Port-Royal-des-Champs.

LETTRE CLXXV.

Du 18 Janvier 1712.

QUAND je pense, ma chere amie, que cette année j'aurai le plaisir de te voir & de t'embrasser, mon cœur se dilate ; il me semble même qu'il me quitte, qu'il s'échappe, qu'il vole au-devant de toi. Une réflexion suit : je pense que je t'aurai auprès de moi, que je t'ouvrirai toute mon ame, que je te dirai bien des choses ; ma joie redouble. Puis tout à coup elle se ralentit en pensant que je n'aurai plus le plaisir de t'écrire : je voudrois goûter tous les plaisirs à la fois, ceux même qui se contredisent. J'avoue qu'il y a là-dedans de l'enfance & de la bizarrerie ; mais je n'en accuse que la force de mon amitié. Cependant malgré ces contrariétés, je me sens toute prête à quitter la plume pour la conversation. La jolie chose si dans ce moment tu venois à paroître ? Mon Dieu, que je te baiserois

baiserois de bon cœur si tu me jouois un pareil tour!..... Mais je suis folle de me remplir ainsi l'imagination, je sens que mon cœur en souffre, & que mes yeux se mouillent de l'impossibilité de la chose; la plume même me tombe presque des doigts. Il faut pourtant reprendre courage; car j'ai à te parler de ma fille, & toujours de ma fille; mais ton gendre y aura quelque part.

Ma fille m'a demandé pour étrennes de lui faire voir encore une fois son pere & son frêre à l'Opéra, en m'exposant qu'elle ne les avoit vus qu'à peine à cause du trouble où leur présence l'avoit mise, & en m'assurant qu'elle se sentoit assez de force pour les voir sans se troubler davantage. Je le lui ai accordé. La chose s'est faite comme la premiere fois. Mais la petite rusée, qui a su qu'elle avoit été admirée & trouvée charmante, a relevé encore l'éclat de sa beauté par une parure des plus élégantes. Le lendemain, lorsque je lui en fis des reproches, elle me dit avec franchise qu'elle l'avoit fait exprès pour les tracasser un peu. Oh bien! lui disje, si c'étoit là ton intention, elle ne peut pas être mieux remplie; mais tu paieras la premiere ta petite malice, car tu vas garder la retraite plus que jamais. Alors je me mis à raconter mon embarras. Il est tel, ma belle Baronne, que mon fils est fou de sa sœur: il nous a déclaré à son pere & à moi, qu'il n'en veut pas d'autre pour sa femme; & il nous demande avec les plus vives instances; de faire faire des informations pour sa-

voir à qui appartient cette Demoiselle ; & de la demander pour lui. J'ai fait naître bien des difficultés. Mon mari les a toutes levées. Il a été voir tous ses amis pour cela la semaine derniere. Il promet de donner à son fils la dot qu'on exigera. Nos gens ont ordre de parler aux gens de la livrée du carrosse où étoit ma fille s'ils les rencontrent. Le pere & le fils ont eu grand soin de leur rappeller cette livrée à la mémoire, ainsi que la forme & la couleur du carrosse : & celui qui pourra découvrir ce qu'ils desirent si ardemment, aura dix louis de récompense. Cela leur donne une vive émulation. M. de Beaux-Prez, devant qui je racontois cela, a senti qu'il étoit nécessaire que sa livrée ne parût plus dans Paris. C'est pourquoi il a eu la complaisance de vendre son carrosse, après en avoir fait effacer les Armes, & d'en acheter un autre tout différent & sans Armoiries. Ses gens avoient besoin d'être r'habillés : il leur a donné la livrée de son beau-frere, à peu de chose près, sans leur rendre compte, comme tu pense bien, de l'objet de ce changement. Enfin depuis cette seconde entrevue, mon mari & mon fils ne m'entretiennent que de la *petite Divinité de l'Opéra*. C'est ainsi qu'ils l'appellent. Ils ne manquent pas un jour d'Opéra, dans l'espérance de l'y revoir encore, & dans la résolution de se présenter à ceux qui l'accompagneront, & de leur déclarer leur intention de peur de manquer l'occasion. Lorsqu'ils m'en parlent, je suis obligée

de dire comme eux, de peur de leur donner de la ſuſpicion. Ma fille rit de tout ſon cœur de leur embarras. Toutes les fois qu'elle me voit elle ne m'entretient que d'eux. C'eſt bien fait, dit-elle, ils méritent bien cela de ma part ; n'eſt-ce pas, maman ? Oui, lui dis-je, & je m'en réjouirois auſſi ſi leur embarras ne rejailliſſoit pas ſur moi. Elle eſt pourtant un peu ſotte de ne pouvoir plus ſortir : elle m'a avoué que ſon intention étoit de me préſenter requête pour retourner à l'Opéra, & enſuite pour aller à d'autres Spectacles ; mais elle a ajouté d'un air de triomphe, qu'elle donne martel en tête à ſon pere & à ſon frere, & que cela la dédommage de tout.

Puiſque M. de Neufpont prend plaiſir à mes récits, tu peux, ma chere amie, le divertir de celui ci, qu'on peut appeller une aventure tout à la fois ſinguliere, amuſante & tracaſſante. Embraſſe bien pour moi mon aimable bru, qui a une rivale ; mais dont elle n'a rien à craindre.

Madame de Pomponne eſt morte le dernier jour de l'année. On m'apprit ſa mort dans le moment qu'elle venoit de paſſer. J'ai dit : Hélas ! la bonne Dame a voulu s'en aller avec l'année 1711 : Dieu la reçoive dans les Tabernacles éternels avec l'année 1712. Tu vois, ma chere, que je ne lui ſouhaitois pas un long Purgatoire. C'étoit une femme pleine de ſens, de raiſon, de probité & de candeur, avec qui j'ai eu peu de relation, mais que j'eſtimois infiniment.

LETTRE CLXXVI.

Du 12 Février 1712.

TA Lettre, ma chere amie, me divertit, me charme, & je suis bien-aise que M. de Neufpont pense ainsi, car je pense précisément de même : je soutiendrai jusqu'au bout tous les événemens tels qu'ils puissent être, je m'en sens la force. Actuellement même je n'ai pas mal de tourmens : mon fils est dans un chagrin extrême de voir que rien ne se découvre en faveur de son amour : il maigrit tous les jours : mon mari s'inquiete & s'alarme pour sa santé ; & cependant il est le premier à entretenir son feu & son espoir ; il ne lui parle que de l'objet de sa tendresse ; il lui rappelle tous ses charmes : elle sera ta femme, lui ajoute-t-il, car il s'est passé au-dedans de moi quelque chose d'extraordinaire quand je l'ai vue, & tout le temps que je t'ai vue ; & je ne pense jamais à elle sans émotion ; j'en augure de là qu'elle me deviendra quelque chose ; oui, elle sera ta femme, elle me deviendra chere. Là ! dis-je en moi-même, ce que c'est que la nature ! comme elle se fait sentir ! Vraiment elle lui deviendra chere, mais non pas de la maniere qu'il le pense.

Ma fille n'a pu entendre parler du chagrin & de la maigreur de son frere sans verser des larmes ; elle imagine toutes sortes

de moyens pour le détromper ; mais aucun n'eſt accepté, parce que je ne pourrois les adopter qu'en la faiſant connoître, & c'eſt ce que je ne veux pas. M. de Neufpont a beau dire, il n'y a rien à craindre de ma part ; en toute sûreté tu peux gager contre lui. Juge donc, ma chere amie, à quoi aboutiroit ma molleſſe ? mon mari eſt ſi enchanté de ſa fille, qu'il voudroit la ravoir s'il ſavoit qu'elle lui appartient ; & que deviendroient Monſieur & Madame de l'Ecluſe ? ce ſeroit leur donner le coup de poignard. Je veux qu'elle ſoit mariée chez eux ; c'eſt une reconnoiſſance due à leurs ſoins & à leur tendreſſe.

Je trouve un plaiſir délicat à voir couler les larmes de ma fille ſur l'affliction de ſon pere & de ſon frere : Quoi ! maman, me dit-elle toutes les fois qu'elle me voit, il ne ſe trouvera donc rien qui puiſſe détromper mon papa & mon frere ſans me faire connoître ? Non, lui dis-je hier avec fermeté, il ne devroit plus être queſtion de cela. Elle reprit en hauſſant les épaules : Mon Dieu, faut-il que ce ſoit moi qui leur cauſe du chagrin & du déplaiſir ? Elle me parle ſouvent de ſa future belle-ſœur avec un ſentiment auſſi tendre.

Madame la Dauphine eſt malade. Elle a de petits chagrins que ſa ſenſibilité fait groſſir. Madame de Maintenon déploie toute ſon éloquence pour la conſoler, & lui faire entendre raiſon ; mais elle eſt ſi jeune encore, qu'il eſt bien difficile de la perſuader

de la néceſſité des peines dans la vie.

M. de la Ville vient d'acheter pour ſon fils un très-bel Hôtel à côté du ſien au Fauxbourg Saint-Germain. Ainſi j'aurai encore le déſagrément de demeurer à une grande diſtance de ma fille.

Adieu, ma chere amie, ma belle Baronne : Adieu à ma belle & ma charmante bru: Adieu à M. de Neufpont, qui me prend pour une femme & une mere molle : oh ! je vous donnerai un bon démenti.

Je r'ouvre ma Lettre. Madame la Dauphine vient de mourir. Mon cœur eſt tout ſaiſi de cette nouvelle, je n'ai pas la force, ma chere amie, de t'en dire davantage.

LETTRE CLXXVII.

Du 29 Février 1712.

J'Ai penſé t'écrire il y a huit jours, ma chere Baronne; mais j'ai voulu attendre juſqu'aujourd'hui pour donner à mon cœur & à mon eſprit le temps de ſe remettre. Effectivement dans quel étonnement n'eſt-on pas à la vue de tant de malheurs ? Quelles pertes ! quelle conſternation ! A Paris & à la Cour tous les cœurs ſont en deuil : une Princeſſe qui en faiſoit les délices, & un Prince (1)

(1) Elle parle de la mort du ſecond Dauphin, arrivée le 18 du mois où elle écrit.

l'espérance de toute la France, sont enlevés à la fleur de leur âge ! Il y a à peine dix mois que nous avons perdu Monseigneur. Ces coups-là sont terribles pour le Monarque & les sujets. Le Roi est extrêmement sensible à cette derniere perte. Pour moi, le cœur me saigne.

D'un autre côté, ma tendresse est aux abois ; mon fils ne cesse de se chagriner, mon mari de s'alarmer, moi de m'effrayer : on redouble les recherches ; tous nos gens ont ordre d'attaquer généralement tous les gens de livrée qu'ils rencontreront, pour parvenir à découvrir celle que je veux leur tenir cachée : la récompense suivra de près la découverte ; & je vois presque en tremblant que chacun s'y prête avec ardeur. Hier je me suis donné le plaisir malicieux de dire à mon fils : Mais il ne se découvre donc rien pour toi ? Hélas ! non, m'a-t-il répondu tristement. C'est bien fâcheux, ai-je repris, il faut bien que cette Demoiselle ne soit pas de Paris, & qu'elle soit retournée dans sa Province, puisqu'on ne la revoit plus. Il ne m'a rien répondu, & est demeuré sot. Je crois que toutes ces recherches me détermineront à avancer de quelques mois le mariage de ma fille.

Que ma complaisance pour elle est fatale à mon repos ! Comment n'ai-je pas prévu ce qui arrive aujourd'hui ? Mais aussi comment se refuser à des desirs si justes & si naturels ? Cette chere enfant demande à voir son pere & son frere ; j'imagine un moyen de la satis-

faire sans la faire connoître : puis-je me reprocher de l'avoir contentée ? Il est si doux à une mere de procurer du plaisir à ses enfans, qu'elle est toujours exempte de reproches de se procurer à elle-même ce plaisir. Quand nous avons pour nos enfans des soins exacts, des attentions prévenantes sur tous leurs besoins, une tendresse vive, empressée ; nous ne faisons auprès d'eux que remplir nos devoirs, & obéir à la nature : aussi reçoivent-ils toutes ces marques de bienveillance comme des choses qui leur sont dues. Mais ayons pour eux des complaisances, nous les voyons tout d'un coup reconnoissans ; ce sont les seules graces que nous pouvons leur faire, parce que nos devoirs pour eux sont d'une étendue infinie. C'est donc par des complaisances que je prouve à mes enfans toute ma tendresse ; c'est en leur voyant prendre du plaisir que j'en ressens effectivement, & c'est en le leur procurant que je m'applaudis.

En me marquant que M. de Neufpont presse vos affaires, tu aurois bien dû me marquer, ma chere amie, le temps à peu près qu'elles seront finies. Adieu, ma fille te présente son respect, & se joint à moi pour embrasser sa future belle-sœur.



LETTRE

LETTRE CLXXVIII.

Du 12 Mars 1712.

OUI, ma charmante amie, ce qu'on t'a dit eſt vrai, le Roi eſt touché à l'excès de la mort du petit Prince (1); il a beſoin de toute ſa fermeté d'ame pour ſoutenir tant de malheurs. En onze mois trois Dauphins & une Dauphine dans le tombeau! Oh! cela eſt accablant. Un Monſieur de nos amis a été à Saint-Denis, & nous a dit que rien n'eſt ſi triſte que de voir le pere, la mere & l'enfant ſous le même Poële; & que ce tableau eſt ſi frappant & ſi lugubre, qu'il n'y a pas une perſonne qui ne fonde en larmes à cet aſpect, même les hommes qui naturellement ont les yeux ſecs.

Ce que tu me marque de vos affaires m'effraie. Si vous ne pouvez partir de Lyon que vers le milieu de Juin, je crains bien de ne vous avoir pas à la noce de ma fille; car je prévois qu'il me ſera impoſſible de différer ſon mariage juſqu'à ce temps-là. Ne pourriez-vous pas, toi & ma belle bru, partir avant M. de Neufpont? Tu dois ſentir que la préſence de ton aimable fille nous ſera bien néceſſaire alors. Je ne la déſire pas actuellement; car toute charmante qu'elle eſt, je

(1) Le troiſieme Dauphin.

crois que mon fils, épris comme il est de sa sœur, n'auroit pas d'yeux pour elle : il faut auparavant qu'il soit détrompé, & qu'il ait perdu espérance. Engage donc M. le Baron ; prie-le de ma part de vous laisser partir avant lui dans le temps ; dispose-le à cela de bonne heure ; tire de lui une promesse ; & alors je suis sûre de vous posséder ; car un honnête homme se fait gloire de tenir sa parole. Je suis bien flattée du plaisir qu'il trouve à lire mes Lettres, & de l'intérêt qu'il prend à ma fille : je ne puis mieux lui en marquer ma reconnoissance qu'en te faisant part de tous les événemens, pour lui procurer la satisfaction qu'il desire.

Les informations de mon mari sont si vives, & mes craintes si redoublées, que j'ai pris le parti de lui déclarer qu'on demande sa fille en mariage. Il a été d'une surprise extrême : il m'a demandé son âge ; & il ne peut croire qu'elle ait près de quinze ans, parce qu'il ne lui en croyoit pas douze. Il m'a fait différentes questions sur son gendre futur. Je n'ai voulu répondre à aucune ; je lui ai dit qu'il pouvoit rester tranquille, & être sûr de mon application, de ma vigilance, de ma sollicitude, & de mon discernement pour ne donner à ma fille qu'un mari qui ne laisse rien à desirer, & tel qu'il le choisiroit lui-même : & je lui ai renouvellé ce que je lui avois dit jadis, qu'il ne verra sa fille que le jour de son mariage, & son gendre en même temps ; que tel étoit mon plan, & que ma volonté seroit exécutée. Il

a souri ; puis il m'a dit qu'il avoit en moi tant de confiance, qu'il me laissoit entiérement la maîtresse, méme de décider de la dot. Oui, lui ai-je répondu, de la confiance en ta femme, & de l'indifférence pour ta fille, sont deux bons moyens pour te tranquilliser. Tu te trompe, ma belle Comtesse, a-t-il repris avec vivacité, je ne suis pas si indifférent pour ma fille que tu le crois, il se passe dans mon cœur des mouvemens pour elle qui tiennent bien de la tendresse, je ne pense plus à elle sans trouble ; & puisqu'on la demande déja en mariage, il faut qu'elle ait quelque mérite : & plus elle en a, plus je me sens coupable envers elle : que pense-t-elle de moi cette pauvre enfant de ce que je ne l'ai pas encore vue ? En disant cela, il avoit les yeux humides ; & moi qui trembloit d'être importunée pour la lui faire voir, je me hâtai de lui répondre qu'il n'avoit pas à craindre que j'eusse inspiré à sa fille de la haine pour lui ; qu'au contraire elle l'aimoit, & se réjouissoit plus de le voir le jour de son mariage, que d'être ce jour-là la mariée.

Eh bien ! M. le Baron, c'est à vous que j'adresse la parole ; ne voyez-vous pas que je m'acquitte passablement de mon rôle, & que je commence assez bien à jouir de l'empire que mon mari m'a donné lui-même sur sa fille ? Douterez-vous encore de ma fermeté pour pousser jusqu'au bout l'aventure ?

Ce qu'on t'a raconté, ma chere amie, de Port-Royal-des-Champs, est dans la plus

exacte vérité. Tu vois bien que de pareilles horreurs n'auroient pas égayé mes Lettres, & que j'ai bien fait de me taire. On ne manque pas à Paris comme à Lyon, & comme par-tout ailleurs, de rejetter ſur un procédé auſſi inoui les malheurs qui viennent de fondre ſur la France. Mais eſt-ce à nous de vouloir pénétrer dans les décrets éternels ? Si la défaite de nos armées, la priſe de nos villes, les déſaſtres cauſés par l'hiver de 1709, la diſette, les maladies, & enfin la mort de nos Princes, ſont des punitions du Ciel, ne pourroit-on pas dire que les perſécutions intentées contre Meſdames de Port-Royal-des-Champs, leur enlevement, & la deſtruction totale de leur Monaſtere, ſont auſſi des punitions que la Juſtice Divine a exercées contre elles ? On ne peut être trop réſervé dans les jugemens que l'on porte ſur les événemens de la Providence. C'eſt ſouvent par de pareilles calamités que Dieu éprouve les bons, & punit les méchans ; & notre vue eſt trop bornée pour lire dans les deſſeins du Souverain de l'univers.

Adieu : ma fille embraſſe Mademoiſelle de Neuſpont, & ſouhaite avec tout autant d'ardeur que moi de l'avoir à ſon mariage : auriez-vous la cruauté de ne pas vous rendre à nos deſirs ? M. le Baron, tout dépend de votre complaiſance & de votre bonne volonté..... Je n'en dis pas davantage ; vous m'entendez ?

LETTRE CLXXIX.

Du 20 Mars 1712.

MON Dieu, ma chere, que je ſuis heureuſe d'avoir une amie telle que toi pour décharger mon cœur! car c'eſt un ſoulagement que de pouvoir avec confiance raconter ſes peines & ſes joies, ſes embarras & ſes douceurs. Il a pris à mon mari une forte envie de voir ſa fille; il l'a communiquée à ſon fils, & lui a fait naître la même envie: tous deux m'excedent par leurs importunités; & mes refus augmentent leur deſir. Je ſuis bien déterminée à ne pas céder, & eux à ne me donner aucun repos: Juges par là de ma ſituation. Je ne reſpire que le temps que je paſſe à l'hôtel de l'Ecluſe; encore n'y ſuis-je pas ſans crainte. Mon mari la croit toujours dans un Couvent, & il me menace d'aller lui-même dans tous ceux de Paris & des environs pour tâcher de la découvrir. Je ne crains pas qu'il l'y trouve, puiſqu'elle n'y eſt pas; mais je crains qu'étant aſſuré par ſes recherches qu'elle n'eſt ni dans les uns, ni dans les autres, il ne devine l'endroit où elle eſt. Il dit que ſon intention eſt de la ravoir; parce qu'il ne ſouffrira pas que pour la marier elle ſoit priſe ailleurs que dans la maiſon paternelle. C'eſt d'hier que je ſais ſon intention, & que mes craintes redoublent. Que je ſuis à plaindre! que

leur persécution m'est cruelle ! que mes refus me coûtent ! Malgré tout cela, M. le Baron, ne craignez rien, je tiendrai bon.

Lundi, ma chere, en dînant chez nous, Madame de la Tour m'a demandé de tes nouvelles. Elle s'intéresse toujours à toi. Elle nous a raconté que quelques jours avant, elle avoit été faire une visite au Cardinal de Noailles notre Archevêque. Leur conversation a roulé quelques momens sur les calamités publiques & sur l'application qu'on y faisoit ; & elle a eu la fermeté de lui dire : Et vous, Monseigneur, ne craignez-vous pas d'avoir votre tour ? ou espérez-vous que le Ciel vous épargnera, vous qui avez prêté votre ministere à cette odieuse manœuvre (1). Le Cardinal a soupiré, lui a pris la main, & lui a dit : Madame, plaignez-moi, & priez Dieu pour moi. Monseigneur, a repris ma belle-sœur, depuis longtemps je fais pour votre Eminence bien des vœux : & je gémis de ce que cette scene étonnante s'est passée sous votre Episcopat & par votre autorité ; mais Dieu a ses vues quand il permet que les cedres tombent....... Je ne suis pas un cedre, Madame, a-t-il interrompu, je ne suis qu'un roseau des plus foibles. Madame de la Tour nous a fait rire en ajoutant d'un air malin : je n'ai pas voulu lui donner un démenti, car il disoit vrai ; il n'est qu'un roseau que toutes sortes de

(1) La destruction de Port-Royal-des-Champs.

vents agitent ; le dernier qui lui parle a toujours raiſon. Ma chere mere, lui dit ſon fils qui étoit préſent, ne ditês point de mal de lui, car je l'aime beaucoup depuis qu'il m'a donné une épouſe. Va, va, lui a-t-elle répondu, ne crains rien, je l'aime bien autant que toi pour la même raiſon ; & puis, ajouta-t-elle, le mal qu'on peut dire de cet homme-là eſt bien ſubordonné à ſon mérite. Elle dit vrai, car c'eſt un des meilleurs Prélats de ce ſiecle.

LETTRE CLXXX.

Du 26 Mars 1712.

LE jour que ma derniere Lettre eſt partie, ma chere Baronne, mon mari m'a demandé ſi je t'avois fait part du mariage de ma fille. Je lui ai répondu qu'oui. Tu as bien fait, m'a-t-il dit, car je n'oſerois en parler au Baron : eh ! que lui dirois-je, puiſque je ne ſais rien, & qu'on me regarde comme un zéro en chiffre ? Je lui ai repliqué fort tranquillement : On te regarde comme tu as demandé & comme tu mérite. Il n'a rien repliqué ; mais avec un ſouris malin & un hochement de tête, il m'a fait une menace. Mercredi ſur les neuf heures du matin, lui & ſon fils entrerent dans ma chambre bien coëffés, à demi-parés, & prêts à ſortir. Je leur demandai où ils alloient ſi matin, & ſi c'étoit à la Meſſe. Non, me dit

mon mari, ce n'est point là où nous allons ; mais puisque tu refuse de me satisfaire sur ma fille, je vais avec mon fils à l'hôtel de l'Ecluse ; il m'est venu dans l'idée qu'elle pourroit bien y être ; & si elle n'y est pas, j'espere qu'on aura là pour moi plus d'égards que tu n'en as, & qu'on me dira où elle est : c'est là qu'est le bureau des confidences, & le seul endroit où l'on peut me contenter : d'ailleurs je pense que puisqu'on la demande si-tôt en mariage, elle n'est point actuellement dans un Couvent, elle est répandue dans un cercle de connoissances qui la met à portée de faire des conquêtes : enfin, ajouta-t-il, je veux la voir & l'embrasser aujourd'hui. Juge, ma belle Baronne, dans quel trouble ce discours me mit. Cependant je ne me démontai point ; & dissimulant ma frayeur, je dis à mon mari qu'il faisoit bien de tenter fortune de ce côté-là, parce qu'il n'avoit rien à espérer du mien. Je m'apperçus qu'il n'attendoit qu'après son carrosse pour partir. Je le quittai un instant, & je fis dire à son cocher par l'une de mes femmes, d'apprêter le carrosse de mon mari le plus lentement qu'il pourroit. En même temps j'écrivis à Madame de l'Ecluie ces deux mots, *que mon mari alloit aller chez eux avec son fils, pour savoir si sa fille y étoit.* Je cachetai mon billet, & l'envoyai sur le champ par un de mes laquais, avec ordre de toujours courir en allant, & la permission de s'amuser tant qu'il voudroit en revenant. Je rentrai ensuite auprès de mon mari, & je l'amu-

sai assez long-temps pour me trouver tranquille à son départ. Trois quarts - d'heure après, je vis le pere & le fils revenir avec une mine allongée. Ils me dirent qu'ils n'avoient trouvé personne. Je savois déja que mon billet avoit été reçu à temps, & que mon laquais avoit rencontré le carrosse de mon mari en revenant; & leur présence me le confirma.

Notre petit Prince (1) se rétablit peu à peu: quoique d'une complexion délicate, on présume que Dieu nous le conservera. Son rétablissement ne contribue pas peu à la consolation du Roi, qui a donné des preuves d'une constance héroïque dans ces douloureux événemens. Dans sa maladie on lui a administré les cérémonies du Baptême, & on l'a nommé *Louis*.

(1) Louis le Bien-Aimé, décédé le 10 Mai 1774.

LETTRE CLXXXI.

Du 2 Avril 1712.

PUISQUE nos petites aventures, ma belle Baronne, vous amusent tous trois, il faut que je vous en fasse part. Je trouve aussi bien du plaisir à les raconter, & il me semble que le fardeau de mes peines & de mes frayeurs en diminue. Je pense que je ne dois que rire de mes embarras, & que je

dois les regarder comme des ſcenes comiques, qui ne peuvent ſervir qu'à donner de l'intérêt au dénouement de la piece.

Il eſt revenu à l'idée de mon mari que je l'avois amuſé le jour qu'il avoit été à l'hôtel de l'Ecluſe ; qu'en y allant il avoit rencontré, rue de Meſlai, un de mes gens qui s'en revenoit avec un air fort échauffé, & qu'apparemment ce garçon venoit de porter à mon amie un avertiſſement de ma part. Cela le confirma dans l'opinion que ſa fille étoit là ; & il prit la réſolution d'y retourner ſans m'en avertir. Heureuſement que depuis ſa premiere démarche on y eſt ſur ſes gardes. Il y retourna donc la troiſieme fête de Pâques à midi, après être rentré de la Meſſe, & avoir fait une petite toilette ; car il paroît qu'il veut être beau garçon pour plaire à ſa fille. Son fils l'accompagna. Dès qu'ils furent apperçus à l'hôtel de l'Ecluſe, ma fille diſparut avec ſa marraine ; & M. de l'Ecluſe ſe diſpoſa à les recevoir. Il fut au-devant d'eux, les embraſſa avec affection, les conduiſit dans un ſallon près de la piece où mon amie & ma fille étoient enfermées ; & là, après beaucoup de politeſſes encore, il déclara à mon mari que c'étoit chez lui que ſa fille avoit été élevée depuis ſa naiſſance ; qu'elle étoit leur filleule à lui & à ſa femme ; qu'ils l'aimoient & la regardoient comme leur fille ; qu'ils lui avoient ſacrifié tous leurs amis ; que ſa poſſeſſion faiſoit leurs délices & leur bonheur ; qu'ils avoient pour elle un cœur de pere & mere ; & enfin que

ce n'étoit qu'à cauſe d'elle qu'il avoit refuſé pluſieurs fois de répondre à ſes prévenances, parce que dès le moment de la naiſſance de ſa fille, il étoit décidé qu'il ne la verroit que le jour de ſon mariage, & que nous nous entendions pour cela ſa femme & moi. Et comme mon mari le prioit d'obtenir pour lui de voir ſa fille dans le moment, il lui répondit qu'il ſeroit inutile que lui ou d'autres entreprirent de nous faire changer; que nous étions ſi fermes dans notre réſolution, que nous n'aurions d'égards pour perſonne. Après plus d'une heure d'entretien, mon mari & mon fils s'en revinrent, plus inſtruits, mais peu ſatisfaits, cependant bien contens du Marquis de l'Ecluſe.

Pendant leur abſence, Madame de la Tour étoit venue nous demander la ſoupe. Comme mon mari eſt dans l'habitude de me dire où il va toutes les fois qu'il ſort ſans moi, & qu'il ne m'avoit rien dit, ſa ſortie m'avoit paru un myſtere; mais je me doutois de l'endroit où il étoit allé. C'eſt pourquoi lorſqu'il rentra, je le fixai; & il me parut triſte; je lui demandai s'il ſavoit où étoit ſa fille, & s'il l'avoit vue. Il me dit qu'il ne l'avoit point vue, mais qu'il ſavoit où elle étoit. Il nous raconta tout ce qui s'étoit paſſé, & ſe mit à pleurer, en nous diſant qu'il étoit bien malheureux de ne pouvoir obtenir de voir ſon enfant, & d'avoir une femme ſi dure. Je lui dis qu'il m'avoit rendue bien plus malheureuſe moi, de m'avoir privée de ma fille depuis qu'elle eſt au mon-

de, & que j'étois encore à lui en faire les premiers reproches. Il me repliqua qu'il en méritoit de plus vifs de ma part; mais que je devrois bien être sensible à son repentir, & avoir quelqu'égard à sa tendresse. Je lui répondis avec fermeté que je n'aurois aucun égard à ses dispositions présentes, que j'avois réglé mon plan sur ses procédés passés, & qu'il ne verroit absolument sa fille que le jour de son mariage sur les dix heures du matin. Sa sœur voulut prendre son parti, parce que ses pleurs l'attendrissoient; mais elle n'y gagna rien, je persistai dans mes refus, & elle se tut.

En dînant, je m'apperçus que mon mari avoit souvent les yeux pleins de larmes, & qu'il se faisoit une grande violence pour les empêcher de couler Cela me toucha. Lorsque nos gens s'en furent allés dîner, je lui demandai ce qui lui faisoit de la peine. Il me dit avec un air pénétré, qu'il s'occupoit de mes déplaisirs, & qu'il pensoit que mes complaisances passées le rendoient malheureux aujourd'hui; que j'aurois bien fait dans le temps de la naissance de ma fille de ne point me prêter à ses caprices, qu'il ne seroit pas à présent dans le cas de se voir haï & détesté d'elle; qu'elle ne pourroit jamais l'aimer, & qu'il ne seroit à ses yeux qu'un monstre..... Je l'interrompis là, en lui disant combien il se trompoit: je lui fis une peinture vive du caractere d'esprit de sa fille, & de la disposition de son cœur pour lui & pour son frere: je lui rapportai mille cho-

ſes qui y avoient rapport, en me donnant bien de garde de rien dire qui eût trait avec l'hiſtoire de l'Opéra. Il m'écouta avec un plaiſir, une ſurpriſe, une admiration, & un attendriſſement extrêmes; & il dit que toute ſa vie il ſe reprochera de s'être privé d'une enfant ſi aimable. Il me demanda ſa figure. Je lui dis qu'elle étoit tout ſon portrait. Il me dit là-deſſus qu'il aimeroit mieux qu'elle me reſſemblât, qu'elle ſeroit plus belle. Madame de la Tour lui dit que ſa reſſemblance ne pouvoit être que bien. Je gardai le ſilence à ce moment, de peur d'en trop dire. Mon fils nous dit alors, les yeux gros de larmes, qu'il ſentoit au-dedans de lui une peine inexprimable d'avoir été le ſujet de la proſcription de ſa ſœur: Je ſens, dit-il, que je l'aime plus que moi-même, & l'impatience que j'ai de la voir eſt extrême. Il dit plus vrai qu'il ne penſe; car quand il verra qu'elle-même eſt cet objet qu'il admire tant & qu'il adore, il l'aimera bien davantage.

Le lendemain j'allai à l'hôtel de l'Ecluſe; & comme il n'y avoit plus de myſtere ſur la naiſſance de ma fille, nous lui fîmes prendre le nom de ſon pere. Tous les gens de Monſieur & Madame de l'Ecluſe ouvrirent de grands yeux; & quelques-uns dirent qu'ils s'étoient doutés de la choſe. Pour ma fille elle a reçu le nom de *Mademoiſelle de la Riviere* avec une joie qu'elle a ſu modérer devant ſon parrain & ſa marraine, mais qu'elle m'a bien exprimée dans le particulier: Non, maman, me diſoit-elle, de

ma vie je n'ai senti dans mon ame une joie pareille ; il n'y a que celle de voir & d'embrasser mon papa & mon frere, qui puisse la surpasser.

Jeudi, pendant que mon mari écrivoit à M. de Neufpont, je lui ai dit : Mais, mon ami, pense-tu à offrir un logement à ton ami ? ou faudra-t-il qu'en arrivant à Paris, il aille en chercher un ailleurs que chez toi ? Il m'a répondu qu'il y avoit plus de trois mois qu'il avoit marqué à M. de Neufpont, que son hôtel étoit à son service, & qu'il lui avoit témoigné tout le plaisir qu'il auroit de l'y recevoir. Je le défie, ma chere, ma charmante amie, d'avoir alors plus de plaisir que moi.

Je suis bien-aise que Mademoiselle de Neufpont goûte les ouvrages de l'Abbé Pellegrin. N'est-il pas vrai qu'il est sage partout ? & qu'une jeune personne peut lire ses Pieces profanes sans le moindre danger ? L'interdit dont il étoit menacé n'a pas encore lieu. Peut-être qu'il n'est que suspendu. Peut-être aussi que la charité, qui est la plus excellente des vertus, surmontera les scrupules du Cardinal. Je le souhaite pour l'un & pour l'autre.

LETTRE CLXXXII.

Du 10 Avril 1712.

MEs tourments, ma chere Baronne, augmentent, & redoublent même au lieu de diminuer ; mais j'en ris. Mon mari & mon fils m'accablent de careſſes pour obtenir de voir ma fille : les prieres, les ſupplications, les larmes, tout eſt mis en uſage pour me toucher, ils ne me donnent point de relâche ; l'un me baiſe d'un côté, l'autre de l'autre : ce matin leurs pleurs arroſoient mes joues. Ils me faiſoient tant de pitié, que j'étois prête à ſuccomber : Heureuſement que, rebuté de mes réſiſtances, mon mari enfin m'a demandé d'avancer au moins le mariage de ſa fille, puiſque c'étoit l'époque de ſon bonheur. Je me ſentois alors ſi excédée, que je me ſuis rendue ſur le champ.

Ce qui a donné lieu à tant d'importunités, c'eſt que M. de l'Ecluſe eſt venu Lundi rendre ſa viſite à mon mari : leur entretien n'a roulé que ſur ma fille. Mon mari eſt dans l'admiration de tout ce que le Marquis lui en a dit ; & il eſt ſi enchanté d'en être aimé malgré ſes procédés, qu'il ne reſpire, dit-il, que le moment de la ſerrer dans ſes bras, & de lui prodiguer des careſſes qui lui ſont dues depuis ſi long-temps.

Le mariage donc eſt fixé au Mardi 26 de ce mois. J'oſe eſpérer, ma belle Baronne,

de t'y voir avec Mademoiselle de Neufpont ; il y a assez de temps pour votre voyage : il est des cas où l'on doit vaincre tous les obstacles, & celui-ci en est un. Je pense que les embrassemens du pere & de la fille auront quelque chose de touchant. Il faut que tu en sois témoin, & que mon fils puisse jetter les yeux sur ton aimable fille au défaut de sa sœur ; en un mot, il faut que votre présence vienne mettre le comble à ma joie.

J'ai demandé à mon mari quelle dot il vouloit donner à sa fille. Il m'a répondu que puisque je m'en rendois la maîtresse jusqu'à refuser de la lui faire voir, il ne se mêleroit de rien, & que je n'avois qu'à régler la dot sur le parti que je lui donnois. Je lui ai dit que les pere & mere de celui à qui elle étoit promise, donnoient soixante mille livres de rente en mariage à leur fils. Diable ! s'est-il écrié, c'est bien fort, douze cens mille livres ! Il a réfléchi quelques momens ; après quoi il a dit qu'il en donneroit autant, & que c'étoit par là qu'il vouloit commencer à donner à sa fille des preuves de sa tendresse. C'est fort bien, mon bon ami, lui ai-je dit ; mais avoue que quand nous aurons donné cela à chacun de nos enfans, nous ne serons pas encore bien foulés.

J'attends ta réponse dans quelques jours, ma chere amie : songe bien que tu dois m'accorder la grace que je te demande. Songez-y aussi, M. le Baron ; & par reconnoissance je vous baiserai les deux yeux vingt fois à votre

votre arrivée à Paris, que je n'eſpere pas ſi-tôt, parce que je ſais que votre préſence eſt encore néceſſaire à Lyon.

Le fameux Procès de M. Rouſſeau, ma belle Baronne, eſt fini: Jeudi 7 de ce mois, le Parlement a rendu contre lui un Arrêt qui le bannit à perpétuité du Royaume. Ainſi, malgré ſes illuſtres amis & ſes puiſſans protecteurs, voilà le plus grand & le plus excellent de nos Poëtes Lyriques obligé d'abandonner ſa patrie. Les uns le croient coupable, les autres le diſent innocent, & tous le plaignent. Pour moi, je ne ſais qu'en penſer; mais je lui ſouhaite plus de bonheur & de ſageſſe dans le pays étranger qu'en France; car ſi dans la plupart de ſes Poëſies il eſt grand, énergique, noble, majeſtueux, ſublime; il eſt dans quelques-unes, ſur-tout dans ſes Epigrammes, ſans retenue & ſans pudeur. Je voulois en lire l'autre jour, je ne pus en ſoutenir la lecture. Tôt ou tard Dieu humilie les libertins.

Vendredi j'ai vu chez M. de Châteaufond l'Abbé de Choiſi, qui connoît & eſtime l'Abbé Pellegrin. Il nous fit l'éloge de ce Poëte: Il eſt, nous diſoit-il, la douceur même, plein de probité, de candeur, de modération, & eſt de mœurs irreprochables; il eſt pauvre, & il ſe mine pour ſoutenir ſa famille: cette généroſité, ou plutôt cette charité, ajouta-t-il, n'eſt-elle pas le comble de toutes les vertus? Mon mari qui étoit préſent, fut ſi enchanté de ce qu'il diſoit de l'Abbé Pellegrin, qu'il lui répondit: Oui,

voilà ce qui s'appelle un homme vertueux ; donnez-lui cela ſans dire d'où il vient. C'étoit, ma chere Baronne, dix louis qu'il mettoit dans la main de M. de Choiſi.

LETTRE CLXXXIII.

Du 18 Avril 1712.

QUELLE réponſe, ma chere amie ! Elle n'arrive que pour augmenter mes tourmens. Il eſt bien cruel dans ce monde de n'y pouvoir trouver une joie complette. Je n'aurois jamais cru que tu euſſe été ſi néceſſaire au réglement de vos affaires. Ainſi donc ton aimable fille ne viendra pas charmer mon fils, elle ne viendra pas joûter contre celle qu'il demande en vain ; il faudra qu'il ſe voie enlever un objet qu'il deſire avec ardeur, ſans avoir la perſpective d'un dédommagement. Qu'il ſera à plaindre ! Son amour prend feu plus que jamais ; il ne parle que de la Demoiſelle de l'Opéra ; il fait redoubler les recherches ; il maigrit ; il perd l'appétit ; il chagrine ſon pere ; ils me font pitié tous deux : mon pauvre mari eſt dans la criſe la plus délicate ; ſa fille remplit ſon cœur de joie, ſon fils l'accable de triſteſſe ; l'eſpérance d'embraſſer bientôt ſa fille l'occupe agréablement, le déſeſpoir de ſon fils empoiſonne ſa joie ; de ſorte qu'alternativement je le vois & rire & pleurer. Oh ! M. le Baron, que je vous ai obligation de vos apoſ-

trophes ! Sans elles je céderois comme un oison.

Le premier jour que j'allai à l'Hôtel de l'Ecluse, apres que nous eûmes fixé le mariage de ma fille, j'y arrivai avant la compagnie. Je dis à ma fille que son mariage étoit avancé : elle en témoigna une joie extraordinaire pour le seul plaisir d'embrasser son pere & son frere. Quand tout le monde fut arrivé, je dis à M. du Livon que j'avois fait une promesse à mon mari, & que j'espérois qu'il ne me dédiroit pas. Je souriois en lui disant cela, & cependant il en fut décontenancé. Madame de l'Ecluse qui s'en apperçut lui dit malicieusement : *Pour le coup, mon pauvre Comte, on ne vous mariera pas au mois d'Août.* Dans le moment un déluge de larmes sortit de ses yeux. Ma fille attendrie, se hâta de lui dire : *Ma petite maman badine, Monsieur, ne vous chagrinez pas.* Le Baron, la Baronne, le Vicomte & la Vicomtesse, qui savent combien M. du Livon aime ma fille, étoient déja tout consternés de la nouvelle : mais mon intention étant de ne faire de peine à personne, je calmai bien vîte des frayeurs inutiles, & fis succéder une joie réelle à une crainte imaginaire. Le Comte, qui avoit remarqué la sensibilité de ma fille, & sa promptitude à le tirer de peine, lui en témoignoit sa reconnoissance avec transport. Il disoit aussi qu'il avoit bien des obligations à mon mari, & que celui qu'il redoutoit le plus, étoit celui qui avançoit son bonheur.

Mon mari & mon fils ont appris avec un grand contentement la joie de ma fille sur l'avance de son mariage; ils sont charmés d'en être les objets; & l'impatience de l'embrasser augmente avec leur amour.

Le Comte de l'Ecluse, qui sait que son mariage dépend de celui de ma fille, se réjouit aussi de voir son bonheur avancer. Il est aussi amoureux à son âge que M. du Livon. Il est vrai qu'il est encore frais & robuste. Il m'a demandé de lui procurer le plaisir de voir ma belle-sœur. Je m'y suis refusée. Il est encore en deuil, & je veux qu'elle ignore son veuvage, pour lui donner dans le temps le plaisir de la surprise.

Actuellement nous nous occupons sérieusement de tout ce qui pourra contribuer à orner la fête; mais hélas! le plus bel ornement y manquera, tu n'y seras pas, ni ma belle bru. Ah! ma chere, que cette privation m'est sensible! & qu'elle ralentira ma joie!

L'Abbé Pellegrin a reçu les dix louis de mon mari, en soupirant de ne savoir à qui il étoit redevable de cette générosité.

LETTRE CLXXXIV.

Du 21 Avril 1712.

A Peine as-tu lu ma derniere Lettre, ma chere Baronne, qu'en voici une autre que je t'écris. Que veux-tu ? je ne puis me contenir, je ſuis dans un déplaiſir & un bouillonnement extrêmes de ne t'avoir pas à côté de moi pour te raconter mille choſes ; & dans mon dépit je prends la plume. Je ſais bien que je vais te faire plaiſir ; & moi, je vais me ſoulager.

Qu'il me tarde pour mon mari que le moment d'embraſſer ſa fille ſoit arrivé ! Des larmes de deſir & d'impatience coulent de ſes yeux cent fois le jour ; il ne peut reſter en place, ni s'appliquer à rien : il prend un livre, l'ouvre, le referme auſſi-tôt, va à une croiſée, revient, ſe promene en long & en large dans la piece, frappe du pied, leve les yeux au ciel, me regarde, dit qu'il meurt d'ennui, qu'il pétille d'impatience ; que les jours ſont plus longs que d'ordinaire ; qu'il eſt malheureux, que je le vois, que je le ſouffre tranquillement, & que je ne l'aime pas : il mange peu & ne dort point : je m'y prends de toutes les façons pour adoucir ſa ſituation, il eſt inſenſible à tout : s'il a des cartes à la main, & qu'on lui demande du cœur, il donne du pique. Enfin Mardi en jouant avec ſon fils, il prit les cartes, les

jetta par la fenêtre, & dit tout en colere, qu'il ne joueroit plus qu'il n'eût auparavant joué avec ſa fille.

Il s'eſt aviſé hier d'aller encore chez M. de l'Ecluſe pour tenter fortune. Il étoit ſeul. Son deſſein étoit de les ſurprendre. Trouvant la porte fermée, il appella le Suiſſe par la fenêtre de ſa loge, lui donna la piece, & lui dit de lui ouvrir la porte ſans bruit. Il fut obéi; & il n'en fut pas moins trompé; car depuis l'aventure de l'Opéra, on a fait enſorte, qu'en même temps que la porte s'ouvre, une ſonnette dans l'appartement avertit que quelqu'un entre. Ma fille alors paſſe dans un cabinet à côté du ſallon; on en ôte la clef; & de là elle entend la converſation. Madame de l'Ecluſe reſta avec ſon mari. Mon mari la voyant, & ne voyant pas ſa fille auprès d'elle, en fut accablé. Il ſe jetta ſur un ſiege ſans les ſaluer, & des larmes ſortirent de ſes yeux: *Il n'y aura donc que ma fille que je ne verrai pas*, leur diſoit-il douloureuſement! Ils tâchoient de le conſoler, en lui diſant qu'il n'avoit pas encore bien du temps à attendre: encore ſix jours de patience & de courage, lui diſoient-ils. Ne dites pas ſix jours, leur répondit-il, dites ſix ans! En diſant cela il pouſſa tout d'un coup des ſanglots. Cela mit Monſieur & Madame de l'Ecluſe dans une inquiétude extrême au ſujet de ma fille: elle eſt ſi tendre pour nous tous, & principalement pour ſon pere, qu'ils ſentoient bien qu'elle ne devoit pas être à ſon aiſe de l'entendre ſanglot-

ter. Mon amie donc lui dit que pour ſon repos & pour le leur, elle le prioit de s'en retourner; que ſes pleurs étoient inutiles, & qu'il ne verroit pas ſa fille avant le temps limité. Je vous ai mille obligations, leur dit mon mari, en laiſſant encore échapper quelques ſanglots; mais je vous en aurai un million ſi vous me faites voir ma chere enfant aujourd'hui, un moment ſeulement. Vous ne la verrez pas, lui dit Madame de l'Ecluſe en verſant tout d'un coup des flots de pleurs, elle vous entend, & je crains que ſa tendreſſe & ſa ſenſibilité pour vous ne lui aient fait quelque révolution; allez-vous-en, laiſſez-moi aller voir en quel état elle eſt. Les larmes de mon amie, celles du Marquis qui couloient auſſi, fixerent l'attention de mon mari: que vous l'aimez! leur dit-il en les regardant avec admiration. Nous l'aimons plus que nous-mêmes, lui dirent-ils. En même temps Madame de l'Ecluſe ſe leva en faiſant ſigne à ſon mari de retenir le mien à ſa place. Elle ouvrit la porte du cabinet, trouva ma fille évanouie, referma la porte ſur elle avec précipitation, & ſe mit à pouſſer des cris, & à dire à mon mari à travers la ſerrure: Votre fille eſt ſans connoiſſance, allez-vous-en, M. le Comte, vous ne faites que nous troubler. M. de l'Ecluſe, qui entendoit dire que ſa chere filleule étoit ſans connoiſſance, croyoit qu'elle alloit mourir. Pluſieurs fois elle s'étoit trouvée mal; mais elle ne s'étoit jamais évanouie. Il dit donc à mon mari les yeux pleins de larmes & le viſage pâle: Allez-

vous-en, Monſieur, je vous en conjure; que votre amour pour votre fille ne lui cauſe pas la mort. Alors mon mari ſe leva : je prends ma réſolution, lui dit-il, je ne vous troublerai plus, j'attendrai avec patience; il ſaudroit que je fuſſe bien miſérable de cauſer de la peine à des perſonnes ſi attachées à mon ſang, & à qui j'ai des obligations infinies : je ſais bien, ajouta-t-il, qu'il ne tiendroit qu'à moi de voir ma fille, de la ravoir même; mais je ne veux rien obtenir par force, je veux recevoir par grace un bien que j'ai rejetté. Et comme M. de l'Ecluſe le reconduiſoit, mon mari lui dit : Laiſſez-moi aller ſeul, M. le Marquis; allez voir l'état de ma fille, de celle pour qui votre cœur s'intéreſſe ſi fort. Ils s'embraſſerent : mon mari prit le chemin de la porte, & M. de l'Ecluſe courut au cabinet.

Pendant ce temps-là, ma belle Baronne, je ne laiſſois pas d'être inquiete de mon mari. Il ſort peu ſans ſon fils, & il étoit ſorti ſans vouloir, ni qu'il l'accompagnât, ni nous dire où il alloit. Quand il rentra je vis à ſes yeux qu'il avoit pleuré. Auſſi-tôt qu'il fut deſcendu de carroſſe il vint à moi, & me dit avec effroi & inquiétude : Vîte, ma chere Comteſſe, monte dans mon carroſſe, cours voir ta fille, je l'ai laiſſée évanouie; vas & reviens le plus promptement que tu pourras me dire de ſes nouvelles. Il ne voulut pas m'en dire davantage, il me donna la main pour monter, & dit à ſon cocher de me mener grand train.

Juge, ma chere amie, de mon inquiétude

tout

tout le long du chemin. Je m'imaginois que mon mari avoit vu ſa fille ; & que l'attendriſſement & la joie de voir ſon papa l'avoit ſaiſie elle-même ; mais j'étois étonnée que mon mari l'eût quittée avant qu'elle fût revenue de ſon évanouiſſement.

Dès que je parus à l'Hôtel de l'Ecluſe, le Marquis vint au-devant de moi : M. le Comte vous a effrayée, Madame, me dit-il ; mais il n'eſt rien arrivé de fâcheux, il n'a même pas vu ſa fille. Ah ! tant mieux, lui dis-je, je reſpire. En même temps ma fille vint ſe jetter à mon cou, en me diſant : Que je vous donne de ſouci, maman ! que j'en donne à tout le monde ! n'y auroit-il donc pas moyen d'abréger nos tourmens ? mon papa me fait pitié. Je lui dis que nous étions ſi près du terme, qu'il ſeroit ridicule de l'avancer, & qu'il falloit avoir patience juſqu'au bout. On me raconta enſuite tout ce qui s'étoit paſſé. Ma fille s'eſt évanouie lorſqu'elle entendit ſon papa pouſſer des ſanglots ; & dès que ſa marraine fut entrée dans le cabinet, elle ouvrit les yeux aux premiers cris qu'elle lui entendit faire. Je m'en retournai promptement pour calmer l'inquiétude de mon mari. Depuis ce moment il eſt un peu plus tranquille ; il dit qu'il attendra patiemment le moment fortuné, qui le réconciliera avec ſon ſang & avec lui-même.

Mon mari vient de m'interrompre un moment, pour me dire qu'il a commandé pour ſa fille une parure de diamans. Je ſais que M. de la Ville lui en fait faire une : on verra

laquelle des deux l'emportera sur l'autre.

Je prévois, ma chere, que je ne t'écrirai plus avant le mariage ; mille occupations qui y ont rapport me prennent tout mon temps. Je recommande bien ma fille à tes prieres : pense à elle, pense à moi, pense à nous tous Mardi à dix heures du matin. Je ne vois qu'avec peine que nous ne te posséderons pas, ni toi, ni ta charmante fille, dont la présence nous seroit si utile.

L'Abbé de Choisi a dit hier à mon mari, que l'Abbé Pellegrin se propose de mettre l'Imitation de Jesus-Christ & les Pseaumes de David en Cantiques. Ainsi, ma chere Baronne, tu vois que ce pauvre Abbé fait des Pieces *profanes* pour vivre, & du *saint* par inclination.

Adieu ; je t'embrasse tristement de ma plume, toi & mon aimable bru, en attendant que je le fasse joyeusement de toute l'étendue de mes bras.

LETTRE CLXXXV.

Du 30 Avril 1712.

Il est arrivé, ma chere amie, ce jour souhaité avec tant d'ardeur ; ma fille a embrassé son pere & son frere ; tous deux l'ont vue & reconnue. Je veux te faire un détail circonstancié de tout ce qui s'est passé depuis ma derniere Lettre.

Depuis que mon mari a su que sa fille

étoit à l'Hôtel de l'Eclufe, il me difoit le plus fouvent, lorfque je partois pour y aller : Va, ma belle Comteffe, va voir ta fille, & donne-lui ces baifers de ma part; & en difant cela il me baifoit à plufieurs reprifes. Quelquefois fes yeux fe rempliffoient de larmes, il foupiroit, & ne me difoit rien. Le jour que je t'écrivis, après avoir cacheté ma Lettre, & donné ordre qu'on la mît à la boîte, je me mis en devoir de partir, & mon mari en me conduifant à mon carroffe me donna plufieurs baifers pour fa fille; & pour la premiere fois il me pria d'engager M. de l'Eclufe à venir dîner avec lui & fon fils. Je me chargeai de cette commiffion avec plaifir : je lui fouhaitois de la diffipation, & je fentois que le Marquis feul pouvoit lui en donner. Tout en arrivant je fis ma propofition à M. de l'Eclufe, qui fe prêta d'un grand cœur à obliger mon mari. Il partit dans mon carroffe, & le fien me ramena le foir en l'allant chercher. Cela fe pratiqua ainfi jufqu'au mariage de ma fille; car alors j'allai tous les jours chez-lui, & lui vint chez nous.

Le premier jour, leur converfation ne roula que fur ma fille. Le fecond & les jours fuivans, elle en fut encore le fujet, mais bien différemment que le premier jour; c'eft-à-dire, qu'on s'occupa d'elle fous un autre objet: mon fils parla au Marquis de celle qui régnoit fur fon cœur. M. de l'Eclufe, pour diftraire le pere & le fils, entra dans leurs vues : il fe fit décrire la livrée, & les Armes du carroffe dans lequel étoit cette Demoifelle vue à l'O-

péra. Sur la description que mon mari & mon fils lui en firent, le Marquis assura que c'étoit le carrosse d'un Vicomte de Province & de sa connoissance, qui étoit à Paris depuis six mois, & que par lui on pourroit découvrir celle qu'ils souhaitoient tant de connoître. Il fit plus, il promit de s'employer pour mon fils, & de faire ensorte qu'il la vit & la possédât avant un mois. Il entretenoit ainsi un feu qui devoit s'éteindre avant la huitaine, & pour toujours. Mon fils étoit d'une joie inconcevable, & ne pensoit presque plus à sa sœur. Mon mari pensoit toujours à sa fille; mais la joie de son fils amortissoit son chagrin de ne la pas voir; & M. de l'Ecluse s'applaudissoit de le rendre un peu à lui-même. Tous les soirs quand j'étois rentrée, mon fils ne m'entretenoit que de sa Nymphe de l'Opéra, & de tout ce que M. de l'Ecluse lui avoit dit dans la journée. Mon mari, qui étoit aussi crédule que son fils, lui promettoit de faire pour lui tout ce qui seroit nécessaire pour le rendre heureux. Pour moi, qui n'osois rien dire, je souffrois de voir mon fils dans une erreur qui ne pouvoit que lui devenir plus cruelle. Pour achever son ouvrage, M. de l'Ecluse la veille du mariage, lui dit qu'il avoit parlé au Vicomte, & qu'avant la fin de la semaine, il lui promettoit de le faire parler aux pere & mere de la Demoiselle, qu'il la verroit elle-même, & qu'il seroit content. Cette nouvelle le transporta de joie. Son pere le félicitoit déja sur son bonheur futur: & il disoit qu'il alloit être

parfaitement heureux lui-même : me voici, disoit-il, à la veille de voir ma fille, je l'embrasserai demain mille fois; & pour comble de bonheur, mon fils va obtenir celle qu'il aime, il va posséder ce qu'il y a de plus parfait dans la nature; du moins, ajouta-t-il s'adressant au Marquis, vous me le faites présumer? M. de l'Ecluse, ne s'adressant alors qu'à lui, lui dit : je vous réponds, M. le Comte, que vous serez content, j'en sais assez pour vous en assurer; & quand je pourrai vous en dire davantage, vous verrez que je ne vous en parle aujourd'hui qu'avec fondement.

Le soir, à peine étois-je arrivée que mon mari & mon fils me rendirent cette conversation. Je ne pus m'empêcher de sourire. Tiens, dit mon mari à son fils, voilà ta mere qui rit, cela m'est de bon augure, Madame de l'Ecluse lui en aura dit plus que son mari n'a voulu nous en dire : pour apprendre des secrets, il vaut toujours mieux avoir affaire à des femmes qu'à des hommes. Puis m'adressant la parole : n'est-il pas vrai, dit-il, que tu vas nous instruire de tout? Oui! attends-t-y, lui ai-je répondu en le raillant! ce seroit donc pour constater tes sottises? Va, c'est par mon silence que je veux te prouver la discrétion des femmes, & te donner un démenti. Il sourit, me fit toutes sortes de caresses; son fils se joignit à lui; & je me tus exactement : mais mon silence ne servoit qu'à augmenter leur espoir. Et comme je les voyois acharnés à me persécuter,

je coupai court à leur converſation pour en mettre une autre ſur les voies.

Rappelle-toi, ma belle Baronne, (ce que je t'ai marqué dans le temps) que Madame de la Tour étoit chez nous le jour que ſon frere apprit que ma fille avoit été élevée à l'Hôtel de l'Ecluſe. Je lui déclarai alors que ce ſeroit là que ſa niece ſeroit priſe pour la marier. Elle treſſaillit, & me demanda ſi le Comte de l'Ecluſe ne ſeroit point de la noce. Je lui dis qu'oui, qu'il aimoit ma fille extrêmement, qu'elle l'appelloit ſon oncle, & que ſous ce titre ſeul il lui étoit dû d'en être. O mon Dieu ! s'écria-t-elle, je n'y paroîtrai pas, la préſence de cet homme me troubleroit, & me deviendroit funeſte ; de parler ſeulement de lui me met dans un état que je ne puis décrire. Effectivement elle étoit pâle comme la mort. Mais, lui dis-je, eſt-ce l'amour ? eſt-ce la haine qui vous domine pour cet homme ? qu'appréhendez-vous de lui ou de vous ? Je ne crains rien de lui, me dit-elle, mais je crains tout de moi & de ma foibleſſe, je le regrette toujours, & je l'aime plus que jamais ; le temps n'a fait que nourrir & accroître mon amour, jugez par là de ſa force & de ſon étendue ; & vous ſentez bien de quelle importance il eſt pour ma fierté & pour mon honneur, de ne point faire connoître à cet innocent tyran, l'empire qu'il a toujours ſur mon pauvre cœur. Ce nouvel aveu me combloit de joie, & je pris plaiſir à la contredire un peu, en l'aſſurant qu'elle ſeroit de la noce. Cependant les

choſes en étoient demeurées là. Donc pour mettre fin aux importunités de mon mari & de mon fils, je leur fis part du veuvage du Comte de l'Ecluſe, & de ſes diſpoſitions pour Madame de la Tour. Mon mari fut ſurpris & enchanté de cette nouvelle; & comme j'avois promis au Comte d'aller pour lui chez ma belle-ſœur dès le ſoir à mon retour, je propoſai à mon mari de m'y accompagner : ce qu'il fit d'un grand cœur.

Dès que Madame de la Tour parut à ſon parloir, je lui dis que je venois la prier du mariage de ma fille; que je faiſois tout par moi-même, à cauſe du myſtere que je voulois faire à ſon frere de ſon gendre; qu'il ſe prêtoit à mes petites fantaiſies, & que je la priois de vouloir bien s'y prêter auſſi. Elle me répondit poliment qu'elle s'y prêtoit volontiers, puiſqu'elle ſupportoit le myſtere auſſi vis-à-vis d'elle; mais qu'une raiſon aſſez forte, & que je connoiſſois, l'empêcheroit d'y paroître. Je lui répondis qu'une autre encore plus forte l'obligeroit de s'y trouver; & nous nous contredîmes ainſi quelques momens : *Oh! je n'irai pas. Oh! vous y viendrez.* Et enfin je lui déclarai la meche, en lui diſant que ma démarche principale étoit pour la demander en mariage pour le Comte de l'Ecluſe même. Que me dites-vous là? s'écria-t-elle avec étonnement & en ſouriant, eſt-ce qu'il eſt veuf? Je lui dis qu'oui; & je lui fis alors un petit détail auquel elle ne parut pas indifférente. Elle accepta ma propoſition. Et le lendemain matin le Comte de

l'Eclufe fut lui faire fa vifite, & lui conftater ma demande. De forte qu'elle fut de fa noce, elle & fes enfans. Et les chofes font actuellement au point qu'ils feront mariés à la huitaine de ma fille, c'eft-à-dire, Mardi prochain 3 Mai.

Mardi matin, ma belle Baronne, je vis mon mari ne s'occuper que de fa fille, il ne ceffoit d'en parler, & il le faifoit avec des treffaillemens de joie. Pour mon fils, il en parla de maniere à mefaire juger qu'il y penfoit peu, & qu'un autre objet occupoit fon cœur. Cela troubla un peu ma fatisfaction, parce que je ne pouvois m'empêcher de le plaindre. Toutes nos précautions étoient prifes la veille pour l'arrivée des uns & des autres : nos montres étoient réglées fur la même heure ; de forte que tout fe trouva exécuté ponctuellement felon mon plan.

A neuf heures & demie nous montâmes en carroffe. A peine mon mari étoit-il entré chez M. de l'Eclufe, qu'il demanda où étoit fa fille. Je lui dis : Tranquillife-toi, mon cher ami, elle paroîtra dès qu'il le faudra. Toute la compagnie étoit arrivée, & étoit dans le fallon, excepté Monfieur & Madame de la Ville, M. du Livon, Madame de l'Eclufe & ma fille qui étoient dans une piece d'à côté. A dix heures précifes, nous vîmes arriver le carroffe de ma fille, qui eft des plus riches & des plus élégans : il étoit vuide ; mais le cocher & trois grands laquais annonçoient la livrée. Je m'empreffai de le faire remarquer à mon mari, en lui deman-

dant s'il connoiſſoit cette livrée. Oui, me dit-il, je la connois, c'eſt la livrée du Baron de la Ville. Eh bien ! mon bon ami, lui dis-je, c'eſt ſon fils que ta fille épouſe. Quoi ! s'écria-t-il avec tranſport, ma fille épouſe le Comte du Livon ? Ah ! que je ſuis content de ſon bonheur ! & que je me réjouis de cette alliance ! L'arrivée de ce carroſſe devoit me mettre ſur les voies, pour apprendre à mon mari qui étoit celui qu'il alloit avoir pour gendre ; & en même temps elle indiquoit à Monſieur & Madame de la Ville, & à M. du Livon, qu'ils pouvoient ſe montrer le moment d'après. Effectivement ils arriverent : Monſieur & Madame de la Ville ſe préſenterent à mon mari, l'embraſſerent, & lui demanderent ſon conſentement pour l'union de leur fils avec ſa fille. Mon mari leur répondit le plus obligeamment du monde, & il leur témoigna ſon contentement & ſa ſurpriſe d'une maniere tout à fait flatteuſe pour eux. M. du Livon ſe préſenta auſſi-tôt à mon mari, l'embraſſa, & lui témoigna ſa reconnoiſſance avec reſpect & avec tranſport. Enſuite chacun s'aſſit. Nous n'étions que vingt-quatre perſonnes, tous parens & amis intimes. Mon mari & mon fils furent placés ſur un canapé vis-à-vis de la porte, afin qu'ils puſſent voir ma fille en face dès qu'elle entreroit. Le Comte du Livon alors fut la prendre.

Elle arriva avec ſa marraine, qui avoit préſidé à ſa toilette, & ſon amant qui lui donnoit la main. L'éclat de ſa parure, qui

étoit des plus brillantes, le cédoit à sa beauté. Dès qu'elle parut, je dis à mon mari: Tiens, mon cher ami, voilà ta fille. Il la reconnut aussi-tôt pour la Demoiselle de l'Opéra, & fit un cri en courant à elle, & en disant avec étonnement : *Quoi ! c'est là ma fille ? c'est là mon enfant ?* Ma fille de son côté précipitoit ses pas ; si bien qu'en un éclair nous les vîmes dans les bras l'un de l'autre, & leurs visages collés. Dans cette situation mon mari entraîna sa fille sur le canapé, & s'évanouit. Ma fille fit un cri qui le rappella à la vie ; mais il n'ouvrit les yeux que pour donner passage à deux ruisseaux de larmes qui coulerent le long de ses joues. Dans le moment ma fille fondit aussi en pleurs, & demanda à son papa, en le baisant de toute sa force, pourquoi il troubloit ainsi le plaisir qu'elle avoit de le voir & de l'embrasser. Ah ! ma chere fille, lui dit-il d'un air pénétré, que mon cœur t'aime ! & qu'il se fait de reproches ! Eh! mon papa, lui dit-elle, bannissez, je vous prie, tout ce qui peut altérer notre joie, la mienne est extrême ; depuis bien des années je ne respire qu'après ce moment fortuné où il m'est permis de vous déployer tout mon amour..... Quoi, ma chere amie, interrompit mon mari, tu auras donc la force & la générosité d'oublier le passé & de m'aimer ? Oui, mon cher papa, oui, reprit ma fille avec vivacité, je vous aime de toute mon ame, vous m'aimez comme je vous aime, le passé même m'est garant de votre amour

& de la bonté de votre cœur, & ce jour eſt un des plus heureux de ma vie. Nous les admirions tous, & nous les écoutions en ſilence. Je le rompis alors, & je dis à mon mari : Ta fille a raiſon, mon bon ami, elle t'aime, tu l'aime de même, & le paſſé ne peut rien prouver contre ton amour : ainſi eſſuie tes larmes, & ne ſongeons qu'à la fête. Chacun applaudit : ma fille vint m'embraſſer ; puis tira de ſa poche ſon mouchoir, & s'en alla eſſuyer elle-même les yeux de ſon pere, qui alors ſe mit à ſourire, la laiſſa faire, & l'embraſſa après avec tranſport.

Un inſtant après, ma fille promena ſes yeux de tous côtés dans le ſallon, & demanda où étoit ſon frere. Il étoit diſparu pour aller dans un coin pleurer & déplorer ſon malheur. L'évanouiſſement & les tranſports de mon mari l'avoient fait oublier. M. du Livon s'empreſſa de l'aller chercher. Un moment après il le ramena, & le préſenta à ma fille, qui l'embraſſa avec tendreſſe, & lui témoigna le plaiſir qu'elle avoit de le voir ; mais mon fils avoit le cœur ſi ſerré, qu'il ne répondoit à ſes jolis propos que par des baiſers réitérés & par des larmes ; ce qui obligea M. du Livon à lui demander s'il ne ſe trouvoit pas content & heureux d'avoir une ſœur auſſi aimable. Mon fils lui repliqua d'un ton de jalouſie & de déſeſpoir : *Vous êtes bien plus heureux, vous, Monſieur, de ce qu'elle n'eſt pas votre ſœur.* Alors mon mari lui dit : Je te plains, mon pauvre Comte ; mais je ne puis partager ta peine, car

j'aime mieux ma fille pour ma fille que pour ma bru. Cela me mit dans le cas de faire à la compagnie un précis de l'hiſtoire de l'Opéra, & de l'amour de mon fils pour ſa ſœur.

On préſenta enſuite le contrat de mariage à ſigner à toute la compagnie. Nôus avions jugé à propos d'attendre à ce moment-là pour en faire les honneurs à mon mari. Après quoi il fit à ſa fille le préſent qu'il lui avoit fait faire. Elle avoit la parure de M. de la Ville, qui étant moins belle que celle de mon mari, fut ôtée de l'ordonnance même du Baron, & ma fille fut parée à l'inſtant de celle de ſon pere. Dès qu'elle trouva moyen de lui parler ſans temoin, elle lui dit qu'elle étoit bien contente de ſa parure; non pour ſon éclat & ſa beauté, lui dit-elle, mais pour cette main chérie qui me l'a donnée. En diſant cela, elle baiſoit la main de ſon papa & la ſerroit contre ſes levres. Et mon mari en fut ſi charmé, que le moment d'après il me tira en particulier pour me faire part de ſa joie.

On paſſa alors dans la ſalle à manger pour déjeûner. Il étoit onze heures paſſées. Mon fils qui avoit déja bien de la peine à digérer ſon aventure, refuſa de manger. Ma fille ſe fit apporter un bouillon, qu'elle préſenta à ſon frere. Il le prit d'une main, & de l'autre il ſaiſit la main qui le lui avoit préſenté, la baiſa, & l'arroſa de ſes larmes. Ma fille en fut ſi attendrie, qu'elle laiſſa couler les ſiennes quelques momens; après quoi

elle fit un effort ſur elle-même : elle reprit le bouillon de la main de ſon frere, & le lui porta elle-même à la bouche, en exigeant qu'il le bût de ſa main. Enſuite elle lui dit avec douceur & fermeté, qu'elle le prioit de ne point troubler ſa joie par des larmes accablantes pour elle, & honteuſes pour lui : ayez pour moi, lui dit-elle, un cœur de frere, & non un cœur d'amant ; je vous en pardonne les premiers mouvemens, ils n'ont dû être excités que par une erreur fatale pour le moment ; mais la raiſon, ſoutenue de la réflexion, doit vous rendre à vous-même : je me ſens pour vous l'amitié la plus forte ; mais il ne me ſuffit pas de vous aimer, je veux encore vous eſtimer ; & mon eſtime pour vous ſera réglée ſur vos diſpoſitions & vos procédés. Ce petit diſcours, accompagné de toutes les graces imaginables, enchanta la compagnie, & excita le courage de mon fils : il eſſuya ſes yeux, demanda pardon à ſa ſœur, & lui promit de n'avoir pour elle qu'une amitié fraternelle ; mais, ajouta-t-il, je jure..... Ma fille lui mit à l'inſtant la main ſur la bouche : Arrêtez, lui dit-elle, je ne veux point de ſermens. Il demeura court. Qu'alliez-vous jurer, lui demanda ma fille enſuite ? J'allois jurer, lui dit-il, que je ne prendrai jamais de femme pour n'aimer jamais que ma ſœur. Vous alliez faire là une belle ſottiſe, lui repliqua-t-elle, je veux une belle-ſœur, moi, & je la veux dans peu de temps ; car je ne ſerai pleinement ſatisfaite que quand vous m'en aurez

donné une, mais, ajouta-t-elle, je veux que ſes charmes l'emportent ſur mes foibles attraits, afin que vous ſoyez parfaitement content. C'eſt à ta charmante fille, ma chere amie, qu'elle penſoit en parlant ainſi; c'eſt elle qu'elle veut pour belle-ſœur, & elle n'en veut point d'autre; elle l'aime déja, & il lui tarde de la voir. Mon fils lui répondit: Ah! ma chere ſœur, qu'il me ſera difficile de la trouver telle!

Il ſe trouva alors que chacun avoit déjeûné. Il étoit plus de midi. On ſe mit en devoir de partir pour la Paroiſſe. Mon mari mit ſa fille dans ſon carroſſe. Qu'il avoit l'air content de l'avoir à côté de lui! De la Paroiſſe on fut à l'hôtel du Livon où ſe fit la noce.

Tout le reſte de la journée, ma belle Baronne, ſe paſſa dans la joie. Mon mari étoit à table à côté de ſa fille; mes yeux ne ſe raſſaſioient point de le voir à chaque inſtant s'occuper d'elle: les attentions, le choix des morceaux, les prévenances, les careſſes furtives, tout en un mot étoit mis en uſage pour lui prouver ſa tendreſſe. Pour mon fils, il prit plaiſir à ſe trouver vis-à-vis de ſa ſœur pour la contempler à ſon aiſe: un air de contentement brilla dans ſes yeux tout le long du jour. Je le remarquois avec ſatisfaction. Mais je fus extrêmement ſurpriſe le ſoir, lorſque nous fûmes rentrés pour nous coucher, de le voir tout à coup fondre en larmes: des réflexions ſur le bonheur de M. du Livon excitoient en lui une rage de jalouſie:

Qu'il eſt heureux, diſoit-il, ce mortel-là, de poſſéder une femme auſſi parfaite ! Que je ſuis malheureux d'en être frere ! que mon ſang m'eſt fatal ! Hélas ! il n'eſt plus pour moi d'eſpérance ! En diſant cela, & mille choſes de cette ſorte, il étoit dans une eſpece de frénéſie qui me déchiroit le cœur. Mon Dieu, dis-je en moi-même, que les joies de ce monde ſont mêlées d'amertumes ! Puis prenant ſur moi, je lui fis de vifs reproches ſur ſon déſeſpoir, ſur le peu d'empire qu'il avoit ſur ſon cœur pour prendre ſon parti, ſur ſon peu de raiſon & de religion, ſur ſon amour enfin qui devenoit une folie. Il me répondit en me prenant les mains, & en me les ſerrant : Eh ! ma chere mere, c'eſt votre affection pour moi qui vous oblige de vous fâcher ; mais je ſuis hors d'état de goûter vos tendres reproches, je ne puis que ſentir mon malheur, laiſſez-moi quelques momens le déplorer. Et à l'inſtant il me quitta, & alla ſe jetter ſur un canapé en redoublant ſes pleurs, & en s'écriant : Que je ſuis malheureux ! .... Mon mari le regardoit d'un œil de pitié & en ſilence. A la fin il fut s'aſſeoir à côté de lui, & lui dit les yeux humides : Mon cher Comte, tu me fends le cœur ; c'eſt moi qui ſuis cauſe de ton tourment, car ſi tu avois vu élever ta ſœur avec toi, tu n'aurois eu pour elle qu'une amitié douce & paiſible, au lieu d'un amour funeſte à ton repos ; mais rappelle-toi que je ne ſuis auteur de ta peine que pour t'avoir trop aimé. Ah ! mon cher pere,

s'écria tout à coup mon fils, ce que vous me dites là me rappelle à moi-même ; je ne vous dois que de la reconnoissance, & je vous donne du chagrin ! Il essuya ses yeux, vint nous embrasser, nous demanda pardon d'avoir troublé notre joie, & nous dit qu'il alloit prendre sur lui pour ne nous donner que de la satisfaction ; & il nous ajouta: Demain, oui, dès demain, vous serez aussi contens de votre fils, que charmés de votre fille.

Il nous tint parole, ma chere amie: nous nous étions couchés vers deux heures, & dès huit il vint nous dire bon jour avec un air tranquille & enjoué. Mon mari sortit du lit dès qu'il le vit : dépêchons-nous, lui dit-il, d'aller voir notre jeune mariée. Je me sentois accablée de sommeil, & malgré cela il fallut me lever ; ni l'un ni l'autre ne me donnoient de repos, c'étoit à qui me tourmenteroit le plus pour m'obliger de me lever. Leur impatience me faisoit rire, & mes ris les autorisoient à me tourmenter davantage.

Nous arrivâmes à l'hôtel du Livon avant dix heures. Monsieur & Madame de l'Ecluse y étoient déja. Nos jeunes gens étoient levés. Un air de satisfaction brilloit dans leurs yeux. Mon mari en embrassant sa fille lui en fit compliment, & lui dit à ce sujet quelques plaisanteries, auxquelles elle répondit en espiegle. Mon fils écoutoit attentivement tout ce que son pere disoit, & il rioit sous cape des réponses de sa sœur. Cela donna lieu à une plaisante aventure...... Mais chut :

shut : je la réserve, ma belle Baronne, pour le tuyau de ton oreille, ainsi que mille autres petites choses que j'ai à te conter M. de Neufpont est un fureteur qui prétend actuellement lire tout ce que je t'écris. Eh bien, M. le Baron, fourrez votre nez par tout dans cette Lettre, je le veux bien, tout ce qu'elle contient est de votre compétence ; & pour vous prouver que les femmes sont discretes, je me tais sur des choses qui pourroient vous réjouir ; mais qui en même temps vous feroient dire : *Que les femmes sont drôles, amusantes, divertissantes ! mais qu'elles sont babillardes !* Que vous seriez bien-aise d'avoir cela à dire de nous ! car rien ne ragoûte tant les hommes que d'avoir à mordre sur les femmes.

O ! ma chere, ma tendre amie, quelle longue Lettre ! J'en prends à mon gogo pour la derniere fois ; car je ne crois pas t'écrire davantage : des repas chez les uns & les autres, & mille achats à faire pour ma fille, me prendront tout mon temps. Le deuil de la Cour est cause que nous lui avons acheté peu d'habits ; & nous profiterons de ce temps pour en faire le choix à loisir. Mais en pensant à ma fille, je pense à ma bru. Hier on nous proposa une étoffe nouvelle qu'un Marchand, excédé des deuils, cherchoit à vendre à bon compte. Je me fis apporter cette étoffe. Elle est magnifique, fond-rose, avec des fleurs de toutes couleurs & argent. J'ai pris toute la piece ; & il y aura de quoi faire deux habillemens pour nos deux jeunes fem-

mes. Chacun disoit : Mais il y en aura trop, que fera-t-on du reste ? J'avois donné le mot à ma fille. Elle a dit : Oh ! ne vous embarrassez pas, le reste est pour un présent que je veux faire à une de mes meilleures amies. Madame de l'Ecluse étoit aussi dans notre secret. Elle m'a dit à cette occasion cent choses pour toi, & elle te desire avec presque autant d'ardeur que moi. Mon Dieu, que je me dédommagerai de ce mois de silence ! Que de longues & délicieuses conversations nous aurons ensemble ! Que j'aurai de choses à te dire ! de baisers à te donner ! Vingt-six ans sans nous voir & à nous desirer !..... Tu m'as promis de quitter Lyon avant le 10 de Juin ; ne vas pas manquer à ta promesse, tu me mettrois dans le désespoir.

J'aurois été dans une souffrance extrême, si je n'avois pas trouvé le loisir de te faire tous ces détails, que tu souhaite, je suis sûre, avec impatience, & que tu attends avec fermeté. Nous avons dîné aujourd'hui, toute la noce, à l'hôtel de l'Ecluse. Comme je suis libre là, je ne m'y suis rendue qu'au moment du dîner. Dès le matin j'avois commencé cette Lettre en pleine liberté ; car à présent à peine mon mari est-il levé, qu'il court chez sa fille avec son fils. Aussi-tôt, après le dîner, je m'en suis revenue continuer ma Lettre, qui en étoit déja à la seconde feuille de papier. Quand je sens que j'ai beaucoup de choses à te dire, c'est ordinairement à quatre pages que j'évalue mon récit : mais baste, je vais bien au-delà ! ma

plume coule comme mon imagination, ſurtout lorſque je me trouve dans la douce illuſion que je ſuis près de toi & que je te parle.

Quoique je ne t'écrive plus, ma chere Baronne, écris-moi. Cinq ſemaines d'attente & de deſir ne valent-elles pas cinq ans? Mon Dieu, que je vais m'ennuyer encore! Pour le coup me voilà à la fin de mes deux feuilles de papier; & tu verras comme elles ſont remplies. Adieu donc, je t'embraſſe un million de fois, toi & ma belle bru; & cent fois M. de Neufpont, pour le remercier de ſes nargues. En vérité, je crois que s'il n'avoit pas douté de ma fermeté, je me ſerois laiſſée gagner, & mon mari auroit vu ſa fille avant le temps marqué. Monſieur & Madame de Beaux-Prez ſont partis de ce matin; ils n'ont abſolument pas voulu reſter davantage: Paris n'eſt pas de leur goût, parce que l'un & l'autre n'en peuvent attraper les manieres, & cela les humilie.

LETTRE CLXXXVI.

Du 5 Mai 1712.

ENcore une Lettre, ma charmante amie; je te l'adreſſe, mais elle eſt pour vous trois. C'eſt une grace que je vous demande, & qu'il faut que j'obtienne. Si elle m'eſt refuſée, c'eſt que l'un de vous s'oppoſe à l'alliance qui fait ma ſatisfaction. Il faut que vous

partiez pour Paris, toi & ta charmante fille, le plus promptement possible : je ne vous donne que le temps de faire faire vos paquets, & celui du voyage que je vous demande de faire en chaise de poste : nul retard ne vous est permis, il faut que je vous voie, & vous embrasse avant le 16 de ce mois. En voici la raison.

Mon fils est fou de sa sœur, il l'adore, il ne respire que sa compagnie, il n'a d'yeux que pour elle, il n'est gai qu'avec elle, il est triste dès qu'il ne la voit pas ; & avec tout cela, il dit qu'il ne l'aime que comme sa sœur ; qu'il se sent plus que jamais de la disposition à aimer ; qu'il espere n'être pas long-temps sans trouver un objet digne de son cœur ; qu'il sait bien qu'il ne trouvera pas une femme comme sa sœur, mais que malgré cela il pourra la trouver aimable ; que les bals qui vont se donner à l'occasion du mariage, lui procureront probablement ce qu'il desire ; & il me prie de ne point apporter de délai à son bonheur quand une fois quelqu'un aura su le toucher : dès que je verrai, dit-il, qu'une Demoiselle pourra me convenir, je veux savoir tout de suite si son cœur est libre, & si je pourrai l'obtenir ; & si cela est, je me dévouerai tout entier à elle, & je ne vous donnerai alors, ma chere, ma tendre mere, aucun repos que vous ne m'ayez rendu tout à-fait heureux ; car, m'a-t-il ajouté, il me faut une femme ; depuis que je connois ma sœur, je vois qu'il n'y a rien de si joli que ces petits animaux-là. Voilà ses discours, ma

belle Baronne, & je ne les supporte que parce que j'espere que ce sera Mademoiselle de Neufpont qu'il verra la premiere. Malgré sa beauté éclatante & éblouissante, s'il voit quelque objet qui le touche avant qu'il la voie, je ne réponds plus de lui, il sera insensible aux charmes de ton aimable fille. Le plus souvent, il est vrai, le cœur se prend par les yeux ; mais quand il est une fois pris, les yeux vis-à-vis de lui perdent tous leurs droits.

Le deuil de la Cour nous a fait suspendre nos fètes : depuis dix jours que ma fille est mariée, il n'y en a eu aucune ; nul violon, nulle danse. Nous nous sommes tous rendus les matins les uns chez les autres alternativement ; & là, la conversation, les petits jeux, la promenade, une chere délicate & sans profusion, tout cela a fait notre amusement, & a rempli notre temps fort agréablement. D'ailleurs les bals tuent les jeunes gens. Avant la mort de nos Princes, nous étions convenus, Monsieur, Madame de la Ville & moi, qu'au mariage de nos enfans nous ne permettrions les divertissemens que quelques semaines après. Et dès hier M. de la Ville est venu me voir, & m'annoncer qu'il donneroit son bal Dimanche prochain, & que c'étoit lui qui vouloit commencer les fêtes. A cette nouvelle un tremblement me saisit. C'est un grand bal qu'il doit donner ; six cens billets devoient se distribuer dans le jour ; la principale Noblesse de Paris y doit être invitée : Quel danger

pour mon fils ! Juge, ma chere, de ma frayeur. Ma seule ressource étoit de lui demander de remettre son bal après votre arrivée ; mais comment proposer une remise d'un mois ? Malgré mon trouble je me mis à combiner dans ma tête ; & je trouvai qu'en lui demandant un retard de neuf jours, ce temps pouvoit vous suffire pour recevoir ma Lettre, partir & arriver. Je lui fis donc ma proposition. Il la saisit dans le moment, en me témoignant le plaisir qu'il avoit de m'obliger, & celui qu'il auroit de voir des personnes que j'aime & que j'estime. Voilà l'objet qui me porte à t'écrire, & celui qui doit absolument vous déterminer à partir ; car ce fameux bal est fixé en dernier ressort au Lundi de la Pentecôte.

Pour le coup, ma chere Baronne, je ne t'écrirai plus, & je ne veux plus de toi qu'une Lettre, qui me dise que vous partez tel jour, & que vous arriverez tel autre jour. Vous ne devancerez M. de Neufpont que de trois semaines au plus. Malgré nos divertissemens, ce temps ne sera pas perdu pour vous : il faut que vous louïez un hôtel ; plusieurs se présentent : un jour de retard pourroit vous faire manquer celui qui vous conviendra le mieux. D'ailleurs si nos enfans s'aiment, nous mettrons tout en état pour les unir dès que M. de Neufpont sera arrivé.

Actuellement je vous fais préparer un appartement à côté du mien, pour avoir le plaisir de vous voir & de vous embrasser à

tous les inſtans. Mon fils voit mon empreſſement pour vous, & ne m'en dit rien. Il ſait, m'a chere amie, qu'il verra bientôt Mademoiſelle de Neufpont; que je ſouhaite qu'il prenne du goût pour elle; que le bal de M. de la Ville eſt remis en votre faveur : & à tout ceci il garde le ſilence. Je ne crois pas pourtant qu'il le garde encore long-temps; car en me regardant quelquefois, il ſemble qu'il ait quelque choſe à me dire & qu'il n'oſe parler : il ſe paſſe dans ſon ame, pour ou contre Mademoiſelle de Neufpont, quelque choſe qu'il n'ôſe mettre au jour. Eh! mon Dieu, de la maniere dont ſon cœur eſt diſpoſé, il ne ſeroit plus à lui ſi le mariage de ſa ſœur ne s'étoit pas fait ſans éclat : s'il avoit vu un objet tant ſoit peu paſſable, quel ſeroit mon déſeſpoir à préſent! Viens donc vîte, ma tendre amie, mettre fin à des réflexions qui me troublent, & à des craintes qui m'effraient & me tourmentent.

Le mariage de Madame de la Tour s'eſt fait avant-hier. Elle eſt dans un contentement inexprimable : elle me diſoit hier au ſoir qu'elle ne connoiſſoit le plaiſir que de la veille, & qu'elle ne s'étoit jamais attendue à devenir heureuſe ſur la fin de ſes jours. Sa joie & ſon bonheur nous pénetrent extrêmement mon mari & moi. Le Cardinal de Noailles, qui l'aime & l'eſtime infiniment, a voulu la marier. Le jour qu'elle nous dit qu'elle venoit de lui faire ſa viſite pour lui faire part de ſon mariage, & que ce ſeroit ſon Eminence qui la marieroit; ſon fils qui

étoit préſent, lui dit fort agréablement: J'en ſuis bien-aiſe, maman, car il a la main bonne; ſes bénédictions portent ſi heureuſement ſur le cœur des époux, qu'ils s'aiment comme des Payſans.

Mon mari, ma chere Baronne, eſt ſi enchanté de ſa fille, qu'il la dévore des yeux lorſqu'il la voit; & quand il ne la voit pas, il ne ceſſe d'en parler. Que d'embraſſemens, que de careſſes, que d'éloges, que de remerciemens n'en reçois-je pas tous les jours pour avoir inſpiré à ſa fille pour lui le reſpect le plus tendre & l'amour le plus vif! Qu'il témoigne d'amitié & de reconnoiſſance à Monſieur & à Madame de l'Ecluſe, pour les ſoins affectionnés qu'ils ont toujours eus pour elle! Qu'il eſt pénétré quand je lui raconte tout ce qui s'eſt paſſé au ſujet de ſa fille depuis ſa naiſſance juſqu'à ſon mariage! Ses yeux ſont comme deux fontaines, lorſque je lui parle des pleurs qu'elle verſoit pour obtenir de le voir. Qu'il eſt heureux de ce que mon fils aime tant ſa ſœur! car ſans ſon amour il ne pourroit ſans jalouſie ſupporter l'extrême tendreſſe de ſon pere pour elle. O Providence, que tu es adorable! .... Que mon mari, ma chere, voudra t'en raconter lorſque tu ſeras arrivée! Mais il n'aura rien à t'apprendre, tu ſais tout; il ne s'agit plus que de venir voir tout. Viens, ma charmante amie, être témoin de notre ſatisfaction: pars, vole, & arrive promptement. Tu trouveras Paris un peu revenu de la perte de nos Princes. La ſanté de

de notre jeune Dauphin s'affermit de jour en jour, & contribue à la consolation générale. Je l'ai vu il y a quelques semaines ; il a un air bien délicat ; mais il y a dans ses yeux un feu qui dénote de la vigueur dans l'ame, & qui ranime l'espoir de ceux qui le voient. Il est fort beau, & a les yeux parlans de sa mere. C'est un enfant chéri de Dieu, un Prince de prédilection que sa providence nous destine de toute éternité. Les tombes de son aïeul, de son pere & de ses freres, lui servent de marches pour monter au Trône : encore un degré, & le voilà dessus. Il est si jeune, que je prie Dieu qu'il reste encore un nombre d'années où il est. En le voyant j'ai fait un tressaillement. Mon âge me permet d'espérer qu'il sera un jour mon Roi. Que Dieu, en lui donnant le plus beau Royaume de la terre, couronne ses dons, en lui faisant la grace de remplir ses devoirs, qui seront aussi grands que sa place ; qu'il lui donne un cœur de pere pour tous ses sujets, & qu'il les préserve sur-tout d'être ingrats envers lui. Ce sont là les vœux que je fais pour ce futur Monarque des François ; mais que le Ciel ne m'exauce pas si-tôt, c'est encore ce que je lui demande.

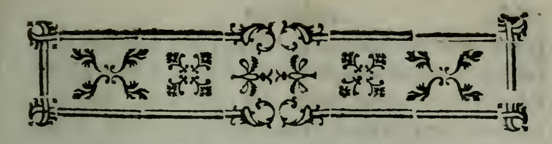
Voilà encore une Lettre de près de quatre pages ; mais pour le coup, ma chere amie, c'est la derniere. Adieu, M. le Baron ; je vous remercie d'avance du consentement que vous allez donner au départ de vos Dames : je n'ose me flatter de vous voir en même temps ; mais par reconnoissance de votre

complaisance, je vous embrasse de toute l'étendue de mes bras, & vous baise des deux joues en idée, en attendant la réalité que je ferai du meilleur de mon cœur. Adieu, ma charmante bru, ma chere future Comtesse de la Vanne : ah ! que je vais vous serrer dans mes bras ! vous baiser ! vous manger ! Gare votre front d'albâtre, vos yeux de feu, vos joues de roses, votre bouche de corail, & votre menton à fossette. Adieu, ma belle Baronne; je t'embrasse pour la derniere fois de ma plume ; je t'attends, je pétille déja de desir & d'impatience ; mon cœur me quitte, il vole au-devant de toi, je ne le sens déja plus, & je respire à peine : hâte donc le pas, accours, viens voir mes transports, recevoir nos embrassemens, & mettre le comble à notre bonheur.

Fin des Lettres.

ADDITION

DE L'ÉDITEUR.



ADDITION
DE L'ÉDITEUR.

ON vient de voir un mariage se projetter : s'est-il fait ? a-t-il manqué ? Ces questions sont toutes naturelles, & j'y réponds.

Tout a réussi au gré des desirs de chacun, mais comme tout réussit dans ce monde, c'est-à-dire, que ma famille a éprouvé des hauts & bas, & a passé successivement par les joies & les tribulations.

Mon pere aimoit toujours sa sœur à l'adoration ; mais il ne l'aimoit plus que comme on aime une sœur d'une beauté & d'un mérite supérieurs. Madame de la Riviere s'en réjouissoit, & espéroit par là que Mademoiselle de Neufpont seroit plutôt triomphante. Lorsque M. de Neufpont lui eut écrit le départ de sa femme & de sa fille, elle fit éclater sa joie. Chacun y prit part, excepté son fils. Il avoit un pressentiment des intentions de sa mere ; & comme il ne se sentoit point de disposition à aimer Mademoiselle de Neufpont, il craignoit d'avoir des combats à soutenir avec elle, lorsque les Dames seroient arrivées. Pour prévenir des sollicitations de sa part, il lui témoigna à la fin combien il se sentoit de répugnance

pour une personne de Province : il lui disoit que rarement on leur donnoit une belle éducation ; que pour des graces, on les voyoit peu briller chez elles ; qu'elles pouvoient avoir de la beauté, mais qu'elles n'avoient jamais le don de plaire ; & il ajouta : Vous avez fait retarder pour elles le bal de M. de la Ville, & vous en aurez peut-être bien des désagrémens : car enfin, vous imaginez-vous qu'on leur fasse un grand accueil? Ce discours déconcerta Madame de la Riviere ; mais elle se surmonta & dissimula sa peine. D'ailleurs, elle ne vouloit faire à son fils aucun reproche à ce sujet, de crainte de l'indisposer encore davantage contre Mademoiselle de Neufpont. Elle s'abandonna entiérement à la Providence, & elle nous a dit plusieurs fois qu'à ce moment elle perdit toute espérance, & qu'élevant son cœur à Dieu au-dedans d'elle, elle lui offrit son sacrifice. Après ce moment de réflexion, elle dit à son fils qu'il pouvoit être persuadé qu'elle ne desiroit que son bonheur, & qu'elle étoit si éloignée de le contraindre dans son inclination, qu'elle ne lui parleroit jamais de la fille de son amie, telle aimable & telle charmante qu'elle lui parut : Je te demande seulement, lui ajouta-t-elle, d'avoir des bienséances à leur égard, & cela pour toi autant que pour elles.

Enfin Madame & Mademoiselle de Neufpont arriverent en chaise de poste le Jeudi 12 Mai. Elles avoient pour toute suite deux laquais, un postillon & une femme-de-cham-

bre. Dès que la chaiſe parut dans la cour, M. de la Riviere & mon pere allerent au-devant, pour donner la main aux Dames. Madame de la Riviere y courut pour les embraſſer. A la vue de Madame & de Mademoiſelle de Neufpont, Monſieur de la Riviere & mon pere demeurerent interdits : ils voyoient avec étonnement une femme de quarante-deux ans, belle encore comme le jour, & dans une jeune perſonne de ſeize ans & demi, toutes les beautés réunies avec les graces. Mon pere à ce moment ne put cacher ſon trouble. Madame de la Riviere qui s'en apperçût, en eut une joie infinie : elle lui dit, autant par malice que pour lui montrer qu'elle vouloit lui tenir parole, de donner la main à Madame de Neufpont. Il le fit, mais en tournant la tête & les yeux du côté de la Demoiſelle : on appercevoit même en lui un air de jalouſie en regardant ſon pere qui lui donnoit la main.

Il n'étoit qu'environ onze heures du matin. Monſieur & Madame de la Riviere envoyerent auſſi-tôt avertir de leur arrivée toutes les perſonnes qui s'intéreſſoient à elles, qui étoient Monſieur & Madame de la Ville, Monſieur & Madame du Livon, le Marquis & la Marquiſe de l'Ecluſe, le Comte & la Comteſſe de l'Ecluſe, & le Marquis & la Marquiſe de la Tour, tous parens ou amis intimes ; & on les fit prier tous de venir dîner. Pendant qu'on y alla, Madame de la Riviere tira Madame & Mademoiſelle de Neufpont en particulier, & les entretint de

ſa peur paſſée & de ſon retour d'eſpérance. L'amour n'eſt pas toujours aveugle. Mademoiſelle de Neufpont avoit vu dans les yeux de mon pere l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur ſon cœur, & tout l'amour qu'il avoit déja pris pour elle. C'eſt pourquoi tout ce que Madame de la Riviere raconta du dédain de ſon fils pour les perſonnes de Province, ne fit que l'amuſer & la flatter davantage. Ces trois Dames eurent la malice de ſe concerter pour faire payer à mon pere ſes diſcours imprudens, & mettre ſon amour aux abois pendant quelque temps : mais le dénouement de la comédie, qui dégénéra en tragi-comédie, ſe fit dès le jour même.

Tout le monde arriva dans l'eſpace d'une heure & demie, & on ſe trouva quinze perſonnes. Les charmes de Mademoiſelle de Neufpont les frapperent à un point extraordinaire. Mon pere embraſſa ſa ſœur, mais non avec les mêmes tranſports. Elle s'en apperçut avec une ſorte de plaiſir, parce qu'elle aimoit ſon frere, & qu'elle ſouhaitoit ſon bonheur & ſa tranquillité. Elle l'examinoit & le ſurprenoit toujours les yeux attachés avec complaiſance ſur Mademoiſelle de Neufpont, tandis qu'auparavant il les avoit toujours fixés ſur elle. Leur beauté étoit différente, mais égale : quand on les voyoit enſemble, on ne pouvoit décider laquelle l'emportoit ſur l'autre ; mais ma mere avoit des graces dans le port, que ma tante du Livon n'avoit pas, elle étoit auſſi un peu plus grande.

On ſe mit à table. Madame de Neufpont s'appliqua adroitement à faire briller l'eſprit & les talens de ſa fille; ce qui acheva de tranſporter mon pere de joie & d'admiration, ſurtout quand il l'entendit chanter : elle poſſédoit la muſique autant que ma tante du Livon, mais elle l'emportoit ſur elle par le volume de la voix, & en l'écoutant, mon pauvre pere étoit hors de lui ; il ſentoit toute la vivacité de ſon amour, & il ſe rappelloit ſes diſcours dédaigneux ; ce qui agitoit ſon eſprit & mettoit ſon cœur à la torture. Enfin il ſe dit à lui-même : Il n'y a plus à en douter ; il n'eſt point de bonheur pour moi, ſi je ne puis la poſſéder ! Eh ! qui eſt-ce qui s'y oppoſera ? Ma mere le deſire, & elle y donnera les mains. Mais, reprenoit-il, ſi ſon cœur n'eſt plus à elle : ô Ciel ! que je ſerai à plaindre, que je ſerai malheureux!

Mille idées ſemblables l'occupoient quand on quitta la table. Alors, regardant ſa mere, qui ne ceſſoit d'avoir les yeux ſur lui & qui s'étoit apperçue de tous ſes mouvemens, il lui fit un ſigne & ſortit. Elle le ſuivit. Dès qu'ils furent hors de la vue du monde, il lui prit la main & l'emmena ſous un berceau au fond du jardin. Ce jardin étoit fort grand ; actuellement c'eſt peu de choſe, parce qu'on a bâti ſur une partie du terrain. Quand mon pere fut là, il parla en toute liberté à Madame de la Riviere de ſon amour. J'aime Mademoiſelle de Neufpont, lui dit-il en ſe jettant à ſon cou, plus que je n'ai

jamais aimé ma ſœur. Oui ! lui dit-elle en le raillant, ce n'eſt pas mal aimer pour un premier moment. Vous me raillez, & je le mérite bien, lui dit-il triſtement ; mais ſi vous voyiez l'état de mon cœur, vous auriez pitié de moi : demandez-la & obtenez-la pour moi, je vous prie, ſinon je vous quitte & un Couvent devient mon aſyle. Madame de la Riviere, enchantée de voir à quel point ſon fils aimoit deja, lui dit pour commencer la comédie projettée : Eh mais, mon cher Comte, comment ton cœur eſt-il donc bâti ? il dédaigne tout, & il prend feu comme une allumette : que ne répondois-tu à mes intentions ; j'aurois ſi bien fait, qu'on n'auroit écouté aucun parti pour Mademoiſelle de Neufpont ; & aujourd'hui tout iroit ſelon tes vœux. O Ciel ! reprit mon pere, eſt-ce que j'ai un rival ? eſt-ce qu'il n'eſt plus temps ? En faiſant ces queſtions, il étoit pâle comme la mort. Ce n'eſt pas ma faute, lui dit ſa mere, car je lui ai déja fait manquer un bon parti pour toi : mais te voyant obſtiné à ne point vouloir entendre parler d'une Demoiſelle de Province, mon premier ſoin, à leur arrivée, a été, comme tu as vu, de les tirer en particulier ; & ç'a été pour leur dire tout ce qui en eſt de tes préjugés & de ton cœur opiniâtre. Auſſi-tôt mon pere trembla de tous ſes membres : Et qu'ont-elles répondu, demanda-t-il à ſa mere ? Elles ont pris la choſe fort bien, dit Madame de la Riviere, & ont dit *tant mieux* à tout : & je n'en ſuis pas étonnée, ajouta-t-elle, car elles n'ont qu'à par-

ler, & l'amant de Mademoiſelle de Neufponr eſt à ſes pieds. Mon pauvre pere fit deux pas en arriere, tomba ſur un gazon & s'évanouit. Madame de la Riviere appella à elle auſſi-tôt. Toute la compagnie accourut. On s'empreſſa, on épuiſa tous les ſecours, & mon pere ne donnoit aucun ſigne de vie. Alors on s'alarma. Madame & Mademoiſelle de Neufpont, & Madame de la Riviere étoient dans le déſeſpoir d'être les auteurs de cette triſte aventure; elles n'avoient pas une goutte de ſang dans les veines. On tranſporta le malade dans ſon lit, & on courut chercher le Médecin. Comme cet homme étoit conſidéré dans la maiſon, & qu'on le regardoit même comme un ami, on ne fit point difficulté de lui découvrir toute la cauſe du mal. Il tâta le pouls, & ne voulut pas dire ce qu'il en penſoit: aucun remede n'opéroit, & cela lui donnoit de l'inquiétude. Il fit retirer tout le monde, excepté la mere, en qui il ſavoit que le fils avoit beaucoup de confiance. Enfin, après deux heures de temps, mon pere ouvrit les yeux.

Madame de la Riviere alors embraſſa ſon fils, & lui dit tout ce qu'elle put pour l'aſſurer de ſon bonheur: mais il n'en vouloit rien croire. Vous êtes une bonne mere, lui diſoit-il, qui voulez me conſoler & m'amener par degrés à ſupporter ma diſgrace; mais tous vos détours ſont inutiles; je ſais que je ſuis malheureux, & que je le ſuis pour la vie. En diſant cela, une abondance de larmes ſortit de ſes yeux. Le Médecin les vit couler

avec plaisir, & il dit à Madame de la Riviere : Madame, ne détrompez pas encore M. de la Vanne ; laissez couler des pleurs salutaires ; & quand ils auront bien coulé, nous nous moquerons de M. le Comte, & nous rirons de ce qu'il aura beaucoup pleuré sans sujet. Il sortit de la piece à l'instant, pour aller faire part à la compagnie de ce qui se passoit. Aussi-tôt Madame du Livon se leva, & dit qu'elle alloit parler à son frere pour seconder sa mere. La maniere dont elle s'y prit, fit le meilleur effet possible : ne le détrompez pas si-tôt, maman, dit-elle tout en entrant ; laissez-le pleurer ; je suis bien-aise de voir ses larmes ; depuis que je suis entrée, il ne m'a pas regardée ; il n'a plus d'yeux que pour Mademoiselle de Neufpont, & j'en suis jalouse, moi. Elle dit cela d'un ton si plaisant & d'un air si joli, que mon pere sourit, & commença à se douter que c'étoit une alarme qu'on avoit voulu donner à son cœur, pour le punir ou pour l'éprouver. En même temps, la compagnie entra. Mon pere fixa Mademoiselle de Neufpont, & il vit son bonheur dans ses beaux yeux. Elle ne fit point difficulté de lui dire avec toutes les graces imaginables : Nous avons voulu par badinerie, Monsieur, vous faire payer vos préventions : mon cœur en a souffert ; actuellement il se réjouit de tout l'amour que vous avez montré pour moi, & de celui que j'ai senti pour vous. Au comble de la joie, mon pere lui tendit la main : elle lui donna la sienne, qu'il serra contre ses levres avec

tranſport. Après cela, il pria la compagnie de ſe retirer pour lui laiſſer la liberté de ſe lever. On le laiſſa avec ſon valet-de-chambre.

Le Médecin prit alors ſon congé, & dit en s'en allant qu'il étoit d'une grande importance de ménager les cœurs ſenſibles; qu'il n'avoit pas voulu donner de l'alarme, mais qu'il y avoit eu des momens où le pouls de mon pere lui avoit fait craindre pour lui une ſuite des plus fâcheuſes, & qu'on pourroit bien mourir dans une foibleſſe de cette nature.

Un moment après, mon pere reparut dans la compagnie: la joie & l'amour étoient peints dans ſes yeux. On ne fit plus que rire du paſſé, & on s'occupa de l'avenir. Madame de la Riviere amuſa tout le monde, de la maniere dont elle avoit agi pour ſon fils, à l'inſu de ſon mari, depuis la naiſſance de Mademoiſelle de Neufpont: elle rapporta mille choſes de ſes Lettres, ſes frayeurs, ſes eſpérances, ſes joies & ſes chagrins touchant les diſpoſitions des uns, & les oppoſitions des autres. Enfin elle finit par la cérémonie de demander à Madame de Neufpont ſa fille pour ſon fils; & elle le fit, pour plaiſanter, avec beaucoup d'emphaſe. Madame de Neufpont, pour ſoutenir la comédie tout au long, y répondit ſur le même ton; & enfin la piece finit par un accord parfait de part & d'autre.

Le ſoir, Madame de Neufpont écrivit à ſon mari. Monſieur de la Riviere & Mon-

ſieur de la Vanne lui écrivirent auſſi pour le prier de hâter ſon voyage, & lui témoigner l'empreſſement qu'on avoit de l'embraſſer; en ajoutant qu'on n'attendoit que ſa préſence pour faire une alliance extrêmement deſirée.

Le bal de M. de la Ville ſe donna le lundi de la Pentecôte. Mademoiſelle de Neufpont frappa tous les yeux : chacun voulut danſer avec elle, comme avec Madame du Livon. On claquoit des mains, quand elles finiſſoient de danſer l'une & l'autre, tant elles avoient de graces, de légéreté & de préciſion. Mais comme on ſut que Mademoiſelle de Neufpont n'étoit pas mariée, les jeunes Seigneurs s'empreſſoient autour d'elle. Mon pere étoit ſi aſſuré du cœur de ſon amante, qu'il étoit tranquille & tout glorieux de ces hommages. Mais ſoit que quelqu'un eût déja parlé de cette nouvelle beauté, ou ſoit hazard, ſur la fin du bal, on vit arriver pluſieurs Princes, qui parurent éblouis de ſes charmes; & le reſpect qui accompagnoit les hommages qu'ils s'empreſſoient de lui rendre, commença à donner de l'inquiétude à mon pere, & lui fit craindre que quelque rival important ne lui enlevât ſa conquête. Pour prévenir un tel malheur, dès que le bal fut fini, avant même de ſe coucher, il écrivit au Baron en ſecret, & fit porter auſſi-tôt ſa lettre à la poſte; puis ſe mit au lit pour quelques heures : il étoit ſept heures du matin.

Mon pere avoit mis dans ſa lettre des

choſes ſi expreſſives, ſi touchantes & ſi preſſantes, que M. de Neufpont n'y put tenir : il ſe déchargea de toutes ſes affaires ſur ſon Intendant, & partit ſur le champ ; de maniere que dès le Samedi à quatre heures après midi, il arriva à l'hôtel de la Riviere, où étoit à ce moment une aſſemblée d'amis. Tout le monde ſe mit aux fenêtres, pour voir qui eſt-ce qui arrivoit. Ce fut Mademoiſelle de Neufpont qui apperçut ſon pere la premiere, & qui tout en courant crioit : *c'eſt papa, c'eſt papa* ! En un clin-d'œil, elle fut dans ſes bras ; Madame de Neufpont couroit auſſi, avec une ſurpriſe & une joie inconcevables Enfin quand tout le monde, qui avoit accouru auſſi, fut rentré, & que tous les embraſſemens furent faits, Madame de Neufpont demanda à ſon mari qui lui procuroit le plaiſir de le voir ſi-tôt ? M. de Neufpont n'avoit pa eu de peine à démêler dans le nombre celui qui devoit être ſon gendre. Les tranſports de mon pere en l'embraſſant, la reconnoiſſance qu'il lui témoigna de le voir déja, & puis ce penchant naturel qui ſe fait ſentir à l'approche de quelqu'un qui doit nous appartenir, tout cela fit que le Baron répondit tout d'un coup à ſa femme en le montrant : C'eſt ce libertin-là qui eſt cauſe que me voilà déja à Paris ; il m'a écrit avec tant d'éloquence qu'il ne pouvoit plus vivre ſans avoir une femme, que j'en ai pris pitié ; & je viens lui en donner une au plutôt, pour l'empêcher de mourir.

On badina quelques momens de cette lettre ſecrete & de l'empreſſement de mon pere. Enſuite M. de Neufpont dit qu'effectivement il s'étoit hâté d'arriver pour terminer le mariage ſous trois jours. Mon pere ſourit, ma mere rougit, & enfin tout s'arrangea de maniere qu'ils furent mariés dès le mardi ſuivant, 24 Mai, dans la chapelle domeſtique de l'hôtel de la Riviere. Le mariage ſe fit ſans cérémonie, mais non pas ſans joie; les divertiſſemens de toute eſpece & les fêtes ſuivirent: pendant trois mois, ce ne fut que plaiſirs. La groſſeſſe ſe déclara dans cet intervalle. Je ſuis le premier fruit de leur mariage. Ma naiſſance donna bien de la joie; mais hélas! qu'elle a été pour toute la famille de courte durée!

(*Le Lecteur qui craint de s'attriſter, peut s'arrêter ici; car je n'ai plus que des objets lugubres à lui préſenter*).

Ma mere au bout d'un an accoucha d'un ſecond enfant, qui périt preſque en naiſſant. Elle fut bleſſée conſidérablement par l'Accoucheur; de ſorte qu'il fut déclaré preſque auſſi-tôt par un homme habile que s'il lui venoit encore un enfant, elle préiroit immanquablement. Ce fut pour mon pere un coup de foudre: cependant il prit une forte réſolution de conſerver ſa femme aux dépens de tout. Quelle ſituation pour un mari tendre & paſſionné! Au bout de deux ans de mariage, n'ayant encore que vingt-ſept ans, ſe voir forcé de vivre dans le célibat avec une femme adorable, qui d'un ſeul regard pouvoit

voit inspirer les plus violentes passions! Mais il est vrai qu'elle étoit capable en même temps d'inspirer les plus rares vertus. Toute la famille étoit consternée, quand elle envisageoit la rigueur de son sort.

Lorsque ma mere fut rétablie, il fut question de lui annoncer cette nouvelle. Chacun en refusoit la commission; de maniere que mon pere lui-même prit sur lui de la lui apprendre.

Il la prit donc un jour par la main, la conduisit dans un cabinet au bout de l'appartement; & là, plus pâle que la mort, il lui dit que c'en étoit fait, qu'il étoit privé de femme pour la vie. Ma mere, surprise à l'excès, lui demanda ce qu'il vouloit dire. Ah! ma chere & tendre amie, lui dit-il, il faut que je me prive de toi, de tout ce que j'ai de plus cher au monde: il ne m'est plus permis d'être ton mari; il faut que je ne sois plus que ton frere, si je veux te conserver: on m'a donné le coup de la mort!.. Ah! s'il n'y avoit pas un Dieu & une Religion, le bourreau ne périroit que par ma main!

Quand ma mere eut compris son malheur, les larmes inonderent son beau visage. Mon pere, qui s'étoit contraint, laissa couler les siennes; & ils resterent quelques momens collés l'un sur l'autre. Enfin ma mere prit la parole: Mon cher ami, lui dit-elle, que nous avons un grand sacrifice à faire! Il y a une espece d'idolâtrie dans notre amour, qui aura déplu à Dieu, & il nous en punit: acceptons la pénitence, sinon avec joie,

du moins ſans murmurer. Hélas ! oui, dit mon pere, il faut nous ſoumettre à ſa volonté, & il nous donnera la force de lui faire notre ſacrifice : j'ai déja bien des graces à lui rendre d'avoir conſervé tes jours. Mon bon ami, lui repliqua ma mere, nous devons lui rendre graces de tout; mais je ne regarde pas ma vie comme une faveur; il me ſera plus cruel de te voir ſouffrir, qu'il ne me le ſeroit de me voir mourir. Leurs meres, qui avoient pris la précaution de ſe trouver dans la piece d'à côté, de peur que leurs enfans ne ſe trouvaſſent mal, interrompirent cette triſte converſation. Comme elles avoient tout entendu, elles leur témoignerent combien elles étoient contentes de les voir puiſer leurs forces dans la Religion, & elles leur dirent que c'étoit une ſource qui ne tariroit point, qui pouvoit ſeule leur faire ſupporter la violence de leur état.

Trois années ſe paſſerent aſſez tranquillement. Ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent quelquefois des momens bien triſtes, où ils plaignoient amérement leur ſort. Dans ces occaſions, les pleurs, l'abattement, le témoignage mutuel du plus tendre attachement, les mettoient au bord du précipice : mais la Religion venoit toujours à leur ſecours. Cependant il vint un inſtant de foibleſſe; car quelques mois après, ma mere s'apperçut qu'elle étoit groſſe.

Elle en avertit ſon mari, qui pâlit auſſitôt. Ma mere qui s'en apperçut, fit tout ce qu'elle put pour diſſiper ſes craintes, quoi-

qu'elle-même se fût déja frappée l'esprit qu'elle mourroit en mettant son enfant au monde. Ce fut aussi pour eux un embarras de l'apprendre à la famille. Ma tante du Livon étoit grosse : ma mere & elle s'aimoient à la passion. Cette raison & la crainte d'alarmer tout le monde, leur fit prendre la résolution de cacher la grossesse jusqu'à ce que ma tante du Livon fût accouchée & rétablie. Ils ne faisoient pas réflexion que ce seroit une chose difficile ; ma tante du Livon n'étant en avance sur ma mere que de trois mois.

Toute la famille étant un jour à dîner à l'hôtel de la Riviere, mon pere étoit à table vis-à-vis de ma mere : il la regardoit, & étoit surpris qu'on ne se fût point encore apperçu de son état. Elle étoit déja grosse de cinq mois. A mesure qu'il s'occupoit d'elle, la tristesse s'emparoit de son cœur. Enfin il vint un moment où il se la représentoit déja dans le tombeau : des larmes alors inonderent ses yeux. Pour les cacher, il quitta brusquement la table, & s'en fut dans un coin du jardin pour pleurer librement. Sa mere, qui avoit souvent les yeux sur lui, s'étoit apperçue de son agitation, & elle en étoit dans l'inquiétude, lorsqu'elle le vit sortir. Elle le suivit, & le trouvant tout en larmes, elle lui en demanda le sujet. Je suis un malheureux, ma chere mere, lui dit-il, en levant les yeux au Ciel & en redoublant ses pleurs : hélas ! dans peu de mois vous verrez que j'aurai mis ma femme au tom-

beau ! Frappée de ces mots, elle lui dit avec effroi : Est-ce qu'elle est grosse ? Eh ! oui, oui, dit-il, elle l'est, en frappant du pied la terre ; plaignez-la, plaignez-moi ; car mon sort est aussi malheureux que le sien ! Madame de la Riviere craignant de perdre son fils, s'il venoit à perdre sa femme, se mit à pleurer sur un avenir doublement malheureux.

Ma mere, qui savoit combien mon pere souffroit à son occasion, fut inquiete lorsqu'elle le vit absent avec sa mere. Elle se leva de table, & dit qu'elle alloit voir où étoit son mari. Tous ces mouvemens intriguerent ma tante du Livon, & l'obligerent de fixer sa belle-sœur, qui sortoit de la salle à manger. Elle fit un cri ; & s'adressant à Madame de Neufpont : Que vois-je, Madame, lui dit-elle ? est-ce que ma sœur est grosse ? La Baronne surprise, dit qu'elle ne le savoit pas. Elles se leverent toutes deux en disant : Suivons-la en silence, & examinons-la. Elles la virent donc dans le jardin, empressée à consoler sa belle-mere & son mari, qu'elle avoit trouvés pleurans. Dès qu'elles l'eurent remarquée, elles ne douterent plus de son état. Les Messieurs, qui étoient restés à table, se regardoient tout interdits. Chaque pere craignoit pour son enfant, & tous pour ma mere, qui étoit estimée & chérie de tous. Enfin les Dames rentrerent avec mon pere, & ce fut une tristesse générale dans toute la famille.

Ma tante du Livon, de quatre enfās

qu'elle avoit eus, n'avoit pu conſerver que ſa fille ainée. Elle accoucha aſſez heureuſement d'un garçon, qu'on deſiroit, & dont la naiſſance auroit donné bien de la joie, ſi ce n'eût été l'état de ma mere.

Enfin ſon moment fatal arriva. Aux premieres douleurs, on envoya chercher l'Accoucheur : c'étoit celui qui avoit annoncé le danger où un nouvel enfant la mettroit. Mon pere vouloit être préſent à l'opération ; ma mere s'y oppoſa, parce qu'elle vouloit parler à ſon Accoucheur, & qu'elle craignoit que ſon mari ne traverſât ſa volonté. Chacun inſiſta auſſi pour qu'il ſe retirât. Il embraſſa ſa femme enfin, & s'en alla dans ſon cabinet pleurer & prier Dieu.

Quand il fut ſorti, ma mere dit à ſon Accoucheur : » Je dois mourir, Monſieur ; je » le ſais, j'y ſuis réſolue : je vous demande » en grace de ne point penſer à moi, mais » à mon enfant. Sauvez-lui la vie à mon » préjudice, s'il le faut, pour qu'il reçoive » au moins le Baptême. Que m'importe à » moi & aux autres que je vive huit jours de » plus ou de moins ? Ne me refuſez pas cette » grace, je vous en ſupplie ; c'eſt la dernie» re que je deſire qui me ſoit accordée en ce » monde. Puis s'adreſſant à ſa mere : J'au» rai, dit-elle, la prudence de ne point de» mander à voir mon enfant, quand il ſera » né, de crainte qu'il ne ſoit mort ; mais s'il » vit & qu'il reçoive le Baptême, donnez» moi la conſolation de le voir «.

Le travail fut moins long & moins dou-

loureux qu'on ne le craignoit ; il n'en fut pas pour cela moins mortel. L'enfant, qui étoit un garçon, étoit foible, mais plein de vie. On l'ondoya ; ensuite on le montra à ma mere, qui, presque sans vie, en marqua son contentement par un signe de tête. Sur le soir, il eut assez de force pour être porté à la Paroisse, où il reçut les cérémonies du Baptême. On me le fit nommer avec ma cousine du Livon : nous avions alors l'un & l'autre cinq ans. Ma mere étoit si foible, qu'on remit à un autre moment à le lui dire. Elle étoit un peu plus à elle le lendemain au matin : mon pere lui dit alors : Sais-tu bien, ma chere amie, que ton enfant vit encore, & qu'il a été mené hier au soir à l'Eglise pour les cérémonies du Baptême ? La joie parut sur son visage : Eh bien, mon bon ami, lui dit-elle, sommes-nous si malheureux d'avoir travaillé pour le Ciel ? que je le voie, cet enfant ! On le lui apporta. Elle demanda qu'on la mît à son séant & qu'on la soutînt. Elle prit son enfant dans ses bras, & le baisant elle lui dit avec fermeté : Mon petit cher ami, nous nous rejoindrons bientôt dans l'éternité : si tu y vas avant ta mere, prie Dieu pour elle. Ensuite elle le rendit, & demanda à me voir. On m'a dit que mon premier soin, en entrant chez elle, fut de lui dire : *Maman, je suis le parrain de mon frere !* La joie avec laquelle je le lui dis, lui fit jetter un souris : ce fut le dernier de sa vie. Elle me fit mettre sur son lit, & m'embrassant avec la plus grande tendresse, elle me dit : Adieu,

mon cher enfant ; ſois honnête homme, vertueux ; marche ſur les traces de ton pere : que Dieu te rende plus heureux que lui !..... En diſant cela, elle avoit le cœur ſerré. Un moment après, elle dit à ſa mere : Maman, voilà votre unique enfant ; c'eſt à vous que je le recommande. Elle me donna ſa bénédiction, & demanda qu'on me retirât d'auprès d'elle.

Elle reſpira quelques minutes ; après quoi elle tendit la main à ſon mari, & l'embraſſant tendrement, elle lui dit : » Si tu ſavois » combien depuis quatre ans ma vie étoit » triſte, tu te réjouirois de ma mort. J'ai » la confiance que Dieu n'a permis ce qui » eſt arrivé, que parce qu'il eſt content de » mon ſacrifice. Toi ſeul étois l'objet de mes » peines : toujours préſent à mon eſprit, » comme une victime d'amour, tu déchirois » mon cœur.. «. Et mettant la main ſur ſa poi» trine : Oui, diſoit-elle, ce cœur, ce tendre cœur » s'eſt vu en pieces mille & mille fois. Que ces » conſidérations faſſent ta conſolation. La » derniere grace que je te demande, eſt » de ne point me ſuivre & de ſurmonter » ta douleur : vis pour ton fils. Puis l'em» braſſant de nouveau : Adieu, lui dit-elle, » ta préſence me peſe là, (en lui montrant » ſon eſtomac). Que chacun ſe retire, ajou» ta-t-elle, j'ai beſoin de mes derniers mo» mens pour penſer à Dieu «. En diſant cela, elle tourna la tête de l'autre côté. Sa mere & ſa belle-mere, qui ne l'avoient point encore quittée, étoient ſuffoquées par

des pleurs qu'elles retenoient. Elles prirent mon pere par chacun un bras, & l'entraînerent dans une autre piece. Elles trouverent du soulagement dans une abondance de larmes. Il n'en fut pas de même de mon pere ; il avoit l'œil sec & le cœur serré.

Enfin, un demi-quart-d'heure après, la tante de mon pere, cette Dame dont il est beaucoup parlé dans les Lettres, & qui étoit devenue la Comtesse de l'Ecluse, vint dire que ma mere venoit de rendre le dernier soupir. Mon pere voulut y courir; chacun s'y opposoit, lui représentant l'inutilité d'ajouter à sa douleur. Il se mit en colere pour la premiere fois de sa vie : De quel droit, dit-il, veut-on m'empêcher d'embrasser ma femme pour la derniere fois ? Le ton de fureur avec lequel il parloit, surprit beaucoup, lui qui étoit la douceur même. On le laissa aller, & on le suivit en silence. Il se jetta sur sa femme, en s'écriant : *Tu m'as donc quitté, chere moitié de moi-même ? C'en est donc fait pour toujours ? & tu ne veux pas que je te suive !...* Puis levant les yeux au Ciel : *Mon Dieu, ayez pitié de moi plus que ma femme ; tirez-moi à vous : le monde m'est odieux, la vie m'est d'un poids que je ne puis plus supporter !* Hélas ! Dieu l'exauça. Il embrassa sa femme encore une fois, & se retira dans son cabinet sans verser une larme. Sa mere, sa belle-mere & sa tante l'y suivirent. Elles pleurerent beaucoup ; pour lui, il resta toujours dans la même situation. Mais trois quarts d'heure

quarts-d'heure après, il lui prit un friſſon terrible. On le mit au lit ; il n'en releva pas.

Mon frere mourut le ſoir du même jour que ma mere : on le mit avec elle dans le même cercueil. Mon pere mourut trois jours après ; de ſorte que le convoi de ma mere ſe fit le Jeudi, & celui de mon pere le Dimanche. Ma mere avoit vingt-deux ans & demi ; & mon pere n'avoit pas encore trente-un ans.

M. de Neufpont n'eut pas la force de ſupporter ſa douleur ; elle le mit au tombeau dans l'année.

Pour M. de la Riviere, il trouva ſa conſolation dans ſa fille, qu'il aimoit toujours extrêmement. Il alloit tous les jours chez elle, ou il l'obligeoit de venir chez lui ; il ſembloit qu'il ne vivoit plus que pour elle. Mais la mort n'avoit pas encore aſſez moiſſonné dans ma famille ; il lui falloit de nouvelles victimes. Deux ans après, ma tante du Livon, cette tendre mere, perdit ſes deux enfans dans la même ſemaine, chez elle & ſous ſes yeux. Elle étoit groſſe de ſix mois. Depuis la mort de mes pere & mere, elle avoit conſervé dans ſon ame un fond de triſteſſe qu'elle combattoit exactement devant ſon pere & ſon mari, de peur de les affliger. Ce dernier coup acheva de l'accabler. Elle ſe trouva mal ; on fut obligé de l'accoucher de force, & elle mourut en quarante heures, dans les mains de ſon Accoucheur, au même âge de ma mere.

M. de la Riviere en eut une douleur amere. Plongé dans la tristesse, il ne pleuroit point; mais des soupirs profonds & continuels sortoient de sa poitrine la nuit & le jour. Il étoit dans un absorbement général, ne voyant personne que sa femme & Madame de Neufpont, qui m'avoit avec elle, & qui me menoit tous les jours chez lui, pour essayer de le distraire par ma présence. Mais le dernier coup étoit porté, & il étoit trop fort pour la tendresse de ce pauvre pere; & ne pouvant y résister, il y succomba, après avoir langui trois mois.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, sa femme se jetta au cou de Madame de Neufpont, & lui dit : » Ah ! ma chere Baronne, » ma tendre amie, voici un coup terrible » pour mon cœur; mais il le supportera, » ce cœur, qui depuis plus de trente ans est » accoutumé à soutenir des assauts. Dieu » nous laisse un enfant à nous deux; nous » devons lui sacrifier le reste de nos jours, » en surmontant tous les accidens qui pour» roient nous enlever à son enfance & à sa » jeunesse. Quand il n'aura plus besoin de » nous, cédons avec joie aux événemens » qui nous enleveront de ce monde trom» peur, qui, pour nous séduire, nous offre » cent douceurs, pour nous plonger dans » mille amertumes «.

Quelque temps après, ces deux bonnes amies, mes aïeules, se logerent ensemble dans un hôtel isolé du fauxbourg Saint-Germain. C'est là qu'elles se sont réunies pour

ſe conſoler mutuellement & s'occuper de moi : c'eſt là qu'elles m'ont prodigué leurs ſoins & leur tendreſſe, qu'elles m'ont fait donner la plus belle éducation : c'eſt là qu'elles m'ont donné une femme adorable, qui aux traits les plus ſéduiſans, ſait joindre la ſagacité la plus brillante & les vertus les plus rares : c'eſt là qu'elles ont vu naître & élever les fruits de cet heureux mariage : c'eſt là enfin que je leur ai fermé les yeux, après avoir admiré en elles l'aſſemblage de toutes les vertus.

Que le Dieu de bonté & Auteur de tout bien, me faſſe la grace de profiter de leurs exemples !

F I N.

TABLE

DES NOUVELLES,

OU ANECDOTES

Touchant différentes Personnes de considération.

J.

L.

M.

N.

V.

Fin de la Table.



APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *Lettres de Madame la Comteſſe de la Riviere à Madame la Baronne de Neufpont ſon amie*, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 22 Juin 1775.

TERRASSON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur FROULLÉ, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Lettres de Madame la Comteſſe de la Riviere, à Madame la Baronne de Neufpont*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes ; FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quel-

que qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. Comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hotel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A LA CHARGE que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Reglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilege; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêche-

ment : VOULONS que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original : COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion ; & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-ſeptieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſeize, & de notre Regne le deuxieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 523, fol. 130, conformément au Réglement de 1723. *A Paris, ce* 16 *Avril* 1776.

LAMBERT, *Adjoint.*


a39003 009547356b

